11^{E} CHOC – 1ER CHOC

ÉCOLE DES FORCES SPÉCIALES

ALEX LOGEREAU

Récit





11e CHOC – 1er choc
ÉCOLE DES FORCES SPÉCIALES

Alex Logereau

11e Choc – 1er Choc
École des forces spéciales

Mémoires d’un Appelé du Contingent

Récit

Éditions Persée

Pour tout contact :
Éditions Persée – 67 cours Mirabeau – 13100 Aix-en-Provence
www. editions-persee. fr

Remerciements

à Éveline
et à
Jean-Pierre et Lise

À mes enfants

Marc
Nathalie
Cécile
Vincent

Ce livre leur est dédié en première intention, pour qu'ils se fassent une idée plus précise de ce que fut l'époque en question, telle que je l'aie vécue.

Quel homme a été leur père à vingt ans, sa jeunesse, ses aspirations, ses doutes, au cours des vingt-huit mois de service militaire, en plein milieu des années de la guerre d'Algérie.

Je n'ai pratiquement jamais, dans le cercle familial, évoqué ces années à l'instar je crois de la majorité des anciens combattants de ce conflit. Pourquoi ? Aujourd'hui encore je suis incapable de répondre à cette question.

Je leur souhaite, s'ils sont intéressés, bonne lecture de ces mémoires d'un appelé du contingent.

AVERTISSEMENT

Je souhaite d'emblée clarifier les choses pour éviter toute méprise ou mauvaise interprétation.

Ce livre ne veut pas être un récit historique, au sens littéral du terme, ni un énième ouvrage sur des faits de guerre en Algérie. Il est un recueil de souvenirs, toujours vivaces, qui m'ont marqué d'une façon indélébile dans ma chair et dans mon esprit.

Ce récit est simplement un témoignage parmi de nombreux autres, de ces années particulières qui appartiennent désormais à l'histoire de la France. Ce témoignage n'est pas uniquement autobiographique, car il rapporte beaucoup de moments vécus en partage avec mes camarades de galère. Je me suis efforcé tout au long de ce récit de démonter, autant que j'en suis capable, la mécanique mise en œuvre dans l'embrigadement que nous avons subi. L'action psychologique permanente, associée à un entraînement physique intense, était ressentie par tous comme un lavage de cerveau, préalable indispensable à l'instruction spécialisée qui allait suivre.

Ce travail en profondeur m'a été nécessaire pour mieux comprendre a posteriori le pourquoi des choses, la finalité de cette instruction. Il n'a pas pour but non plus de porter un quelconque jugement de valeur, ceci étant du domaine de mon intimité profonde.

Je me suis efforcé en permanence, en me replongeant dans cette époque, de ressentir à nouveau les sensations vécues, nécessaires et indispensables à toute narration.

Ce travail m'a pris trois années, faites d'intenses périodes d'écriture et de longs arrêts, nécessaires à la recherche et à la documentation et à l'envie de continuer. Il me fallait à chaque fois me réimmerger totalement dans le passé, me remettre en condition, ressentir les choses pour les raconter.

À la base de toute narration se trouve un fait, une situation, une anecdote vécus. Mon travail a consisté à les ranimer, les remettre en scène en les habillant de mots.

À l'incorporation, le 2e commando comportait quatre pelotons, qui suivaient un programme d'instruction séparé, mis à part les longues marches

collectives, les exercices de combat et les tests para.

C’est pourquoi, beaucoup d’anecdotes que je rapporte concernent uniquement la vie du 4e peloton, je m’en excuse auprès des autres camarades, mais nous étions néanmoins tous du 2e commando de la classe 58/1 C.

PREMIÈRE PARTIE

PERPIGNAN, L'INCORPORATION

MONT LOUIS, LE CICM

-I -

PERPIGNAN L’INCORPORATION

Je suis réveillé en sursaut, désorienté, où suis-je ? Quelques secondes me sont nécessaires pour reprendre mes esprits.

Puis tout me revient en bloc, le départ de Paris-Austerlitz, cette longue nuit dans le train, la chaleur moite, l’inconfort de la position assise, un sommeil lourd entrecoupé de brefs réveils.

Le train ralentit puis s’arrête dans un crissement de freins malmenés, la voix de l’employé de la SNCF à l’accent très prononcé qui annonce : « Castelnaudary, 2 minutes d’arrêt ». Des voyageurs descendent, d’autres montent, des cris d’enfants : je suis en route pour Perpignan.

Quelques jours auparavant, j’ai reçu mon ordre d’affectation au « 11e Bataillon Parachutistes de Choc » stationné dans cette ville.

C’est le petit matin, on sent déjà que la journée sera chaude, le train redémarre, je ne dormirai plus.

Je regarde admiratif le paysage qui défile sous mes yeux, puis très rapidement il est remplacé par des souvenirs récents.

Je suis parti hier de la gare d’Austerlitz par le train de vingt-deux heures ; nous sommes le lundi 7 juillet 1958.

Départ un peu triste mais sans plus, j’avais refusé que mes copains m’accompagnent, j’ai horreur des adieux sur un quai de gare.

Je pensais surtout à ma petite amie Madeleine, je l’appelais Mado. Elle était très jolie, mignonne, je l’aimais bien comme un jeune homme de vingt ans peut aimer.

On s’était vu quelques jours auparavant, on avait bien profité de ces dernières heures ensemble. Mado était malheureuse, elle a pleuré sans aucune gêne, sans pudeur, elle était comme ça, je n’ai pas pleuré, mais j’en avais gros sur la patate.

Et puis pour se prouver mutuellement qu’on était des grands on ne se promettait rien pour les mois à venir, moi je partais pour très longtemps.

Pendant de longs mois, son souvenir m'aidera dans les moments difficiles, durs à supporter. On ne s'est jamais revu.

Il fait très beau ce matin-là lorsque je débarque dans la gare, ma petite valise à la main. Malgré l'heure matinale, il fait déjà très chaud. Perpignan, je le découvrirai très vite, est une ville écrasée de chaleur lorsque la tramontane ne souffle pas.

Je m'arrête un instant décontenancé, tout me semble étrange ici : les gens très bruns, l'architecture des maisons, les palmiers en pleine terre, alors qu'à Paris les rares palmiers sont au jardin du Luxembourg dans des bacs en bois que l'on rentre à l'abri pour l'hiver. Et puis une impression étrange, le parisien que je suis a l'habitude du brouhaha de la foule, mais là, je n'arrive pas à saisir une bribe de conversation, pas le moindre mot. Ils ne parlent pas français !!… et soudain je réalise, je suis en pays Catalan.

Tel fut mon premier contact avec cette ville et cette région que j'allais apprendre à aimer par la suite.

J'y suis retourné plusieurs fois avec un très grand plaisir, à la recherche de mes vingt ans et du souvenir d'une rencontre avec Simone, trop brièvement vécue.

Il ne me reste plus qu'à demander le chemin pour trouver la citadelle, lieu de mon incorporation.

J'entre dans le premier café venu. Le patron à qui je m'adresse, sachant où je veux me rendre, me dévisage d'un air peu sympathique. Un client au comptoir ayant entendu notre échange de propos l'interpelle en Catalan, je ne comprends rien mais je pense que c'est à mon sujet.

J'apprendrai plus tard que les parachutistes du 11e Choc ne sont pas en odeur de sainteté à Perpignan.

Je le constaterai une première fois quelques jours plus tard, en défilant pour le 14 juillet sous les sifflets anonymes de la foule, ainsi qu'à une autre occasion, plus traumatisante cette fois, lors d'une visite du Général de Gaulle à Perpignan ; les murs de la ville étaient recouverts d'affiches sur lesquelles on pouvait lire « De Gaulle vient rendre visite à ses SS ».

Le chemin qui mène à la citadelle depuis la gare n'arrête pas de monter. Après quelques erreurs de navigation, j'arrive enfin à destination et là, devant moi se dresse cette fortification imposante, la citadelle, que l'on doit à

Vauban, architecte militaire de Louis XIV.

Cette masse énorme, trapue, de couleur gris-rose vous en impose, c'est le deuxième choc de la journée.

J'ai comme un pincement au cœur, je sens confusément que les quelques pas en avant que je vais faire pour passer de l'autre côté vont m'engager irrémédiablement dans un processus que je ne maîtriserai pas.

Ma vie de jeune homme va basculer à jamais, elle fait déjà partie du passé.

Et puis je marche, je franchis la grille – que puis-je faire d'autre ? –, tout un système a déjà décidé à ma place. À ce moment précis, je n'ai pas encore pris conscience que je ne suis plus un civil, que je perds ma liberté de mouvement pour de très longs mois.

L'aventure me tend les bras, à vingt ans on a toutes les audaces de la jeunesse ! Jeunesse insouciante qui ignore tout de ce qui l'attend…

Longtemps après, je me souviendrai encore avec nostalgie de cet instant-là, ayant pris conscience que rien après ne serait pareil.

La transition est immédiate et brutale. En montant le chemin qui mène au casernement, je suis dépassé par un camion plein de soldats qui me conspuent et me traitent de « bleu-bitte ». J'apprendrai quelques heures plus tard que ce sont les jeunes recrues de ma classe 58 1/c arrivées trois jours plus tôt, qui se prennent déjà pour des anciens !

Le caporal qui me réceptionne m'informe que je suis affecté au 2e commando, 4e peloton, celui des futurs opérateurs radio, et plus précisément au 7e stick. Il ne me laisse pas le temps de souffler et m'indique d'un ton péremptoire les quelques démarches administratives à accomplir.

— Primo, tu passes chez le fourrier pour déposer tes vêtements civils et toucher ton paquetage.

— Deuzio, tu passes chez le coiffeur pour te faire dégager les oreilles.

Je n'ose objecter que j'y suis allé quelques jours auparavant pour une coupe très courte pour l'époque. Je comprends vite mon erreur lorsque, assis devant la glace du prétendu coiffeur, je vois avec horreur la tondeuse, partie du bas de la nuque, réapparaître au sommet du crâne. Le tondeur me rassure d'un air goguenard. « Tu verras, la boule à zéro c'est idéal pour le casque lourd ! »

— Tertio, tu reviens me voir pour l'inspection (déjà ?), je t'indique ta chambrée et ton lit.

En découvrant cette chambrée, constituée de deux rangées d'une dizaine de lits séparés par une allée centrale, au milieu de laquelle trône une grande table en bois pour le petit-déjeuner, je finis de me convaincre qu'une autre vie a déjà commencé.

Le caporal m'apprend à faire le lit au carré, à ranger réglementairement mes affaires dans les casiers à la tête du lit.

Soudain j'ai comme un moment de grande lassitude, je m'assois au pied du lit en contemplant le décor dans lequel je vais vivre de longs mois. Cet abandon est de très courte durée, le caporal me rappelant à la réalité du moment, en utilisant des expressions typiquement militaires… C'est ainsi que par la suite, parmi les nombreuses expressions utilisées, une surtout reviendra sans cesse durant les six mois d'instruction militaire de base « Vous n'êtes que des brêles » sous-entendu des ânes, des incapables, des « branleurs ! ». Nous allons subir ces vexations, ces brimades, ces humiliations martelées sans répit, quotidiennement.

Ce matraquage systématique est érigé en principe fondamental de lavage de cerveau, débouchant sur une docilité totale de l'individu, le rendant apte à recevoir l'instruction et l'apprentissage des troupes d'élite.

N'étant pas d'une nature très docile, je ressens clairement qu'il faudra me montrer plus intelligent pour éviter le choc frontal qui me balaierait comme un fétu de paille.

La première chose que l'on m'a apprise à l'armée, c'est à chanter. Une chanson au texte martial, viril, « la vieille caserne oubliée », destinée à accompagner tous nos déplacements au pas cadencé. Nous la chantons dans la caserne où les occasions de marcher au pas ne manquent pas, aussi et surtout à l'extérieur, cela impressionne le bon peuple, une troupe qui défile en chantant. Puis d'autres suivront : « Debout les paras », « Les commandos », « Les Africains ».

Les choses sérieuses commencèrent le lendemain matin au rassemblement.

Nos quartiers se situent dans la partie haute de la citadelle, adossés à l'ancien palais des rois de Majorque, édifié dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, remarquable réalisation architecturale de style mauresque.

Les rassemblements se tiennent dans la cour cernée par de hauts murs qui nous isolent du palais. L'espace est restreint et contient tout juste les quelque cent cinquante hommes du 2e commando.

Nous sommes tous alignés en colonne par trois, par peloton, au repos. Une espèce de montagne de muscles nous fait face et nous toise, les deux pouces dans le ceinturon jambes écartées, les manches bien retroussées sur des avants bras impressionnants, la chemise largement ouverte sur un torse velu. C'est l'adjudant de commando, l'homme qui va nous instruire durant les six mois à venir.

Imaginez-vous un colosse d'environ un mètre quatre-vingt pour un poids de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix kilos, sans graisse apparente, qui commence à nous expliquer d'une voix de basse éraillée comment les choses vont se passer.

J'entends murmurer à côté de moi « Cou de taureau, gueule de vache ». Devant un tel personnage, on n'a pas envie de jouer les mariolles, même les plus costauds d'entre nous se sentent soudain très faibles.

Nous apprendrons plus tard ses états de service : ancien commando en Indochine, comme l'ensemble de l'encadrement, moniteur de close-combat, ayant servi de garde du corps protection rapprochée au Général de Gaulle lors d'un voyage à Alger en 1958. D'ailleurs dans son bureau trône au mur l'agrandissement d'une photo, sur laquelle on peut le voir tout près du Général à l'occasion d'un bain de foule.

L'adjudant termine son exposé en nous prévenant très gentiment que le courrier qui nous sera adressé ne doit pas mentionner « Parachutiste un tel », mais simplement « Chasseur un tel ». Malheur à celui qui oublierait de le faire savoir à sa famille et aux amis…

— Pour l'instant vous n'êtes rien, dit-il en martelant les mots, peut-être que dans quelques mois vous serez devenus des hommes, des parachutistes !!!

Ce premier rassemblement se termine par un exposé du capitaine, commandant le 2e commando. Celui-ci donne dans un autre registre, c'est un homme qui nous apparaît plus raffiné, il a certainement fait l'école de guerre de Saint-Cyr. Il nous parle sur un autre ton, nous explique les missions de l'armée, le pourquoi de son intervention en Algérie.

Il se lance dans un vibrant rappel des origines du 11e Choc. Les glorieuses unités S.A.S., les campagnes de Libye, de Crète, de Belgique et de Hollande.

Le bataillon a été formé en 1946, son chef de corps est le commandant Érouart.

Nous nous sentons moins perdus tout d'un coup, enfin quelqu'un qui nous

parle comme à des humains…

Cette impression est de courte durée, il nous explique qu'à tout moment, pour des motifs graves, nous pourrions solliciter une entrevue, mais qu'auparavant cette requête devrait être soumise à l'adjudant de commando.

Il nous explique que lui et l'encadrement forment une équipe soudée et qu'il fait entière confiance à ses subalternes.

Si nous avions encore des doutes sur de telles affirmations, il suffisait de passer devant la porte du bureau de l'adjudant, pour y lire une affiche grand format sur laquelle figurent ces quelques mots « L'adjudant de commando a toujours raison ».

La 11e demi-brigade (son chef de corps est le colonel Decorse) à laquelle appartient le 11e Choc est constituée également du 1er Choc stationné à Calvi en Corse. Ce bataillon a pour mission la formation des forces spéciales constituées de spécialistes dans des domaines très divers tels que : les nageurs de combat stationnés à Collioure, les opérateurs radio formés à la clandestinité surnommés « radios moustache », les skieurs d'élite à Corté, les spécialistes en opérations aériennes et maritimes, les hommes formés à la contre-guérilla et à la guerre psychologique, les spécialistes en explosifs et en sabotage, etc.

Des rumeurs circuleront très vite, selon lesquelles le 11e dépendrait directement du Ministère de l'Intérieur et serait le bras armé du S.D.E.C.E. (* S.D.E.C.E. Service de Documentation Extérieure et de Contre-espionnage) à travers son service action (voir *Commandos de choc Algérie* d'Erwan Bergot).

L'instruction militaire de base pour tout le monde dure six mois, sanctionnée par l'obtention du brevet de parachutiste à l'issue du stage de sauts à la B.E.T.A.P. à Pau (Base École des Troupes Aéroportées).

Après un « Garde-à-vous » tonitruant de l'adjudant, le capitaine nous quitte en nous laissant aux bons soins de son adjoint qui n'en demande pas plus.

— Repos, commande l'adjudant, garde-à-vous. C'est trop mou !!!

Et on recommence comme cela quatre, cinq fois, puis il termine en demandant à la cantonade « Qui sait faire du vélo ? » De nombreuses mains se lèvent, j'imagine que tout le monde sait en faire. Mais je ne me manifeste pas, je suis sur la défensive.

— Sergents, lance l'adjudant, prenez les noms, ce sont les volontaires pour la corvée de latrines !

Le ton était donné, et cela allait durer de longs mois.

Le rassemblement

L’emploi du temps est minutieusement réglé, pas une minute de répit hormis le moment des repas.

Lever 6 heures du matin, rassemblement en tenue de sport quelle que soit la météo, en route pour un footing de quelques kilomètres, puis retour au casernement pour la toilette, le petit-déjeuner, les corvées pour les malchanceux punis ou désignés d’office.

Puis rassemblement général devant l’encadrement au grand complet. L’appel se déroule par peloton selon un rituel immuable, chacun doit répondre présent d’une voix forte et martiale à l’appel de son nom.

Puis l’adjudant responsable du peloton rend compte à l’adjudant de commando, qui rend compte au capitaine.

Suit un exposé précis des horaires et des tâches de la journée.

Inutile de préciser que ce rassemblement est l’occasion d’une inspection minutieuse de la tenue de chacun, nous sommes détaillés de la tête aux pieds, y compris la propreté et le rasage. Malheur à celui à qui il manque un bouton, la sanction est immédiate, il se voit dépouiller de tous les autres, à charge pour lui de les recoudre pour le prochain rassemblement.

J’ai le souvenir cuisant d’un des tout premiers, je n’étais pas encore bien organisé et ce matin-là je n’avais pas eu le temps de me raser, je pensais naïvement que cela ne se verrait pas.

Je revois encore le rictus sadique du sergent découvrant l’infamie, il jubilait d’allégresse, il tenait sa victime du jour.

— Mon adjudant, lance-t-il fièrement, j’ai là un gugusse qui dit n’avoir pas eu le temps de se raser !…

Hilarité générale des camarades trop contents que l’attention ne se porte pas sur eux.

— Alors comme ça, Monsieur n’a pas eu le temps, Monsieur veut peut-être qu’on vienne le raser, l’aider à faire sa toilette, lance l’adjudant de commando hilare, Monsieur viendra se présenter dans mon bureau après le déjeuner, rasé de frais.

J’hérite d’une corvée de latrines de huit jours et d’une sanction immédiate de quarante pompes effectuées devant le front des troupes.

Après être passé devant l’adjudant, correctement rasé, et avoir subi ses railleries à la limite de l’humiliation, il termine en me menaçant des pires ennuis si l’incident se reproduisait.

Mais je n’en ai pas encore fini, je dois me présenter devant le capitaine qui me reçoit plus cordialement, le ton est paternaliste, il me parle presque comme à un fils, mais insiste sur l’indispensable discipline, il veut bien oublier l’incident.

En sortant du bureau je suis complètement abasourdi par l’ampleur qu’a pris l’événement, partagé entre l’idée d’avoir commis une faute grave et celle d’avoir vécu un incident banal. Je comprendrai au fil des jours, que je venais de subir une des nombreuses techniques psychologiques utilisées pour briser notre volonté individuelle et nous amener à une parfaite obéissance, à une malléabilité de l’esprit compatible à la formation des troupes d’élites.

Si aujourd’hui encore je réprouve certaines de ces méthodes, je reconnais très volontiers que sur le plan de la préparation physique et de l’enseignement des techniques de combat nombreuses et variées, nous étions beaucoup mieux préparés et avions plus de chance de nous en sortir que les appelés ordinaires du contingent.

Autre motif fréquent, les premiers temps, de punitions et de brimades : se déplacer les mains dans les poches. Ceux ayant été surpris dans cette attitude se voient contraints de coudre l’ensemble des poches du treillis pour une huitaine de jours, ceci assorti des inévitables corvées et autres petits désagréments et l’immuable série de pompes.

Les tests physiques

Ce matin nous allons sur le stade d’athlétisme, pour y subir toute une batterie de tests d’aptitude physique devant confirmer la première sélection lors des fameux trois jours de pré-incorporation, que j’ai effectués au Château de Vincennes quelques mois plus tôt.

C’est l’occasion pour chacun de prendre conscience des performances physiques que l’on attend de nous.

Si pour certains, dont je fais partie, qui ont un passé sportif, ces épreuves sont déjà connues, elles sont néanmoins d’un niveau de performances élevé.

Très rapidement nous pouvons dénombrer ceux qui vont souffrir plus que les autres, durant ces mois d'entraînement quotidien.

Une des épreuves les plus éprouvantes est le test de « Cooper », consistant à couvrir en courant le plus de distance possible en douze minutes. C'est une épreuve à la fois d'endurance et de résistance.

Personnellement je termine cette épreuve à la limite de l'affolement respiratoire, avec un goût de sang dans la gorge. Quelques camarades vomissent sur la piste, d'autres s'arrêtent, incapables d'aller plus loin.

Un autre test très éprouvant également est la série de quatre-vingts flexions de jambes, bras tendus à l'horizontale.

En regard de ces deux épreuves, les autres ont presque l'air de jeux d'enfants, les quarante pompes, les soixante abdominaux, le saut en longueur sans élan, le sprint sur soixante mètres. Nous terminons cette batterie de tests très éprouvés, quelques camarades ont eu de la peine à cacher des larmes de souffrance.

Lorsque les camions nous ramènent pour déjeuner c'est le silence total, les habituels rigolos et braillards n'en pipent pas une, nous sommes tous à la ramasse, en pleine récupération.

Aujourd'hui, presque un demi-siècle plus tard et une longue carrière de sportif amateur, je me rends compte qu'il faut avoir vingt ans pour réussir de telles performances.

Les gaz

Aujourd'hui, nous allons subir le test des gaz de combat. L'événement nous inquiète un peu, nous avons tous en tête des souvenirs, des images plus ou moins claires sur la grande guerre, des images effrayantes de poilus gazés, les yeux brûlés par les gaz de combat utilisés pour la première fois à grande échelle à l'occasion de ce conflit.

L'exercice se déroule dans une pièce dont toutes les issues ont été calfeutrées, rendues étanches. Il y règne une obscurité presque totale, lorsque la porte d'entrée est refermée.

Nous passons le masque ANP 31 TO et le mettons en place à l'extérieur de la pièce. Les gestes sont fébriles, nerveux, c'est un peu l'angoisse.

J’ai l’impression de suffoquer, de manquer d’air, il faut apprendre à respirer plus lentement, calmement, se contenter d’un minimum de volume d’air vital.

Puis nous pénétrons dans la pièce. On nous a expliqué le déroulement de l’épreuve. Deux sous-officiers nous encadrent, l’un tient dans sa main une ampoule de verre fermée aux extrémités.

Nous entrons en un paquet bien compact, instinctivement nous restons près de la porte, malgré l’ordre qui nous est donné de nous en éloigner et de nous disperser.

La porte est refermée, l’obscurité nous enveloppe, on entend le bruit caractéristique de verre brisé de l’ampoule jetée au sol.

À partir de ce moment je ne saurais dire combien de temps s’est écoulé, cinq, dix minutes, peut-être plus, peut-être moins ?

C’est interminable, nous n’avons qu’une hâte, que l’exercice se termine et qu’on ouvre cette porte.

La chaleur ambiante et l’angoisse nous font transpirer plus que normalement. Chacun de nous est confronté à lui-même, à sa résistance au stress. J’essaie de ne penser à rien, de ne pas trop fantasmer.

Enfin la porte s’ouvre, nous sommes invités à sortir calmement, sans précipitation. La lumière nous aveugle un instant, nous enlevons enfin ce maudit masque sans regret.

Les sourires reviennent doucement sur nos visages, nous sommes sincèrement soulagés de la fin du test.

J’imagine aisément le sort des poilus obligés de courir avec le masque sur le visage, haletant dans des nuages de gaz toxiques, ce devait être l’enfer.

Nous n’aurons plus jamais l’occasion de remettre ce matériel, qui nous paraît un tantinet désuet.

Je ne vois pas très bien quel but est assigné à cet exercice, sinon de tester une fois de plus nos défenses psychologiques, notre réaction au stress, notre comportement face à une situation inhabituelle.

J’ignore quel type de gaz a été utilisé pour cet exercice, j’ai le vague souvenir d’une mauvaise odeur d’œuf pourri.

Le maniement d’armes

Le 14 juillet approche et les exercices de marche au pas et de maniement d’armes se succèdent sans discontinuer.

Il est prévu à cette occasion que notre commando participe au défilé dans les rues de Perpignan.

Ces exercices de marche au pas cadencé sont harassants, de plus il faut se faire rapidement à une cadence de marche plus lente que la normale, qui se rapproche beaucoup du pas de la légion étrangère.

Les sergents se démènent et nous harcèlent sans arrêt, comme des chiens de berger rassemblant le troupeau.

C’est vrai, il faut bien le reconnaître, les premiers essais ne sont pas très brillants, les brimades et humiliations commencent à tomber drues.

— Qu’est-ce qui m’a foutu une bande de brêles pareilles, hurle l’adjudant, ah je vois, vous voulez jouer au petit soldat avec moi ! J’ai tout mon temps, je ne suis pas fatigué, on continuera jusqu’à la nuit s’il le faut, mais vous marcherez correctement au pas, dit-il en martelant bien les mots.

Et les ordres recommencent à pleuvoir, pour la énième fois.

— Dispersez-vous, rassemblement en colonne, couvrez à gauche alignement sur l’homme de base, prenez vos distances, repos, garde-à-vous, arme à l’épaule… droite, à mon commandement en avant… marche, un deux, un deux !

Phonétiquement cela devient « Han dè, han dè », c’est plus net et plus martial.

— Marquez le pas, halte, à droite… droite, repos… garde-à-vous !

Ça fait des heures que ça dure, nous commençons à réagir comme des robots, toujours les mêmes ordres, les mêmes manœuvres. Le plus étonnant c’est que ça marche, nous avons plus fière allure, nous avons bien pris la cadence de marche.

L’apprentissage du « Présentez arme » est d’une tout autre difficulté ; l’exercice est stressant car malheur à celui qui est en retard ou en avance sur la manœuvre.

Au repos le fusil est en appui au sol sur la crosse, tenu le long de la jambe droite par la main, la main gauche en appui sur la boucle du ceinturon, jambe gauche légèrement écartée et en avant de la droite.

Au commandement « Garde-à-vous », dans le même temps le talon gauche vient heurter le droit et la main gauche tendue vient frapper énergiquement la

cuisse gauche.

Au commandement « Présentez… armes » la main droite lève le fusil à hauteur de poitrine, la gauche vient maintenir l'arme pendant que la droite, bras tendu, reprend l'arme sous la crosse en frappant sur celle-ci. La manœuvre se termine par l'extension de la main gauche à l'horizontale en appui sur le fusil.

Au « Reposez… armes », c'est la cascade de gestes inverses jusqu'au reposer du fusil sur la crosse.

Ça, c'est la théorie, en pratique les choses se gâtent lamentablement. Le but ultime de l'exercice est de faire manœuvrer, en parfait synchronisme, une trentaine d'individus.

Tout le monde aura compris que l'exercice n'est jugé satisfaisant que lorsque, à chaque séquence de gestes frappés, on n'entend plus qu'un seul bruit, et pas un roulement de tambour.

Un camarade qui a des difficultés à aligner son fusil à la verticale au « Présentez arme » se voit immédiatement raillé par le caporal.

— Sergent, encore un qui a les hanches plus larges que les épaules !....

Quelle humiliation !....

Au défilé arme sur l'épaule, les premières manœuvres sont calamiteuses. Il y a des fusils dans tous les sens. Ce qui nous vaut une énième remarque de l'adjudant.

— Qu'est-ce qui m'a foutu une bande de brêles pareilles. On dirait l'armée à « Bourbaki »… (*D'après le LAROUSSE, Bourbaki était un Général français qui commanda l'armée de l'Est en 1871. Cet euphémisme est utilisé sans doute, pour décrire une armée en débandade.), éructe-t-il.

Enfin après des heures et des jours d'exercices exténuants, l'encadrement est parvenu à un résultat remarquable. Nous sommes capables de marcher au pas et de manœuvrer impeccablement, notre psychisme collectif commence à se formater. Nous sommes capables de penser « en groupe » et non plus « en individu ».

La pression psychologique commence à porter ses fruits, et ce sera comme ça tout au long des longs mois de formation du commando.

Le grand jour est arrivé, nous sommes le 14 juillet. Nous avons touché hier notre tenue de défilé, le fameux treillis camouflé, appelé aussi « tenue léopard », le béret rouge tout neuf, qui nous paraît à tous bien trop grand. Il

subira très vite les diverses recettes pour le faire rétrécir et le formater à notre tête.

Nous avons vraiment fière allure ainsi habillés, rangers bien cirées, de plus nous avons gardé le blouson sous la tenue, ce qui ajoute à notre allure…

Et puis, et surtout, c'est l'assurance d'un repas amélioré ce midi. Mais énorme déception, nous n'aurons pas quartier libre, nous qui ne sommes pas sortis depuis deux semaines ! Le défilé achevé nous réintégrons immédiatement le casernement.

Celui-ci s'est très bien passé, sans incident, compte tenu de l'ambiance politique du moment. Nous sommes le 14 juillet 1958, le Général de Gaulle vient de prendre le pouvoir au mois de mai. L'opinion publique est partagée et une forte opposition très active se manifeste face aux événements graves qui agitent le pays.

Au cours du déjeuner nous avons droit aux félicitations du capitaine qui en profite pour nous redire que nous appartenons aux troupes d'élite, les parachutistes, que nous sommes destinés à devenir les meilleurs parmi les meilleurs. Il faut bien le reconnaître, ça fait chaud au cœur, après ces jours d'exercices exténuants, ces brimades et humiliations omniprésentes, nous sentons notre ego enfler quelque peu…

L'adjudant de commando qui prend la parole, sans contredire en rien les propos du capitaine, nous ramène brutalement sur terre, au cas où naïvement nous croirions que « c'est arrivé », demain nous reprendrons l'entraînement, tout reste à faire.

Psychologiquement c'est le principe de la douche écossaise, souffler le chaud et le froid, c'est l'alternance des récompenses et des brimades.

Chacun de ces deux hommes est parfaitement à sa place, c'est la complémentarité parfaite, l'encadrement est un bloc dont les actions vont toutes dans le même sens, tendues vers le même but, former en six mois des combattants d'élite, des guerriers.

Et qu'on le veuille ou non nous deviendrons ces guerriers. Seuls quelques-uns ne supporteront pas le régime physique imposé, ils seront mutés dans d'autres unités, chez « les raseurs de merde à coup-de-poing », selon l'expression favorite de l'encadrement pour désigner les « biffins » ordinaires, ceux qui n'appartiennent pas aux troupes aéroportées.

Première sortie de nuit

Ce soir, première sortie de nuit à pied, à l'extérieur de Perpignan. Le thème de l'exercice, déplacement d'une unité sur une route en secteur d'insécurité maximum.

Nous avons été prévenus que nous pourrions tomber dans une embuscade.

La sortie de la caserne se fait au pas cadencé en chantant. Malgré l'heure tardive et la nuit tombante, il fait encore chaud, une de ces soirées moites où la tramontane ne souffle pas pour nous apporter un brin de fraîcheur et disperser les myriades de moustiques bien présents.

Les dernières maisons de l'agglomération dépassées, nous adoptons le dispositif de déplacement en zone d'insécurité, une file de chaque côté de la route et un espacement entre individus d'environ cinq à six mètres.

C'est une nuit noire sans lune, il est difficile de distinguer le camarade qui précède. Nous marchons depuis une bonne heure et l'attention commence à se relâcher, certains camarades échangent quelques mots. Ils se voient aussitôt rappeler à l'ordre par l'encadrement qui impose le silence absolu. Personnellement je commence à trouver le temps long.

Soudain une rafale de fusil-mitrailleur crépite, nous surprenant. Un ordre fuse.

— Tout le monde à terre, hurle le sergent.

Nous nous retrouvons tous à plat ventre dans le fossé, par chance il est complètement sec, sinon c'était le bain de boue assuré.

Le casque lourd mal serré est venu heurter violemment mon nez « Ça commence bien », me dis-je en aparté.

Silence complet, chacun reste figé dans sa position. Le sergent passe auprès de chacun en demandant si nous avons localisé d'où venait le tir. La plupart d'entre nous ne savent pas bien, ou font mine de savoir, à tel point que pour les uns les tirs sont venus de la droite et que pour d'autres, ils sont venus de la gauche, dramatique confusion.

C'est pour éviter ce genre de confusion dangereuse que nous ferons de nombreux exercices de ce genre, afin de nous aguerrir et développer des gestes réflexes qui pourront être salvateurs.

Le F.M. (fusil-mitrailleur) reprend le tir par courtes rafales, cette fois-ci nous l'avons bien localisé, il est à droite sur un petit monticule, j'ai même distingué

les éclairs brillants de la sortie du canon. L'ordre du sergent arrive.

— Pour un bond de dix mètres en avant, giclez !

Comme un seul homme le peloton se lève, court sur environ dix mètres dans la direction du tir et se jette à plat ventre.

Et la manœuvre dure ainsi pendant un temps que nous n'apprécions plus, nous courrons après un F.M. très mobile qui change sans arrêt de place.

Enfin l'exercice se termine, nous reprenons exténués la direction de la citadelle pensant à un repos bien mérité. Mal nous en prend, car arrivés à une centaine de mètres de l'entrée, l'ordre nous est donné de nous mettre en petites foulées.

Notre casernement se situe dans la partie haute de la citadelle, et c'est en courant deux à trois cents mètres, sac au dos, casque lourd, fusil, en montant le chemin, que nous concluons cette sortie.

Un camarade s'écroule dans la montée, pris de malaise, quelques-uns d'entre nous s'arrêtent pour lui porter assistance.

— Continuez, hurle le sergent, ne vous arrêtez pas pour cette gonzesse.

Revenus dans la chambrée, nous sommes plusieurs, et j'en fais partie, à nous insurger, à briser le mur de l'indifférence sans plus penser aux conséquences possibles de notre intervention.

L'incident n'aura pas de suite, le camarade dirigé vers l'infirmerie nous rejoindra le lendemain matin. Nous pouvons enfin nous coucher, non sans avoir au préalable nettoyé nos fusils et les avoir rangés au râtelier. Quelques camarades sont désignés pour la corvée du petit-déjeuner, que nous prenons dans la chambre.

Le sommeil ne vient pas facilement, l'effort fourni a été trop intense, il faut un certain temps pour que l'excitation retombe.

Je me revois aux « trois jours » à Vincennes. C'est vrai, j'ai été volontaire pour les parachutistes. C'est l'aspect physique et sportif qui me motivait et aussi l'aventure du saut. J'étais sportif pratiquant, champion de la Sarthe de saut à la perche cadet, trois ans de pratique du judo, footballeur dans un club corporatif. L'effort physique ne me répugnait pas.

Certains soirs comme celui-là, je me suis dit que mes aspirations seraient exaucées au-delà de mon imagination.

Et puis au fil des jours et des mois, je sentirai grandir entre nous une solidarité de groupe très forte, prenant le pas sur les individualités des premiers jours.

Chacun de nous aidant le camarade en difficulté dans les épreuves physiques intenses et aussi, pour certains, dans des moments de grande détresse sentimentale.

Une fois, c'était dans les premiers jours, j'ai vu pleurer un camarade affalé sur son lit. Il avait été trop couvé par une mère abusive et avait laissé derrière lui une fiancée. Il lui faudra du temps pour surmonter ces séparations, confronté brutalement à la rudesse des épreuves et à l'implacable réalité de la vie en communauté. Je crois me souvenir qu'il a eu un moment des idées de désertion.

C'est dans des moments pareils où l'individu est complètement perdu, que la solidarité du groupe a pu s'exprimer pleinement.

Personnellement j'ai quitté le cocon familial à 17 ans pour « monter à Paris ». J'avais déjà rompu le cordon ombilical, j'étais parfaitement préparé à surmonter ce genre d'épreuves. Surtout j'avais eu la chance de ne pas être trop attaché sentimentalement (pardon Mado).

Enfin je sombre dans un profond sommeil réparateur…

Le baptême du feu

Ce matin nous partons en camion sur le champ de tir de Rivesaltes, pour y subir le baptême du feu.

Les rumeurs les plus folles circulent avant notre départ, lancées à mon avis par l'encadrement pour nous préparer psychologiquement.

Nous subirions des tirs à balles réelles, pour nous aguerrir, mettre au jour des réactions imprévisibles, toujours possibles chez certains, et tester notre comportement face à une telle situation.

Nous prenons place dans des G.M.C. débâchés qui ont déjà pas mal de kilomètres au compteur et qui ont fait la guerre d'Indochine. Ils n'en sont pas moins des véhicules extraordinaires, d'une robustesse à toute épreuve, capables de passer dans des endroits incroyables, de gravir des pentes abruptes quelles que soient les conditions climatiques, dans un bruit assourdissant, inimitable qui n'appartient qu'à eux.

Nous roulons dans la campagne sous un soleil impitoyable, le ciel est d'un

bleu d’azur irréel, d’une limpidité de torrent de montagne.

Les senteurs particulières à cette région arrivent à nous faire oublier les affreuses émanations d’échappement des moteurs rugissants.

Je découvre combien cette région rocailleuse, aride et sèche en été, peut être belle, une beauté sauvage, silencieuse, qui laisse sans voix. Elle préfigure bien la nature du terrain que nous aurons à maîtriser dans le Djébel algérien. C’est un excellent terrain d’entraînement en prévision de nos futurs crapahuts.

Le champ de tir se situe en pleine campagne, en arrière-plan, les premières collines annonçant les contreforts de la chaîne des Pyrénées Orientales.

Nous pouvons apercevoir une carcasse de char à quelques centaines de mètres, servant à l’entraînement de tir au L.R.A.C. (Lance Roquette Anti Char).

Enfin nous découvrons la zone où nous allons subir ce fameux baptême du feu.

Imaginez une surface comparable à un court de tennis, bien aplanie recouverte d’un treillis de barbelés, permettant tout juste le passage d’un homme en rampant. A une extrémité, un monticule de terre surplombant cette surface, a été aménagée pour la mise en batterie d’un F.M. et, à l’autre, une butte de terre destinée à recevoir les projectiles tirés par le F.M.

Les commentaires vont bon train, nous avons tous compris à quel genre d’exercice nous allons être confrontés. Les sourires goguenards, bravaches de certains s’estompent rapidement et font place à une sourde inquiétude.

L’encadrement nous rassemble, il nous explique dans le détail et très méticuleusement le protocole de l’exercice.

Nous devons progresser par groupe d’une dizaine sous les barbelés, en rampant, le F.M. tirant par rafales au-dessus de nos têtes.

Dans ces moments-là, chacun réagit en fonction de sa personnalité propre et de son tempérament. Chez moi, je connais bien le processus mental qui se met en place, une hyper concentration m’envahit, tout ce qui n’est pas de l’instant présent disparaît, tout mon être se tend vers le but à atteindre.

Je dois cet état mental particulier à la pratique du judo, qui m’a progressivement appris à canaliser mon énergie au service de l’essentiel, du but à atteindre, l’adversaire à mettre au sol.

Par contre, aussi étonnant que cela puisse paraître, à côté de cette forte concentration, je suis soumis par instant à des pensées fugaces, brèves qui

apparaissent comme des éclairs, des flashs qui n'ont rien à voir avec l'instant présent. Je me suis souvent interrogé sur ces phénomènes sans trouver de réponse. Est-ce une réaction de l'inconscient à la situation, qui fait que les pulsions de peur ou de panique n'arrivent pas au niveau de la pensée consciente ? J'aurai à maintes reprises l'occasion de ressentir cet état mental, par exemple à chaque fois que je serai en situation de saut dans l'avion. Les mêmes pensées reviennent, et si ton parachute ne s'ouvre pas, c'est peut être ton dernier saut, etc… mais sans jamais m'atteindre vraiment et sans que je ressente de la peur, comme une espèce d'anesthésie mentale, un état second.

— Deuxième groupe, hurle le sergent, mettez-vous en place.

Ça y est, c'est à nous, me dis-je.

À plat ventre nous commençons à ramper sous les barbelés, le casque lourd me gêne énormément, il m'empêche de voir correctement devant moi. Je n'ai plus qu'une pensée, me faire le plus plat possible pour ne pas risquer l'accrochage dans les griffes du barbelé. Au bout de quelques mètres, j'ai déjà le visage plein de poussière, la sueur qui ruisselle et me brûle les yeux, et ce casque lourd qui ne veut décidément pas rester en place.

Soudain le F.M. se met à tirer par courtes rafales. J'entends parfaitement le bruit de l'arme, mais pas le sifflement des balles attendu, simplement un bruit sec, clac-clac, comme une brindille sèche que l'on casse, c'est surprenant !....

Aux dires de certains c'est le signe que le projectile est passé assez près.

Une exclamation de rage fuse à côté de moi.

— Merde, je suis accroché, quel putain de bordel de merde ! Qu'est-ce que je fais les copains ?

Je ne peux pas voir la situation, j'ai la tête tournée de l'autre côté.

— Arrête de t'agiter, recule un peu, avec un peu de chance tu vas te décrocher, lui dis-je.

— Silence, continuez, c'est la voix du sergent qui ajoute, laissez-le se démerder !

Finalement le camarade réussira à se décrocher.

Le F.M. continue ses tirs sporadiques au-dessus de nous, c'est quelque peu stressant. Encore quelques mètres et l'épreuve sera terminée.

J'en arrive à me dire, « C'est fou ce qu'il peut faire chaud dans ce pays ! »

Le commandement « Halte au feu » tombe, nous pouvons nous relever. Nous nous regardons, hagards, le visage maculé de sueur et de poussière et soudain d'énormes rires nerveux nous secouent, nous délivrant brutalement de l'excessive tension que nous venons de subir.

Surprenant, nous n'avons pas droit aux sempiternelles remarques désobligeantes, vraiment étonnant !

Le reste de la séance est consacré à une démonstration de tir au LRAC, sur la carcasse de char et à quelques lancers de grenades.

Sur la route du retour, dans les G.M.C., les langues se délient, chacun racontant à qui veut bien l'entendre l'impression qu'il tire de cet exercice. Certains se vantant de leur calme absolu, affirmant qu'après tout ce n'était pas si terrible que ça.

L'individu se réapproprie sa propre image, d'autres restent silencieux, plongés dans leurs réflexions, l'air dubitatif, se projetant dans un avenir proche, se disant qu'en Algérie ce sera ça en vraie grandeur, et plus en exercice.

Ce genre de pensées vous ramène brutalement à la réalité et fait comprendre le pourquoi de notre instruction militaire.

Je ne pense plus qu'à une chose, capitaliser absolument les enseignements que je tire de cet exercice, afin d'en disposer le moment venu, sous la forme d'une attitude réflexe déjà vécue.

Pour finir de nous détendre, nous chantons à tue-tête en entrant dans les faubourgs de Perpignan. Action Ô combien salvatrice du chant en groupe qui nous regonfle, nous ressoude et flatte notre ego.

Nous sommes les paras, les meilleurs, c'est la chanson qui le dit.

Le mystère des poubelles

Ce matin au rassemblement, une atmosphère bizarre règne, on sent comme un malaise diffus, l'encadrement à la tête des mauvais jours, les visages fermés et graves. Nous n'avons pas eu droit aux habituelles remarques et railleries qui font notre quotidien.

Le rituel du rassemblement matinal est expédié rapidement, ça n'augure rien de bon. L'adjudant de commando s'avance plus menaçant que jamais.

— Des lames à rasoirs ont été retrouvées dans les poubelles du réfectoire dit-il. J'attends que le ou les coupables sortent des rangs.

Un silence de mort répond à cette injonction.

Il faut savoir que le contenu de ces poubelles est quotidiennement récupéré par un éleveur de cochons de la région, qui nourrit à peu de frais ses animaux tout en débarrassant la caserne de ses détritus alimentaires.

— Je répète ma question, vous êtes des hommes ou des gonzesses ! éructe l'adjudant.

Évidemment personne, si coupable il y a, n'ose se présenter comme le responsable.

— Puisque personne n'a le courage de son acte, une enquête sera diligentée, je demande à chaque adjudant de peloton de dresser la liste de tous ceux qui utilisent des rasoirs mécaniques, on trouvera les coupables, j'en fais une affaire personnelle.

En attendant le résultat de l'enquête, une punition collective nous est appliquée. Chaque déplacement hors des chambres devra s'effectuer en courant, que ce soit pour aller au réfectoire, au foyer des soldats, ou pour toute autre raison.

Tout individu surpris à marcher ou à l'arrêt dans la cour sera sévèrement puni, tant que le mystère des lames à rasoirs n'aura pas été élucidé.

Les jours suivants, les rassemblements vont donner lieu à une pagaille indescriptible. Sous le prétexte que nous mettons trop de temps à nous rassembler, nous devons recommencer deux, trois, quatre fois pour améliorer ce temps mesuré chrono à la main par les sergents.

Les chambres se situent au premier étage du bâtiment et, au top rassemblement, c'est la bousculade dans l'escalier, l'individualité reprend le dessus, plus question de solidarité de groupe.

Je me rappelle une fois, un camarade est tombé dans l'escalier, nous l'avons tous piétiné sauvagement pour ne pas être le dernier au rassemblement, dernier qui se voyait inéluctablement puni.

Toutes ces ruées sauvages sont exacerbées par les cris de l'encadrement qui pousse les hommes au maximum de l'animalité. Le premier peloton formé au complet se voyant félicité par l'encadrement.

Toujours le même principe, punition collective, récompense pour les

meilleurs, entretenant une rivalité entre les quatre pelotons.

Nous allons subir ce régime pendant plusieurs jours. Au bout d’une semaine, nous n’avons plus entendu parler de cette histoire de lames à rasoirs.

À tel point que nous sommes plusieurs à nous demander si l’incident n’a pas été créé de toutes pièces, afin de nous faire subir ces épreuves et nous tester psychologiquement. Peut-être aussi pour briser la solidarité de groupe qui émerge au fil des épreuves.

Nous ressentons l’omniprésence de l’encadrement qui se relaie jour et nuit, comme une menace permanente, comme une « épée de Damoclès » suspendue au-dessus de nos têtes.

Personne n’est à l’abri de la sanction qui s’abat sans motif réel, qui nous met sous pression permanente, qui finit par nous faire douter de nous-même et de notre comportement. Cette pression entretient un climat de crainte, une relation de dominant à dominé, nous obligeant individuellement à nous fondre dans la masse, à être le plus anonyme possible et, surtout, surtout, à ne pas nous faire remarquer, ne pas risquer de nous voir extraits de la masse et livrés en pâture à l’ensemble du groupe.

Des stratégies de défense apparaissent çà et là, d’abord individuelles, les plus craintifs choisissant d’apparaître comme les plus obéissants, les plus serviles toujours prêts, toujours disponibles à la volonté de la hiérarchie, en un mot ils sont vite classés dans la catégorie infamante des « fayots ».

Certains autres individus se situent dans une position intermédiaire, ne prenant pas trop position, attentistes, se voulant le plus neutre possible pour ne pas se faire remarquer. Malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent rester neutres en permanence. Confrontés à l’absurdité de certaines situations, ils vont soit rejoindre le premier groupe, soit le troisième.

Ce troisième groupe que la hiérarchie catalogue de fortes têtes, de contestataires, ceux qui sont en permanence sous l’œil attentif de l’encadrement, ceux qu’il faut briser. Ceux qui résistent mentalement à l’implacable loi de l’obéissance absolue, rongeant leur frein en silence.

Cette classification est certes un peu primaire, toutes les nuances pouvant émerger au fil des événements.

Personnellement, j’ai du mal à me taire devant l’injustice flagrante.

C’est ainsi que jour après jour le commando va vivre, s’organiser en

interne, que des amitiés sincères et profondes vont se nouer. Des exclusions vont s'opérer, pour donner naissance à des groupes de camarades partageant globalement les mêmes idées, les mêmes réactions devant l'adversité, solidaires dans les épreuves et partageant en commun le contenu des colis de nourriture envoyés par les parents.

L'humiliation

Je me rappelle, c'est un après-midi après déjeuner, je vais être confronté à un incident qui aurait pu être très lourd de conséquences.

Nous sommes un petit groupe encadré par un sergent-chef et un caporal, qui nous enseignent la théorie des armes à feux. Ce sergent-chef est connu pour son attitude provocante, belliqueuse, cherchant sans cesse l'incident, la réaction de protestation qui le mettrait en position d'affirmer sa supériorité, conférée par la position hiérarchique, lui permettant l'expression d'un sadisme viscéral.

Le groupe est quelque peu somnolent sous le soleil accablant, pas très attentif ni très réceptif aux propos du gradé. Nous sentons depuis quelques minutes que l'énervement commence à gagner l'instructeur, vexé de ne pas être écouté.

Il faut qu'il reprenne la main sur le groupe en créant une diversion aux dépens de l'un d'entre nous.

— En consultant vos dossiers dit-il, j'ai découvert que nous avons parmi nous un champion d'athlétisme, quel honneur !…

Je commence à me sentir mal à l'aise, je sens confusément que c'est moi qui vais être sa tête de turc, celui qui va payer pour tous les autres.

— Je vous présente notre champion, dit-il en me désignant, et on peut l'applaudir.

Je suis de plus en plus inquiet, j'ai horreur d'être mis en avant dans de telles circonstances.

— Tu vas nous faire voir comment on prend un départ de sprint, enchaîne-t-il.

À l'endroit indiqué par le gradé, je simule la position du sprinter dans les starting-blocks. J'entends derrière moi la voix du sergent qui commande.

— À vos marques… prêts… partez !

Dans le même temps où je m'élance, je reçois un violent coup de pied dans le postérieur, déclenchant l'hilarité générale.

— Bon, allez c’était pour rire dit le sergent, qui commence visiblement à s’amuser beaucoup de la réaction du groupe.

Je suis confus, surtout humilié, mais je sens qu’un processus mental que je connais bien se met en place, je ne vois plus le groupe, il n’y a plus que lui et moi, face à face.

— Bon cette fois-ci c’est sérieux, tu nous refais la démonstration.

J’hésite un moment, je sais qu’il cherche le clash, mais que puis-je faire d’autre.

Je me remets en position et… deuxième coup de botte. Cette fois-ci les camarades ne rient plus, je dois être livide, j’ai atteint l’état second déjà décrit. À ce moment je sais lucidement qu’il peut franchir la ligne rouge, au-delà de laquelle je vais réagir s’il me commande une troisième fois.

À cet instant précis tout peut basculer, ça ne dépend plus de moi. J’ai une conscience très nette des ennuis que je risque, ils sont acceptés d’avance.

Mon choix est fait, irrémédiable, je vais me rebiffer, lui rentrer dans le lard.

Nos regards se croisent un moment, je ne baisse pas les yeux, aucune lueur de peur ou de soumission, je le toise, farouchement déterminé.

À ce moment précis, je ressens clairement que j’ai pris l’ascendant mental dans son esprit, aucune parole n’est échangée. Il n’y aura pas de troisième fois. Je reprends ma place dans le groupe sans qu’il m’y ait autorisé.

Je mettrai longtemps à évacuer le souvenir de cet incident, mais je crois avoir gagné l’estime et une certaine admiration de mes camarades. Je n’aurai plus à croiser ce gradé qui n’appartient pas à l’encadrement de notre peloton, j’en aurai vraiment bavé, j’aurai souffert sous son commandement…

Une partie des sous-officiers de l’encadrement a fait la guerre d’Indochine dans les troupes aéroportées, ils en ont rapporté des séquelles lourdes pour certains. Des maladies exotiques telles que le paludisme, pour d’autres des troubles psychiques et enfin des habitudes de consommation alcoolique exagérée.

On sent qu’ils véhiculent encore le poids des souffrances vécues dans des circonstances exceptionnelles, que seul un état de guerre donne à vivre.

Les atrocités, les massacres de civils et de combattants, le camarade blessé ou tué à côté de soi. On sent dans leur comportement à notre égard cette volonté de nous en faire « baver », parce qu’il n’y a pas de raison qu’ils soient les seuls à

avoir souffert. C’est pour eux comme un transfert de charges émotionnelles accumulées au fil des mois, des années de guerre.

C’est nous qui subissons leurs états d’âme comme un rituel initiatique obligé. Ils se donnent bonne conscience en nous expliquant que c’est pour notre bien, nous préparant ainsi aux épreuves à venir en Algérie.

Un monde nous sépare de leur génération, nous avons vingt ans, eux dix ou quinze de plus. L’Indochine ne représente rien pour nous, trop lointaine.

Notre génération s’amuse, danse sur les rythmes du jazz noir américain, des airs venus de Louisiane, les voix inoubliables, sensuelles des Ella Fitzgerald, Sarah Vaughan, qui nous prennent aux tripes quand elles chantent le blues.

Sydney Bechet à la clarinette ou au sax’ soprano, Petite fleur, Summertime, Les oignons, Dans les rues d’Antibes.

Louis Armstrong à la trompette, Tiger rag, Saint Louis blues, Muskrat ramble, Saint James infirmary.

Kid Ory, Dizzy Gillespie, Art Tatum au piano. Le Français Django Reinhardt, génial manouche, surdoué de la guitare.

Certains samedis soir avec mes copains de Puteaux, nous allions au caveau de la Huchette au Quartier latin, écouter Maxime Saury et le jazz Nouvelle Orléans, danser sur des rythmes be-bop, swing, blues…

Il nous arrivait parfois d’aller au « Blues Bar » nous frotter aux petits minets du XVIe arrondissement. C’était une autre ambiance, un de mes potes, Lulu, donnait dans le genre loubard de banlieue, grand, les cheveux longs, blue-jean Levis, blouson de cuir, la gouaille d’un enfant de Puteaux, il ne passait jamais inaperçu, faisant se retourner sur son passage. L’atmosphère était tendue, nous n’étions pas du même quartier, pas habillés par Christian Dior non plus, nous n’avions pas du tout les mêmes manières d’aborder leurs « minettes » pour les inviter à danser. On a très souvent frisé l’explication musclée, mais on savait néanmoins se tenir, on n’appartenait pas à la mouvance des bandes de « blousons noirs » de l’époque qui semaient la panique lorsqu’ils débarquaient en grand nombre, chaînes de motos à la main.

1955, C’est l’époque de la naissance d’une nouvelle station de radio « Europe 1 » qui diffuse 24 h/24 de la musique, tous les jours nous sommes à l’écoute de l’émission de Frank Ténot et Daniel Filipacchi « Pour ceux qui aiment le jazz ».

Les scooters sont à la mode, je possède une Vespa ainsi que mon pote Lulu, c’est très pratique pour draguer les filles, plus tard elles iront plutôt vers les minets en voitures décapotables.

C’est l’époque du rock’n roll, avec « The King » Elvis Presley, qui enflamme toute notre jeunesse, dansant jusque tard dans la nuit sur ses rythmes fous ou langoureux (Love my tender) et autres tubes à la mode sans oublier bien sûr Rock around the clock de Bill Haley.

Un groupe de chanteurs est très apprécié, Les Platters, connu notamment pour « Only you », « The great pretender », Boris Vian et sa célèbre chanson Le Déserteur qui est interdite à l’époque mais qui circule quand même sous le manteau.

Je ne terminerai pas ce bref aperçu de ce qu’était notre génération, sans citer dans le domaine cinématographique l’idole montante américaine James Dean, dans le très beau film « A l’est d’Eden », pour ne citer que celui-ci.

Brigitte Bardot dans « Et dieu créa la femme » ; Vadim, Robert Hossein, et bien d’autres encore.

C’est l’époque insouciante où le samedi après-midi je joue au football dans une équipe corporative, sur les terrains de Bagatelle au bois de Boulogne. Les copains et copines viennent me chercher après la douche, pour sortir faire une surboum ou aller au cinéma. Les nuits blanches qui se terminent souvent à la piscine de Puteaux, pour nous réveiller et nous permettre de passer le dimanche sans dormir.

Dans le domaine militaro-politique, c’est la calamiteuse affaire du parachutage du corps expéditionnaire Franco-britannique sur le canal de Suez en 1956 qui a fait craindre un moment l’intervention militaire de l’URSS aux côtés de l’Égypte.

C’est enfin, en novembre 1954, le début de l’insurrection en Algérie. A la radio le soir, on entend les messages personnels d’appelés du contingent à leurs parents, leurs femmes ou fiancées. Messages évidemment sous le strict contrôle de la censure militaire.

Puis c’est l’annonce de la dramatique affaire d’un groupe de rappelés, tombés en embuscade meurtrière le 18 mai 1956, dans les gorges de Palestro en grande Kabylie, dix-neuf hommes et un lieutenant, tous morts !

On sait bien que nous aussi irons grossir les rangs de l’armée en Algérie, pour assurer ce qui n’est à l’époque désigné que comme de simples « opérations de

maintien de l’ordre ». C’est seulement en 1999, trente-sept ans après la fin du conflit et l’indépendance de l’Algérie, en tant que nation, que sera reconnu officiellement par l’état Français, le terme de « guerre d’Algérie », nous permettant d’accéder au titre d’anciens combattants.

J’en suis là aujourd’hui de mes réflexions, non pas pour justifier le comportement de certains gradés, un comportement imbécile reste un comportement imbécile quelles que soient les circonstances, mais plutôt pour essayer de comprendre l’incompréhensible de certaines dérives.

Quelque quarante-cinq ans après, je reste persuadé qu’il était possible de pratiquer autrement, jouer sur l’adhésion des individus plutôt que sur la contrainte parfois féroce, imposée et subie.

L’armée n’a pas fait de moi un militariste au sens péjoratif du terme, mais un combattant de grande valeur, réaliste et toujours lucide, armé et instruit comme peu d’appelés du contingent l’ont été…

Devant de telles épreuves, nous nous sommes forgés au fil des mois une volonté de fer, farouche, indomptable qui, pour beaucoup d’entre nous, a été précieuse dans le retour à la vie civile. Nous sommes un certain nombre à avoir repris des études supérieures en cours du soir et avoir pu accéder à des postes de responsabilité dans la vie professionnelle. Nous qui étions en majorité issus du milieu ouvrier.

Je ne regrette pas les épreuves physiques, je les avais souhaitées, elles ont fait de moi ce que je suis aujourd’hui, elles m’ont permis une pratique sportive très enrichissante de très bon niveau et de grande qualité, en parallèle avec ma vie familiale et professionnelle.

— II -

CITADELLE DE MONT LOUIS

Le mois de juillet touche à sa fin, nous savons maintenant que nous allons changer de casernement. Destination le C.I.C.M. (Centre d'instruction du Combat en Montagne), à la citadelle de Mont Louis, plus haute ville fortifiée de France, à 1600 mètres d'altitude dans la région de Font Romeu, à 80 km de Perpignan, pour y subir le véritable entraînement commando. À ce moment nous sommes très loin d'imaginer ce qui nous attend.

Ce que nous avons subi jusqu'à présent est juste une petite mise en bouche, un échauffement en quelque sorte.

Mont Louis, petite bourgade de quelques centaines d'habitants regroupés entre les deux enceintes fortifiées de la citadelle, qui est du même type que celle de Perpignan. Elle fait partie de la trentaine d'ouvrages fortifiés que l'on doit à Vauban, qui dressa une ligne de défense aux frontières du pays, notamment dans la région frontalière avec l'Espagne. Ce bref rappel historique pour situer l'époque de la conception et de la construction de ces bâtiments, dans lesquels nous allons vivre plusieurs mois.

Le jour du départ est arrivé, samedi 26 juillet c'est le branle-bas de combat général. Le déroulement des opérations est réglé militairement sans pagaille.

Nous voyagerons dans un premier temps en camions, paquetage dans le sac à dos et fusil M.A.S. 36 à crosse repliable, jusqu'à la gare de Villefranche de Conflan, à une cinquantaine de km de Perpignan. Puis à Villefranche embarquement dans « le train jaune », ainsi appelé pour la couleur de ses wagons, qui nous hissera jusqu'à la gare de Mont Louis la Cabanasse en un peu plus d'une heure.

Il n'est pas exagéré de dire que ce train est une véritable curiosité historique, constitué de cinq à six wagons en bois dont un à plate-forme ouverte.

Il circule sur une voie unique et va jusqu'à la Tour de Carol gare internationale, en passant par Font Romeu, Bourg Madame. Il existe encore de nos jours à la grande joie des touristes, après avoir été menacé de destruction, ceci grâce à une forte mobilisation des élus de la région et des associations de défense, regroupés dans un comité de sauvegarde qui a fini par

obtenir gain de cause.

C’est avec un très grand étonnement, que nous prenons place en nous serrant un peu sur les banquettes en bois vernis de cette curiosité.

Le convoi, spécialement affrété pour nous, se met lentement en marche. Après quelques kilomètres, la première surprise passée, nous nous prenons à rêver, à oublier notre condition de soldats. Nous nous prenons pour des touristes tellement le spectacle qui nous est offert est beau !

Les petites gares commencent à défiler, Serdinia, Joncet, dette, Thuès les Bains, Thuès Entre Val. Juste avant d’arriver à Font Pédrouse, première sensation forte, la voie passe sur l’autre flanc de la montagne, sur un ouvrage d’art en pierres « le viaduc Séjourné » qui enjambe et traverse la vallée entre ciel et terre, la vue est splendide.

Passé Font Pédrouse, la pente s’accentue nettement, nous traversons quelques tunnels qui nous plongent dans l’obscurité, puis quelques kilomètres plus loin, nouvelle traversée de la vallée sur un ouvrage d’art métallique « le pont Gisclard » qui domine à quelque quatre-vingts mètres, le lit de la Têt qui déroule ses méandres à travers une végétation luxuriante.

C’est l’émerveillement devant tant de beauté sauvage, presque irréelle.

Enfin, après un dernier tunnel assez long, c’est l’arrivée à la gare de Mont Louis la Cabanasse où nous débarquons, ravis de ce trop court voyage qui nous a fait un moment oublier notre condition de soldats.

Je conseille vivement aux amateurs de sensations fortes et de sublimes paysages, de faire ce voyage au moins jusqu’à Mont-Louis, ça vaut le coup d’œil et le déplacement, ils ne regretteront pas leur journée.

Hélas, finie l’échappée belle, très rapidement nous reprenons pied dans la réalité, nous ne sommes pas dans un club de vacances.

Rassemblement par peloton, sac au dos. La colonne, environ cent quarante hommes, se met en marche vers la citadelle.

Il faut savoir que la caserne, distante d’environ 2 km de la gare, se trouve au point le plus haut de Mont-Louis. Nous sommes à 1600 m d’altitude, fin juillet, il fait une chaleur écrasante, la route monte sans discontinuer.

L’encadrement a la brillante idée de nous faire chanter. Après quelques centaines de mètres, la plaisanterie prend des allures de marche forcée, l’essoufflement s’insinue sournoisement, accentué par l’effort du chant.

Nous arrivons en vue de la première ligne de fortifications et franchissons la première porte d'accès à la cité. Les touristes, déjà nombreux en ce mois de juillet, s'arrêtent médusés en nous voyant défiler ainsi, lourdement chargés.

Puis nous franchissons la deuxième porte qui donne véritablement accès à la bourgade de Mont-Louis. Devant nous, la rue principale se redresse d'une façon impressionnante sur environ deux cents mètres.

De chaque côté de la rue, des boutiques, des magasins, deux ou trois cafés, à mi-pente, à droite une fontaine qui nous donne envie de nous arrêter, et les touristes qui dégagent rapidement le passage à la colonne en marche. Ce n'est pas possible, me dis-je, on ne va pas y arriver. Je regarde mes camarades, ils sont tous dans le même état que moi. Certains sont rouges cramoisis, en quête d'oxygène. Mais pas question de s'arrêter, les gens nous regardent compatissant devant notre calvaire. L'encadrement nous exhorte à chanter plus fort encore. Pour qui connaît les lieux, cette dernière partie qui donne accès à la citadelle est raide et tuante, chargés comme nous sommes, assoiffés, trempés de sueur, il faut que ça se termine très vite.

Enfin, dans un dernier effort, nous franchissons l'ultime porche qui donne accès à la caserne, le cœur de la citadelle, et débouchons dans l'immense cour centrale ceinturée par les bâtiments.

Tandis que nous nous alignons au centre de celle-ci, je découvre le décor qui sera le nôtre à partir de maintenant.

Les bâtiments gris de deux étages, percés de petites fenêtres, sont d'une austérité monacale malgré le soleil qui inonde généreusement le lieu.

Sur la gauche, se trouve une ancienne chapelle désaffectée, que nous découvrirons plus tard, ayant été aménagée en gymnase.

Puis c'est la répartition des chambres qui ressemblent à des cellules, sans chauffage, petites, elles n'accueillent que quatre personnes en deux lits superposés, avec un passage au milieu, un grossier plancher en constitue le sol.

J'occuperai le lit supérieur gauche en entrant. Petite consolation tout de même, notre peloton occupe une aile des bâtiments exposée plein sud.

En face de nous, se dresse au loin une chaîne de montagne imposante, dont le fameux « Cambre d'Aze », sommet qui culmine à 2711 mètres d'altitude.

J'expliquerai plus avant pourquoi nous avons tous gardé en mémoire le souvenir de ce sommet.

En 2002, lors de retrouvailles avec d'anciens camarades, j'ai pu constater qu'aucun de nous n'avait oublié ce terrible nom. Nom qui résonne encore au plus profond de notre psychisme comme une sourde et terrifiante menace de punition, qui nous a profondément marqués, nous accompagnant tout au long des quelques mois passés à Mont-Louis.

Très rapidement le rituel reprend droit de cité. L'encadrement est là bien présent, l'œil inquisiteur, toujours à l'affût de la moindre anomalie, du plus petit manquement à la discipline, prêt à sévir brutalement.

Une des principales préoccupations du caporal de semaine, fournir la liste quotidienne des corvéables, punis ou désignés d'office sur des critères qu'il est inutile de chercher à comprendre.

Le week-end sera consacré à l'aménagement du commando, qui sera sanctionné d'une revue de casernement en bonne et due forme, effectuée par l'adjudant de commando en personne.

Nous lui avons très rapidement trouvé un surnom, Schwartz la Matraque, pour ses méthodes autoritaires et brutales. Ce n'est jamais bon pour nous de le voir arriver avec son physique impressionnant et son air hargneux, toujours en colère, prêt à rentrer dans le lard du premier quidam venu.

Schwartz la matraque et le Cambre d'Aze, deux symboles de la discipline de fer que nous subirons jour et nuit, le temps du stage commando.

Ce joug permanent que nous sentons peser sur notre échine, destiné à nous faire plier coûte que coûte sans rien dire, sans défense possible qui ne ferait qu'aggraver notre cas, nous allons apprendre à vivre avec.

Je ressens et je ne suis pas le seul, l'effet de ces méthodes comme un véritable lavage de cerveau. Il faut absolument nous formater, faire place nette, nous débarrasser des dernières velléités de refus de notre personnalité, supprimer toute référence à la vie civile. Le terrain étant défriché, labouré, il ne reste plus qu'à semer.

Les vaccinations

Le lundi suivant notre arrivée à Mont-Louis, séance de vaccination. La toute première piqûre, contre la fièvre jaune, nous l'avons reçue à Perpignan.

Il faut absolument que je raconte le déroulement de ces séances, qui

s'échelonneront courant août et septembre.

Cette fois-ci c'est contre le typhus, nous en subirons trois au total.

Cela commence par une longue attente dans l'étroit escalier qui mène à l'infirmerie. Nous progressons marche après marche vers « la salle des supplices » et croisons le regard hébété et le visage blême des camarades qui redescendent. La mise en condition est parfaite, pour nous préparer à l'épreuve de la piqûre.

Enfin nous pénétrons par groupe de cinq ou six dans l'infirmerie, où nous sommes immédiatement agressés par une forte odeur d'antiseptique, très caractéristique. Brutalement de vagues souvenirs d'enfance remontent à la surface, des images floues de séances de vaccinations collectives subies dans la peur. Au milieu de la salle, un banc en bois sur lequel nous sommes invités à nous asseoir après nous être mis torse nu.

Le médecin chef en blouse blanche est assisté de deux personnes, un infirmier et un bénévole. Nous sommes là, assis, le dos rond, coudes sur les cuisses, la tête basse, à attendre dans l'angoisse la suite des événements.

— Alors les gars, ne faites pas cette tête-là, dit gentiment le toubib, vous êtes tout pâles, il y a un problème ?

Le premier officiant est chargé de désinfecter la zone à piquer, suit l'infirmier qui plante les aiguilles préparées dans les dos crispés par l'appréhension à hauteur de l'omoplate. Puis vient le médecin porteur d'une énorme seringue délivrant à chacun de nous la dose prescrite. C'est un véritable travail à la chaîne ! Imaginez-vous un instant la scène qui se déroule, parfaitement orchestrée ! À peine le liquide injecté, c'est l'horreur, une terrible brûlure irradie la zone piquée, nous avons tous le réflexe de nous lever précipitamment. Cette brûlure intense dure quelques minutes pendant lesquelles nous nous rhabillons précipitamment et dévalons l'escalier sous le regard inquiet de ceux qui montent. Nous ressentons tous une « furieuse envie de grimper aux rideaux », comme on dit communément. Impossible de rester tranquille sans bouger, tant que dure cette brûlure !

Cette vaccination ne donne lieu à aucun repos, nous reprenons immédiatement la suite du programme. À la différence des vaccins T.A.B.D.T. que l'on subira les samedis, qui eux, provoquent une forte fièvre selon les individus et une importante ankylosée musculaire de la zone piquée.

Ces week-ends de vaccination, au nombre de trois, seront pour nous une pause, un arrêt momentané dans l'enchaînement du programme, l'encadrement nous accordant une paix royale qui est la bienvenue. Il est fortement conseillé de ne rien manger durant deux jours, mais de boire abondamment. Des bassines de thé sont placées dans la cour, à la disposition des gens selon leur besoin hydrique. Ce qui donne lieu à un spectacle étonnant, presque irréel, surréaliste.

Imaginez-vous des espèces de zombis en proie à une forte fièvre, déambulant autour des bassines, le car à la main, sans rien dire, regagnant leur chambre tels des fantômes, pour se recoucher et apporter aux camarades incapables de se lever le liquide bienfaisant.

J'ai vu certains camarades très malades, chez lesquels le vaccin déclenchait une très forte fièvre. La nuit du samedi au dimanche était comateuse, le début du retour à la normale se faisant dans l'après-midi du dimanche. Il valait mieux être raisonnable ces week-ends, car le lundi…, reprise de l'entraînement !

Les armes

Le programme général d'instruction est chargé, il touche à des domaines très divers tels les armes à feu, les mines, les armes chimiques et biologiques.

La topographie, l'orientation sur le terrain, l'utilisation des cartes, l'organisation d'un camp retranché avec explication détaillée du creusement des tranchées et des trous individuels, de la mise en batterie du FM et de la protection avancée par un réseau de barbelés etc. La théorie du tir courbe à grande distance qui donne les formules de calcul du réglage de la hausse dont nous aurons à nous servir, à l'occasion de nombreux exercices de tirs, notamment au mortier. Ce programme se décompose en cours théoriques en salle, puis en applications sur le terrain.

Nous aborderons l'étude très détaillée des armes à feu au cas par cas.

La carabine « Mauser » calibre 5,5 mm utilisée pour l'instruction au tir sur cible de cinquante à cent mètres.

Le fusil « M.A.S. 36 – CR 39 » calibre 7,5 mm, poids 3,7 kg, chargeur 5 cartouches, très précis jusqu'à 400 m, vitesse initiale du projectile 800 m/seconde.

Le « P.M. - M.A.T. 49 » pistolet-mitrailleur, calibre 9 mm, poids 3,5 kg, utilisé pour le combat rapproché, arme automatique

d'assaut, chargeur de 32 cartouches, cadence de tir 200 coups/minute, ce sera notre armement individuel en Algérie.

Le fusil « M.A.S. 49 » appelé aussi lance patates, calibre 7,5 mm, poids 3,9 kg, chargeur de 10 cartouches, arme semi-automatique, peut lancer des grenades à fusil.

Le « P.A. 50 », pistolet automatique, calibre 9 mm, poids 860 g, vitesse du projectile 400 m/seconde, chargeur 9 cartouches. Je serai équipé de cette arme en tant que sous-officier chef de poste radio, en plus du P.M.

La carabine « U.S. - M. 1. » arme automatique calibre 7,62 mm ; poids 2,3 kg, utilisée en combat rapproché, précise jusqu'à 150 m, vitesse du projectile 579 m/seconde.

Le « F.M. 24 29 » fusil-mitrailleur, calibre 7,5 mm, poids environ 12 kg, peut être utilisé au tir à la hanche lors d'un assaut.

La mitrailleuse Américaine de 30, calibre 7,62 mm, poids 15,5 kg, plus l'affût trépied 7 kg, 400 à 500 coups/mn, approvisionnement par bande souple, portée maximum 3 150 m (balles ordinaires et traçantes) 4100 m (balles perforantes), perforation de blindage de 6 mm à 450 m, 12 mm à 90 m.

Nous étudierons pour chacune de ces armes, les diverses pièces, les composants, la cinématique de fonctionnement, les caractéristiques du tir, les performances et enfin, le démontage et le remontage. Nous aurons à subir des tests de démontage et de remontage dans une pièce obscure, jusqu'à la réussite complète dans un temps donné. Travail éminemment tactile, associé à une bonne mémorisation.

Toutes ces précisions peuvent surprendre le lecteur, après tant d'années, mais j'ai conservé mon classeur d'instruction que l'on devait tenir à jour, et qui était visé périodiquement par l'adjudant de peloton. En le relisant, c'est tout un monde de souvenirs qui remonte, qui me replonge dans une ambiance, un environnement quelque peu oublié. Aujourd'hui encore je reste confondu devant la précision et la diversité des matières enseignées.

Ce chapitre sur les armes à feu n'est qu'un bref résumé les concernant et un exemple parmi d'autres sur lesquels j'aurai à revenir.

Le parcours du combattant

Après une courte période d'adaptation à l'altitude, l'entraînement physique va monter très rapidement en intensité, sans pour autant que se relâche la discipline de fer imposée par l'encadrement.

Les brimades, les humiliations sont quotidiennes, pesantes, à chaque minute de la journée, nous obligeant à être sans cesse sur la défensive, attentifs mais en vain car les punitions tombent systématiquement. Cette pression psychologique fait partie intégrante du système mis en place, au même titre que toutes les matières enseignées.

Un des piliers de l'entraînement physique du commando para est le parcours du combattant. Ce parcours est censé représenter, sur un espace délimité, tous les obstacles susceptibles d'être rencontrés dans la réalité, lors d'une progression ou d'une attaque. Les différents obstacles de ce parcours sont disposés dans les fossés extérieurs de la citadelle. Ils sont constitués d'une suite d'appareils divers, érigés sur quelques centaines de mètres. Ce parcours doit s'effectuer en courant dans un temps chronométré. De mémoire, je crois qu'il débute par un « ramping » sous barbelés, suivi d'un portique de quatre à cinq mètres de hauteur, équipé d'un filet en cordage, le sommet est franchi en basculant tête en avant, accroché au filet par les mains puis lâcher de la prise pour une chute d'environ deux à deux mètres cinquante.

J'ai eu l'occasion de voir un camarade se blesser gravement au franchissement de cet obstacle, mauvaise réception à la chute, il ne s'est pas relevé. Il hurlait de douleur, blessé sans doute aux vertèbres lombaires, il fut évacué d'urgence sur un brancard.

Puis vient ensuite la poutre horizontale de quatre à cinq mètres de longueur, à environ un mètre cinquante du sol, qu'il faut franchir en courant.

Ensuite, la planchette horizontale située à deux mètres du sol que l'on franchit en lançant les bras, prise d'appuis sur les mains, traction des bras, passer un coude, passer la jambe du même côté, pour se retrouver sur le ventre et finir de franchir l'obstacle.

Le mur en béton sur lequel il vaut mieux arriver avec de la vitesse, lancer les mains pour s'agripper au sommet tout en plaçant un pied en opposition, forte traction des bras, se mettre debout sur l'obstacle et sauter de l'autre côté.

L'escalier en béton de faible largeur, constitué de quelques marches, à franchir en courant.

Un des obstacles les plus redoutables, appelé « la fosse aux ours », est un trou

d'environ deux mètres par deux, de profondeur équivalente, aux parois cimentées et lisses, dans lequel on saute, et d'où il faut ressortir avec très peu de course d'élan, même technique que pour le mur, tout à la force de traction des bras. L'idéal est d'en ressortir à la première tentative, car ensuite l'épuisement vient très vite. À plusieurs reprises j'ai vu des camarades prisonniers de cette fosse, ne réussissant plus à en sortir, exténués, au bord des larmes, se faire huer et humilier par l'encadrement qui les traitait de tous les noms. Certains sous-officiers allant même jusqu'à lancer une grenade d'exercice au plâtre dans la fosse. Cette grenade n'est pas dangereuse, elle projette une bonne quantité de plâtre, mais l'allumeur lui, est une pièce métallique qui, projetée par le souffle de l'explosion, peut blesser gravement.

Le parcours se termine par un sprint de quelques dizaines de mètres. La totalité de celui-ci s'effectue sous le regard des sous-officiers hurlant sans cesse, exigeant d'aller plus vite, encore plus vite, se moquant des camarades en difficulté. Ce parcours s'effectue par deux, ce qui met les hommes en compétition.

Nous avons assisté un jour à un échange de propos très vifs entre une partie de l'encadrement et des touristes spectateurs malgré eux de ces exercices.

Ceux-ci, outrés, indignés, révoltés par ce que nous subissons, s'en prennent aux gradés. Des mots sont échangés, « Salauds, c'est inhumain ce que vous leur faites subir, c'est honteux ! Ah, elle est belle l'armée française !

Les sous-officiers rétorquent avec arrogance et provocation, forts de leur impunité.

— Fermez vos gueules, les civils, de quoi je me mêle, personne ne vous oblige à regarder, circulez, vous gênez le déroulement de l'exercice !

Ce parcours est une épreuve très éprouvante et redoutée, nous y sommes soumis deux à trois fois par semaine. Il est aussi une des nombreuses punitions infligées collectivement ou individuellement, le soir à la nuit tombante, ce qui rend encore plus périlleux le franchissement de certains obstacles.

Personnellement, j'ai été contraint à plusieurs reprises d'effectuer cette punition en compagnie de plusieurs camarades, sans incidents notoires, hormis la charge de fatigue supplémentaire.

Le Cambre d'Aze

Le soir à l’extinction des feux, il y a peu de traînards pour se coucher, nous tombons comme des masses dans le sommeil car, le lendemain, la journée commence à six heures par un cross en tenue EPS à l’extérieur de la citadelle, quels que soient les caprices de la météo. Qu’il pleuve, qu’il fasse froid, il faut y aller, sur un terrain accidenté et glissant les jours de pluie, succession de montées et de descentes sur deux ou trois kilomètres.

J’apprécie particulièrement ce moment, la discipline est relâchée, c’est le petit matin, l’air est vif, plein de senteurs de sapins, de fleurs sauvages, renforcées par la rosée matinale. Nous dérangeons à peine quelques écureuils, sautant de branche en branche à notre arrivée. C’est une parenthèse unique que je mets à profit pour engranger de la force mentale en vue de la dure journée à venir. Retour à la caserne, toilette, petit-déjeuner, retour dans les chambres, rangement, lit au carré, puis rassemblement du commando dans la cour, montée des couleurs. Suit un résumé par chaque adjudant de peloton, des incidents, des manquements à la discipline, des anecdotes jamais innocentes, donnant lieu à la distribution quotidienne de corvées et punitions plus ou moins sévères, offrant à « Schwartz la Matraque » l’occasion jamais manquée d’asseoir encore plus, s’il en était besoin, son autorité sans partage et non discutable.

Justement, ce matin il a l’occasion de donner la mesure de ses pouvoirs régaliens. Un des adjudants signale un manquement grave à la discipline, de la part de trois ou quatre de ses hommes. Il demande pour ce fait une punition exemplaire à l’adjudant de commando, suffisamment dissuasive pour tout le monde. L’adjudant fait sortir des rangs les coupables et s’avance impressionnant devant eux, massif, menaçant. On s’attend tous à un châtiment corporel ; à la surprise générale il n’en est rien, maîtrisant parfaitement son attitude, il les punit de l’ascension du « Cambre d’Aze », c’est la punition la plus redoutée de nous tous. Il s’agit de gravir ce sommet de 2711 mètres et de revenir dans la journée, équipé de la tenue de campagne, avec sac à dos et fusil. Pour prouver l’accomplissement de cette marche forcée, les hommes emportent avec eux un pot fumigène qu’ils doivent allumer au sommet. À vol d’oiseau, la distance relevée sur la carte IGN est d’environ 7 kilomètres, sachant que le parcours redescend à 1500 mètres puis recommence à monter pour atteindre le sommet, on peut estimer la distance parcourue à environ 10 kilomètres, pour une dénivellation de 1200 mètres.

L’itinéraire au départ de Mont Louis traverse les villages de La Cabanasse, de

Saint-Pierre dels Forçats, puis la forêt communale de Saint-Pierre. C'est une marche forcée, épuisante à l'extrême, dangereuse dans la dernière partie de l'ascension où plus aucun sentier n'existe. Le sommet atteint, il faut redescendre, ce qui n'est pas sans risques. Les randonneurs en montagne le savent bien, c'est une promenade de santé, aller-retour, d'une vingtaine de kilomètres… Les camarades qui ont subi cette épreuve en reviennent très marqués. Le récit qu'ils en font, même s'il est quelque peu mythifié, contribue à renforcer en nous l'appréhension et la crainte d'avoir à subir un jour cette punition. Bien entendu, cette marche s'effectue le dimanche en lieu et place du repos hebdomadaire.

Incident au pas de tir

L'apprentissage du tir à l'épaulé et à la hanche a lieu dans une partie des fossés extérieurs interdits aux civils. L'arme utilisée est le PM MAT 49 capable de tirer au coup par coup ou en rafale. Les consignes de sécurité sont draconiennes, la procédure de l'exercice est suivie point par point. Elle nous a été décrite et expliquée d'une façon minutieuse, précise, ne laissant place à aucune fantaisie, le risque d'accidents graves ou mortels est bien réel.

D'ailleurs en Algérie, peu de gens le savent, parmi les quelque 25 000 militaires tués, un certain nombre de ces malheureux, l'ont été par accident de manipulations d'armes en dehors des accrochages avec les rebelles.

Il nous a été répété, martelé sans arrêt, qu'en cas d'incident de tir, ne pas bouger, surtout ne jamais se retourner, pointer l'arme vers le ciel, lever la main en signalant « incident de tir ».

Pourtant, une fois un tel incident a eu lieu : l'arme d'un camarade s'est enrayée en cours de rafale, il s'est retourné, mû par un réflexe incontrôlé. Instinctivement tout le monde se retrouve à plat ventre, le nez dans la poussière. L'adjudant, fou furieux, hurle : « Halte au feu, face à la cible ! » et, s'adressant au camarade, « Espèce de connard, ça va chier pour ton matricule !! »

Les autres tireurs pétrifiés par l'angoisse ne bougent pas d'un poil.

Le sergent intervient immédiatement, commande aux autres tireurs, l'extraction du chargeur, et les deux coups à vide de sécurité, pour s'assurer qu'aucune cartouche n'est engagée dans le canon. Après analyse, il

s’est avéré que l’incident de tir était dû à une amorce de cartouche défectueuse.

Tout le monde en est quitte pour une monumentale trouille. L’encadrement est tellement ulcéré que, profitant de l’incident, il nous inflige une punition collective, le parcours du combattant.

Psychologiquement c’est payant, parce que ça crée des tensions à l’intérieur du groupe qui se voit injustement puni par la faute d’un seul.

Cette punition, nous l’effectuerons après le retour du pas de tir et l’incontournable revue d’armes.

Revue d’armes que nous subissons à chaque fois que celles-ci sont utilisées, soit au tir, soit simplement à l’occasion des nombreuses marches et exercices à l’extérieur de la citadelle. C’est une épreuve toujours redoutée, car laissée à l’appréciation du sergent qui, seul, est habilité à décider si l’arme est propre ou non et peut être rangée au râtelier.

Alors cela peut durer très longtemps : présenter l’arme à deux, trois ou quatre reprises, c’est à la tête du client, selon que vous êtes bien ou mal vu, ou encore selon l’humeur du gradé. Cela finit par être usant nerveusement, car personne n’a intérêt à mal faire le travail. Nous en venons à nettoyer les moindres recoins inaccessibles de l’arme à l’aide d’un brin de paille de riz arraché au balai. Ces séances se terminent généralement toujours de la même façon :

— Mais sergent, mon arme est propre ! Ça fait trois fois que je vous la présente.

— Comment, tu discutes mon jugement ! Tu reviendras une quatrième fois, et je note que tu es volontaire pour la corvée de chiottes demain matin, auparavant tu me fais 20 pompes, les pieds sur le tabouret.

— Mais sergent !....

— 40 pompes !

Il en ira ainsi au fil des nombreuses revues d’armes que nous aurons à présenter.

Le champ de tir

Les exercices de tir au fusil et au fusil-mitrailleur ont lieu au champ de tir situé dans la forêt au « Pla de Barres », à quelque trois kilomètres de Mont-Louis, où peuvent s’effectuer des tirs sur cibles à plus de 200 mètres.

Tirs instinctifs, au jugé, sur des cibles qui apparaissent et disparaissent aussi vite, développant toute une série de gestes réflexes, censés nous protéger, nous assurer un avantage vital, par la rapidité de la réaction et la précision du tir, dans des situations réelles. Des séances de tirs de nuit sont organisées, pour nous habituer à toutes les mises en situation possibles. Ces exercices s'effectuent de préférence par mauvaise visibilité, les nuits sans lune où l'obscurité est totale. La position est celle dite « du tireur couché » qui voit s'allumer pendant une fraction de seconde une petite lumière indiquant l'emplacement de la cible. Les résultats de ce type de tir sont assez aléatoires, certaines cibles restant vierges de tout impact. Un écart de visée de quelques degrés d'angle de la part du tireur, sur une cible distante de cent ou deux cents mètres, se traduit souvent par une cible ratée.

De ces différents exercices va se dégager un classement à partir duquel les meilleurs se verront attribuer le titre de tireur d'élite. Ils seront en priorité désignés comme tireurs au F.M. en opération.

Le fusil utilisé n'est pas une carabine de foire, c'est une arme de guerre d'une puissance qui surprend à la première utilisation. Au départ du coup, le recul de l'arme est brutal et puissant, il peut occasionner des blessures dues au choc de la crosse au niveau de l'épaule. Il est aisé d'imaginer le choc violent du projectile percutant une cible humaine.

Le jour de l'incorporation, nous avons reçu un document dactylographié dans lequel, entre autres renseignements pratiques, figure un court chapitre très édifiant :

Tu vas percevoir également une arme. Souviens-toi toujours qu'elle sera ta meilleure compagne et que, pour répondre à ton appel, elle a besoin d'être toujours soignée, bien entretenue.

Il est vrai que nous allons apprendre à vivre avec elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la voir, la sentir présente, la manipuler souvent pour l'avoir bien en main, bien la connaître. Marcher, courir, sauter avec elle, de sorte que son poids ne représente plus aucune gêne, savoir par cœur son numéro matricule.

Et si à l'instruction, elle ne représente encore pour nous qu'un outil, celui du militaire, en Algérie il en sera tout autrement. Parfaitement entretenue, elle sera notre assurance-vie, elle nous rassurera par son contact, lors de situations dangereuses, toujours prête à servir.

L'arme est essentiellement individuelle, l'endommager ou la perdre constitue

toujours une faute grave.

Apprentissage de la descente en rappel

Aujourd’hui l’entraînement va porter sur l’apprentissage de la descente en rappel. N’oublions pas que la raison de notre présence à Mont-Louis est d’y subir l’instruction du combat en montagne. Nous avons eu auparavant un cours théorique en salle pour nous familiariser avec le matériel utilisé, les différents types de cordages, les mousquetons et anneaux, la technique de descente. L’exercice se déroule sur les remparts de la citadelle dominant les fossés. La descente est vertigineuse, elle s’opère sur une bonne dizaine de mètres, mais le plus impressionnant, c’est quand même le départ. Une fois équipé, il faut se tenir debout sur le rebord du mur, face au vide, puis se retourner et se lancer en arrière en laissant filer de la corde, suffisamment pour ne pas risquer de se retrouver la face contre la paroi, mais les pieds bien en appui sur le mur. Puis par des poussées de jambe et des lâchers successifs de corde, on effectue la descente jusqu’au pied de la muraille.

— Vous avez tous pigé les gars ? demande l’adjudant. Alors allez-y ! Au premier de ces messieurs.

Il faut avouer que les volontaires ne se bousculent pas trop, on n’est pas vraiment très serein, l’appréhension se lit sur les visages. Enfin le premier se présente. Par bravade ? Pour conjurer sa peur ? Peu importe la raison, il est là, il en faut un, tout le groupe le suivra, encouragé par son exemple.

Quelques camarades auront des difficultés au départ, ne s’éloignant pas suffisamment de la muraille pour tendre les jambes. La première réception se fera douloureusement sur les genoux. L’encadrement a été sympa en nous donnant le conseil de mettre le béret sous la veste de treillis au niveau de l’épaule, pour atténuer le frottement de la corde. Malgré cette précaution, réchauffement occasionné par le coulissement de celle-ci se fait sentir après quelques mètres de descente. Les habituelles remarques désobligeantes ne manquent pas, destinées aux camarades qui mettent trop de temps à descendre, ne lâchant pas suffisamment de corde à chaque impulsion.

— Alors le touriste, tu te crois en vacances, imagine-toi dans la réalité, avec des tirs ennemis aux fesses, tu descendras plus vite !

N’allez pas croire que j’exagère, que j’en rajoute à plaisir, mais c’est la réalité

quotidienne, tout est prétexte à railleries, moqueries, humiliations de toutes sortes pour la moindre raison : une faiblesse momentanée, une maladresse devant un exercice difficile à réaliser. Remarques qui se terminent généralement par une série de pompes, à effectuer immédiatement et sur place.

Cela me rappelle une série de quarante que j'ai dû faire avec un copain. Nous sommes face à face en appui facial, les mains et les pieds dans une immense flaque d'eau et de boue, répétant alternativement, l'un en position basse, l'autre en position haute.

— J'pompe la merde !...

— Moi j'la r'foule !...

Ainsi de suite, répétée quarante fois, le visage maculé de boue à chaque position basse. Cette punition est tellement grotesque, et la situation cocasse, que nous avons du mal à réprimer un fou rire, qui nous remonte des tripes. Car il faut dire que ces séries de pompes sont tellement habituelles et fréquentes qu'elles constituent finalement une punition relativement douce dans la hiérarchie des peines infligées. Elles ont en fait un effet musculaire très bénéfique, développant chez nous des bras et des pectoraux remarquables, dont nous aurons grand besoin lors des « tests para » à venir.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir une seule fois entendu de félicitations individuelles ou de groupe, à l'occasion d'un exercice réussi. Ne pas laisser retomber la pression, tel est le credo de l'encadrement.

Premier quartier libre

Le 15 août est arrivé. C'est, pour nous aussi, un jour férié et l'occasion de la première sortie depuis l'incorporation. Nous sommes fébriles et impatients, comme des mômes le jour de Noël. Nous avons quartier libre jusqu'au repas du soir. En passant devant le poste de garde, nous sommes l'exemple même du parfait petit soldat, obéissant, obséquieux même, récitant le rituel obligé : « Chasseur un tel, 11e BPC, 2e commando, 4e peloton, 7e stick, demande l'autorisation de sortie ».

Chacun craignant de se voir refouler au dernier moment pour un motif futile, sorti de l'imagination du chef de poste ou dû à son humeur.

Quel bonheur, quelle sensation de liberté retrouvée pour quelques heures, mais malgré tout attentif à ne pas oublier de saluer un gradé dans la rue.

On est un peu désorientés, avec l'impression bizarre d'être déjà des étrangers parmi les civils, imprégnés par l'environnement militaire, nous n'appartenons plus à leur monde. Aurions-nous tellement changé en un mois et demi ? On est tenté de le penser, à voir leur attitude à notre égard, aux regards croisés, où on peut lire la désapprobation mêlée à de la crainte.

Mais peu importe, notre jeunesse nous fait vite oublier, pour quelques heures, ces sombres pensées. Je me retrouve très vite avec un copain au « Clos Cerdan », un hôtel restaurant qui fait bal les samedis, dimanches et jours fériés.

Le naturel reprend le dessus, les filles sont là, ne demandant qu'à danser, et plus si affinité. L'après-midi se passe comme pour tous les jeunes, à draguer et tenter de séduire les belles. Nos affaires sont tellement bien engagées et prometteuses que nous laissons passer l'heure au-delà de laquelle le règlement stipule l'obligation du port du blouson, et nous sommes en chemises. Il nous faut de toute façon rentrer pour être au repas du soir. C'est avec beaucoup de regrets et les derniers baisers échangés que nous prenons le chemin du retour.

Maintenant se pose à nous un problème de taille, si l'on passe dans notre tenue devant le poste de garde, nous allons nous faire irrémédiablement épingler, et porter au rapport. Notre décision est vite prise, il faut rentrer par la porte d'accès des civils au four solaire, porte qui nous l'espérons n'est pas fermée.

Tout se passe à merveille, la porte est ouverte, on connaît le moyen de passer du secteur civil au secteur militaire. À ce moment nous nous croyons tirés d'affaire, il ne reste plus qu'à tourner le coin d'un bâtiment, et l'escalier qui mène à notre chambre se trouve à quelques mètres.

Ô stupeur ! Au moment où nous tournons le coin, nous tombons sur un sergent et un caporal qui discutent en prenant le frais. Pris en flagrant délit, nous essayons bien d'abuser les gradés, leur expliquant qu'ils font erreur, que nous étions simplement allés voir le four solaire, mais en vain.

Je revois encore, gravé dans ma mémoire, le sourire sadique du sergent, jubilant de la bonne idée qu'il a eue, de se trouver là au bon moment.

— Alors les gars, on a fait le mur ! On en reparlera demain, c'est l'adjudant de commando qui va être content, s'exclame-t-il hilare.

Immédiatement je pense au Cambre d'Aze, on va y avoir droit, c'est certain.

Le lendemain matin au rassemblement, nous ne sommes pas très fiers, que va-t-il se passer. La réponse nous arrive très vite, lorsque notre adjudant de

peloton, s’adressant à « Schwartz » d’une voix forte, sûr à l’avance de son effet.

— Olpin (*Pseudonyme choisi par l’auteur), j’ai deux mariolles qui ont fait le mur hier soir !...

— Qu’ils sortent des rangs, commande l’adjudant laconique.

Devant l’ensemble du commando, nous sortons des rangs sous le regard braqué de tous, et nous nous mettons au garde à vous. L’adjudant s’avance de sa démarche massive, l’œil torve, mauvais, stupéfait et irrité de l’audace de ces deux hommes qui ont osé enfreindre sa discipline, lui qui en est le responsable. Je suis le premier, il se plante devant moi, jamais je ne l’ai vu d’aussi près, il est impressionnant. Sans dire un mot, avant que je n’ai eu le temps de réaliser, je reçois une gifle à assommer un bœuf qui me déséquilibre, il s’en faut de peu que je morde la poussière. Je réussis à me remettre au garde à vous, mais dans un état second, à moitié groggy, sourd de l’oreille gauche, des étoiles brillantes plein les yeux. Je ne lui donnerai pas le plaisir de m’écrouler, une sourde colère m’envahit devant l’impossibilité de réagir. Mon copain qui a vu la scène sait ce qu’il va subir, même motif même punition. Ce n’est pas tout, nous écopons de huit jours de salle de police et de la terrible épreuve de la « pelote » qui se déroulera ce jour même.

La pelote

Après le repas de midi, le sergent vient nous chercher et vérifie notre équipement. Treillis, rangers, brêlage, casque lourd, fusil et musette sur le dos dans laquelle nous avons mis environ 10 kg de pierres. Nous descendons dans la cour inondée de lumière par un soleil au zénith, brûlant à l’extrême, il doit bien faire au moins 35°. Le sergent nous explique brièvement le déroulement de la punition.

Et l’enfer commence. Durant environ une heure, nous allons courir autour de la cour, le fusil porté à bout de bras au-dessus de la tête, la musette battant dans le bas du dos à chaque foulée, nous rappelant cruellement qu’elle est pleine de gros cailloux aux arêtes irrégulières.

Tous les cinquante mètres, sur ordre du sergent, nous effectuons une série d’une dizaine de pompes, les deux mains refermées sur le fusil, les phalanges supportant tout le poids, en contact direct avec le gravillon de la cour, l’arme ne devant pas toucher le sol.

Très rapidement je prends conscience que l’épreuve va être terrible, effrayante, il faut absolument que j’économise mes forces, autant que faire se peut, pour aller au bout de cet enfer.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées, que nous sommes déjà en nage, la sueur me brûle les yeux, je sens son goût salé sur les lèvres déjà sèches, je sais que nous n’aurons pas l’autorisation de nous arrêter pour boire un peu d’eau. Et les minutes passent, trop lentement à notre gré, la voix du sergent nous harcelant sans arrêt.

— Plus vite, vous trainez !

Je sens mon rythme cardiaque qui augmente rapidement, trop rapidement. Ce que je crains le plus, c’est le coup de chaleur brutal qui me terrasserait, me rendant incapable de me relever. A cette altitude, sous cette chaleur l’oxygénation se fait plus difficilement.

La voix du sergent qui ne nous lâche pas :

— À plat ventre, pompez, debout en petites foulées, c’est mou, accélérez.

Nous nous encourageons mutuellement du regard, je sens que comme moi, par fierté, par orgueil, il ira jusqu’au bout, on ne cédera pas, on ne lui fera pas le plaisir d’abandonner, de s’écrouler.

Quelques camarades aux fenêtres suivent la scène et semblent nous encourager, ils se voient immédiatement menacés par le sergent.

— Planquez vos gueules, y a rien à voir, vous voulez les rejoindre ? lance-t-il menaçant.

Le temps passe, à l’essoufflement du premier quart d’heure a succédé l’accrochage du second souffle tant attendu. Mon rythme cardiaque s’est stabilisé à un niveau élevé, mais il n’augmente plus. J’entre dans un état second, je cours mécaniquement, par réflexe, je ne sens plus la cruelle blessure des mains ensanglantées par le gravillon à chaque série de pompes. J’ai l’impression par instant que je suis immobile et que ce sont les murs gris qui tournent dans le sens inverse, emportés par un manège infernal.

Pour varier un peu, à la place des pompes, le sergent nous fait faire des séries d’abdominaux. Lestés comme nous sommes par le poids de la musette et du fusil, le bas du dos me fait atrocement souffrir, meurtri par les chocs répétés des cailloux à chaque foulée.

— Vous avez voulu jouer au plus malin, les gars ! Eh bien, assumez votre

connerie maintenant, nous lance le sergent.

Je n'ai plus la notion du temps, je suis dans un brouillard total. Mes bras s'engourdissent de plus en plus, ce doit être pour cela que je ne ressens plus la blessure aux mains. Mais l'essentiel est assuré, je sais que physiquement je vais tenir. Les tours s'enchaînent, combien en avons-nous déjà fait ? Aucune idée. Au début je comptais pour fixer ma conscience, mais j'ai très vite abandonné.

Par instant la voix du sergent qui aboie ses ordres, vient déchirer le brouillard.

— Debout, couché, plus bas les pompes !

Je rentre de plus en plus en moi, des images commencent à défiler. Le temps d'avant l'incorporation, les copains, les copines. Je pense très fort à Mado, son visage, son rire cristallin, sa gentillesse, les bons moments passés ensemble.

Je reprends conscience par instant, regardant mon copain de galère qui est dans le même état. Le regard vague, les yeux rougis par le soleil et la poussière, les mâchoires crispées par la souffrance, le visage maculé de poussière et de sueur mélangées. Combien de temps a passé ? Aucune idée, une éternité. J'ai une soif atroce, les lèvres desséchées et enflées bordées d'une mousse blanchâtre qui sèche au soleil. J'ai du mal à déglutir, plus de salive, les jambes se font lourdes, il faut tenir, tenir coûte que coûte.

Nous n'avons pas entendu la voix du sergent indiquant la fin de la punition. Il doit se porter à notre hauteur pour nous faire reprendre conscience, arrêter les automates que nous sommes devenus. Nous avons encore la force de monter l'étroit escalier de pierre qui mène à la chambre et de nous écrouler enfin sur nos lits. Pas de douche pour nous rafraîchir, pas le temps ni le courage de changer de vêtements, surtout résister à l'envie de retirer les rangers. Le rassemblement de l'après-midi est dans un quart d'heure. Par chance, les camarades compatissants, nous ont rempli les gourdes d'eau, sur lesquelles nous nous jetons, pour étancher notre soif, nous laver le visage et les mains meurtries.

Cet après-midi, nous avons cours théoriques en salle, nous pourrons récupérer un peu. Une chose m'inquiète beaucoup, l'engourdissement de mes bras persiste, je ressens des picotements, des fourmillements, j'attribue ces phénomènes à la posture bras levés en permanence, au-dessus de la tête. Ce n'est qu'au bout d'une à deux heures, que je retrouverai un état vasculaire normal.

Nous avons gravi un échelon supplémentaire dans la connaissance de nous-mêmes, repoussé des limites physiques et mentales qui semblaient inaccessibles. Nous avons mesuré et confirmé notre capacité à résister devant

l’absurde de certaines situations. Je n’ai aucun souvenir de la nature du cours de l’après-midi, j’ai dû beaucoup sommeiller.

Une fois nous avons été spectateurs d’une variante de la pelote, effectuée par un camarade d’un autre peloton. Étant de corvée de ménage dans le bureau de l’adjudant de commando, il a été surpris par celui-ci, assis dans son fauteuil.

Ô crime de lèse-majesté, un gugusse qui ose se caler les fesses dans son propre fauteuil. Ce n’est pas tant le fait d’être assis qui lui vaut cette punition, mais bien plutôt d’avoir usurpé un instant, la position hiérarchique, que représente cet objet dans l’esprit de l’adjudant.

Pendant une heure il tournera dans la cour en courant, le fauteuil à bout de bras au-dessus de la tête. S’arrêtant par moments, il s’assoit dans le fauteuil en criant, ah ! ce qu’on est bien dans le fauteuil de l’adjudant de commando !

Puis il reprend sa course infernale, jusqu’au bout de la punition. Le camarade est un des plus costauds du commando, le fauteuil en bois massif, avec réglage en hauteur par vis, doit bien peser une dizaine de kilos. La punition se devait d’être exemplaire, à la hauteur de l’événement. Le camarade ira jusqu’au bout, porté par une volonté de fer et un orgueil démesuré, face à un système qui nous contraint et nous écrase sans pitié.

Les occasions d’assister à une séance de pelote ne sont pas rares. Régulièrement, nous voyons un ou plusieurs camarades tourner en courant comme des bagnards autour de la cour, toujours à la même heure, en plein cagnard. Cette fois c’est un copain de notre peloton, Robert D., qui tourne seul dans la cour.

Lors d’un combat de nuit, il a blessé malencontreusement un camarade en tirant trop près du visage de celui-ci. La nuit, les réactions sont différentes, l’appréciation des distances est faussée, le stress plus important. Surpris par l’agresseur, il a fait feu au jugé, dans un réflexe instantané. La victime est blessée au visage et aux yeux, par les éclats de la balle.

Or il va s’avérer que les débris recueillis sur le blessé, proviennent d’une balle en bois, beaucoup plus dangereuse que celles en plastique ou en carton. Le camarade va être victime de la négligence et de la non-reconnaissance par l’adjudant de peloton de la faute commise. Celui-ci aurait dû vérifier la nature de la dotation en cartouches avant l’exercice. Ce qui vaut aujourd’hui au camarade de subir la terrible punition. Il n’ira pas au bout de cette épreuve, il s’écroulera face contre terre, incapable de se relever, cherchant désespérément à récupérer

de son affolement respiratoire. Il est emmené à l'infirmerie pour examen par le toubib, rendu furieux par de tels agissements de la part du sergent, qui aurait dû se rendre compte de la situation bien avant.

La prison

Le soir même nous débutons la deuxième punition, celle-ci consiste à passer pendant huit jours, les nuits au poste de police. Pour prouver à l'encadrement que nous n'avons pas été brisés par l'épreuve de cet après-midi, nous réservons une surprise de taille au chef de poste. Il est stipulé, dans le fascicule du règlement militaire que les punis de salle de police ont droit à un matelas pour dormir.

Quarante-cinq ans plus tard, je revois encore l'air hébété et estomaqué du chef de garde, voyant deux gugusses débouler au poste, avec leur matelas sur le dos, invoquant le fameux article du règlement. La situation est tellement cocasse, saugrenue, qu'il éclate d'un rire énorme qu'il a du mal à maîtriser. Nous savons pertinemment que notre action relève de la pure provocation, mais, protégés en quelque sorte par le règlement, nous n'en subirons aucune conséquence.

Après avoir ramené les matelas dans la chambre, nous nous retrouvons bel et bien en prison.

C'est une grande salle haute de plafond, aux murs lépreux, décrépis par l'humidité, une seule petite fenêtre, à deux ou trois mètres du sol éclaire ce lieu sinistre. Le mobilier, très sommaire, est constitué d'un bat-flanc en planches, incliné, fixé au mur, sur lequel cinq à six camarades sont déjà installés. Un seau trône au milieu de la salle, destiné aux besoins naturels.

Le lieu n'a pas dû changer depuis sa construction. J'aurai l'occasion de visiter les quelques cellules individuelles situées à côté de la grande salle. Je ne crois pas qu'elles ont servi pour notre commando. Ce sont des petites pièces très exiguës, avec un reposoir en pierre pour s'allonger, dans lesquelles on ne peut circuler debout, sans fenêtre, dans le noir complet.

Je décide de ne pas dormir sur le bat-flanc, je m'installe sur le sol enveloppé dans ma couverture pliée en quatre. Je tombe très rapidement dans un sommeil réparateur, recroquevillé en chien de fusil.

Si les journées sont chaudes, les nuits sont froides à cette altitude. Ainsi nous

passerons huit nuits successives, au petit matin nous rejoignons nos camarades pour suivre le programme d'instruction.

Combat à la baïonnette

Ce matin, exercice de combat rapproché, destiné à nous aguerrir et tester notre force mentale. Le sergent va nous initier aux subtilités d'un assaut mené baïonnette au canon. Il va se livrer devant nous à une démonstration et nous inculquer les différentes attaques et parades, possibles dans ce genre de combat. Le fait même de mettre la baïonnette au canon est déjà stressant, cela nous plonge dans un silence attentif et dubitatif.

La baïonnette française, contrairement à la majorité des autres, n'est pas une sorte de poignard, mais une pointe très effilée d'une trentaine de centimètres de longueur et de section cruciforme qui, nous dit-on, provoque des hémorragies internes. La plaie extérieure se referme après extraction de l'engin.

Nous répétons à vide, en imaginant un adversaire nous faisant face, le geste qui consiste à avancer le pied en projetant l'arme à bout de bras, à hauteur de l'abdomen adverse, en hurlant sauvagement. Après de nombreuses répétitions, nous passons à un mannequin bourré de paille. Devant le peu d'enthousiasme de certains, leur manque d'agressivité, le sergent va faire en sorte que monte en nous progressivement, un vrai désir d'agression.

— C'est trop mou, nous dit le gradé, vous ne criez pas assez fort, imaginez que vous avez devant vous un gus qui a l'intention de vous planter.

Petit à petit monte en nous, puissamment aidé par l'émulation collective et les cris de bûcherons à chaque planter du mannequin, les conditions mentales voulues par l'instructeur. Nous sentons resurgir en nous, venus de très loin, des instincts barbares, ensevelis sous des siècles de civilisation, un réflexe vital de bêtes luttant pour la survie. Certains ressentiront un plaisir malsain, inavouable, propre à leur personnalité. Nous touchons là à l'essence même de l'individu.

Il est hallucinant de constater à quel degré d'agressivité on peut accéder, conditionnés comme nous le sommes.

Puis on passe deux par deux face-à-face, à l'étude des parades et ripostes possibles. La mise en situation est vraiment très impressionnante, voir devant soi un individu qui vous menace de cette baïonnette pointée vers vous, fait

sincèrement gamberger.

— Dans la réalité, c'est lui ou vous, l'attaque est mortelle, la riposte doit être de même, dit le moniteur. Parade sur l'attaque, riposte immédiate par violent coup de crosse au visage et vous terminez par l'embrochage final.

Je suis parfaitement conscient de l'effet du conditionnement subi, heure après heure, jour après jour, sans relâche, sur notre psychisme. Nous sommes impuissants à endiguer cette pression qui nous submerge inexorablement, décuplée par la préparation physique intense qui est la nôtre. La seule chose que nous puissions opposer à cet environnement, c'est la cohésion du groupe, sa chaleur interne, ses rares moments de répit, autour du partage d'un colis de nourriture reçu par l'un d'entre nous, le soir à la lueur des lampes torches.

Le repas

Il faut reconnaître que la nourriture qui nous est dispensée, est un peu chiche en regard des efforts exigés. Les repas donnent lieu souvent à des affrontements verbaux sévères entre les premiers de la table devant lesquels est déposée la gamelle pleine, et les derniers qui doivent se contenter de ce qui reste !

Il est curieux de constater, que les premiers en bout de table, s'avèrent en fait être les plus morfals du groupe. Pur hasard ? Non, mais une espèce d'instinct vital qui guide les gros mangeurs ! L'appel du ventre est une chose étonnante, viscérale oserais-je dire. Il suffit de regarder le comportement de certains individus, devant leur assiette, leur regard menaçant, prêts à se battre pour la nourriture, tels des chiens grognant si vous approchez de leur gamelle pleine. C'est le cas de quelques-uns dont Pierre L., grand gaillard costaud, très charmant au demeurant, ne rechignant jamais à la peine pour aider un camarade en difficulté. Mais pour lui le repas est chose sacrée, vitale, c'est une messe qu'il sert avec dévotion, ne redevenant convivial qu'une fois repu, l'assiette vide et bien léchée. Même les jours de « Pilchard », cette horrible conserve de maquereaux à la sauce tomate, peu prisée de la majorité du groupe, trouve toujours Pierre pour terminer ce qui n'est pas consommé.

Les jours de frites, c'est le délire total, plus de trace du moindre savoir vivre, la gamelle est vidée avant d'arriver à l'autre bout de la table. Déclenchant la gueulante des camarades, qui n'ont comme seule ressource que d'aller aux

cuisines chercher du « rab ». Dans le domaine de la nourriture, on touche là au psychisme des individus, à l'atavisme pur, je suis convaincu qu'ils obéissent à des pulsions irrépressibles.

Petit buveur de vin, j'ai vite renoncé à l'horrible piquette servie à table. Véritable purge intestinale pour les constipés, c'est le breuvage de l'intendance que l'on nomme communément « le pinard ». Il faut avoir un estomac en béton pour digérer ce truc-là !

Le repas terminé, vient la corvée de vaisselle, il faut laver assiettes, couverts, plats et gamelles. Cette corvée est un souvenir qui reste gravé dans nos mémoires. Les gamelles et plats les plus sales sont dégraissés à la main avec du sable, rincés à l'eau froide, puis trempés dans une bassine d'eau tiède venue des popotes. À la fin de l'opération, l'eau ressemble plus à une espèce de soupe à cochons, bien grasse et visqueuse à souhait. Les premiers jours nous ressentions de l'écœurement, puis très rapidement on s'y est habitué, à l'armée comme à l'armée. C'est effarant comme on peut s'habituer graduellement à toutes les situations. La vaisselle terminée il reste à nettoyer les tables et balayer le sol du réfectoire. Et ce haut fait de bravoure se répète deux fois par jour.

Des blessés aux exercices de combat

Début d'après-midi, nous sommes divisés en deux groupes, « les blancs et les bleus ». Le sujet de l'exercice, les bleus attaquent une position tenue par les blancs.

Nous avons touché une dotation de cartouches à fusil dites cartouches à blanc, dont le projectile est une balle en carton, ou en plastique. Ce projectile n'est en principe pas dangereux, à condition d'être tiré à plusieurs mètres de la cible visée. Nous avons l'impression de jouer à la « guéguerre » comme au temps de notre enfance, mais nous allons vite découvrir qu'il n'en est rien, que l'exercice est très sérieux. C'est l'application de la théorie enseignée quelques jours auparavant. L'encadrement est présent et participe à l'exercice. Nous apprendrons l'art de l'approche lointaine de l'objectif, en profitant des abris naturels du terrain et de sa configuration. Le rôle des voltigeurs de pointe, chargés « d'éclairer le terrain ». Puis l'approche à vue, par le ramping, au plus près de l'objectif avant d'être découvert par les sentinelles adverses. Et enfin l'assaut final, avec jets de grenades au plâtre et tir à vue des assaillants et des défenseurs.

Certains sont faits prisonniers, à court de munitions. La prise du F.M. est plus musclée, pris à revers par quelques camarades détachés du groupe, qui mobilisent le tir de l'arme, les servants sont maîtrisés sans ménagement, plaqués au sol par quelques prises de Close-combat, qui nous ont été enseignées. En situation réelle, ces techniques de corps à corps portées à fond seraient expéditives pour ne pas dire mortelles. Enfin l'exercice se termine, chacun se détend, en attendant le retour à la citadelle.

C'est à ce moment que survient le drame, j'entends un coup de feu, le camarade qui se trouve à côté de moi s'écroule en hurlant de douleur. Touché à l'épaule par le tir de son propre fusil sur lequel il était appuyé, à cause sans doute d'une maladresse de sa part. Il a dû accrocher malencontreusement la détente provoquant le départ du coup. La blessure semble grave, très rapidement le treillis est imbibé de sang. Je suis le premier à intervenir, pas moyen de poser un garrot. J'applique fortement la paume de la main sur la blessure, comme un pansement compressif, l'hémorragie semble se tarir. Les camarades dispersés arrivent, l'adjudant appelle par radio le médecin qui se trouve à la citadelle. Nous sommes à quelques kilomètres de la caserne, le médecin mettra une bonne dizaine de minutes pour nous rejoindre avec l'ambulance. Le blessé est déjà à moitié comateux, il geint de douleur, le regard vague, hébété. Le toubib enfin arrivé, a beaucoup de difficultés à lui poser une perfusion, les veines du bras semblent en mauvais état. Il sera évacué d'urgence sur l'hôpital de Perpignan.

Cet accident a jeté un froid sur le groupe, c'est en silence que nous regagnons la citadelle, définitivement convaincus de la dangerosité de ces exercices de combat, qu'ils soient exécutés de jour ou de nuit. Car nous ferons des exercices de combat de nuit.

Un des gradés se croyant malin, ou croyant peut-être détendre l'atmosphère, nous lance en rigolant :

— C'est pas grave, les gars, on a droit à 7 % de pertes en manœuvre !

Ce jour-là il y aura deux blessés graves : en arrivant à la citadelle, on apprend qu'un autre accident s'est produit, Alain D., un camarade du 4e peloton, blessé aux yeux par l'éclatement d'une grenade OF (grenade offensive). C'est son propre récit que je reproduis ici, je lui laisse la parole.

Nous sommes en début d'après-midi, lors d'un bond en avant suivi d'une réception à plat ventre, j'aperçois une grenade qui roule et s'arrête à moins

d'un mètre de mon visage. Dans un réflexe malheureux, je tourne la tête et commence à basculer en arrière, c'est à ce moment que la grenade explose. J'aurais dû au contraire rester à plat ventre et basculer le casque lourd en protection du visage. Je sais immédiatement que c'est grave, je ne vois plus rien, les yeux me brûlent, j'ai le côté gauche du visage criblé d'éclats. Je pense être devenu aveugle ! Deux camarades sont chargés de me ramener à la citadelle, en traversant un terrain de camping, on s'arrête pour me laver le visage. Un petit garçon témoin de la scène s'écrie :
— Maman, maman vient voir, ils ont crevé les yeux du soldat !
Ramené à l'infirmerie, le médecin se rend immédiatement compte de mon état, il me met sous pénicilline et sous morphine, pour enlever un maximum d'éclats accessibles. Au niveau des globes oculaires, il ne peut pas grand-chose n'étant pas équipé, il se contente de rincer au mieux, à l'eau stérile pour enlever la terre et les débris qui veulent bien partir. Puis il me pose un bandage occlusif sur les yeux. Je suis évacué sur Perpignan le lendemain matin, à l'infirmerie où on renouvelle mon pansement. Dans la journée je suis conduit à la gare de Perpignan pour une évacuation sur l'hôpital militaire de Toulouse, via Narbonne. À ma grande surprise, je suis confié aux bons soins du contrôleur du train, qui est bien embarrassé, mes accompagnateurs regagnant la caserne. Je me retrouve seul dans ma nuit, dans un compartiment, où j'entends les commentaires des voyageurs, scandalisés de me voir sans accompagnateur. Je demande à mes voisins, de bien vouloir me faire descendre à Toulouse. Durant le voyage, je ne te dis pas tout ce que j'ai pu entendre.

— Vous vous rendez compte laisser ce soldat aveugle, seul, c'est monstrueux dit un voisin.

— Mais où en sommes-nous arrivés, je vous le demande lui répond un autre voyageur, etc., etc.

Enfin le train s'arrête à Toulouse, un voyageur m'aide à descendre sur le quai.

— Tout va bien se passer maintenant, on va venir vous chercher n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, on ne m'a rien dit !

Le voyageur obligeant est interloqué, rendu muet de stupeur, mais il doit remonter dans le train. Je me retrouve seul sur le quai assis sur ma valise.
Les minutes passent, personne, le chef de gare alerté me rejoint, m'emmène à la sortie de la gare. Il téléphone à l'hôpital militaire, pour signaler ma présence, au grand étonnement des gens qui ne sont au courant de rien.

Au bout d'un moment qui me parait très long, un infirmier militaire m'aborde, et constate que je ne suis pas celui qu'il est venu réceptionner, il me laisse en me disant de patienter, qu'on viendra bien me chercher. Les minutes passent, je gamberge méchamment. Le même infirmier revient, et me disant qu'il n'a pas trouvé son client, me prend en charge.
Et c'est ainsi que je suis enfin arrivé à l'hôpital où j'ai passé une quinzaine de jours. Ma vue revenant progressivement, à mon grand soulagement, je repars pour Perpignan, puis Mont-Louis où je vous rejoins fin août.

Ce récit est de la responsabilité du camarade, je n'ai aucune raison de penser qu'il affabule, et qu'il présente les faits d'une façon déformée. Ce que je peux dire par contre, c'est que ça cadre assez bien avec l'environnement qui est le nôtre, cette façon de nous traiter soi-disant pour nous endurcir, nous aguerrir.

Il est vrai qu'ayant vécu de tels moments, de telles épreuves, peu de situations peuvent encore nous surprendre, nous déstabiliser.

Au fil des jours, des semaines, des mois, insidieusement, goutte à goutte, la pression psychologique qui nous est imposée sans failles va faire de certains d'entre nous des espèces de chiens de guerre, hyper entraînés physiquement, au mental inébranlable, convaincus d'être les meilleurs, les plus beaux… Ils découvriront une face inexprimée de leur personnalité, se réalisant pleinement dans la finalité de ce conditionnement.

D'autres réussiront à préserver comme une lueur de lucidité, au plus profond de la conscience. Capables, si les circonstances se présentent, d'une action critique, raisonnée tout en restant des combattants efficaces, au même titre que les autres. Ce qui m'amène à penser, je peux me tromper, que la sélection qui sera faite plus tard tiendra compte de cette capacité faite à la fois d'obéissance et de prise d'initiatives. Qualités requises à la formation des « forces spéciales » destinées à opérer en petits groupes, dans la discrétion la plus totale et souvent dans la clandestinité.

Ce sera le cas, entre autres, des opérateurs radio appelés plus familièrement « radio moustache », qui suivront le stage « radio valise » au centre d'instruction du 1er Choc à Calvi, en Corse. Je reviendrai plus en détail sur ce stage que j'ai effectué avec une dizaine de camarades.

Le mythe du parachutiste

Toutes les nombreuses sorties hors de la citadelle, se font au pas cadencé et en chantant, dans la traversée de Mont Louis ainsi que le retour. C'est une question de principe et d'entretien du « mythe parachutiste ». Il faut entretenir et amplifier cet impact sur la manière dont nous sommes perçus par l'opinion publique. Nous sentons confusément que nous sommes les acteurs d'une forme de manipulation de l'opinion, conférant aux troupes aéroportées, aux fameux « bérets rouges » une sorte d'aura qui inspire au public une admiration faite de respect mêlée de crainte.

Je reconnais bien volontiers que nous ne sommes pas insensibles à l'effet produit. Et c'est un des buts de notre formation, faire en sorte que nous nous sentions fiers d'appartenir à un corps d'élite, hors du commun des mortels.

Cette culture du mythe du surhomme, voulue et entretenue, va exacerber chez nous des comportements de machos plus ou moins affichés, selon les individus. Il faut reconnaître que c'est déjà un comportement général de la gent masculine de l'époque.

C'est vrai que nous pouvons impressionner les masses lorsque nous défilons d'un pas lent, en chantant sur un ton très grave et puissant. Mais les gens ignorent de quel prix nous payons cette auréole.

C'est en rentrant d'une de ces sorties, exténués, fourbus, après une marche d'une vingtaine de kilomètres, que nous allons payer au prix fort notre manque de dynamisme dans l'exercice du chant. Sous prétexte de n'avoir pas chanté assez fort, l'encadrement nous condamne à tourner en petites foulées autour de la cour. L'épreuve est terrible, beaucoup de camarades sont à la peine, trébuchant sur les inégalités du sol. L'encadrement est hargneux, surtout un sergent, toujours le même d'ailleurs, il va encore se distinguer. Un camarade s'écroule inanimé, voyant que le groupe va s'arrêter pour ne pas le piétiner, le sergent hurle un ordre :

— Continuez ! On ne s'arrête pas pour une mauviette !

Des mots de révolte sont échangés en sourdine, pour condamner cette attitude. Une expression perce plus clairement que les autres,

— Quel salaud !

Elle a été assez audible pour le sergent, qui nous stoppe immédiatement.

— Qui a dit ça ? demande-t-il menaçant.

Un silence de mort répond à son interrogation. Ayant réitéré plusieurs fois sa

demande, toujours sans réponse, il va monter dans la dramatisation de l'incident. Vexé qu'il est de ne pas avoir découvert le coupable, par sa seule autorité. Nous sommes tous réunis dans une salle, avec comme ultimatum, dix minutes pour livrer le coupable. Les minutes s'écoulent lentement, la tension monte à son paroxysme, la situation devient insupportable. Certains sont prêts à se sacrifier, pour faire cesser cette incroyable mascarade. Seul l'auteur de ce cri spontané est au courant, nous ne cherchons pas à savoir, nous décidons de faire bloc autour de lui. Voyant qu'il n'obtient rien du groupe, le sergent nous inflige une punition collective, le parcours du combattant de nuit.

Les longues marches

L'essentiel de notre entraînement est constitué d'exercices de combats, de nuit comme de jour, et de longues marches de dix, vingt, trente kilomètres. Ces marches sont effectuées en tenue de campagne, armement individuel plus l'armement collectif (un F.M. une mitrailleuse américaine de trente) les punis du jour se voyant désignés pour porter ces armes en plus de leur sac.

La mitrailleuse de trente est servie par trois hommes, l'un porte la partie la plus lourde, constituée de l'ensemble canon culasse, un autre le trépied et le dernier, la bande chargeur autour du cou. J'ai eu un jour à porter le F.M., c'est une épreuve particulièrement exténuante.

Combien de fois ne serons-nous pas passés au « col de La Perche » ? Au cours de ces marches forcées à cadence soutenue, harcelés sans cesse par l'encadrement, qui lui ne porte ni équipement ni arme. Ces villages traversés et ces lieux-dits aux noms devenus familiers. Au nord, La Llagonne, le col de la Quilllane, Maternai et son lac, la forêt de la Matte, le col de Creu, les Angles. À l'ouest, Bolquère, Saillagouse, Ste-Léocadie, Eyne, la forêt du Pla de Barrés, le Lac des Bouillouses.

Les marches de nuit réclament une attention particulière lorsque nous quittons la route ou le chemin pour crapahuter en pleine nature. Il faut veiller à ne pas se perdre, à éviter autant que faire se peut les chutes pouvant occasionner des blessures et les railleries de l'encadrement, toujours prompt à nous traiter de « brêles », de « conards », et autres gentillesses habituelles. Ces marches nocturnes déclenchent souvent les aboiements des chiens à l'approche d'un village. Les fils barbelés de clôture des champs sont notre hantise, difficiles à visualiser à temps avant l'accrochage. Je garde de ces nombreuses marches des

souvenirs tout à la fois d'épreuves physiques intenses, de souffrance et de franches parties de rigolade à l'occasion d'incidents cocasses, survenus à l'un de nous. Manière pour nous de décompresser et d'oublier un moment la dureté de l'effort.

Je me rappelle très bien la plus pénible, celle de trente kilomètres, effectuée de jour. Le commando au grand complet y participe, chacun des quatre pelotons et son encadrement, Schwartz la Matraque est là également, attentif au bon déroulement de l'épreuve, le regard à l'affût pour déceler les brebis galeuses ou d'éventuels « tire-au-cul ». Les quinze premiers kilomètres seront couverts à vive allure. Après un arrêt casse-croûte bien venu, il faut se remettre en marche. C'est à ce moment que les premières difficultés apparaissent. L'organisme, abusé par cet arrêt, a commencé à se mettre en cycle de récupération. Il doit de nouveau se remettre en phase active, ce qui occasionne la difficulté de la reprise. Les premières douleurs apparaissent, lourdeurs de jambes, mal aux pieds, crampes. Le sac que l'on remet, se fait lourd alors qu'on l'avait oublié.

Les dix demi ers kilomètres seront un calvaire pour beaucoup souffrant d'ampoules aux pieds, malgré les conseils plus ou moins avisés de certains affirmant qu'il ne faut jamais mettre de chaussettes propres au départ d'une longue marche. Lors de brefs temps d'arrêt pour souffler un peu, quelques camarades ont la malencontreuse idée de retirer les rangers, découvrant des chaussettes imbibées de sang. Ils subiront un véritable supplice lors de la remise des chaussures, les pieds enflés et douloureux refusant de reprendre leur place. Je sens que moi aussi je dois en avoir une au talon, je souhaite vivement qu'on ne s'arrête pas, car à chaud la douleur est supportable. La reprise de la marche après un arrêt est toujours douloureuse, il faut relancer la machine.

La fin de cette marche est une épreuve pénible pour beaucoup qui vont puiser au plus profond d'eux-mêmes, physiquement et mentalement, les éclopés tirant la jambe.

La colonne s'étire de plus en plus, ce qui nous vaut les rappels incessants des gradés rameutant les traînards :

— Allez, les « tire-au-cul » en petites foulées, recollez le groupe, vous faites moins les malins ! Qu'est-ce qui vous arrive, on ne vous entend plus ?

— Mon adjudant, dit un camarade, j'en peux plus, je ne sens plus mes pieds.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux que ça me foute, c'est marche ou crève, t'as

pas encore compris !

Ce jour-là, nous aurons une fois de plus la démonstration de solidarité du groupe. Un camarade, un grand costaud inusable, prend par-dessus son sac celui d'un camarade épuisé, écroulé dans le fossé, incapable de se relever.

Cette solidarité laisse l'encadrement sans commentaire, ne voulant pas reconnaître la performance physique réalisée.

Comme à chaque occasion, à l'entrée de Mont-Louis, nous reformons la colonne par pelotons, et c'est au pas cadencé en chantant que nous rentrons.

Pas question de laisser paraître une quelconque fatigue, ça ne se peut pas. Et c'est ainsi que cette colonne d'hommes poussiéreux aux visages maculés, les yeux hagards, ivres de fatigue, regagnent la caserne sous le regard toujours étonné des gens qui nous voient passer.

Ces marches de longues distances en montagne, sont destinées à entraîner le commando à des déplacements d'approche d'objectif encore lointain. Cette approche est exécutée dans la discrétion la plus totale, situation où l'utilisation de l'hélicoptère n'est pas possible, ou pas souhaitée. C'est le type de déplacement utilisé le plus souvent par le « G.M. » (Groupement de Marche en Algérie) du 11e Choc, constitué en « centaine », capable de s'évaporer dans la nature pour porter la guérilla contre « l'ALN »

Ces actions brutales et efficaces, de type embuscades, créent l'insécurité dans les rangs des rebelles, le gibier devient alors le chasseur…

Notre entraînement est aussi constitué de déplacements plus courts, en recourant à la marche commando. Cet exercice est constitué d'une alternance de marches, puis de courses. Chaque séquence, effectuée sur environ deux cents mètres, nous permet de couvrir de nombreux kilomètres en un temps très court. Ces périodes de marche nous permettent de récupérer suffisamment pour reprendre la petite foulée. C'est le type même d'entraînement dit fractionné, bien connu des athlètes, mi-endurance, mi-résistance, conférant une base physique solide, nous permettant de faire face à l'ensemble des épreuves auxquelles nous sommes confrontés.

Le lendemain matin, de nombreux camarades sont absents au rassemblement. Ce jour-là, le médecin aura beaucoup de travail de réparation à effectuer, les blessures aux pieds sont sérieuses pour certains et nécessiteront une exemption de service de quelques jours.

C’est l’occasion rêvée pour l’adjudant de commando, de nous faire une déclaration menaçante sur le sujet.

— Je vous préviens que je n’aime pas les tire-au-cul ! Ça n’existe pas au 2e commando. J’irai personnellement vérifier leur état de santé et gare aux simulateurs.

Je m’en tire à bon compte, l’unique ampoule au talon n’étant pas déchirée. J’en viendrai à bout en la perçant de part en part avec une aiguille et en pressant dessus pour la vider.

De passage à l’infirmerie, où je suis venu faire désinfecter mon petit bobo, je découvre un spectacle hallucinant. Une quinzaine de blessés s’y trouvent, tous pour la même raison. Ils sont tous porteurs d’ampoules profondes de la plante du pied, que le toubib soigne par ponction, en introduisant une grosse aiguille dans l’ampoule et en aspirant le liquide à l’aide d’une seringue, jusqu’à apparition de sang. Il me demande de l’aider à maintenir fermement les blessés pendant la ponction. La douleur doit être horrible pour ces camarades pourtant déjà endurcis, habitués à la souffrance. Les visages sont livides, certains sont à la limite de l’évanouissement. Je mesure à sa juste valeur la chance que j’ai de m’en tirer à si bon compte. Et c’est étrangement plus léger et serein, que je quitte ce lieu de toutes les souffrances.

La permission imprévue

Nous sommes réunis cet après-midi à l’ombre des sapins, il y fait très chaud, une forte odeur de résine nous enveloppe.

Le cours théorique qui nous est enseigné porte sur l’orientation topographique, la description précise des différentes configurations du terrain, en utilisant des termes codifiés du type :

— Vu l’arbre en boule à 200 mètres devant !

— Vu l’arbre en pinceau à droite !

— Vu le thalweg, pour désigner une dépression de terrain !

— Vu la crête de la colline etc., etc.

Expressions qui nous font rire sur le moment, mais que nous apprécierons en situation réelle, tant leur simplicité est gage d’efficacité dans la description d’un terrain d’opération.

Le cours est interrompu par l’arrivée du caporal de semaine, qui me demande de me rendre de toute urgence dans le bureau du capitaine. Je ne peux m’empêcher de penser, mais qu’ai-je bien pu faire pour me valoir cette convocation. On est tellement sous pression que l’on n’est jamais sûr de n’avoir pas commis de faute.

Le capitaine me reçoit immédiatement. À son air grave et au ton paternaliste qu’il utilise pour me parler, je sens que la situation est particulière.

— Je viens de recevoir un courrier du chirurgien qui a opéré votre mère, son état est critique, il me demande de vous libérer quelques jours pour la voir. Je vous accorde une permission exceptionnelle de 48 heures. Vu l’heure qu’il est, vous n’avez plus de train pour Perpignan, je ne peux rien faire de plus pour vous, je n’ai ni chauffeur ni véhicule pour vous mener à Perpignan.

Je le quitte en balbutiant quelques mots de remerciement et je gagne la chambre, où je m’habille en toute hâte. C’est ainsi que je me retrouve à sept heures du soir, sur la route, à quatre-vingts kilomètres de Perpignan, à faire du stop. Les voitures sont rares à cette heure-ci, mais je me mets en marche sans réfléchir, une seule pensée m’habite, revoir ma mère avant qu’il ne soit trop tard. Enfin une voiture s’arrête. À bord, un couple d’âge de mes parents, ils ne vont pas jusqu’à Perpignan mais, apitoyés par ma situation, ils iront jusqu’à Perpignan pour me déposer à la gare.

Une nuit de train pour gagner Paris, puis encore deux heures pour rallier Le Mans où ma mère est hospitalisée. En entrant dans l’hôpital, tout en gagnant sa chambre, je suis saisi par l’appréhension, je m’attends au pire, j’ai peur d’arriver trop tard. Je retrouve ma mère très affaiblie mais vivante, son état s’est amélioré. C’est elle qui s’inquiète de ma santé, me trouvant très amaigri.

— Mais qu’est-ce qu’ils t’ont fait mon fils, tu ne manges pas assez ? Ils t’en font baver hein ! Comme je suis heureuse, j’ai bien cru ne plus jamais te revoir.

C’est ainsi que je passe quelques heures en sa compagnie, elle, me harcelant de questions. Elle veut tout savoir, la discipline, l’entraînement, la nourriture, les punitions. Elle est intarissable, c’est à peine si j’arrive à placer quelques mots.

Je m’efforce de la rassurer en mentant par omission sur les conditions extrêmes de notre quotidien.

Je la quitte, le médecin que je vois en partant m’assure que tout devrait bien se passer. Il me souhaite bon courage d’un air compatissant, la main sur mon épaule. J’ai très peu de temps, je passe voir mon père avant de reprendre le

train. Et c’est le voyage en sens inverse, Le Mans-Paris, Perpignan-Mont-Louis. J’ai très peu dormi en quarante-huit heures, mais j’ai eu le temps de me rendre compte, combien j’étais déjà différent, hors de la vie civile. J’ai pu mesurer les effets de l’embrigadement auquel nous sommes soumis. En à peine trois mois, le résultat est déjà très significatif, il a suffi de ces quelques heures, pour que j’en prenne conscience. Je retrouve le commando et, de nouveau happé par le système, j’oublierai très vite ces quelques heures de liberté particulière.

Opération pompiers

Ce matin le réveil est pénible, il est quatre heures, il fait encore nuit noire. Le petit-déjeuner pris, le commando au complet est rassemblé dans la cour. Le capitaine nous explique la raison de ce réveil si matinal, faisant taire toutes les rumeurs plus ou moins farfelues qui circulent. L’armée est appelée en renfort pour intervenir sur un incendie qui ravage les collines au-dessus de Banyuls, menaçant quelques habitations isolées. Notre équipement est réduit au strict nécessaire, musette, pelle-pioche repliable. Départ cinq heures, nous embarquons dans les GMC bâchés et entamons la longue route en lacets, qui nous amènera à Banyuls. Terriblement malmenés par les véhicules, incommodés par les émanations des pots d’échappements, nous avons toutes les peines du monde à garder le petit-déjeuner au creux de l’estomac.

Enfin nous arrivons sur le lieu du sinistre, là un spectacle désolant s’offre à nos yeux. Le paysage est lunaire, tout est gris bleuté, les troncs calcinés se dressent désespérément vers le ciel, vaincus par le feu. Le gros de l’incendie a été maîtrisé par les pompiers, mais de nombreux petits foyers isolés continuent à brûler dans les broussailles. Notre tâche pendant des heures et des heures va consister à venir à bout, à l’aide de branchages et des pelles-pioches, de ces foyers menaçant à tout moment de repartir. Nous sentons le sol brûlant, malgré l’épaisseur des semelles des rangers, l’air surchauffé nous dessèche la gorge et rend le travail excessivement pénible. En quelques heures, nous sommes noirs de partout, la sueur qui coule et sèche immédiatement nous fabrique un masque de carton-pâte sur le visage. Les treillis sont imprégnés d’une âcre odeur de fumée qui nous accompagnera toute la journée.

Enfin, vers le milieu de l’après-midi, nous sommes autorisés à quitter les lieux définitivement sécurisés. Le petit-déjeuner est déjà très loin, nous n’avons

rien mangé depuis, la faim nous tenaille. En redescendant des hauteurs de Banyuls, un des gradés de l'encadrement a trouvé une énorme couleuvre de buissons qu'il porte autour du cou. Le reptile, tout à fait inoffensif, anesthésié par la fumée et la chaleur, mesure entre un mètre cinquante et un mètre quatre-vingt, de couleur à dominante j'aime. C'est vraiment un très beau spécimen de couleuvre de Montpellier.

Sur la plage, des tables ont été dressées pour nous offrir de solides casse-croûte, le tout accompagné d'un vin de pays qui nous parait un nectar, comparé au pinard de l'intendance. Les touristes interloqués et admiratifs nous regardent dévorer les casse-croûte, certains lient conversation, nous demandant d'où on est. L'encadrement nous accorde une heure de détente, avec autorisation d'aller piquer une tête dans la grande bleue. C'est avec un immense plaisir que je pars avec quelques copains dans un long parcours aquatique bienfaisant.

En fin de soirée, nous reprenons les camions pour rejoindre la citadelle de Mont Louis, fatigués mais ravis de cet intermède rompant avec notre quotidien. Le retour est silencieux et calme, certains ont un peu abusé du nectar de Banyuls…

La Saint Michel

Fin septembre approche, c'est déjà l'automne, le 29 est le jour de la St Michel, le patron des parachutistes, St Michel terrassant le dragon. Cette fête revêt un caractère particulier, surtout pour l'encadrement. Pour la plupart d'entre nous qui sommes de confession catholique, non pratiquants pour beaucoup, et pour quelques autres se déclarant athées, c'est l'occasion d'une journée sans exercices et d'un repas amélioré. La célébration se déroule à St Michel de Cuxa, à quelques kilomètres de Prades, à mi-chemin entre Perpignan et Mont-Louis. Une messe est célébrée en plein air par l'aumônier du 11e Choc.

Les unités de Perpignan sont présentes, avec notre commando cela représente environ 300 hommes, en tenue numéro 1. Nous manœuvrons sous le regard du Colonel Decorse, commandant la 11e Demie Brigade, et du commandant Érouart, patron du 11e Choc. Présentation des armes au colonel, salut au drapeau de la 11e DBPC. Suit un discours du colonel rappelant les faits d'armes du bataillon en Indochine, puis l'action du GM du 11e, engagé en Algérie. C'est un discours militaire à vocation guerrière.

Puis c'est l'appel nominatif des hommes tombés aux combats, avec à chaque nom la citation « Mort pour la France ». Je reconnais que cette cérémonie est empreinte d'une certaine gravité et d'une grande solennité.

À l'appel des noms de ceux tombés en Algérie, on prend sérieusement conscience de la réalité de cette guerre pour laquelle on nous prépare. Nous sommes ces futurs combattants parmi lesquels, statistiquement, certains ne reviendront pas vivants. Chacun de nous imaginant le pire dans son for intérieur, la mort au combat, le retour du corps, l'enterrement dans le village natal, le discours du maire, le nom gravé sur le monument aux morts… Je suis tiré de ces macabres pensées par une bourrade virile d'un camarade me disant :

— Réveille-toi mon vieux, c'est l'heure de la bouffe !

Ô miracle de la jeunesse, tout s'efface comme par enchantement, on ne vit plus que le moment présent, et ce moment, c'est le déjeuner sur l'herbe. Les cuistots nous ont gâtés, c'est un vrai repas amélioré qui nous change de l'ordinaire. La journée s'avance, le retour sur Mont-Louis se fera dans une certaine allégresse, pour d'autres dans un état d'euphorie avancé qui ne doit rien au vin de messe mais tout au picrate de l'intendance généreusement consommé. Horrible mixture sur laquelle, en surface, on peut voir de temps en temps une auréole bizarre que certains attribuent à la présence de bromure. Vrai ou faux, les commentaires ne manquent pas, il y a les pour et les contre. Il est vrai que, pour une majorité d'entre nous, l'absence constatée de pulsions sexuelles, normales chez des jeunes gens de vingt ans, nous interroge. Fantasmes ou fatigue physique extrême, allez savoir ? Les cuistots interrogés jurent leur grand dieu que rien n'est jamais ajouté au breuvage. On ne saura jamais le fin mot de l'histoire, la « Grande Muette » restera muette comme de coutume…

La tenue de campagne

— Logereau ! Vingt pompes, hurle le sergent R. en me désignant.

Ayant cru deviner l'esquisse d'un sourire narquois de ma part, il double la mise d'un ton rageur. Je ne me rappelle plus la raison de cette punition, il y en a tellement eu, et il y en aura tellement d'autres. Quelque peu énervé devant la facilité avec laquelle j'exécute ces quarante pompes, il pose son pied sur mes épaules pour durcir l'exercice, jusqu'à ce que je ne puisse plus remonter. Puis, relâchant la pression à certains moments pour me permettre de

remonter, il la reprend violemment à la descente. Je m'écrase littéralement la face contre terre. Sa vanité de petit chef assouvie devant les camarades, il parachève son triomphe en me punissant d'une « tenue de campagne ».

C'est une punition redoutée, pas tant pour l'effort physique qu'elle réclame, mais bien pour la privation de sommeil qui en découle.

Il s'agit, après l'extinction des feux, de se présenter toutes les deux heures au poste de garde en tenue de campagne, le visage et les mains noircis à l'aide d'un bouchon carbonisé, avec sac au dos et fusil. La liste du matériel et de l'habillement est très précise. Cela va du rechange en linge de corps aux gamelles et au bidon, en passant par une couverture, un nécessaire à couture avec une aiguille enfilée, une enveloppe timbrée à l'adresse des parents, et une multitude d'autres articles que j'ai complètement oubliés.

Le jeu consiste pour le chef de poste à demander de lui montrer un des nombreux objets du sac, obligeant le plus souvent à vider le contenu de celui-ci. En cas d'oubli, vous êtes prié de repartir et de revenir avec l'objet manquant.

Pour moi la nuit va être très longue, je vois avec envie mes copains de chambre se mettre au lit et s'endormir rapidement. Pas question de s'allonger en attendant l'heure de la première présentation, le risque de s'endormir est trop grand. Je m'installe, assis sur un tabouret, devant la fenêtre ouverte, avec l'espoir que l'air frais de la nuit me tienne éveillé. Par précaution j'ai placé mon polochon sur le rebord de la fenêtre pour amortir le contact de ma tête en cas d'endormissement.

C'est une belle nuit étoilée, la lune est pleine et inonde d'une lumière blafarde la cour que je devrai traverser pour me rendre au poste de garde. Je suivrai sa course lente d'est en ouest, à la poursuite du soleil. Je m'évertue un moment à reconnaître les différentes constellations les plus connues, mais je ne retrouve pas l'étoile polaire, la fenêtre ouvrant face au sud.

Ce sont des moments extraordinaires, le silence est total, à peine déchiré par instant par le cri d'un oiseau de nuit. Peut-être une chouette, ou un hibou, la région est riche en oiseaux nocturnes. Je suis seul à être éveillé, un sentiment de plénitude m'envahit. Mille pensées et souvenirs me traversent l'esprit, je me laisse aller à rêver, mon imagination vagabonde à sa guise. Ces instants semblent arrachés au temps, suspendus, un sentiment de puissance bienfaisante m'envahit, je domine la situation.

La première présentation est pour minuit, ces deux premières heures n'ont pas

été trop pénibles, je dois néanmoins lutter contre un début de somnolence. La présentation se passe bien, le chef de poste n'est pas trop emmerdeur, il a également envie de dormir, il me demande seulement de lui présenter l'enveloppe timbrée. Je constate que je ne suis pas le seul puni, un camarade d'un autre peloton se présente. Aller savoir pourquoi, alors que pour moi le chef s'est montré sympa, il n'en est pas de même pour le camarade. Il lui fait vider la totalité du sac sur le sol et en vérifie méticuleusement le contenu. Je ne traîne pas plus longtemps dans le poste, on ne sait jamais, s'il se ravisait à mon sujet, histoire de se marrer un bon coup.

La longue veille reprend, j'ai de plus en plus sommeil, je lutte mais en vain. J'ai dû m'assoupir un instant ; je constate avec satisfaction que mon dispositif a fonctionné, je suis réveillé par le contact très amorti de la tête sur le polochon. Je regarde l'heure, une heure du matin, j'ai encore le temps. Deux heures, seconde présentation, je traverse la cour, le chef dort, c'est son adjoint qui me reçoit. Il fait mine de chercher la petite bête, puis se ravise, n'ayant pas envie de s'embêter la vie. De retour dans la chambre je ne résiste plus, je sombre dans un sommeil profond.

Je me réveille brutalement mû par un instinct vital, angoissé, j'ai l'impression d'avoir dormi longtemps. Je regarde ma montre avec appréhension, la présentation de quatre heures est dans cinq minutes. Équipé à la hâte, brêlage, casque lourd, sac au dos, fusil, je dévale l'escalier de la chambre où je manque la chute de peu. Je traverse la cour comme un zombie ivre de sommeil, le froid de la nuit finit de me réveiller. J'ai eu de la chance cette nuit, les présentations se sont bien passées. Je suis exempté de la présentation de six heures, mais ne me couche pas, c'est l'heure du réveil général, je serai incapable de me relever.

Les deux heures suivantes sont passées en courtes périodes d'endormissement et de brefs réveils. Six heures, réveil général, je suis déjà habillé, débarbouillé, mon lit qui n'a pas servi est fait, j'aurai au moins gagné du temps sur le déroulement de cette nouvelle journée qui commence. Les camarades compatissants me demandent comment s'est passée la nuit.

Durant les quelques mois passés à Mont-Louis, je subirai deux fois cette dure punition. Je verrai de nombreux camarades la subir tant elle était courante, seul un très petit nombre d'entre nous y a échappé.

Cette suite ininterrompue d'instruction militaire, d'exercices physiques, de punitions, d'humiliations, entretient en nous une pression psychologique

permanente. Cette soumission recherchée, cette obéissance de tous les instants, nous formatent inexorablement. Nous sentons bien que nous devenons malgré nous des guerriers efficaces, instruits bien au-delà des compétences d'un bidasse ordinaire. Mais, par la suite, on nous demandera en revanche beaucoup plus qu'à ces derniers…

Remarquable échantillonnage

Le commando est constitué d'un échantillonnage quasi national des provinces et régions Françaises. C'est un véritable kaléidoscope, les Parisiens sont bien représentés, un bon nombre de Français d'Algérie (Oran, Alger, Constantine), le Midi, le Languedoc-Roussillon, la Bretagne, les régions de l'Est, l'Aquitaine, le Centre, le Nord, la Normandie. On sent comme une volonté sous-jacente de quadrillage systématique du territoire. Est-ce un hasard ? Je ne suis pas enclin à le penser, l'échantillonnage est trop parfait. Un début d'organisation de quelque chose d'autre à venir ? Peut-être. Cet aspect des choses mériterait une étude historique spécifique, pour laquelle je manque d'éléments avérés.

Quoi qu'il en soit, à notre niveau, c'est un formidable brassage humain, une extraordinaire confrontation d'idées et d'habitudes de vie. C'est une occasion de remise en cause de chacun, plutôt enclin à considérer que sa région est évidemment la plus belle, celle où la vie y est la plus agréable. Je m'aperçois que le Parisien fait l'unanimité contre lui, quant à la façon dont il est perçu, son accent pointu, comme disent les gens du midi, et sa façon condescendante de considérer que tout tourne autour de la capitale. Les Pieds Noirs sont plus difficiles à cerner, leur susceptibilité exacerbée, leur dépaysement total devant les habitudes de vie et de jugement des métropolitains, ils auront un gros effort d'adaptation à faire, dans le domaine du rapport égalitaire à autrui.

Très vite nous apprendrons à nous connaître, à nous respecter mutuellement, à échanger nos points de vue, confrontés que nous sommes à la même autorité et aux mêmes difficultés.

L'origine socioculturelle des appelés du commando, par contre, est remarquablement uniforme, à quelques exceptions près. Nous sommes tous pour la plupart issus des milieux ouvriers et petits commerçants. J'y vois là comme une volonté évidente de sélection, comme la recherche à disposer d'une espèce de « pâte homogène » aux caractéristiques connues. Suffisamment malléable pour en faire, après instruction spéciale, un corps d'élite. Des jeunes gens qui ne

sont pas considérés comme des intellectuels, pris au sens littéral du terme (non péjoratif), mais suffisamment instruits et potentiellement capables de progression ultérieure. L'aspect qualités physiques a dû être un critère prédominant de la sélection.

Sur les trente-trois camarades de notre peloton, seuls trois ou quatre semblent avoir une certaine culture littéraire. C'est à leur contact que d'autres découvriront le monde de la littérature, preuve s'il en fallait, que les jeunes gens que nous sommes sont capables aussi d'ouverture d'esprit. Nous qui n'avons pas eu la chance ou l'opportunité d'accéder aux études supérieures, là où l'on aborde les grands classiques de la littérature.

En ce qui me concerne, je lis avec intérêt des œuvres de science-fiction, sans trop me préoccuper des auteurs. J'éprouve une attirance toute particulière pour les romans d'espionnage. Les aventures des agents secrets, les OSS 117 de Jean Bruce, les Coplan de Paul Kenny, pour les plus connus. J'ai eu également une période pour les aventures du Saint, de Leslie Charteris. Je partage avec quelques autres camarades un sentiment d'admiration pour Boris Vian, ses quelques livres, ses chansons, dont le fameux Déserteur. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas pour autant que nous militons en faveur de la désertion, pas du tout. C'est une chanson parmi d'autres qui cerne bien la personnalité de l'homme, ce révolté, ce musicien trop prématurément disparu. C'est un artiste qui ne peut que plaire à la jeunesse, à son esprit naturellement contestataire. Il va de soi que ces discussions sont des moments volés, pris sur quelques temps de liberté que nous arrivons à nous ménager. Elles se tiennent hors champs de vision et d'écoute de l'encadrement, dans la discrétion totale. En sont exclus certains, soupçonnés d'être des informateurs potentiels.

Bien que nous soyons déjà dans la vie active depuis plusieurs années, six ans pour certains, trois pour d'autres, la majorité n'est pas très politisée, mais nous avons tous été durement confrontés au rapport de force patrons-salariés. Certains d'entre nous ont déjà un langage et une culture syndicale évidents, qu'il serait pour le moins mal venu d'exprimer au grand jour.

Voilà, brossés à gros traits, les caractéristiques socioculturelles de l'ensemble des jeunes gens du commando. Nous verrons au fil des mois des opinions se radicaliser, d'autres évoluer sensiblement, teintées par la confrontation des idées. Une opinion nous est commune à tous, c'est le jugement que nous portons sur l'extrême dureté du régime qui nous est infligé et sur le comportement des gradés de l'encadrement.

Le 11e Choc est, nous dit-on, un bataillon disciplinaire, dans toute sa rigueur physique et psychologique. L'embrigadement est total et ne laisse aucune place à l'individu, ni aux velléités de résistance mentale, il nous faut plier ou rompre. Ces conditions dureront jusqu'au stage de saut à Pau, c'est-à-dire fin 1958. Nous verrons, dans les chapitres traitant de la spécialisation, que cette implacable rigueur va évoluer, s'humaniser, l'essentiel étant acquis, c'est-à-dire, la formation de base d'une élite de combattants parmi les troupes aéroportées, aptes à toutes les missions sur le terrain, y compris les coups les plus tordus. Ce changement d'attitude de l'encadrement qui, d'ailleurs, sera renouvelé, n'est pas un cadeau soudain que l'on nous fera, mais bien une évolution dictée par une stratégie ciblée, voulue, répondant à une planification rigoureuse. Les performances que l'on nous demandera exigeront d'autres qualités et compétences d'ordre intellectuel, réclamant une prise de décision individuelle immédiate, devant l'imprévu des situations.

États d'esprit

Les jours et les semaines passent ainsi, rythmés par les punitions et les brimades, les exercices physiques qui montent en puissance, mais aussi par des moments de franche camaraderie, vécus à l'insu de l'encadrement.

Il faut que je dise quelques mots de l'état d'esprit qui nous habite, sur le jugement que nous portons envers les gradés, tellement odieux et sadiques qu'à bien des reprises j'ai été témoin de réflexions d'une gravité extrême.

Deux ou trois gradés font l'objet de ces paroles prononcées très sérieusement, avec une détermination farouche.

— Lui, dit un camarade en nommant un certain gradé, ce salaud n'a pas intérêt à se trouver devant moi en opération, il pourrait être victime d'une balle perdue !

Plusieurs camarades acquiescent farouchement. Je ne sais pas si plus tard, placés dans de telles conditions, ces hommes auraient mis leur menace à exécution. Ce que l'on peut dire, c'est que ces menaces proférées dans l'instant, sont sincères et déterminées.

Les adjudants ne s'impliquent pas trop dans les problèmes survenant à notre niveau, mis à part l'adjudant de commando. Ces derniers laissent le sale boulot aux sergents et caporaux qui sont comme nous, pour la plupart, des appelés du

contingent. Ils ont effectué leur période en AFN, attendant la fin de leur service militaire. Certains « rempileront », ce sont eux les plus sévères, ils entament une carrière militaire et doivent faire la preuve de leur capacité à commander de jeunes recrues. Un sergent de notre peloton est un cas particulier, il souhaitait ardemment rempiler chez les hommes grenouilles. Malheureusement pour lui, il est inapte à la plongée sous-marine, sa Jeep ayant sauté sur une mine en Algérie, il en est revenu les tympans abîmés. Est-ce pour cette raison qu'il fait preuve à notre égard d'un sadisme exacerbé ? Nous sommes nombreux à le penser. C'est à lui que nous devons, avec le copain de Narbonne, entre autres punitions, la terrible séance de pelote et les « tenues de campagne ».

Nous sommes tellement poussés à bout qu'à certains moments, la personnalité de chacun reprend le dessus un bref instant, se libérant brutalement du carcan qui nous oppresse.

Mais le système est prévu de telle sorte qu'à de très rares exceptions individuelles, l'encadrement ne nous accompagnera pas en Algérie. Seuls quelques camarades se retrouveront avec le capitaine Leducq, sur la frontière tunisienne, au camp d'Aïn-Zana. Cet officier bénéficiait d'un capital de sympathie et ne figurait pas sur la liste des salauds. Quant à moi, j'aurai un parcours tout à fait différent, fait de semi-solitude, détaché en « antenne » à Colomb-Béchard dans le sud saharien, la plupart du temps seul, comme chef de poste radio clandestin. Je reviendrai plus en détail sur cette période traitant de mon séjour algérien.

Tests para

Le mois d'octobre est déjà bien entamé, c'est l'automne, les conditions météorologiques changent très rapidement à cette altitude. Aux journées qui fraîchissent sérieusement succèdent des nuits très froides. Les premières neiges sont apparues et blanchissent les sommets environnants. Le Cambre d'Aze a revêtu sa tenue d'hiver, il paraît encore plus menaçant sous sa capuche blanche, se détachant très nettement sur le ciel bleu.

Notre entraînement physique atteint un très haut niveau de performances. Dans quelques jours nous allons subir la dernière série des tests para, nous qualifiant définitivement pour le stage de saut, à la BETAP (*Base École des Troupes Aéroportées) à Pau. Stage à l'issue duquel nous obtiendrons le brevet de parachutistes, nous autorisant à porter l'insigne tant

convoité. Insigne métallique représentant un parachute ouvert auquel est suspendue une étoile à cinq branches entourée d'une paire d'ailes et de rameaux de feuillages. Je découvre aujourd'hui, quarante-cinq ans plus tard, en décrivant cet insigne, un détail qui m'avait échappé. Il semblerait que d'un côté, le rameau représente des feuilles de chêne et de l'autre des feuilles de palme. J'ignore la signification de ce détail.

Les premières épreuves se déroulent dans l'ancienne chapelle, transformée en gymnase. Une barre fixe de gymnastique est montée, le test consiste à faire au minimum 10 tractions, mais plus si possible, suspendu par les mains, le menton au-dessus de la barre. Un climat de compétition s'installe, les individualités réapparaissent avec une arrière-pensée inavouée, faire mieux que les autres. En chacun de nous se met en place un désir de suprématie sur le groupe qui nous motive, décuplant les volontés individuelles. À ce petit jeu, j'avoue n'être pas parmi les plus maladroits.

La deuxième épreuve est le grimper de corde lisse à la seule force des bras, sur une hauteur de quatre mètres. L'épreuve est difficile pour quelques-uns, ils se font copieusement moquer par l'encadrement qui se garde bien de nous faire une démonstration. Seul un sergent de l'encadrement, qui prépare le pentathlon militaire, lance un défi aux meilleurs : grimper les jambes à l'équerre. Nous sommes peu nombreux à relever le défi, il y va de notre honneur. Les camarades qui se succèdent sont d'authentiques sportifs, anciens boxeurs, gymnastes, ils ont à cœur de prouver que nous ne sommes pas que des « brêles ». Personnellement j'arrive à grimper entre deux et trois mètres, j'y mets toute ma rage contenue. Un camarade, ancien gymnaste, est d'une aisance incroyable à cet exercice.

Les épreuves se succèdent, séries de pompes, d'abdominaux, quelques exercices au sol. Dans la cour, épreuve de portage d'un camarade sur cinquante mètres en courant. Portage sur les bras comme un colis, test extrêmement pénible, essoufflant, il est très malaisé de courir dans ces conditions. Une autre variante de portage, simulant l'évacuation d'un blessé porté en travers, sur les épaules, une main tenant les bras de la victime, l'autre les jambes. La position est plus favorable pour courir, mais tout autant fatigante, le poids est toujours le même.

La première journée de tests s'achève sur ces épreuves, à notre grand soulagement. On nous annonce que les jours à venir seront encore plus durs, ça promet…

Lendemain après-midi, tests d'endurance à l'extérieur de la citadelle. L'équipement est la tenue de campagne, sac à dos chargé, brêlage, cartouchière, fusil, casque lourd, rangers aux pieds, gourde, pelle-pioche. On nous a annoncé le menu. Une première épreuve, 1500 mètres à couvrir en moins de 9 minutes, suivie d'une deuxième, 8 kilomètres en moins d'une heure.

Nous embarquons dans les GMC direction le col de la Quillane, où nous sommes déposés à proximité de l'aérodrome de Mont-Louis-La Quillane.

Le temps est gris, un peu frais, favorable au bon déroulement des épreuves à venir. La présence de l'ambulance avec le toubib nous intrigue, elle n'augure rien de bon, elle nous conforte dans la crainte de la sévérité du test. Pourquoi ce véhicule si ces tests ne comportaient pas des risques sérieux…

Les départs sont individuels, donnés toutes les minutes. On nous a prévenus que pour réussir ce test dans le temps imparti, il faut courir d'un bout à l'autre. Mon tour est arrivé, je m'élance sur la longue ligne droite au bout de laquelle on peut voir la ligne d'arrivée. Je sais qu'il n'est pas question de s'économiser, sinon c'est l'échec. Et la galère commence, le sac mal arrimé cogne dans le dos à chaque foulée, le casque lourd se balade et ne veut pas rester en place, le fusil pèse au bout du bras, le rythme cardiaque augmente rapidement. Le temps passe, je regarde ma montre, je suis dans les temps du tableau de marche mental que j'ai envisagé, pour autant que je puisse apprécier la distance parcourue. C'est une épreuve du type « test de Cooper », endurance-résistance, le cœur est mis à rude épreuve. La fatigue et l'essoufflement arrivent vite, je dois être à mi-parcours, il faut tenir coûte que coûte. Surtout ne pas regarder au loin la ligne d'arrivée, c'est trop démoralisant, elle semble reculer au fur et à mesure que j'avance. Je me concentre sur les dix mètres devant, les jambes deviennent lourdes, ne pas trébucher. Je n'ai plus aucune notion du temps, ça me paraît infiniment long. La fin du parcours se passe dans un brouillard total, je sens que j'arrive au bout de mes possibilités. Des petits points brillants dansent devant mes yeux, l'air goulûment aspiré, bouche grande ouverte, me brûle la gorge. La ligne d'arrivée franchie, je m'écroule sur le talus du fossé, en « dette » d'oxygène. J'ai réussi le test en moins de 9 minutes, peu importe le temps que j'ai mis. Quelques camarades partis avant moi sont là, livides, essayant de récupérer, il y en a un qui vomit, plié en deux, secoué par les spasmes. Il faut récupérer au plus vite, nous ne disposons que d'une dizaine de minutes avant d'entamer le parcours de 8 kilomètres en moins d'une heure

qui nous attend. Ce deuxième test est à dominante endurance, il faut absolument alterner les séquences de marche puis de courses pour le réussir. Nous voilà repartis pour une nouvelle galère qui va durer 1 heure. J'ai l'impression d'avoir bien récupéré de l'effort précédent, je constaterai en fin de celui-ci que c'est une illusion, les effets se cumulant au fil de la course. Au bout de quelques kilomètres, la route traverse le village de La Llagone complètement désert, seuls deux ou trois petits vieux, assis sur leurs chaises, nous regardent passer sans surprise. Nous ne sommes pas les premiers, et nous ne serons pas les derniers. Nous pénétrons maintenant dans la forêt domaniale de Barrés, tout le reste du parcours se fera dans cette forêt.

Les kilomètres s'enchaînent, j'essaie de garder un rythme soutenu tant que je le peux. Quelques camarades plus véloces me doublent, je les retrouverai quelques kilomètres plus loin, ayant mal dosé leurs efforts. J'en double d'autres, momentanément victimes d'un coup de pompe. On s'encourage mutuellement, on essaie de faire un bout de chemin ensemble. Le rythme cardiaque est bon, je ne ressens pas d'essoufflement mais une terrible fatigue dans tout le corps qui s'installe au fil des kilomètres. À mi-parcours, des gradés de l'encadrement, certainement à l'initiative du toubib, nous distribuent des morceaux de sucre. Ce sucre à assimilation rapide par l'organisme sera le bienvenu pour soutenir notre effort, l'inconvénient majeur est qu'il donne soif. La gourde est vide depuis longtemps. Toujours et encore le choc du sac, les vibrations engendrées par l'attaque du talon sur le sol sont amplifiées par la résonance du casque lourd. Le fusil qui pèse une tonne, que l'on porte en travers, sur les épaules, lors des séquences de marche. Je ne regarde plus ma montre, je ne sais pas combien il reste à faire. De toute façon, je ne pourrais pas accélérer la cadence, elle est acquise depuis longtemps, mécanique. Pas le temps non plus d'admirer le magnifique paysage, les arbres formant un tunnel continu. Je suis tiré un instant du brouillard par le passage de l'ambulance qui remonte la colonne, il a dû se passer quelque chose à l'arrière. Au fil des kilomètres, un petit groupe de cinq à six s'est formé, on s'encourage, on ira ensemble jusqu'au bout. Un camarade se plaint amèrement.

— J'en ai marre, j'en ai plein le cul de ces conneries !

Un caporal nous encourage :

— Allez les gars, faut pas mollir, vous êtes juste dans les temps, encore un kilomètre, allez, allez !

Encore 1 km, c'est pas possible, je croyais être arrivé. Qu'il va être long et

douloureux ce dernier kilomètre. Les jambes sont lourdes, le dos douloureux, les visages rouges violacés, les yeux hagards vides de toute expression, les mâchoires douloureusement crispées. Que c'est long mille mètres, quand on vient d'en faire sept fois plus !

Enfin on aperçoit les véhicules, c'est fini, la ligne est devant nous, c'est à l'agonie qu'on termine le parcours. Je m'écroule complètement vidé, je n'aurais pas fait cent mètres de plus, quoique !...

L'ambulance qui est de retour ramène quelques camarades ramassés sur le parcours, épuisés, ils n'auraient pas pu finir dans les temps.

Le retour en camion se fait dans un silence pesant, redescendre du véhicule réclame un effort incroyable. Le dîner sera expédié rapidement, nous n'avons pas très faim, mis à part les quelques morfals bien connus. Nous n'avons qu'une envie, dormir, dormir, mais avant il faudra encore nettoyer les armes.

Il nous reste une épreuve à passer, celle des 15 kilomètres à la marche (sans courir) en moins de 2 heures, ce qui représente une moyenne horaire de 7,5 km/heure, c'est énorme.

Mais pour l'instant nous n'y pensons pas, nous sommes début novembre, il nous est accordé une permission de détente de quelques jours.

Première permission de longue durée

C'est la première permission de longue durée depuis l'incorporation, j'aurai le temps de revoir Paris, les copains et les copines, de changer d'air, d'environnement, de briser pour quelques jours le pesant fardeau de la discipline. Nous sommes tous fébriles comme des gamins dans les préparatifs du départ. Les conversations sont animées, chacun de nous a déjà un programme très détaillé, de la façon dont il va occuper ces jours de liberté. Les projets foisonnent, certains retrouveront leur fiancée ou leur femme, pour d'autres c'est le côté sexuel qui prévaut. Des expressions du style « J'ai les balloches pleines à craquer », dominent nettement.

Les appétits sont grands et font briller les yeux de désir. C'est un trop-plein… de manque d'affection qui se lit dans les regards, l'envie d'une présence féminine tant désirée, tellement rêvée durant ces longs mois d'abstinence. C'est l'assurance pour quelques jours de ne pas terminer ses fantasmes par l'inévitable masturbation qui assouvit un moment les trop fortes pulsions sexuelles. Les

rêves de gueuletons pantagruéliques sont évoqués avec gourmandise par certains. Ils se voient déjà attablés devant une monumentale choucroute arrosée de bière, un gigot d'agneau rôti avec des flageolets, un plateau de fruits de mer aux senteurs iodées, un aïoli parfumé ou, tout simplement, une entrecôte-frites-salade.

Je me demande si on aura le temps de tout faire ? Il nous reste un dernier obstacle à franchir, celui de la sortie de la citadelle, la présentation au poste de garde. La dernière inspection de la tenue de sortie, qui doit être impeccable. Nous ne respirerons librement qu'une fois franchi ce dernier obstacle.

Une grande partie d'entre nous prend le train qui remonte sur Paris, c'est tout naturellement qu'on se retrouve au wagon-restaurant. Nous ne passons pas inaperçus, le groupe est bruyant, ça parle fort, les rires ne sont pas très discrets. Je constate que notre intrusion gêne les gens qui nous regardent à la dérobée, n'osant pas protester devant ces jeunes parachutistes exubérants. Certains doivent avoir des enfants également sous les drapeaux et comprennent notre exubérance. Le wagon se vide petit à petit, les derniers dîneurs préférant écourter leur séjour. Nous nous retrouvons dans un wagon à peu près vide, mis à part quelques curieux amusés par notre chahut. Au petit matin, la gare d'Austerlitz nous accueille, un peu hagards, quelques-uns ont une gueule de bois carabinée. C'est le désenchantement, il fait froid, le temps est gris, le groupe se disloque comme une volée de moineaux. Les provinciaux cherchent l'entrée du métro, nous, les Parisiens, les aidons volontiers à s'y retrouver, ils ont encore quelques heures de train pour regagner leur région d'origine. Nous sommes quelques-uns, émus, arrêtés un bref instant devant la gare, les mots sont inutiles, les regards suffisent. Nous retrouvons Paris avec bonheur, le bruit des voitures, les gens pressés déambulant sur les trottoirs humides, les bistrots déjà pleins pour le petit café noir du matin. J'aperçois un bougnat coiffé de son sac de jute qui lui recouvre les épaules, chargeant sa camionnette de sacs de charbons pour sa tournée quotidienne. C'est l'heure des vendeurs de journaux, de la première édition. On est de retour chez nous ! Le métro et son odeur particulière, sa chaleur populaire, finissent de me convaincre que je ne rêve pas. « Allez, salut les gars, on se retrouvera tous dans le même train pour le retour ».

Je retrouve pour quelques jours les copains et copines qui me reçoivent avec chaleur et beaucoup de curiosité mêlée d'admiration. Ils me pressent de

questions, veulent tout savoir, s'indignant du traitement que l'on nous fait subir.

— Les salauds, quand même, c'est dégueulasse, s'indigne un copain !

— Tu pars quand en Algérie ? me demande une copine. As-tu peur ?

— Tu dois emballer méchamment avec ton béret rouge, rétorque un troisième, avec une pointe d'envie.

Les quelques copains de mon âge ne sont plus là, incorporés eux aussi. Ceux qui restent sont un peu plus jeunes. Passées les premières heures de curiosité, leur conversation va porter sur des sujets qui les concernent au présent. Ils ont de nouvelles idoles, un certain Johnny Halliday, entre autres. Un nouveau style de chanteurs est apparu, les Yé-Yés. Je sens bien que l'on n'est plus tellement en phase, je me sens soudain un peu plus vieux, gêné. Le temps, l'éloignement, ont fait leur œuvre. Mais je profiterai bien de ces quelques jours de liberté, je dormirai peu et réglerai pour un temps mes comptes avec mes fantasmes sexuels.

Le retour est beaucoup moins gai, les traits sont tirés, les yeux rougis par les adieux. Ici et là quelques couples enlacés, elle et lui accrochés l'un à l'autre, essayant de faire durer ces derniers moments. Avec quelques copains nous restons à l'écart, respectant ces instants de grande émotion, au moment de la séparation. Inexorablement le temps passe, déjà les hauts parleurs annoncent d'une voix nasillarde l'imminence du départ, les portes claquent violemment. Le sifflet strident de l'employé retentit, le convoi lentement s'ébranle, quelques malheureux copains le prendront en marche, leur compagne courant un instant sur le quai. Ce soir, il n'y aura pas de wagon-restaurant. Certains, plongés dans ce qui n'est déjà plus qu'un souvenir, font peine à voir. On essaie bien de commencer à raconter la permission, mais le cœur n'y est pas, on verra ça demain. Le train s'enfonce dans la nuit. Bercé par le bruit caractéristique des roues sur les rails, je m'endors paisiblement.

Adieu Mont-Louis

L'instruction commando a repris ses droits, les gradés sont là pour nous le rappeler, rien n'a changé. La permission n'est déjà plus qu'un vague souvenir, on se prépare en vue de la dernière épreuve, la marche de 15 kilomètres.

Je suis quelque peu inquiet depuis le retour, je suis agressé par une irruption

de boutons et de plaques rouges dans la zone pubienne qui me démangent férocement. Le toubib consulté s'esclaffe bruyamment en me donnant une claque amicale et complice.

— Toi, tu as été voir les filles, me dit-il en riant, l'air entendu.

J'ai beau lui expliquer que non, j'ai bien eu des rapports sexuels mais pas avec des filles de joie !!! Il n'en démord pas, pour lui, l'affaire est entendue. Néanmoins, devant l'irrépressible envie de me gratter, il m'exempte de service pour quelques jours et me met sous Phénergan en piqûres. C'est ainsi que je passerai deux ou trois jours complètement comateux, abruti par l'injection quotidienne. Je prends mes repas dans la chambre, grâce aux copains qui les remontent du réfectoire.

Quelques jours ont passé, je ne vais toujours pas mieux, le toubib décide de me faire évacuer sur l'hôpital de Perpignan.

Le chef de service qui m'ausculte ne retient pas l'origine sexuelle, il pense plutôt à une urticaire localisée au bas-ventre. Urticaire qui serait due au port de sous-vêtements en nylon, associés au frottement et à la forte sudation lors des épreuves d'endurance de la semaine passée. Je passerai une huitaine de jours à l'hôpital, soigné par injections intraveineuses d'eau de mer, me dit-on. Puis je rejoins les camarades revenus à Perpignan qui, entre-temps, ont effectué l'épreuve des quinze kilomètres. Ils ont fait la longue marche pour la fourragère, de Mont-Louis vers Perpignan en passant par le col de Jau enneigé, marche qui a duré deux jours extrêmement pénibles. Cette marche pour la « fourragère » termine l'instruction du combat en montagne au C.I.C.M. de Mont-Louis. Les conditions climatiques sont devenues trop sévères, autant il fait très chaud l'été, autant il fait très froid l'hiver. Les chambres étant dépourvues de chauffage, les conditions de vie sont devenues trop extrêmes.

Que de souffrances endurées, d'humiliations accumulées tout au long de ces cinq mois qui nous paraissent une éternité. Nous ne sommes plus ces jeunes gens joyeux et heureux de vivre, débarqués à Perpignan début juillet. Que sommes-nous devenus ? Des guerriers parfaitement surentraînés physiquement, mentalement et psychologiquement préparés aux actions qui nous attendent en Algérie. En cinq mois, nous avons vieilli et mûri de quelques années. Que dire de ces transformations survenues ? Simplement, sans chercher à entrer dans une étude psychologique compliquée, pour laquelle je ne suis pas compétent, je peux dire ce que personnellement j'en retiens. Nous avons été pris

dans un système très élaboré, sans aucune possibilité d'échappatoire. Livrés à un encadrement de sous-officiers aguerris, agressifs, obéissant à des directives programmées, auxquels une grande liberté de manœuvre était permise. Liberté de manœuvre responsable de nombreux débordements et bavures. J'ai toujours eu beaucoup de mal à subir la pression psychologique, une petite voix intérieure se rebellait, m'incitant à la résistance. A de très nombreuses reprises, j'ai été très près de me rebiffer devant l'inacceptable. Heureusement pour moi, j'ai réussi la plupart du temps à me contenir in extremis, obéissant à une autre voix intérieure, duale de la première, synonyme d'intelligence vitale. Ces longs mois ont été rythmés par cette opposition entre deux attitudes, confronté que j'étais en permanence aux provocations de toutes sortes de la part d'un encadrement zélé. Il a fallu faire front, tout en simulant le mieux possible la soumission. Comment faire autrement dans de telles conditions. Nous avons tous chèrement payé les tentatives instinctives et incontrôlées de refus de l'inacceptable. Les quelques fois où je n'ai pas pu me contrôler m'ont impitoyablement valu de sévères punitions. C'était le prix à payer pour avoir osé manifester ma réprobation devant des actes d'injustice révoltants.

Aujourd'hui encore, je reste admiratif devant cette formidable machine qu'est le corps humain. Les jeunes gens de vingt ans que nous étions, poussés très souvent au-delà des limites physiques habituellement admises, ont pu trouver dans cette machine les ressources nécessaires à l'accomplissement des efforts demandés. Il nous a fallu être solides et bénéficier d'une capacité remarquable de récupération pour soutenir le rythme imposé tout au long de ces mois.

En conclusion, aujourd'hui encore, je m'interroge sur la connaissance, ou la méconnaissance, que nous avons de nos propres limites. Quelles sont-elles ces limites ? Très mouvantes, difficiles à cerner, propres à chaque individu, dépendant d'un environnement particulier, de circonstances extrêmes, inhabituelles. Nous avons très souvent navigué dans ce no man's land que constitue le « jusqu'où on ne peut pas aller. » Le puissant effet d'émulation procuré par la vie en groupe est un facteur d'une très grande importance. Il peut aider à comprendre certains comportements individuels d'hommes confrontés à des circonstances exceptionnelles.

— III -

RETOUR À PERPIGNAN

Nous avons tous retrouvé Perpignan avec plaisir. Le commando se prépare au départ pour la BETAP à Pau, pour y effectuer le fameux stage de saut sanctionné par l'obtention du brevet de parachutiste. C'est l'ultime épreuve qui inquiète quand même pas mal de camarades, même s'ils n'en laissent rien paraître. L'épreuve de vérité qui conditionne l'appartenance ou non aux troupes aéroportées, le but final de ces longs mois de préparation.

On connaît tous la nature des épreuves à subir. La tour verticale d'une quinzaine de mètres de hauteur, du haut de laquelle il faut sauter, équipé d'un harnais relié à un système de contrepoids, freinant la chute dans les derniers mètres.

La tour oblique, reliée au sol par un gros câble d'acier, de laquelle on s'élance, suspendu à une sorte de chariot relié au dispositif de sustentation, destiné à l'apprentissage du « rouler bouler » à l'arrivée au sol.

Puis l'apprentissage de la mise en position de saut, les mains prenant appui à l'extérieur de la maquette de cabine. Une jambe en avant fléchie, prêt à s'éjecter le plus loin possible, pour éviter un accrochage malencontreux. On y apprend la théorie du principe de sustentation, le fonctionnement du parachute, les différentes manœuvres de traction sur les quatre élévateurs pour diriger le vol, s'éloigner d'un camarade trop près. Nous sauterons avec le pliage « suspentes d'abord » qui fait sortir du sac les suspentes, suivies par la voilure, réduisant de beaucoup le choc à l'ouverture. Les sauts sont dits à « ouverture automatique ». À l'ordre « Debout, accrochez ! », on passe le mousqueton de la SOA (Sangle d'Ouverture Automatique) sur un câble tendu, courant dans la cabine au-dessus de nos têtes. On engage l'épingle de sécurité, rendant impossible l'ouverture inopinée du mousqueton. Ce mousqueton, nous le maintiendrons à la main jusqu'à la sortie de l'avion, car lui, il reste dans la cabine, permettant à la SOA de se dérouler, d'ouvrir le sac, d'extraire et de délover les suspentes, puis de sortir la voilure. En fin d'extraction de celle-ci, la SOA se désolidarise du parachute par rupture d'une drisse d'une cinquantaine de kilos de résistance. C'est à ce moment seulement que le parachute n'est plus relié à l'avion, la voilure se gonfle et c'est le choc à

l’ouverture, après une chute libre de quelques secondes.

Hélas cette description de stage, c’est ce que les copains vont vivre. Nous sommes deux, à notre grand désespoir, qui avions été déclarés inaptes au saut par le toubib lors de la visite d’incorporation. Le camarade chez qui il a été détecté un souffle au cœur, et moi, pour une petite varice sur le mollet gauche. Nous sommes catastrophés, une atroce sensation de vide nous submerge, toute cette préparation physique, ces souffrances endurées pour rien. La raison essentielle qui m’avait motivé à être volontaire pour une unité parachutiste était justement l’aventure du saut. Je voulais connaître la sensation du saut dans le vide. Tout s’écroule soudain, c’est l’hébétude devant ce mauvais coup du sort.

Quelques jours plus tard, au cours d’une conversation avec le médecin, une petite lueur d’espoir renaît. Il nous signale en confidence, que si nous sommes retenus pour suivre les stages de spécialités au 1er BPC à Calvi, nous pourrions bénéficier d’une levée de l’interdiction nous frappant. C’est ce qui se passera effectivement, tous les deux sélectionnés pour la formation des forces spéciales, nous suivrons un stage spécifique avec un moniteur, après avis favorable du médecin du 1er choc. Et à notre grande joie, nous obtiendrons notre brevet parachutiste tant désiré, dans le ciel de Calvi, avec en toile de fond sa magnifique baie aux couleurs merveilleuses, bordée d’une immense plage de sable blanc.

Le temps que durera le stage de saut du commando, nous le passerons quelque peu désœuvrés, oubliés dans notre coin. Nos journées seront occupées par quelques corvées et par des tours de garde au poste de police. Je ne garderai pas un souvenir impérissable de cet intermède malheureux, habité par l’immense déception ressentie. Cette inactivité brutale, après six mois d’entraînement intensif, me pèse énormément.

Je me suis fait une petite amie, rencontrée au Parisiana, un des dancings les plus connus de Perpignan, elle éclairera cette sombre période, nous ferons un bout de chemin ensemble, jusqu’à mon départ pour la Corse en avril 1959. Je passerai Noël 58 gentiment invité dans sa famille, autour d’un copieux réveillon Catalan, généreusement arrosé.

Les camarades reviennent du stage de saut, ils ont tous obtenu le brevet, aucun ne s’est dégonflé. A ce propos, nous avions eu droit avant le départ à un briefing musclé de l’adjudant de commando. Il nous prévenait qu’il n’envisageait pas une seule seconde l’éventualité d’avoir à subir l’humiliation de

constater la présence de dégonflés au 2e commando. Les camarades ont fièrement épinglé sur le treillis l'insigne du brevet, cette plaque métallique mythique qui fait d'eux des parachutistes reconnus.

Dislocation du 2e commando

Une page va se tourner pour les quelque cent trente hommes qui viennent de passer six mois ensemble. Début janvier 1959, le 2e commando va se disloquer, la longue période d'instruction est terminée. Cerise sur le gâteau, nous sortons de l'orbite de Schwartz la Matraque qui devient pour nous un anonyme adjudant, n'ayant plus aucune responsabilité directe sur notre peloton. Je crois bien me rappeler que nous avons arrosé la bonne nouvelle avec un énorme soulagement.

Une majorité des camarades va rejoindre le théâtre des opérations en Algérie, dans différents secteurs opérationnels. Ils appartiendront au Groupement de Marche du 11e Choc, organisé en centaines. Ces unités très mobiles opèrent dans l'est algérien, le long de la frontière tunisienne, dans la région de Souk Ahras, et plus particulièrement dans la zone du « Bec de Canard ». Un peloton va rejoindre le camp Joffre à Rivesaltes pour suivre l'instruction des sous-officiers. Après cette formation, qui durera plusieurs semaines, ils partiront à leur tour en Algérie. Le quatrième peloton auquel j'appartiens, constitué d'éléments déjà présélectionnés dès l'incorporation, appelé le peloton des « trans », va commencer son instruction en vue de l'obtention du 151 Trans TA, diplôme sanctionnant le premier niveau de formation des opérateurs radio des troupes aéroportées. C'est à partir de ce premier stage que la sélection va s'opérer, de plus en plus pointue. C'est ainsi que nous perdrons définitivement de vue une grande partie des camarades du commando.

Janvier, c'est aussi l'hiver à Perpignan, certes moins rude que dans les régions du nord de la France mais, les jours de Tramontane, ce vent venu de la montagne glace sérieusement. Il est une chose exceptionnelle, propre à cette région, c'est la limpidité de l'air, un ciel souvent très bleu, duquel émane une lumière presque irréelle, indéfinissable, qui baigne les maisons d'une couleur dans les tons ocre orangé, très douce au coucher du soleil. Je crois que, pour beaucoup d'entre nous, cette ville est une extraordinaire découverte.

Bien des années plus tard, je m'apercevrai que j'étais tombé amoureux de cette cité. Le palais des rois de Majorque et la citadelle de Vauban dominent l'ensemble de la ville du haut de la colline du Puig del Rei. On accède à la partie basse de la ville en empruntant des ruelles tortueuses, puis c'est la petite place de la Loge avec sa Vénus, statue de Maillol, très souvent peinte et habillée par des inconnus. Toutes les occasions sont bonnes pour la grimer, les paras du 11e ne sont pas innocents dans ces affaires. Le Castillet est là, qui en impose, majestueux et menaçant. Cette construction date de la fin du XIVe siècle. Tour à tour utilisée comme porte de la ville, puis comme prison, elle abrite aujourd'hui le Musée Catalan des Arts et Traditions Populaires. La petite Place de la Victoire, aux platanes centenaires, sur laquelle il est construit, est un peu le centre culturel de la ville. C'est en ce lieu que l'on peut admirer les évolutions des groupes folkloriques dansant la sardane, danse typiquement catalane. C'est une sorte de farandole où les danseurs et danseuses, se tenant par les mains, bras levés, forment un cercle plus ou moins grand au fur et à mesure de l'arrivée de nouveaux participants. C'est de part et d'autre de la petite rivière aux berges fleuries, affluent de la Têt, que se regroupent les grands et petits restaurants, les commerces, les grands magasins, les cinémas et les grands hôtels.

Le Pays Catalan est une région Ô combien chargée d'histoire. Il fut le théâtre d'une guerre meurtrière et féroce, menée par le Roi de France contre les Cathares, ces hérétiques aux yeux de la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine. De nombreuses ruines de châteaux cathares subsistent encore çà et là sur les crêtes, témoins muets, nimbés de mystère, d'une page peu glorieuse de notre histoire nationale.

En cette fin des années 50, la région n'est pas encore l'usine à touristes qu'elle allait devenir, avec ces villages artificiels qui ont défiguré le front de mer. La zone de l'étang de Canet et de St-Nazaire est encore déserte et marécageuse. Elle est infestée de moustiques et les maisons sont toutes équipées de moustiquaires aux portes et aux fenêtres.

C'est dans cette ville de Perpignan que nous allons petit à petit réapprendre à voir des gens, reprendre pied dans la civilisation. Finis les exercices physiques quotidiens, les marches harassantes et la discipline de fer, notre peloton commence sa formation d'opérateur radio.

Formation opérateur radio

D'emblée, je trouve cette formation très enrichissante et intéressante. Nous allons apprendre une nouvelle langue en quelque sorte qui nous permettra de communiquer et de nous comprendre sans paroles, à des centaines de kilomètres de distance. Nous allons faire l'apprentissage de l'alphabet Morse, dans lequel à chaque lettre de notre alphabet correspond un signe et un son radioélectrique propre.

Un peu d'histoire : c'est à un américain Samuel Morse né à Charleston (1791-1872) que l'on doit l'invention, en 1832, du télégraphe électrique. Il mit au point l'alphabet qui porte son nom. Cet alphabet est constitué pour chaque lettre ou chiffre de sons brefs ou plus longs appelés points ou traits.

Exemple :

A = • – se lit : ti ta

B = – • • • se lit : ta ti ti ti

L = • – • • se lit : ti ta ti ti etc.

Les chiffres :

1 = • – – – –

2 = • • – – –

9 = – – – – •

Le point est l'unité de durée, le trait vaut 3 unités. Un élément est soit un trait soit un point, le tout forme un signe. L'espace entre 2 éléments est une unité, l'espace entre signes Morse vaut 3 unités. L'espace entre groupe de signes est de 7 unités. D'autres signes existent pour la ponctuation, les accents sur les voyelles. Bien évidemment, il n'est pas question d'essayer de dénombrer les points et les traits pour chaque lettre, cela va beaucoup trop vite. Nous allons progressivement habituer notre oreille, au cours de longues heures d'entraînement, à reconnaître la musique différente, propre à chaque signe. C'est ce que l'on appelle « la lecture au son ». Nous travaillons par groupe de cinq signes, le casque radio sur les oreilles pendant des heures, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement mémorisés. D'abord dans un ordre, toujours le même, puis dans un ordre aléatoire. Nous passons ensuite à un autre groupe, lorsque celui-ci est mémorisé, nous travaillons sur les deux groupes et ainsi de suite jusqu'à la connaissance parfaite de l'ensemble de l'alphabet.

Cette lecture au son, réalisée à basse vitesse au cours de l'apprentissage, va progressivement s'accélérer, pour atteindre à la fin du stage la vitesse requise à

l'obtention du premier brevet d'opérateur radio, trois mois et demi plus tard. En parallèle à la reconnaissance au son, nous allons progressivement apprendre à nous servir du manipulateur pour reproduire les sons mémorisés par l'oreille. Cette manipulation requiert une bonne dextérité pour arriver à reproduire correctement les sons, ce qui n'est pas inné.

Nous apprendrons toutes les règles de procédure à respecter dans l'acheminement du trafic, l'organisation d'un réseau. Les règles de sécurité à observer en toutes circonstances, avec une rigueur qui ne souffre aucune dérogation. Nous serons tenus au secret et à la confidentialité concernant la nature et le contenu des messages. Cette procédure est régie par l'utilisation d'une liste de « Codes Q » et de « Codes Z », au nombre de quarante-six chacun. Constitués de trois lettres, ils assurent le dialogue camouflé et permettent de se comprendre rapidement entre opérateurs, que ce soit d'un poste isolé vers sa centrale, ou de plusieurs postes en réseau. Au total quatre-vingt-douze codes à mémoriser, pour ne pas désorganiser l'acheminement du trafic et réduire ainsi la durée d'une émission au strict nécessaire, et donc le risque de localisation d'un poste clandestin par la goniométrie adverse.

Quelques exemples :

	Question	Réponse
QAP	Dois-je rester sur votre écoute ou sur l'écoute de X sur xk/c	Restez sur mon écoute ou l'écoute de X sur xk/c
QRA	Quel est le nom de votre station ?	Le nom de ma station est…
QRB	Dois-je cesser la transmission ?	Cessez la transmission !
ZBX	Changez de fréquence de réception sur xk/c	je passe sur xk/c
ZGM	Quand avez-vous, ou X a-t-il, été entendu pour la dernière fois	J'ai, ou X a, été entendu la dernière fois à x heures

L’opérateur radio sera l’homme le premier informé de toutes les nouvelles et de la nature des ordres transmis.

Notre formation porte également sur l’étude détaillée des différents matériels et postes émetteurs-récepteurs. Cette instruction me passionne au plus haut point, enfin l’occasion de faire quelque chose d’intéressant dans un domaine tout à fait inconnu pour moi. J’ai toujours été très intéressé par l’aspect technique des choses. Les appareils radio-émetteurs vont du portatif aux engins embarqués sur véhicules, du plus simple au plus complexe.

Le SCR 536, appareil portable fonctionnant en mode « phonie » uniquement, 2 kg, gamme de 3 500 à 6000 kilocycles, préréglé sur une fréquence pilotée par quartz, portée de 1500 à 2000 mètres. Ce poste ne peut travailler qu’avec un autre SCR 536. Il a la forme d’un gros combiné téléphonique sans fil avec son antenne fouet. Il est utilisé à l’échelon section et patrouille.

L’ANPRC 6, même type que le précédent, mêmes caractéristiques, un peu plus lourd, porté à la main ou accroché à l’épaule. Il dispose d’un combiné téléphonique manuel. Cet appareil permet de travailler avec l’artillerie et les blindés.

Le TRPP 8 A : c’est la version française améliorée du PRC6, il dispose de six fréquences pilotées par quartz.

L’ANPRC 10 : avec ce type de matériel, on passe dans une gamme plus sophistiquée. Plus lourd, 11 kg, il est porté sur le dos à l’aide d’un brêlage spécifique. Il peut fonctionner sur véhicule en 24 volts avec un convertisseur. Doté de deux antennes, une courte d’une portée de 5 kilomètres, utilisée le plus souvent à dos d’homme, et une longue, portée 8 kilomètres, plutôt utilisée sur véhicule en station fixe. Il peut travailler avec le TRPP 8, l’ANPRC 9 sur une plage de fréquences, avec recherche manuelle du battement zéro et blocage sur la fréquence désirée. Il sera l’appareil radio des troupes aéroportées engagées sur le terrain, porté par l’opérateur, toujours à disposition et à proximité immédiate de l’officier. Le radio sera malheureusement la cible privilégiée des tireurs ennemis embusqués, facilement repérable par l’antenne du poste. Le radio éliminé, c’est le groupe qui est privé de contact avec le reste du commando, isolé dans la nature. Voyant son efficacité diminuée, il est obligé le plus souvent de se replier. Ce type d’appareil est le

dernier de la famille des postes travaillant uniquement en phonie.

L'essentiel de notre instruction va porter sur l'étude et l'utilisation d'appareils capables de travailler sur les deux modes, phonie et graphie, ce dernier étant le domaine du langage Morse.

L'ANGRC 9, que nous appelons familièrement le C9, est un poste émetteur-récepteur fonctionnant sur les deux modes. C'est sur son étude très détaillée, et son utilisation dans toutes les configurations, que va porter l'essentiel de notre instruction. C'est un appareil remarquable, de moyenne puissance. Il est doté de caractéristiques exceptionnelles, gamme de fréquences de 2000 à 12000 kilocycles. Il sera mon unique compagnon dès le début du mois de janvier 1960 en Algérie. Isolé en « antenne », tenu au secret le plus strict, y compris sur mon appartenance au 1er Choc, avant la constitution du groupe de combat qui portera le nom de « CCAS 2 » (Commando de Chasse Autonome Saharien n°2).

Le C9 pèse 17 kg, il est tropicalisé, étanche ; muni de son couvercle, il flotte. Il est utilisé soit sur véhicule en marche ou à l'arrêt, soit à dos d'homme, servi par une équipe de quatre hommes, soit encore en station fixe, équipé d'une antenne filaire de longueur calculée en fonction de la gamme de fréquences utilisée. La dotation complète comporte une housse-accessoires, composée de sections d'antenne filaire, d'une boîte de tubes de rechange pour le dépannage, casque, micro, manipulateur, cordons de raccordement… poids total, 14kg. Un carquois antennes composé entre autres de six sections d'antenne, d'un isolateur, d'un pied siège, de deux manivelles, de piquets et d'autres cordons, d'un poids total de 8 kg. Un sac GN 58 contenant la trop fameuse « gégène », génératrice de courant que l'on actionne avec deux manivelles, capable de débiter une tension de 500 volts, pesant à elle seule 15 kg.

L'émetteur peut être piloté, soit par maître oscillateur soit par quartz, six au total, selon la bande de fréquences utilisée ; puissance en sortie d'antenne, 25 watts. Utilisé à l'échelon PC de bataillon, sous groupement tactique, théoriquement chaque bataillon Para en possède sept.

Voici très brièvement décrites les caractéristiques de cet appareil, le plus connu et le plus utilisé en opération, en dehors des très gros postes de grande puissance équipant les centrales radios fixes.

Nous allons être formés à la connaissance parfaite de ce poste, nous rendant capables d'analyser, de détecter les pannes et de le réparer. Le commando isolé

dans sa zone d’action ou en opération ne sera plus relié aux autres unités que par ce cordon ombilical. L’opérateur radio sera toujours considéré par ses camarades et par la hiérarchie comme un homme à part. Celui qui, seul, possède les compétences techniques nécessaires à la réalisation de liaisons radio de qualité. Dans certaines situations de tension extrême où la liaison est difficile à établir à cause de conditions météo défavorables ou de profil de terrains ne favorisant pas le passage des ondes hertziennes, les hommes sont nerveux tant que le contact n’est pas établi. Il arrivera dans certains cas que ces liaisons seront impossibles à établir.

Tentative de mystification

C’est ainsi que nos journées sont rythmées, heure après heure, bien remplies. Notre vie a changé en mieux, nous bénéficions plus souvent de quartiers libres pour sortir en ville, de permissions de minuit nous permettant de passer des soirées complètes. La discipline s’est assouplie, hormis les éternelles tracasseries au moment de franchir le poste de police, dans le sens de la sortie. Certains chefs de poste sont assez emmerdeurs sur la tenue, au point que parfois ils en viennent à vérifier jusqu’à l’origine militaire du mouchoir, des chaussettes et même dans certains cas des sous-vêtements, allant jusqu’à exiger que le permissionnaire se déculotte pour vérifier leur propreté. Ils ont toujours un bon motif pour nous renvoyer dans nos chambres, échanger l’article qui ne convient pas et nous obliger à une nouvelle présentation. La coupe de cheveux est l’objet de toute leur attention : gare à vous si vous n’avez pas la coupe réglementaire, c’est-à-dire quelques millimètres. J’ai vu un jour un camarade refoulé pour ce motif. De retour dans la chambre, il a demandé à quelqu’un de lui rectifier sa coupe à l’aide d’une tondeuse. Il avait vraiment envie de sortir !

Les permissions de minuit sont accordées sur demande écrite, et certaines sont refusées suite à des punitions ou pour tout autre motif.

L’appel a lieu tous les soirs à l’heure du coucher, mais un contre-appel inopiné peut survenir, généralement après minuit, pour vérifier que tout le monde est présent. L’imagination et l’ingéniosité de certains sont sans limite, cela débouche parfois sur des anecdotes épiques, mémorables. Tel ce camarade résolu à sortir sans permission qui, à l’aide d’un polochon caché sous la couverture et du balai-brosse noir dépassant à peine du drap, pour simuler une vague forme humaine et une chevelure, a cru abuser le gradé chargé du contre-

appel de minuit. Celui-ci se déroule à la lueur d’une veilleuse, pour ne pas réveiller les dormeurs.

Le chef de chambre accompagne le gradé, il s’arrête devant chaque lit et, déclinant l’identité de l’occupant, il annonce « Présent, couché ». Arrivé devant le lit censé contenir le dormeur, le gradé s’arrête, quelque chose attire son attention, la simulation est pourtant assez bien réussie. Intrigué, il s’approche et, d’un geste brusque, il tire sur la couverture, découvrant du même coup l’imposture. C’est un gradé de carrière, il n’est pas surpris par le stratagème, il en a vu d’autres. Cette plaisanterie, très peu prisée par l’encadrement, vaudra au camarade d’être cité le lendemain au rapport. Il sera sévèrement puni. Entre autres corvées habituelles, il se verra privé de quartier libre et de permission de minuit pour longtemps. Il fallait qu’il ait une bonne raison de prendre un tel risque, lourd de conséquences…

Les joueurs de poker

Nous sommes tous regroupés dans un seul dortoir, les soirées sont animées et bruyantes. Certains essaient de s’isoler autant que faire se peut pour lire ou écrire, d’autres se regroupent à plusieurs dans des discussions passionnées sur des sujets divers qui nous tiennent à cœur. Un groupe d’une dizaine, toujours les mêmes, joueurs impénitents, se lance dans des parties de poker d’enfer, jusque tard dans la nuit. Pour éviter les bagarres toujours possibles, ils ont banni les enchères à l’argent, remplacées par une monnaie d’échange commune, les cigarettes.

Il faut savoir que la solde que nous touchons est de 30 francs (anciens !) par jour, auxquels s’ajoute une indemnité de tabac de 7,50 francs, 8 timbres postaux et un bon gratuit de colis par mois. Pour les brevetés parachutistes, vient s’ajouter une indemnité de service aérien de 78 francs par jour. La solde est versée le premier et le quinze de chaque mois. Une dotation de 6 paquets de cigarettes par quinzaine et un paquet de tabac est possible contre paiement. Une grande majorité d’entre nous ne fument pas ou plus, les cigarettes sont donc disponibles. Très rapidement nous sommes mis au courant de l’existence d’un petit trafic de cigarettes à destination de quelques patrons de bars, qui nous achètent nos cigarettes pour les revendre, moins chères que le prix taxé, à une clientèle d’habitués. Heureusement que la cigarette sert de monnaie d’échange, car certaines parties du samedi soir, terminées tard dans la nuit sont

d’une intensité dramatique. À cette occasion, je prendrai vraiment conscience de l’expression « être accro au jeu ». Les joueurs sont véritablement sur une autre planète, rien de ce qui les entoure ne peut les distraire, l’appât du gain est pour eux une religion à laquelle ils sont prêts à tout sacrifier. J’ai dû participer une fois ou deux à ces parties effrénées, mais j’ai très vite renoncé, impressionné par le sérieux des joueurs, alors que pour moi cela restait un jeu.

La patrouille

Le samedi soir et le dimanche après-midi, nous les passons souvent au dancing Le Parisiana, lieu de rencontre de la jeunesse perpignanaise. On y danse sur les tubes de l’époque, Dalida chante « Bambino », « Corne prima ». Lorsqu’aujourd’hui encore il m’arrive d’entendre ces airs-là, c’est toute une époque, une ambiance qui remontent à mon souvenir.

Il faut bien reconnaître que le « Para » a la cote auprès des filles dans cet établissement, au grand dam des autres jeunes qui nous jalousent un peu, mais qui n’osent pas nous provoquer. Nous connaissons tous le cri de ralliement du Para en détresse, victime d’une agression. Au cri de « Ventral ! » lancé quels que soient le lieu et les circonstances, tout Para présent a le devoir de porter main-forte à l’agressé.

Je n’ai pas le souvenir d’incidents qui se soient terminés en bagarre, tout juste quelques accrochages sans gravité.

J’ai eu la chance de rencontrer très vite ma copine, ce qui m’évite de participer à la mêlée générale pour trouver une petite amie. Il faut que je raconte une anecdote parmi d’autres… Ce dimanche, je ne sais plus pourquoi, un copain et moi sommes privés de sortie. Nous voyons un à un les camarades quitter la chambre pour sortir en ville. Un sentiment d’injustice nous taraude fortement et nous amène à imaginer une sortie en « fausse perme ». Après de longues minutes de discussion, mon copain signale qu’il connaît un endroit de la citadelle où la hauteur des murs n’excède pas quatre mètres. Ce qui peut permettre une sortie, mais le risque n’est pas exclu d’une mauvaise réception sur le trottoir. Après quelques minutes passées en une approche très discrète, nous arrivons à l’endroit prévu. Effectivement, ça fait haut ! Seul, l’un ou l’autre, on n’aurait pas tenté, mais à deux on ne peut reculer, il en va de notre amour-propre, et puis nous avons de longs mois d’entraînement derrière nous. Afin de réduire un peu la hauteur, on se suspend par les mains le long du mur, ce qui fait

que l’on tourne le dos à la rue. L’arrivée au sol est un peu brutale, et, en nous redressant, nous nous retrouvons nez à nez avec… un lieutenant une barrette qui passe sur le trottoir ! Immédiatement, des images de Mont-Louis réapparaissent dans ma tête, la gifle magistrale, la pelote, les huit jours de prison… Nous sommes maudits ! Muets de stupeur, déjà résignés, penauds, nous attendons immobiles la sanction qui ne devrait pas manquer de tomber. Mais, incroyable ! Devant nos mines déconfites, le gradé fait comme s’il ne nous avait pas vus ! Un léger sourire aux lèvres, il continue son chemin, tranquillement, comme si de rien n’était. Aujourd’hui encore, à l’évocation de ce souvenir, je n’arrive pas à comprendre. Je me suis souvent demandé si ce lieutenant n’était pas, lui aussi, en situation irrégulière, lui interdisant toute action à notre encontre. Je préfère croire que cette fois-là, nous avons eu l’incroyable chance de tomber sur un gradé doué d’une extrême intelligence. Si je le rencontrai de nouveau, je lui serrerai chaleureusement la main.

Après ce bref instant de stupeur, nous reprenons nos esprits et évacuons rapidement les lieux sans demander notre reste. Il sera dit que cette journée nous réservera d’autres émotions.

Nous passons l’après-midi au Parisiana avec nos copines, mais l’heure s’avance il est temps de regagner la caserne.

Nous sortons dans la rue le long des berges de la rivière en devisant tranquillement, satisfaits de notre après-midi. Nous n’avons pas fait deux cents mètres, que nous apercevons devant nous à une cinquantaine de mètres, une patrouille de la PM (Police Militaire) du 11e, commandée par un sergent. Celui-ci nous interpelle immédiatement. Nous sommes surpris. Pourquoi cette interpellation ? Instinctivement, je passe la main sur ma tête et je constate que tous les deux, nous avons oublié de remettre le béret, ce qui est formellement interdit. Quels cons, mais quels cons nous sommes ! La situation est on ne peut plus claire, sans permission nous sommes faits comme des rats. Sans une parole, sans nous être concertés, nous tournons les talons et engageons un sprint furieux en sens inverse, ce qui ne fait qu’aggraver notre cas : refus d’obéissance, délit de fuite devant une patrouille. Il n’est plus question de se faire prendre. La patrouille s’est lancée à nos trousses, les civils, interloqués, se sont arrêtés et regardent le spectacle que nous leur offrons gratuitement. La seule solution possible est de retourner au Parisiana, on connaît une issue de secours qui s’ouvre sur l’arrière de la salle et donne accès à une petite rue. Jamais je n’ai

couru aussi vite, nous dévalons l'escalier qui accède à la piste de danse et la traversons comme des fous. Des copains encore présents ont compris la situation, ils se lèvent pour faire écran, nous permettant de gagner l'issue de secours. Le sergent furieux doit s'arrêter à l'entrée de la salle, il n'a pas le droit de faire intrusion dans un lieu privé. Nous, nous sommes déjà loin, nous n'arrêterons de courir qu'une fois certains d'avoir définitivement semé la patrouille. C'est en rasant les murs, empruntant un itinéraire peu fréquenté, que nous regagnons la caserne. Que d'émotions pour une seule journée ! L'excitation retombée nous ne sommes pas mécontents de la tournure des événements. L'entraînement subi à Mont-Louis nous a sauvés d'une situation très mal engagée.

Soirée à Perpignan

Un samedi soir, jour de solde, je me suis laissé convaincre et entraîner par un groupe de joyeux lurons, habitués d'endroits très particuliers qu'ils connaissent bien pour y être allés assez souvent.

— Tu verras, mon pote, on va bien se marrer pour pas cher !

Perpignan, ville de garnison, a ses boîtes à filles, des entraîneuses qui mettent de l'ambiance et proposent d'autres services contre espèces sonnantes et trébuchantes. Parmi les plus connues, le Roussillon, le Loup Blanc ; c'est dans une de ces boîtes que le groupe a décidé de passer la soirée. Autant que je me souvienne, l'endroit, sans donner dans le luxe, présente une certaine tenue, les filles sont jeunes et belles, très affables et aguichantes, expertes. Un camarade, un Pied Noir, a une réputation sexuelle sulfureuse, doté d'après certains d'un organe bien au-dessus de la moyenne. Organe qu'il exhibait volontiers à ses copains de chambre à Mont-Louis. Il est chez lui dans l'établissement, il connaît toutes les filles, il a de gros besoins à assouvir, y laissant aussi tout son argent. Les heures passent, les verres défilent, l'ambiance devient très chaude, il n'y a pas beaucoup de monde ce soir. Trois ou quatre filles sont venues vers nous et, s'installant sur nos genoux, entreprennent de conclure la soirée par des jeux moins innocents. Très vite le pied noir se lève, rouge écarlate, n'y tenant plus, il disparaît avec une des filles. Un autre camarade se laisse convaincre, le feu aux joues il disparaît à son tour. Nous restons à trois, les filles voyant que nous ne sommes pas décidés, cessent de nous exciter, mais restent gentiment avec nous pour continuer la

conversation. J’apprécie beaucoup cette délicatesse. Il se fait tard, il faut rentrer, nous prenons congé des hôtesses qui nous invitent à revenir une prochaine fois, l’air prometteur de délices enivrants.

Visite du Général de Gaulle

Ce dimanche 15 février 1959, interdiction de sortie, nous sommes consignés, de corvée pour former le peloton des troupes chargées d’accueillir le Général de Gaulle, en voyage dans le sud-ouest, qui fait une étape à Perpignan. Il a reçu l’investiture à la Présidence de la Ve République le 9 janvier, il vient faire le tour des popotes. Son arrivée est prévue aux alentours de 17 heures. C’est le branle-bas de combat dans la caserne, où il règne une grande effervescence. On sent, à voir la fébrilité des gradés, que l’événement est d’importance. Rassemblés dans la cour d’honneur en tenue de combat, le PM à la bretelle, le Chef de Corps, entouré de son état-major, nous passe en revue. C’est une revue méticuleuse, rien n’est oublié, la tenue doit être impeccable, des rangers au béret rouge tout y passe. La propreté des armes n’échappe pas à l’œil acéré des adjudants. Individuellement nous présentons notre arme, pour vérifier qu’elle est bien vide, ainsi que le chargeur. On ne sait jamais…

Des fois que l’un d’entre nous ait projeté une action d’éclat à l’encontre du Général… Il fait très froid ce dimanche, une petite bruine persistante et glaçante nous transit jusqu’aux os. Ça fait déjà une bonne heure que nous sommes là à battre la semelle devant la préfecture, et toujours pas de Général en vue. J’ai les doigts gelés par le froid et l’immobilité, cette attente est pénible. Soudain, des bruits de moteur, enfin la voiture officielle, une DS21, se présente et s’immobilise à quelques mètres de nous. Le Général s’extrait péniblement de l’habitacle et déplie sa grande taille, il est en civil.

« Garde à Vous », « Présentez… armes ! » Le Général nous fait face et salue brièvement le détachement qui lui rend les honneurs. Il ne s’attarde pas et pénètre rapidement dans la préfecture, suivi du préfet, des officiels et de quelques galonnés. « Reposez… armes ! », « Repos ! », c’est fini ! À peine entrevu, il a déjà disparu à nos regards. Quelque peu interloqués par la brièveté de la cérémonie, nous n’en sommes pas moins très satisfaits de pouvoir enfin rentrer nous mettre au chaud.

Procession du Vendredi Saint

Tous les ans à Perpignan, le Vendredi Saint, se déroule une procession à caractère religieux qui m'a assez impressionné lorsque je l'ai vue la première fois. La procession des pénitents, habillés d'une longue robe noire ou rouge, serrée à la ceinture par une longue cordelière, le visage dissimulé sous une cagoule percée de trous pour les yeux, coiffés d'un chapeau de forme conique, pieds nus, se déroule dans un profond silence. Ils portent à quatre sur leurs épaules un lourd châssis de bois orné de fleurs, un cierge aux quatre coins, surmonté d'une grande croix noire. Cette confrérie dite de la Sanch, à laquelle les documents historiques font référence dès 1416, assistait les condamnés à mort de l'époque, lors des exécutions capitales. C'est une procession étonnante, empreinte d'une gravité et d'une solennité surprenantes. J'imagine aisément l'impact que peut avoir ce genre de manifestation sur l'esprit des gens très croyants. On sent poindre, sous-jacent, comme un malaise relatif à la superstition. Elle est suivie avec dévotion par une foule nombreuse, regroupée place Arago, où la procession s'arrête un moment.

Cette place Arago, ornée de palmiers et de magnolias, cernée de nombreux cafés et restaurants, avec la statue du célèbre physicien, est très animée. C'est un lieu de rendez-vous très prisé des jeunes et des moins jeunes. Un café restaurant de luxe est bâti sur les infrastructures du pont enjambant la rivière. À cette époque, il nous semblait être un lieu habituel où se retrouvaient les bourgeois et les édiles de Perpignan. Toujours endimanchés, costume cravate pour les hommes, robe de soirée pour les dames rivalisant d'élégance dans leurs plus beaux atours. Je me rappelle sans honte que ce déploiement vestimentaire ostentatoire nous faisait rire quelque peu. Nous n'avions pas nos quartiers dans cet établissement.

La chute libre

Les mois passent, début avril est déjà là, l'examen approche, nous sommes tous un peu fébriles. Du résultat de celui-ci dépendra la sélection pour les stages spéciaux organisés en Corse au 1er Choc. Parallèlement à la formation radio, nous suivons l'instruction des élèves gradés, en vue de l'obtention du CAT 1 qui me sera délivré le 24 mars.

L’ensemble des épreuves de l’examen se passe au mieux pour moi le 14 avril. Je suis nommé au grade de caporal le 16, ce n’est pas tant le port de la première « sardine » qui nous intéresse, je ne suis pas dupe en ce qui me concerne, mais bien certains petits avantages liés au grade. La solde légèrement augmentée, les tours de garde comme adjoint au chef de poste et non plus comme sentinelle, entre autres. À peine le temps de se remettre de l’examen du 151 Trans TA, et nous préparons notre paquetage en vue du départ pour Calvi. Notre 4e peloton a perdu pratiquement la moitié de ses effectifs. Quelques-uns n’ont pas réussi l’examen, d’autres n’ont pas souhaité rester, par choix personnel, et ont demandé à partir, tel ce camarade trouvant le matériel radio trop lourd à porter, qui ne se voyait pas crapahuter dans les djébels avec le poste sur le dos. Tel autre, victime d’un accident stupide, qui aurait pu s’avérer mortel : il était tombé par la fenêtre du deuxième étage un soir de fête, prenant cette ouverture pour la porte de la chambre. Il termina sa chute quelques mètres plus bas, après avoir traversé une ligne de fils électriques. On le relèvera avec quelques fractures, tout surpris par sa chute libre sans parachute.

Personnellement, je ne retrouverai ce camarade que 43 ans plus tard, en 2002, lors d’un rassemblement des anciens de la 58 IC. Rassemblement organisé par un ancien camarade du 4e peloton, Jean C. qui, avec beaucoup d’opiniâtreté et de recherches, a pu retrouver la trace d’une centaine de camarades sur l’effectif incorporé en juillet 1958.

Mais pour l’instant, nous sommes au mois d’avril 1959, impatients et curieux de ce départ pour la Corse qui va être pour nous un dépaysement total. L’île de beauté dont on a si souvent entendu parler, quelques images entrevues sur des catalogues d’agences de voyage, de vagues souvenirs d’enfance du célèbre film « Adémaï, bandit d’honneur ». De sombres histoires de vendetta, les pleureuses corses tout de noir vêtues, les hommes qui, dit-on, sont très jaloux, et l’incontournable Tino Rossi. A Paris notamment, c’est la mainmise par le clan des Corses sur le milieu de la prostitution, les affaires de grand banditisme qui défraient la chronique policière et judiciaire. C’est la tête pleine de tout ce fatras d’idées reçues, suggérées, ces histoires réelles ou supposées telles, cette non-connaissance de ce que sont la Corse et ses habitants que nous nous apprêtons à partir pour cette île mystérieuse et lointaine. Il ne faut pas moins de huit heures de bateau pour l’atteindre. Je n’ai pas le souvenir d’avoir appris beaucoup de choses à l’école sur la Corse, qui est malgré tout un département français, mise à part, évidemment, l’étude détaillée de la période d’histoire concernant Napoléon

Bonaparte, né à Ajaccio en 1769, Empereur des Français de 1804 à 1815. C'est pour nous un voyage qui sent l'exotisme. Comment allons-nous être reçus par les habitants, les filles sont belles, nous dit-on, seront-elles abordables ? Autant de questions auxquelles, nous les Continentaux, nous trouverons au fil des mois des réponses contrastées, contradictoires selon les expériences vécues, mais jamais décevantes pour ceux qui sauront découvrir sans a priori et comprendre ces gens en profondeur, passés les premiers contacts.

DEUXIEME PARTIE

CALVI

1ER BATAILLON parachutiste de choc

FORMATION DES FORCES SPÉCIALES

— I -

CALVI

Samedi 18 avril 59, nous quittons la citadelle avec notre barda, et rejoignons en camion l'aérodrome de Perpignan où nous attend le vieux C 47Dakota, qui assure les liaisons entre Perpignan et Calvi. C'est l'avion à tout faire, transport de matériels, de vivres, transport de personnels, largage de parachutistes. C'est l'appareil avec lequel j'effectuerai mes premiers sauts à Calvi pour l'obtention du brevet parachutiste. Il sert également à assurer les sauts d'entretien des personnels du 1er Choc. Nous prenons place dans la carlingue déjà encombrée de paquets et matériels divers. Le capitaine, pilote de l'avion, jette un regard inquiet sur l'ensemble du chargement, il a l'air soucieux. Il s'adresse à nous :

— Messieurs, je dois vous prévenir que nous sommes en surcharge, le vent souffle très fort. Je vous demande de vous déplacer vers l'arrière de l'appareil pour le soulager au décollage. Je sens que ça va être un décollage folklorique, ajoute-t-il sarcastique, accrochez-vous, mais on en a connu d'autres rassurez-vous.

L'appareil commence à rouler. Est-ce le fait d'avoir été prévenus des difficultés ?… Il nous paraît lent et lourd. Il prend difficilement de la vitesse, les moteurs rugissent rageusement emplissant la carlingue d'un bruit d'enfer. La piste continue à défiler sous les roues qui ne quittent toujours pas le sol. L'inquiétude nous envahit, le temps nous paraît long. Maintenant l'avion a dû dépasser la limite au-delà de laquelle il ne pourra plus s'arrêter en bout de piste, il refuse toujours de prendre son envol. Nous nous regardons, muets d'appréhension, nos regards vont de l'un à l'autre quémandant une réponse à notre crainte. Soudain on n'entend plus le choc des roues sur le béton de la piste, le pilote dans un effort désespéré cabre l'appareil moteurs poussés au maximum. Déjà le bout de la piste est là en dessous… Un énorme soulagement nous envahit, on est passé très près du crash. Instinctivement nous applaudissons à l'adresse du pilote, les sourires reviennent sur les visages. L'appareil mettra du temps à prendre son altitude de croisière, mais on s'en fiche bien, il vole, c'est l'essentiel.

Très rapidement nous survolons la mer, le Golfe du Lion disparaît dans la brume, il n'y a pas grand-chose à voir sinon le bleu turquoise de la Méditerranée

qui brille sous le soleil printanier. Çà et là, quelques sillages d'écume blanche trahissent la présence d'un bateau. Le voyage va durer pratiquement deux heures, à deux milles mètres d'altitude.

La première image de la Corse qui s'offre à nous est une masse sombre noyée dans la brume, qui apparaît au loin au ras de l'eau. Puis les détails du relief se précisent au fil des minutes. Très rapidement nous survolons le Cap Corse, l'avion amorce sa descente, Calvi n'est pas loin « à vol d'avion ». Le paysage que nous survolons est désertique, c'est le royaume du maquis ; çà et là, on aperçoit quelques bergeries isolées ; une route et quelques chemins muletiers se fraient un passage dans cet univers rocailleux et tourmenté. Et soudain se dévoile à nos yeux cette pure merveille qu'est la baie de Calvi, longue de six kilomètres, bordée de sable blanc. À droite on aperçoit la vieille ville construite sur le rocher, centre historique cerné de hauts remparts. Au pied, le petit port avec ses barques de pêche multicolores qui se dandinent mollement au gré des vaguelettes. Nous sommes à environ cinq cents mètres d'altitude, devant nous se dresse le mur des montagnes, on a l'impression d'aller droit dedans tellement elles nous paraissent proches. Nous avons dépassé la pinède du bord de mer et l'avion continue son vol vers les montagnes qui se rapprochent très rapidement. Soudain, après un virage digne d'un pilote de chasse qui nous colle contre la carlingue, le pilote amorce son atterrissage face à la mer et, très rapidement nous touchons la piste de l'aérodrome Ste-Catherine où l'avion s'immobilise enfin. Le temps est doux, il fait beau, je découvre un peu étonné le paysage qui nous entoure. C'est surprenant ces montagnes qui nous paraissent toutes proches, les pieds dans l'eau. Et puis une puissante odeur caractéristique de mer et de maquis nous pénètre, senteurs multiples et variées, odeur particulière propre à la Corse, indéfinissable parfum de printemps. Cette odeur, je la reconnaîtrai avec émotion chaque fois que j'aurai l'occasion de revenir sur l'île.

Nous rejoignons en camion notre nouvelle caserne, située près de la mer à environ six kilomètres de Calvi. C'est un camp en rase campagne, de construction récente, constitué de bâtiments à un seul étage répartis sur une surface de plusieurs hectares, en bordure de la route de Calvi à Ile Rousse. L'entrée fait face à la petite gare de Fiume Secco, du nom de la rivière qui borde un des côtés du camp. J'aurai l'occasion de revenir sur la description du réseau ferré Corse et de son petit train étonnant qui existe encore aujourd'hui. Cette rivière, comme la plupart des cours d'eau en Corse, véritable

torrent l’hiver, complètement à sec l’été, laisse voir son lit de rochers et de gros galets gris clair sous l’eau transparente et limpide qui coule rapidement. Le dos à la mer, nous pouvons voir à gauche, la masse du Monte Grosso point culminant, 1938 mètres. En face de nous au loin, se profilent les sommets de la haute Corse, avec le Monte Cinto aux neiges étemelles, plus haut sommet de Corse qui culmine à 2710 mètres. Plus vers la droite, côté Calvi, quelques petits sommets dont le plus proche qui porte du haut de ses 200 mètres la petite chapelle Notre Dame de la Serra. Sommet que nous atteindrons à de nombreuses reprises, au terme de marches forcées en moins d’une demi-heure, en partant du niveau de la mer.

Voilà le décor qui s’offre à nos yeux ce 18 avril 59. Très rapidement nous prenons possession de nos nouveaux quartiers. Le week-end sera consacré à l’emménagement du petit groupe que nous sommes devenus, une petite vingtaine de rescapés sur les 33 du quatrième peloton. Le premier niveau de sélection a été sévère, ce qui nous amène à penser que nous entrons dans un cercle d’élus, à qui on va inculquer un enseignement très spécifique, qui n’a plus rien à voir avec la formation habituelle des appelés du contingent.

— II -

STAGE 251 TRANS T. A

Le 1er Choc est organisé autour d’un certain nombre de C.I., chacun de ces C.I. étant spécialisé dans un domaine particulier. C’est ainsi que le 20 avril nous débutons le premier stage au C.I. des transmissions. Cette formation qui va déboucher sur l’examen du 251/TR/TA, durera jusqu’au 21 juin, c’est la continuation, mais beaucoup plus approfondie de celle suivie à Perpignan. Nous sommes tous aptes à lire au son et à manipuler à une certaine vitesse, caractérisée par un nombre de signes par minute. Nous allons, jours après jours, entraîner notre oreille et notre cerveau à lire à des vitesses de plus en plus élevées, pour atteindre en fin de stage la vitesse requise à l’examen. Il va sans dire, que nous devons élever notre vitesse d’écriture au niveau de celle de la lecture. Nous revoyons en détail toutes les notions apprises à Perpignan. L’organisation d’un réseau radio avec sa centrale et les postes périphériques, les procédures à suivre dans l’acheminement du trafic, les priorités à respecter, la justesse des réponses dans l’utilisation des codes Q et Z. Les exercices d’une journée entière dans la nature se multiplient afin de nous habituer à la réalité sur le terrain. Répartis en plusieurs groupes avec un C9, dispersés géographiquement d’un à deux kilomètres, nous devons établir le contact avec les autres groupes et échanger quelques messages. Un des groupes est désigné comme SD (station directrice) et doit réguler le trafic. Le poste radio, porté à dos d’homme dans les conditions d’exercice avec les accessoires, notamment la « gégène », nous prépare à ce que sera la réalité en A.F.N., dans des circonstances plus stressantes. Un responsable de groupe est désigné, qui changera à chaque sortie. Recherche du meilleur emplacement possible, à couvert pour ne pas être repéré, installation, mise en batterie du poste à l’heure H définie au départ. Le groupe SD commence à émettre des séries de V sur la fréquence déterminée, pour permettre aux autres de se caler avec précision sur cette fréquence. Puis la SD appelle chaque groupe par son indicatif dans un ordre préétabli. Suit une série d’échanges de codes :

QRV (Êtes-vous prêts ?), la station appelée répond QRV (Je suis prêt)

QSA (Quelle est la force de mes signaux ?), réponse QSA 1 ou 2 ou 3 ou 4 ou 5, selon l’audibilité des signaux.

Ainsi de suite, tout un trafic s'établit par échange de codes, puis transmission de messages qui demandent une réponse.

ZEU (message d'exercice)

QCB (Vous causez du retard en répondant quand ce n'est pas votre tour).

HM répété 3 fois (silence immédiat).

Nous passerons en revue au cours de ces nombreux exercices, toutes les situations imaginables susceptibles de se produire, nous entraînant petit à petit vers des automatismes de réponse et la maîtrise totale des multiples situations. D'où l'importance vitale de la parfaite connaissance des codes Q et Z, sans laquelle la fluidité et la rapidité d'écoulement du trafic sont compromises. Il tombe sous le sens qu'il est hors de question d'avoir sur soi la liste des codes. Imaginons un instant la situation d'un opérateur radio, capturé en possession de cette liste, permettant à la partie adverse de pénétrer les réseaux…

Ainsi petit à petit va s'insinuer en nous la notion essentielle du secret, habilement et puissamment entretenue par l'encadrement. Durant les six mois que vont durer les différents stages, cette notion de discrétion, de secret, sera omniprésente, nous plongeant dans un monde très particulier. Au fil des semaines et des mois, nos comportements, notre langage, nos rapports avec les civils vont évoluer lentement. Notre mental va aller vers l'acceptation d'un nouvel état d'esprit qui nous amènera à considérer que nous sommes destinés à des missions très particulières. L'idée d'appartenir à une formation « d'agents spéciaux » pour ne pas dire « secrets », va nous effleurer l'esprit, à tort ou à raison, selon l'imagination de chacun de nous.

C'est au cours d'un de ces exercices radio, que je vais avoir à m'affronter à l'encadrement. J'ai été désigné à mon tour comme responsable du petit groupe. L'après-midi s'avance, le temps semble vouloir se gâter. En Corse, nous aurons à le vérifier très souvent, les orages arrivent vite et sont souvent d'une violence exceptionnelle. L'orage est là sur nous, les nuages couleur de plomb obscurcissent la lumière du jour, les éclairs commencent à illuminer le décor hallucinant. Nous sommes sous les sapins, la pluie s'abat en véritables trombes d'eau nous transperçant jusqu'aux os. Soudain je réalise, nous sommes installés sous les arbres, l'antenne fouet du poste se dresse tel un paratonnerre pointant vers le ciel, la situation devient dangereuse. Il faut dégager au plus vite, replier l'antenne, quitter le couvert des sapins. De toute façon les liaisons sont interrompues, les autres postes ne répondent plus. L'orage redouble de

violence, et je prends l'initiative en tant que chef désigné du groupe, de ranger le matériel et de dégager au plus vite. Le caporal qui nous encadre n'est pas du tout de cet avis et nous ordonne de rester. Alors je pousse ma gueulante, s'ensuit un échange de propos très vifs mais brefs :

— Moi aussi je suis caporal, lui dis-je, je prends mes responsabilités, on dégage.

— On en reparlera, me lance le caporal menaçant.

Les camarades sont de mon avis et, devant l'unanimité du groupe, le caporal n'insiste pas. Rapidement nous rejoignons les camions stationnés à quelque deux kilomètres, où nous retrouvons les autres groupes qui ont eux aussi évacué leur position. De retour au camp je m'attends à subir les foudres hiérarchiques. Mais rien ne se passe, le caporal a dû faire son rapport pourtant !

C'est à la lumière de cet incident, que je prendrai conscience de l'attitude de l'encadrement, qui doit avoir une autre façon de nous juger et de nous noter. Privilégiant les initiatives individuelles prises à bon escient, la capacité instinctive à prendre une décision rapidement, quitte à en discuter ultérieurement. Et ça, c'est une situation tout à fait nouvelle pour nous, qui avons été habitués à subir, sans broncher, une discipline drastique, implacable. Je ne veux pas dire pour autant que celle-ci a disparu, pas du tout, elle reste le pilier principal de l'architecture militaire. Mais on commence à sentir comme un je-ne-sais-quoi de différent, c'est un sentiment très ténu qui s'amplifiera au fil des mois à venir. On ne peut pas à la fois exiger de nous une obéissance aveugle, et nous demander de développer une capacité de réflexion individuelle nécessaire à la compréhension, à l'accomplissement des tâches très particulières qui nous sont demandées.

Je crois me rappeler que nous avons tous signé un document individuel, par lequel nous nous engageons au secret absolu inhérent à la fonction d'opérateur radio. Ce document mentionne les peines encourues en cas de manquement grave, en temps de paix et en temps de guerre. En complément de cette professionnalisation du métier de radio, nous abordons l'étude détaillée de la théorie de propagation des ondes hertziennes, qui sont une vibration électromagnétique de longueur variable. En graphie on utilise surtout les ondes courtes, permettant des liaisons de longue distance par réverbération sur les couches de la haute atmosphère. Nous apprenons à calculer la longueur d'une antenne filaire, en fonction de la gamme d'ondes utilisées. Ces connaissances théoriques et techniques m'intéressent au plus haut point, motivant chez moi une

attention et une écoute très soutenues à l'enseignement qui nous est dispensé. Nous acquerrons une connaissance très pointue du matériel émetteur-récepteur, par l'étude des schémas électriques des différents étages de production du train d'ondes, et des étages d'amplification du signal. Une des épreuves de l'examen porte sur la connaissance des matériels, la capacité à identifier la nature d'une panne, et à y remédier. La notation qui s'ensuit est d'ordre binaire, ou ça marche et c'est la note maximum, ou ça ne marche pas et c'est un zéro pointé.

Nous abordons l'étude des différents moyens de camouflage ou de codage d'un message selon son degré de confidentialité. Le « slidex » est un des moyens prévus pour camoufler les mots ou membres de phrases. Il n'est pas utilisé pour camoufler la totalité d'un message, le recours au chiffrement étant préférable. C'est un système assez complexe, constitué de douze cartes dédiées à des domaines précis. Par exemple : carte n°1 « reconnaissance », carte n°2 « 2e bureau ou renseignement », carte n°5 « artillerie », carte n°11 « appui aérien », carte n°12 « armes spéciales ». Chaque carte, pour faire court, comporte un nombre précis de colonnes et de rangées, un système de curseurs et deux clés, une horizontale une verticale. C'est un système éminemment compliqué dont je n'aurai pas à me servir en Algérie. J'utiliserai une tout autre méthode pour chiffrer les messages à destination du C.C.I. classés « top secret ».

Formation des élèves gradés

Les jours, les semaines s'écoulent ainsi, très chargés. En parallèle à la formation radio nous suivons une instruction d'élèves gradés, futurs sous-officiers, qui auront des responsabilités d'encadrement en activités opérationnelles en Algérie. Cette instruction dite E.P.M. (Education Physique Militaire), porte sur l'étude de la pédagogie nécessaire aux futurs gradés, dans l'accomplissement des missions d'encadrement. Cette pédagogie s'élabore à travers des leçons dites de plateau, conduites en plein air par chacun d'entre nous à tour de rôle. En relisant mes fiches de l'époque, je retrouve la toute première qui résume bien l'essentiel de cette instruction, la voici reproduite texto :

FORMATION PÉDAGOGIQUE E.P.M.

-

But : faire de l’homme un combattant.

a) en l’habituant à vaincre les obstacles du terrain.

b) l’assouplir en fortifiant ses muscles.

L’Education Physique Militaire comporte 3 parties.

1-L’éducation physique générale.

But : développement de :

a) souplesse.

b) force.

c) résistance.

2-L’éducation physique au combat, 2 techniques :

a) entraînement au terrain (parcours du combattant)

b) combat rapproché (armes d’assaut, armes blanches)

3-L’éducation physique sportive.

a) pentathlon militaire.

b) pentathlon de masse

c) natation

d) athlétisme

e) contrôle des livrets d’instruction.

Les leçons de plateau sont toutes organisées sur le même schéma :

Une prise en main, généralement une marche de quelques minutes.

Une mise en train, comportant différents exercices de déplacements portant sur la quadrupédie. Puis la leçon proprement dite, comportant des thèmes d’exercices tels que, sauter, équilibre, lever, porter, lancer, attaque et défense, parcours. Ces différents exercices changent à chaque leçon, tous orientés vers le développement de la force, de l’agilité, du combat d’opposition

deux à deux, et les rituelles séances de pompes. Enfin la séance se termine par le retour au calme, par la marche et, invariablement par le chant en groupe.

L'élève gradé est jugé sur des qualités précises : autorité, valeur physique, connaissances techniques et pédagogiques.

Autorité :

par le ton de la voix par la tenue

par un regard énergique.

Valeur physique :

pas nécessairement exceptionnelle, mais suffisante pour l'exécution des mouvements demandés.

Connaissances techniques :

elles s'acquièrent par un travail personnel

par la préparation des leçons à l'aide des fiches.

Connaissances pédagogiques :

permettent d'enseigner une leçon agréablement.

Pour enseigner, montrer :

de face, de profil, de dos si nécessaire, vitesse normale puis vitesse lente. Expliquer en faisant exécuter le mouvement par un aide moniteur.

Voici décliné, sans trop entrer dans les détails, le contenu de cette instruction qui nous occupe beaucoup.

Les sorties dans Calvi sont rares, notre petit groupe se voit régulièrement affecté au désherbage et au défrichage des grands espaces libres du camp. Pelles, râteaux et balais étant nos armes de soldats défricheurs.

Premier contact avec la société corse

Dans les premières semaines un bal est organisé à l'initiative de la municipalité de Calvi, un après-midi dans une salle communale. C'est le premier contact direct que nous avons avec la jeunesse de Calvi et des environs. Premier contact très convenu, sous la surveillance attentive des mères et grands mères qui veillent au grain. Les grands frères sont là également, mais plus en retrait. On aura la preuve très rapidement de cette surveillance, lorsque nous voulons inviter plusieurs fois la même jeune fille. C'est comme ça que ça se passe entre jeunes, dès que l'on commence à ressentir une attirance particulière envers une fille plutôt qu'une autre. La deuxième fois, les Marnas sont en alerte, à la troisième, la jeune fille refuse poliment, on sent qu'elle n'agit pas de son libre arbitre.

En écrivant ces lignes, je ne peux m'empêcher de penser à la chanson de Salvatore Adamo « Vous permettez, Monsieur, que j'emprunte votre fille… ». Mais les jeunes gens ont bien d'autres moyens d'échanger quelques mots en dansant, tout en prenant bien garde de ne pas serrer de trop près la cavalière. Des prénoms sont échangés, des promesses très aléatoires de rendez-vous se négocient, les jeunes filles Corses ont notre âge et ne sont pas foncièrement différentes de leurs sœurs continentales. Elles sont simplement très surveillées et subissent des us et coutumes différents des nôtres. Rencontrées seules quelques instants dans Calvi, elles se confient volontiers, notre langage est le même, leurs aspirations et leurs rêves sont ceux des jeunes filles continentales de leur âge. Elles sont simplement plus prudentes, eu égard aux problèmes familiaux auxquels elles risquent d'être confrontées. La société Corse pèse énormément, fortement marquée par des attitudes insulaires et religieuses très pesantes. Certaines font le rêve de quitter leur île, elles se sentent étouffées, sans avenir intéressant digne de leurs aspirations secrètes. Elles sont tout à fait normales, mais en butte à un environnement familial clanique, austère et très fermé.

Je ne condamne pas en cela la société Corse, je peux comprendre la crainte des mères pour l'avenir de leurs filles, leur chasteté menacée par des jeunes gens non Corses, parachutistes de surcroît, qui inspirent une certaine crainte et qui repartiront un jour ou l'autre sur le continent.

Mais à vingt ans on n'a cure de tout cela, on ne vit pas sur la même planète, c'est la recherche instinctive de l'autre sexe qui nous motive. L'émotion profonde de la rencontre de l'autre, les moments partagés, souvent volés dans la clandestinité. Nous ressentons tous un irrépressible besoin d'affection, nous qui

vivons en permanence dans un milieu d'hommes, de machos, sous les effets du soleil printanier…

Mais que Calvi est belle, avec sa plage magnifique et son petit port de pêche au pied de la vieille ville. Nous sommes en 1959, elle n'est pas encore totalement devenue cette cité balnéaire au port de plaisance gagné sur la plage et la mer. Deux villages de vacances, le « Club Horizon » et le « Club Olympique », sont implantés dans la pinède entre la plage et la route. Constitués de bungalows en bois et de paillotes, ils s'intégrent bien dans le paysage. Calvi et ses ruelles étroites pour accéder à la vieille ville ceinte de hautes murailles, dans laquelle on pénètre en franchissant un porche monumental aux lourdes portes de bois. Les ruelles tortueuses, pavées de grosses pierres arrondies et usées par le temps, conduisent au centre de la forteresse que domine l'église St Jean Baptiste. Les origines de Calvi, selon les historiens, remonteraient au début de l'ère chrétienne à l'époque romaine, détruite puis reconstruite par la République de Gênes, puissamment fortifiée au XVe siècle, puis redevenue Génoise par la suite jusqu'à l'annexion définitive de la Corse à la couronne de France en 1770.

Malheureusement, durant les premiers mois de stage, nous n'aurons pas beaucoup d'occasions d'approfondir notre connaissance de la population Calvaise.

Adieu Sydney

Nous sommes le 14 mai, triste jour pour les amateurs de jazz, nous venons d'apprendre la nouvelle de la mort de Sidney Bechet, qui s'est éteint à l'âge de 62 ans. C'est tout une époque qui disparaît avec Sidney, il était un des jazzmen les plus populaires en France, marié à une Française. Qui ne se souvient de ce concert mémorable à l'Olympia en octobre 1955, à l'occasion de la sortie de son millionième disque. Concert qui avait donné lieu à une gigantesque bousculade et débouché sur un saccage de la salle. Sidney Bechet nous aura fait danser et rêver, sur des airs passés à la postérité, Petite Fleur, Les Oignons, Dans les rues d'Antibes, etc. Je me rappelle très bien avoir ressenti beaucoup de tristesse ce jour-là, tristesse partagée avec deux ou trois camarades.

Scènes de la vie quotidienne

Nous sommes engagés dans un cycle programmé avec minutie et précision, qui ne souffre aucun retard. L'entretien physique a repris, certes pas au niveau atteint à Mont-Louis, mais soutenu, quotidien, ne se relâchant jamais, nous préparant aux stages très physiques qui vont suivre. Par contre la nourriture laisse à désirer, étant les tout premiers occupants de ce nouveau camp, nous essuyons les plâtres. La viande que l'on nous sert donne matière à des discussions animées et passionnées. Les avis sont partagés :

— Je te dis que c'est de la chèvre, affirme l'un.

— Je ne crois pas, rétorque un autre, je pense plutôt à de l'âne ou du vieux mulet.

— Mais non, pas du tout, surenchérit un troisième, vous n'y connaissez rien c'est du mouton !

Cette viande inconnue, régulièrement servie accompagnée de haricots baignant dans la sauce, nous pèse sur l'estomac, donnant lieu à une digestion laborieuse accompagnée de flatulences mémorables. Mais le pire c'est le pain, servi en couronne ; quand il n'est pas rassis et dur, il est très souvent moisi. À tel point qu'un jour, n'y tenant plus, nous poussons une gueulante collective à l'encontre du responsable de l'intendance, qui sera relayée jusqu'au Commandant de la base. Notre protestation a été entendue, dans les semaines qui ont suivi une nette amélioration de l'ordinaire a été constatée, nous n'aurons plus de pain moisi à manger.

Fin juin approche, l'examen pour lequel nous nous préparons est proche. Nous passons de plus en plus de temps à bachoter sur nos classeurs de cours, nous interrogeant mutuellement. Chacun de nous sans exception je crois a envie de réussir, car nous sommes engagés dans un cycle long de formation pluridisciplinaire. Foncièrement nous ne sommes pas militaristes, nous restons des appelés du contingent. J'en veux pour preuve les discussions que nous pouvons avoir entre nous dans des moments de liberté, opinions parfois sévères portées sur tel ou tel aspect de certains comportements de l'encadrement. Mais nous sommes avant tout pragmatiques, nous adaptant au mieux à une situation que nous ne maîtrisons pas. Aucun de nous n'a refusé de suivre cette formation, tout en ne sachant pas très bien sur quoi elle débouchera. Nous sommes un peu dans le brouillard, mais nous avons acquis la certitude de n'être déjà plus comme ces bidasses inexpérimentés, formés en deux mois pour occuper le terrain en Algérie.

Les différents stages qui vont se succéder nous donneront raison et nous éclaireront chaque jour un peu plus, quant à l'utilisation que l'on fera de nous et des compétences acquises.

L'examen du 251/TR/TA se passe au mieux pour moi, j'obtiens une excellente note, me classant dans les tout premiers.

Le petit groupe décompresse à fond on va pouvoir souffler un peu, ce soir on ira dans Calvi arroser l'événement.

Nous allons à nouveau perdre un camarade qui n'a pas réussi, Alain D., victime de l'accident survenu à Mont-Louis lors d'un exercice de combat où il fut blessé aux yeux et aux oreilles. La vitesse de lecture au son étant devenue plus rapide, il ne parvient plus à discerner correctement les signaux radio électriques, faisant trop de fautes sur l'ensemble d'un message. Nous sommes devenus je crois, des opérateurs radio d'un très haut niveau de compétences, capables d'affronter les situations opérationnelles les plus diverses.

Le temps de souffler un peu, et déjà un nouveau stage se présente, dont la nature n'a vraiment plus rien à voir avec le domaine de la radio.

- III -

STAGE HNC
(HARCÈLEMENT NON CONVENTIONNEL)

La formation que nous entamons est spécifiquement axée sur la connaissance approfondie des techniques d'utilisation des différents types d'explosifs et engins de sabotage et de piégeage. Nous allons être encadrés par des spécialistes très pointus dans ce domaine. L'instruction se passe en alternance, une partie théorique en salle et une partie application sur le terrain. D'emblée, nous constatons que nous n'avons pas à faire à un encadrement de « rigolos ». Tout dénote dans l'attitude des gradés, leur façon de parler, d'agir, que le sujet du stage est très sérieux et doit être reçu comme tel. L'essentiel est résumé par le lieutenant, qui nous explique en détail le contenu de celui-ci. Il met fortement l'accent sur le caractère dangereux des exercices et manipulations que nous allons être amenés à pratiquer. Il ne s'agit plus de cartouches à blanc ou de grenades d'exercice au plâtre, mais d'explosifs bien réels. Toute erreur de manipulation, ou toute mauvaise utilisation des matériels se paie cash. L'ambiance guerrière est de retour, nous l'avions un peu oubliée lors du stage précédent, c'est du très sérieux…

Les explosifs

L'explosif est un corps simple ou mélange de corps solides, qui sous l'effet d'une excitation suffisante se transforme en un grand volume de gaz. La vitesse de transformation de l'état solide à l'état gazeux, caractérise les différents types d'explosifs.

Les explosifs dits progressifs, de 2000 à 3500 mètres/seconde de vitesse de transformation, d'une durée d'environ 1/1000 de seconde à effet essentiellement de souffle et de poussée.

Les explosifs dits brisants, vitesse de 4000 à 9000 mètres/seconde, pour une durée d'environ 1/10000 de seconde, à effet de choc et de rupture.

Nous passerons en revue tous les types d'explosifs connus, français et étrangers tels, la mélinite, l'hexolite, la tolite armée etc. Pour tous ces types nous

verrons la composition détaillée, les proportions du mélange, l'aspect sous lequel ils sont disponibles, et enfin leur utilisation potentielle en étudiant leurs effets, en rapport avec l'objectif précis à atteindre.

Parmi les différents explosifs étrangers, nous étudierons surtout les US. Un des plus connus le TNT (trinitrotoluène), très bonne stabilité, insensible au choc, qui nécessite un amorçage particulier.

Le Tétrytol, d'excellente stabilité, insensible au choc, notamment à la balle de fusil.

Un paragraphe particulier est dédié à l'étude du plus puissant explosif français de l'époque, le Plastic. Il se présente sous forme de pains de 500g enveloppés dans du papier paraffiné. Stabilité parfaite à l'air libre et même dans l'eau, ce qui le rend apte à toutes sortes d'utilisations. Autre caractéristique très intéressante, comme son nom l'indique il est très malléable et il peut prendre toutes les formes imaginables lors de son utilisation. De sensibilité très faible il n'est pas dangereux à transporter ; seule précaution à prendre, ne pas le mettre en contact avec le carburant car il se décompose. C'est véritablement l'explosif parfait pour les missions de sabotage. Au cours de sorties d'exercice ou d'opérations en AFN, nous l'utiliserons également en petites boulettes pour chauffer le café le matin, en remplacement des plaquettes « méta » de nos rations individuelles. C'est l'explosif que nous manipulerons le plus au cours des exercices à venir.

Voilà brièvement décrit le programme d'étude des explosifs, auquel nous allons nous attaquer. Ces explosifs ne fonctionnent pas tout seuls, il leur faut différents accessoires appelés « artifices ». Nous avons vu précédemment, que l'explosif a besoin d'une excitation suffisante pour entrer en réaction, c'est le rôle du détonateur au contact de la charge. Il existe différents types de détonateurs selon la nature de l'explosif utilisé. Nous verrons les Français et les Américains. Leur inconvénient majeur est qu'ils sont très sensibles au choc, et doivent être impérativement transportés séparément des charges explosives. Il faut donc les manipuler avec précaution, ils craignent l'humidité et les sources de chaleur. La mise à feu la plus courante est réalisée par l'utilisation d'une mèche lente, de longueur déterminée à l'avance. Cette longueur est fonction du temps que l'on souhaite entre l'allumage et l'explosion, de la topographie des lieux et de la mise en sécurité du groupe. La mèche est allumée soit par allumettes, briquet ou par un autre artifice appelé allumeur. La vitesse de combustion de la mèche lente française est de 1 mètre en 90 secondes. Celle-ci

craint l’humidité et les ruptures invisibles du filet de poudre noire sous la gaine protectrice.

L’angoisse

Il me revient à l’esprit le souvenir d’un fait qui nous a tous marqués profondément. C’est un des souvenirs les plus nets, que je conserve gravés dans ma mémoire.

C’est le début de l’après-midi, il fait très chaud dans la salle de cours ; nous découvrons sur chaque table, un détonateur et un petit bout de mèche lente. Un des gradés s’adresse à nous :

— Vous vous demandez à quoi on va jouer ? dit-il d’un air amusé. Vous savez tous maintenant ce qu’est un détonateur et une mèche lente. Vous savez également que ledit détonateur doit être serti sur la mèche, en général on utilise pour se faire une paire de pinces spéciales.

Puis il marque un temps d’arrêt, comme s’il attendait une réaction. Seul le silence répond à son attente. Nous sommes de plus en plus circonspects et vaguement inquiets. Le gradé reprend :

— Messieurs mettez-vous en situation réelle, vous êtes en opération et vous n’avez pas de pinces pour sertir, ça ne doit pas compromettre la mission.

Puis il ajoute brutalement :

— Vous allez sertir le détonateur avec les dents !...

Stupeur générale du groupe, on connaît tous l’extrême sensibilité au choc du détonateur, on se regarde incrédules. Les visages sont livides. Comme pour ajouter à notre angoisse, le chef ajoute :

— Ne restez pas en paquet, écartez-vous les uns des autres le plus possible ! Pour les maladroits, vous aurez l’occasion de vous faire refaire un dentier aux frais de l’armée.

Comme toujours dans ces situations je sens la poussée d’adrénaline m’envahir, je commence à manipuler le matériel. Surtout ne pas trembler, j’introduis la mèche lente avec précaution dans l’extrémité du détonateur. Je m’arrête un instant et regarde les camarades, nous sommes tous dans le même état, en sueur. J’introduis le détonateur dans ma bouche avec d’infinies précautions et, écrase lentement sous les molaires la partie à sertir. Je

sens le métal s’écraser doucement, je dépose l’objet sur la table. L’opération s’est bien déroulée, je suis soudainement délivré de cette angoisse pesante. On se regarde, pas d’accident tout le monde a réussi. À ce moment, le chef reprend la parole :

— Alors les gars vous avez eu une sacrée trouille, j’ai oublié de vous dire ajoute-t-il d’un air protecteur, les détonateurs sont désactivés, ils ne risquaient pas de vous péter à la gueule !...

L’encadrement éclate d’un fou rire énorme devant nos mines hébétées et déconfites. Puis, brusquement nous aussi sommes pris d’un rire nerveux, inextinguible qui nous submerge par saccades, nous délivrant de l’angoisse… Je suis conscient que nous avons été jugés individuellement, sur nos réactions au cours de l’exercice. Ce n’était pas une plaisanterie douteuse de la part de l’encadrement, mais bien un test programmé pour mesurer nos réactions et notre comportement devant un danger qui pour nous était bien réel. Cette anecdote démontre bien, s’il en était besoin, le caractère très particulier de cette formation. Nous allons apprendre tout au long de ce stage, à vivre et à gérer en permanence les risques potentiels réels de la manipulation des explosifs. Nous allons apprendre la lenteur du geste, la concentration totale sur le moment présent. Les différentes mises en situations réelles nous feront prendre conscience de ce qu’il est possible de faire en toute sécurité, de ce qui est dangereux et, enfin, de ce qu’il ne faut jamais faire. C’est l’école du calme, de la concentration mentale : ici, la précipitation et le nervosisme ne sont pas de mise, sous peine de catastrophes.

La formation est progressive ; les cours théoriques assimilés, nous allons sur le terrain pour une mise en application.

L’accident

C’est au cours d’une de ces applications qu’est survenu un accident sérieux à trois d’entre nous, qui se sont retrouvés pour quelques jours à l’infirmerie. L’exercice en question consiste à mettre en œuvre une petite charge de plastic, à l’aide d’une mèche lente munie d’un détonateur. Nous sommes positionnés sur une ligne, séparés les uns des autres de quelques mètres, par sécurité. Chacun de nous dispose de sa propre charge et lève la main lorsque les manipulations sont terminées. Au signal nous procédons à l’allumage de la mèche lente, et nous courons nous mettre à l’abri derrière un monticule de

terre. Or pour une raison inconnue, et qui le restera, une des charges explose prématurément au passage des trois derniers camarades. Blessés aux jambes, ils ont encore la force et la présence d'esprit de ne pas s'arrêter de courir, car les autres charges vont exploser. Les blessures sont sérieuses, ils ont le bas des jambes ensanglanté, criblé de gravillons et de débris de végétation. Sommairement soignés sur place, ils sont évacués sur l'infirmerie, où ils resteront indisponibles quelques jours. Notre petit groupe, déjà très restreint, vient de subir 30% de pertes. Cet accident jette un certain froid parmi nous, achevant définitivement de nous convaincre de la dangerosité de nos manipulations. Fort heureusement nous n'aurons pas à déplorer d'autres accidents au cours du stage. Et pourtant, les exercices à venir impliquant des charges plus importantes, vont s'avérer autrement plus risqués. Nous allons être initiés et découvrir des mises en œuvre très surprenantes de charges de plastic.

C'est ainsi que nous découvrons la « charge creuse », destinée à percer le blindage des chars. Particularité de celle-ci, elle pénètre le blindage par un petit trou, et son effet de chaleur intense carbonise tout ce qui se trouve à l'intérieur de l'habitacle confiné du blindé. La confection de cette charge est d'une simplicité ahurissante, au regard des dégâts occasionnés. C'est une opération typique de sabotage menée par des commandos, car elle nécessite la dépose de la charge directement en contact avec le blindage. Les différents essais que nous ferons sur une tourelle de char, nous conforteront dans l'idée qu'il vaut encore mieux être fantassins que personnels de chars. Les dégâts à l'intérieur du blindé sont terrifiants, ça nous laisse imaginer le sort que subissent les personnels, prisonniers de leur cercueil sur chenilles.

Autre engin assez terrifiant appelé « charge plate », utilisé face à une troupe à pieds. Charge de plastic confectionnée comme une galette, chargée de grenailles et autres corps métalliques, disposée à hauteur d'homme, qui projette sa charge de grenailles comme autant de projectiles. Ses effets sont dévastateurs sur une troupe, provoquant stupeur et terreur chez l'adversaire, le clouant sur place. Utilisée en embuscade sur des attaques de convois, elle permet d'infliger des pertes sérieuses à l'adversaire, et de retarder une contre-attaque possible, donnant le temps suffisant au commando de se replier et disparaître. Tout comme la charge creuse, sa fabrication et sa mise en action sont d'une simplicité déconcertante.

Les mines

Maintenant que nous maîtrisons bien la manipulation et la mise en œuvre des charges explosives, nous passons à l'étude des mines. Vaste domaine que celui-ci, qui va des plus petites, « antipersonnel » aux plus grosses, « antichars » ; des indétectables, ne comportant aucune partie métallique, aux détectables à enveloppe métallique. De charges variant de 40g à 1 kg pour les antipersonnel, et de 3 à 10 kg pour les anti-véhicules et antichars.

Celles que nous étudions sont les modèles français, américains et russes. L'étude détaillée de la composition et du fonctionnement est vitale pour la suite de notre formation, lorsque nous aborderons les domaines du déminage et du piégeage.

Pour résumer, une mine est un engin composé d'une charge explosive contenue dans une enveloppe métallique, plastique ou bakélite, munie d'un système de mise à feu appelé allumeur. La mine est généralement enterrée et rendue invisible.

Les mines antichars, anti-véhicules sont munies d'allumeurs à pression se déclenchant sous une certaine charge au passage de l'engin motorisé. La charge explosible, de 3 à 10 kg selon l'engin attaqué, est munie d'un allumeur taré pour une charge minimum, selon le modèle utilisé, de 150 à 300 kg. Ces mines sont généralement détectables à l'aide d'une « poêle à frire », nom donné à l'engin par les démineurs. Entre autres modèles, nous étudierons la mine française modèle 48, modèle 51, individuelle, la mine grise, modèle 51. Un modèle particulièrement destiné aux troupes aéroportées, la mine antichar M7 de poids réduit, de l'ordre de 2 kg, utilisée empilée sur une autre, fonctionnant sous une charge minimum de 150 kg. La mine française antichar modèle 48 d'un poids de 9 kg coupe la chenille d'un char.

Nous étudierons également certains types de mines US et russes. L'antichar US M6, poids total 9 kg, explosif 5,4 kg de TNT, déclenchée par un allumeur chimique ; munie d'une poignée de transport elle est destinée aux champs de mines.

Les mines antichars russes TM 35, 38 ,41, TMD 8, poids total 5 kg pour une charge explosive de 2,8 kg.

Ces différents engins s'utilisent en minage de routes, de chemins, sur des itinéraires de déplacement de véhicules, mais aussi sur de grandes étendues de terrains appelés « champs de mines ». C'est le travail d'unités du génie, spécialisé dans les tâches de minage et déminage à grande échelle.

Puis viennent les mines dites antipersonnel, destinées en priorité aux fantassins et aux véhicules légers. De très nombreux types existent, de charge allant de 40g à 1 kg, selon l'usage envisagé. Elles sont utilisées enterrées pour les gros modèles, munies d'allumeurs à pression se déclenchant sous le poids d'un homme ; ou en piégeage de chemins, fonctionnant par allumeurs à traction ou à relâchement, reliés à un fil-piège tendu en travers du chemin.

La grande diversité de ces mines est impressionnante, elle n'a d'égal que l'ingéniosité destructrice de leurs concepteurs.

On trouve la famille des mines bondissantes, composées de deux étages, fonctionnant en deux temps. Le premier, une petite charge explosive contenue dans le pot, déclenchée par le fil-piège, projette à hauteur d'homme la charge meurtrière. Deuxième temps, le second étage relié au premier par un fil métallique, déclenche en bout de course la charge active par l'intermédiaire d'un allumeur à traction. Ce type de mine antipersonnel, utilisé seul ou en champs de mines, cause de terribles dégâts. À la différence de l'antipersonnel enterrée qui peut arracher un pied, celle-ci blesse grièvement à hauteur de la tête et du thorax. D'autres variantes existent, telle la mine « piquet », qui tire son nom du fait qu'elle est déjà à hauteur d'homme, attachée à un piquet. Elle est surtout utilisée en piégeage de chemins et de sentiers en pleine végétation. Tous ces petits gadgets, plus ou moins sophistiqués, vont des US bondissantes M2, M3, M14, aux mines françaises en passant par l'anglaise bondissante MK2, les Russes Shrapnel POMZ 2, PMK 40, mine bouteille PMD. La mine fixe appelée « encrier » et la bondissante APBD 51, sont dangereuses dans un rayon de 50m. D'autres types de mines existent aussi, qui complètent cet arsenal déjà impressionnant. Les mines éclairantes, dont la Française, modèle 50, sont déclenchées par un fil-piège, elles sont destinées comme leur nom l'indique à éclairer de nuit une zone jugée stratégique. Le temps d'éclairement est de 45 secondes dans un rayon de 25 mètres.

Le lecteur pourrait s'étonner de l'importance apportée à l'étude de ces engins, étude détaillée et minutieuse, donnée à des parachutistes : la suite du programme nous confirmera le bien-fondé de cette étude.

Piégeage et déminage

Nous abordons en deuxième partie du stage, l'étude du piégeage et du déminage. Mis en présence de mines, localisées et identifiées, il est parfois

indispensable de savoir les neutraliser en silence. Et là, plus la connaissance de ces engins est étoffée, moins nous courons de risques dans les manipulations de neutralisation. Généralement, dans les cas les plus simples, il suffit de dévisser l'allumeur de mise à feu pour neutraliser la charge explosive. Mais il n'en va pas de même avec certaines mines, qui sont auto piégées et explosent lorsque l'allumeur est dévissé. Elles sont généralement connues, mais faut-il encore les identifier avec certitude. Il est évident que pour des commandos, dont la réussite de la mission et la survie tiennent essentiellement à la discrétion, il n'est pas question de faire exploser ce type de mines. Le problème se complique sérieusement, lorsque l'on aborde le domaine du piégeage.

Dans ce domaine, l'imagination humaine est sans limites. Cela va des systèmes les plus simples aux plus machiavéliques. Il faut absolument avoir déjà étudié ce domaine, avant d'aborder celui du déminage.

Une des façons les plus simples de piéger une mine, est de disposer sous celle-ci une petite charge explosive munie d'un allumeur à relâchement, qui se déclenche à la manipulation de l'engin. C'est l'étude de ce vaste domaine que nous abordons maintenant.

Première leçon en salle, définition de ce que sont les pièges, je reproduis « texto » celle qui nous est donnée :

« Ensemble constitué par une charge explosive, reliée à un dispositif de mise à feu, agencé de façon que tout dérangement dans ce dispositif entraîne l'explosion de la charge ».

L'efficacité d'un piège est conditionnée par le degré d'astuce avec lequel a été conçu le dispositif de mise à feu et, par le soin apporté au camouflage de l'ensemble. Ce piège est mis en place de telle sorte que l'adversaire est naturellement conduit à le faire fonctionner. Simple, varié, il doit être facile à réaliser et à mettre en œuvre. La pose des pièges est une opération délicate qui nécessite une parfaite connaissance du matériel utilisé, une grande maîtrise de soi, de l'ordre et de la méthode. On emploie de préférence des allumeurs comportant un mécanisme de sécurité, qui est retiré après une dernière vérification du dispositif.

À partir de ce chapitre nous entrons dans le domaine du sabotage et du piégeage en tout genre. Domaine qui va du piégeage de mines sur le terrain, aux opérations particulières visant à perpétrer des attentats. Attentats ciblés sur des personnes physiques, personnalités civiles, militaires de haut grade, responsables

politiques ou tout individu jugé suffisamment important, dont la disparition porterait un coup significatif à l’adversaire. On nous apprend également, que toutes ces actions ne sont pas toujours destinées à tuer. Elles peuvent être utilisées dans un but d’avertissement, d’intimidation et de déstabilisation psychologique. Nous sentons peser encore plus le poids de la discrétion et du secret.

Bien qu’appelés du contingent, nous prenons conscience définitivement de subir une formation qui n’a plus rien de commun avec celle enseignée aux autres bidasses. La machine est lancée depuis notre mutation au 1er BPC, nous irons jusqu’au bout des différents stages prévus avant notre départ en Algérie.

Quelques exemples de piégeage, parmi une multitude de manières de procéder.

Piégeage d’un appartement en utilisant un allumeur à pression, dissimulé sous une lame de parquet, sous une table, sous un fauteuil, sous un lit. Piégeage de véhicules, de chemins d’accès à une maison etc. J’arrête ici l’énumération de ces méthodes, certainement obsolètes aujourd’hui. Généralement, les commandos utilisent des artifices catalogués, standards, ce qui permet de se réapprovisionner à la base. Il en va autrement des guérilleros perdus dans la nature, ne pouvant compter que sur eux-mêmes, dotés d’un équipement relativement léger, se déplaçant sans arrêt pour ne pas être localisés. C’est pour cette raison, que nous apprendrons l’art et la manière de confectionner des allumeurs dits de « fabrication locale ». Ces engins appartiennent au domaine de l’imagination pure, leur technologie est très variée.

Les allumeurs à traction qui utilisent une pince à linge, une tapette à souris, ou encore une simple plaque de bois munie de deux lamelles métalliques souples. Les allumeurs à pression confectionnés en utilisant deux plaquettes de tôle, séparées par un papier isolant. Les allumeurs à relâchement ; les allumeurs divers tels ceux à bille ou à mercure fonctionnant au basculement. Puis les allumeurs retard confectionnés en utilisant soit un morceau de sucre se dissolvant dans un liquide, soit une fuite d’eau dans un récipient. Enfin les différents types qui utilisent les mécanismes d’horlogerie (montres, réveils, etc.), permettant de régler avec précision l’heure de la mise à feu.

Un chapitre particulier est réservé à l’étude des grenades, autres que les offensives et les défensives.

La grenade incendiaire par exemple qui s'avère parfois plus rentable que l'explosif dans le harcèlement non conventionnel. Ses effets sont moins localisés, ses origines peuvent paraître accidentelles, sa mise en œuvre ne nécessite pas toujours de moyens spéciaux. Nous étudierons différents types d'incendiaires : l'US WP à base de phosphore munie d'un détonateur et d'un allumeur, dont le rôle est de faire éclater l'enveloppe, dispersant le phosphore en activant la combustion de celui-ci. La grenade française modèle 51 qui fonctionne comme l'Américaine, la plaquette incendiaire US à base de napalm (essence gélifiée). La TH incendiaire qui contient de la poudre de magnésium, d'aluminium et de calorite, provoquant une coulée de matière fondue, capable d'une pénétration de 1 à 2 cm selon l'acier attaqué. Nous verrons beaucoup plus en détail l'étude des incendiaires dites de « fortune » avec confection et expérimentation sur le terrain. Ce domaine concerne notamment le « cocktail Molotov », la bouteille incendiaire française et l'incendiaire au plastic. Tous ces engins dont la composition est très précise, sont très dangereux, donc à manipuler avec précaution. Dernier chapitre sur les grenades, il concerne les « fumigènes » et les « lacrymogènes ».

Comme son nom l'indique, la grenade fumigène a pour fonction de produire un écran de fumée, destiné à dissimuler aux yeux de l'adversaire le déplacement d'une troupe ou d'un groupe de combattants. Et enfin la grenade « lacrymogène » qui a une tout autre destination. Elle permet de diminuer notablement la capacité de réaction de l'adversaire, par son pouvoir suffocant et surtout son action fortement irritante sur les yeux. C'est la grenade utilisée par les forces de l'ordre lors de manifestation de rues ; elle est généralement propulsée à l'aide du fusil lance-grenades. Il va sans dire que pour exploiter les effets de cette grenade, l'utilisateur doit être équipé de lunettes et de masque de protection. Sinon on assisterait à un spectacle étrange et cocasse, donné par les assaillants et les assaillis, subissant les mêmes effets dévastateurs, se neutralisant mutuellement.

Exercices sur le terrain

Ça fait plusieurs jours que nous passons en salle de cours à étudier la théorie, le grand air nous manque. C'est avec plaisir que nous apprenons que les jours prochains les exercices se feront sur le terrain, à mettre en œuvre ce que nous venons de voir.

Le mois de juin est bien avancé, le temps est magnifique, des odeurs de maquis surchauffé viennent nous distraire un moment. Des odeurs de ciste et de myrte aux parfums délicats et enivrants, caractéristiques de la Corse, nous envahissent. C'est avec un plaisir non dissimulé que nous prenons à pied la direction du maquis où se situe la zone militaire du champ de tir. Depuis notre arrivée à Calvi, nous avons touché le poignard commando, sorte de longue dague effilée, pointue et à double tranchant. Nous le portons en permanence au ceinturon, il deviendra pour nous aussi familier que le reste de l'armement. L'usage que l'on en fera est très varié, il servira d'outil de déminage et de piégeage, d'outil d'ouverture des boîtes de conserves, et d'arme pour l'attaque de sentinelles et pour le combat corps à corps.

Le premier exercice du jour est d'apprendre les différentes façons de miner le terrain ; pour mieux maîtriser le chapitre déminage. C'est ce à quoi nous allons nous employer méthodiquement. Pendant des heures, à genoux ou à plat ventre, nous allons creuser des trous dans un sol pierreux et poussiéreux, sous l'implacable soleil. Mettre en place les mines après avoir déposé sous l'engin un piège anti déminage, puis vissé l'allumeur et recouvert et camouflé le tout. Toutes ces opérations sont effectuées sous le regard attentif et critique de l'encadrement. Nous ne sommes heureusement plus à Mont-Louis, où brimades et humiliations venaient sanctionner la moindre erreur ou maladresse. Ici, la remarque ou la critique est constructive et va dans le sens de l'acquisition d'une grande maîtrise de procédure. Savoir dire ce qui a été mal fait, expliquer pourquoi et refaire immédiatement ce qui a posé problème, est le secret de la réussite future. Il est une règle pédagogique de base, qui est de ne jamais rester sur un échec. Nous allons ainsi pendant quelques jours, miner consciencieusement une zone, oublier l'emplacement des mines.

Les jours suivants seront consacrés aux exercices de déminage, localisation et neutralisation des engins. Chacun de nous, à tour de rôle, utilise la « poêle à frire » pour localiser et marquer l'emplacement des engins.

Je suis là, immobile comme un chien d'arrêt devant sa proie, face à l'emplacement supposé d'une mine qui a été localisée. Rien dans l'environnement immédiat ne laisse deviner la présence de l'engin qui a été parfaitement camouflé. Mentalement je me remémore la procédure à suivre. D'abord, une observation globale de l'environnement immédiat, je dois rechercher le moindre indice trahissant la possibilité d'un piégeage. Puis à genoux, je commence à déblayer la terre avec précaution, pour finir de localiser

la mine. Bientôt le sommet de l'engin apparaît avec son allumeur à pression. Je dégage de plus en plus la mine sur le pourtour avec d'infinies précautions, afin d'identifier son type. Imaginez-vous un paléontologue mettant au jour des ossements d'animal préhistorique, et vous aurez une idée de la scène. C'est seulement à ce moment que je peux sans risque dévisser l'allumeur, je ne suis pas en présence d'une mine auto piégée. Je m'arrête un instant, m'épongeant le front ruisselant de sueur. Maintenant il s'agit de vérifier la présence ou non d'un piégeage sous l'engin. Pour se faire, j'utilise le poignard pour donner des coups de sonde précautionneux sous la mine. Ma concentration est au maximum, je sais pertinemment que par maladresse la mine n'explosera pas, mais que j'aurai échoué dans l'exercice et qu'en situation réelle je serai mort. Soudain je devine une résistance, un corps étranger se trouve sous la mine, elle est piégée ! Inutile de chercher à neutraliser le piège, c'est impossible. L'encadrement prévenu, il ne reste plus qu'à extraire la mine à l'aide d'un fil piège, bien protégée par un monticule de terre. À peine levée, le piège explose, il s'agit d'une grenade au plâtre qui m'aurait pété au visage. Dans la réalité, la mine aurait explosé si je n'avais pas détecté le piège.

Certains camarades, après une séance éprouvante de sudation et d'angoisse, ont eu la chance de ne pas avoir à faire à un piégeage. D'autres par contre, plus malchanceux ont déclenché l'explosion d'une mine piquet, située à quelque distance, par l'intermédiaire d'un fil-piège non détecté.

Nous allons ainsi passer plusieurs jours dans la nature, à déjouer avec des fortunes diverses les pièges tendus par l'encadrement. Pièges imaginés par des spécialistes, tellement sophistiqués et machiavéliques, que nous n'en devinerons pas la présence et que nous ferons exploser, en nous prenant le pied dans un fil-piège invisible, ou en écartant du bras une branche gênant la progression du groupe. Nous acquerrons au cours de ces exercices la certitude qu'en matière de piégeage, il faut avoir un sens inné de divination et/ou, beaucoup de chance. Il faut avoir la « baraka ». Heureusement nous avons des moments de détente à l'occasion des repas pris à l'ombre des arbres. On peut se laisser aller, décompresser, se dégager mentalement de la crainte omniprésente. Car il faut en permanence être sur ses gardes, concentré, penser sans cesse aux conséquences d'un relâchement. Ces haltes casse-croûte sont l'occasion entre camarades d'échanges de propos à cent lieux du moment présent. Il y en a toujours un qui a de bonnes histoires à raconter. Entre Parisiens, nous évoquons des souvenirs de la vie civile, que nous avons quittée depuis un an déjà. Un

an, c’est à la fois peu et beaucoup, nous n’avons cessé d’être en formation, en stages. Ces évocations, souvent les mêmes, sont toujours teintées d’une grande nostalgie, de regrets aussi. Chacun de nous a gardé précieusement un souvenir personnel ; pour moi, c’est le dernier ticket de métro qui m’a emmené à la gare d’Austerlitz le jour du départ. Nous sommes trois Parisiens dans le groupe, nos discussions tournent souvent autour des mêmes sujets. Ces évocations peuvent paraître naïves, mais qu’est-ce qu’elles font chaud au cœur !

— Vous souvenez-vous du Tahiti, la salle de bal place Clichy, demande l’un.

— Bien sûr, au premier étage avec son parquet flottant, c’est le bal des secrétaires. J’y suis souvent allé avec mes copains (c’est l’auteur qui parle).

— Et le petit jardin avenue de Clichy !...

— Et le Moulin de la Galette sur la butte Montmartre, alors ça ne vous rappelle pas de bons souvenirs ?

— Il y a trop souvent des bagarres au moulin !

— Et le bal Cadet, et la salle Wagram…

— Ah mon vieux, si je te racontais les occases que j’ai eues au Cadet, tu y rencontres surtout des veuves et des femmes mûres, la quarantaine. Avec elles pas de baratin, si tu plais, tu emballes !

— C’était le bon temps, on n’est pas près d’y retourner.

La voix du sergent nous ramène à la réalité :

— Allez les gars, fini de geindre, on reprend.

Étude d’une opération « homo »

Aujourd’hui nous planchons sur tout ce qui concerne les actions d’attentats, et plus particulièrement ceux visant des personnes physiques. Ce qui revient constamment dans le discours des instructeurs c’est la notion de discrétion, de méthode, de précision dans l’étude d’une mission. Ce type d’action se prépare de longue date, toute action mal montée est vouée à l’échec et à la perte des exécutants. Nous apprendrons comment repérer les lieux, noter les habitudes et les horaires de déplacement de la cible en question. En un mot, connaître à la minute près l’emploi du temps du sujet concerné.

— Messieurs, dit le lieutenant, le problème est le suivant. La cible est un officier supérieur d’état-major, ses protections rapprochées et de deuxième

niveau sont infranchissables. Il utilise divers véhicules à des heures variables, sur des itinéraires différents. Il ne se déplace jamais seul, ses gardes du corps sont présents nuit et jour. L'attentat classique par projectile ou charge explosive est inenvisageable. Vous allez, chacun individuellement, imaginer un stratagème ayant de bonnes chances de réussir. Vous avez quelques heures pour phosphorer sur le sujet.

Puisqu'on ne peut pas l'atteindre directement, me dis-je, il faut l'atteindre par un moyen détourné. L'idée me vient de piéger un objet familier dont il se sert souvent, ce sera un stylo ! Ce projet nécessite de bénéficier d'une complicité intérieure, un personnel de ménage par exemple. Renseigné sur la marque du stylo, il ne reste plus qu'à se procurer le même, le piéger et le substituer à l'original. Ce type d'attentat n'est pas destiné à tuer, vue la faible charge explosive, mais à blesser gravement, créant un sentiment général de suspicion et d'insécurité. D'autres stratagèmes ont été imaginés par les camarades, colis piégés, aliments empoisonnés, lampe de bureau piégée etc. Toutes les solutions imaginées sont discutées par les instructeurs et le groupe, les points forts, les points faibles, les astuces ingénieuses mais simples auxquelles on ne pense pas toujours, tout est décortiqué. Les impossibilités flagrantes, ce qui ne marchera pas, les risques, sont analysés avec argumentaire à l'appui.

Jour après jour on pénètre un peu plus dans un monde surprenant fait de secret, de silence, de non-dit, en marge de la vie ordinaire. Notre psychisme se formate petit à petit, touche après touche, par degrés successifs. Le but avoué de l'encadrement est de faire de nous des agents spéciaux polyvalents pour les missions les plus variées, capables d'initiatives face à des situations imprévues. Le but premier est aussi de nous former pour le théâtre des opérations en Algérie. Mais pas seulement pour cela, j'expliquerai dans un autre chapitre la proposition qui nous sera faite avant d'être libérés définitivement.

Études d'embuscades

Nous approchons de la fin du stage HNC, il nous reste à voir un dernier volet, non moins important que les précédents. C'est celui concernant les embuscades, les attaques de convois militaires motorisés. Ces attaques de type embuscade, sont menées par de petits groupes d'une dizaine d'hommes, très mobiles. La violence de ces attaques, brèves mais intenses, et l'effet de surprise qu'elles provoquent sont les facteurs de réussite. Elles nécessitent un

parfait repérage des lieux, choisis à l'avance, et une préparation minutieuse du timing. Chaque homme du commando connaît parfaitement ce qu'on attend de lui et le rôle de ses camarades. Il connaît en détail le déroulement des événements, l'enchaînement des actions, jusqu'aux modalités du repli. Celui-ci est étudié avec beaucoup de soin, en fonction de la topographie générale des lieux, pour assurer le maximum de sécurité pour le groupe. Des points de ralliement sont prévus, au cas où des éléments viendraient à être séparés par des circonstances imprévues. D'où la nécessité absolue pour chaque individu d'avoir été formé à l'orientation et à la lecture des cartes, de jour comme de nuit. Un individu isolé doit être capable de rejoindre un point de rassemblement ou, dans le pire des cas, la base de départ. Toute la formation a pour but de faire de nous à la fois un groupe homogène, soudé où chacun a un travail bien défini, et aussi des individus capables de se débrouiller seuls par n'importe quel temps, en tous lieux, terre, mer, montagne. Nous verrons dans un prochain chapitre comment nous apprendrons la survie, comment nous serons formés à l'épreuve de l'évasion dans le Désert des Agriates. C'est déjà début juillet, le stage se termine sur un dernier rassemblement. L'encadrement, après les paroles d'usage, nous souhaite bonne chance pour les stages à venir, en espérant que celui-ci a été bénéfique et que nous saurons nous montrer dignes de l'enseignement reçu et des compétences acquises. Pas le temps de souffler beaucoup : dans la semaine qui vient nous nous préparons à changer de casernement. Direction la citadelle de Calvi, où nous nous installons dans la vieille caserne Sampiero.

- IV -

STAGE NAUTIQUE.

BREVET D’INSTRUCTION NAUTIQUE
BREVET D’OPÉRATIONS MARITIMES

Changement radical de décors ! La caserne Sampiero située tout en haut de la vieille ville, sur la petite place centrale tout près de l’église St Jean Baptiste, est presque aussi ancienne que Calvi. Elle est constituée en grande partie d’une grosse tour aux murs d’une incroyable épaisseur, cernée par ce qui reste d’un ancien fossé que l’on franchit sur une passerelle métallique. Les ouvertures sont petites et peu nombreuses, ce qui fait que règne à l’intérieur une pénombre permanente, expliquant l’humidité ambiante qui dégrade les murs. Notre petit groupe s’installe dans ce qui nous semble être une véritable prison, en comparaison du camp Fiume Secco que nous venons de quitter. Nous nous y ferons très bien, d’autant plus que nous n’y sommes que pour les repas et pour dormir. Les activités de la journée se passent sur la base nautique, dans des installations légères construites aux pieds du mur d’enceinte, au niveau de la mer. Et puis, avantage inestimable à nos yeux, nous sommes au cœur même de Calvi. Finies les marches harassantes par la plage pour gagner Calvi lors des quartiers libres. Nous sommes début juillet, les touristes se font de plus en plus nombreux, tous les commerces saisonniers sont ouverts. Les restaurants, les cafés, dont un en particulier « Au son des guitares », très sympa à la chaude ambiance Corse, est fréquenté par des amateurs éclairés. J’y découvre un art du chant nouveau pour moi : les polyphonies, longues complaintes un peu tristes, chantées à plusieurs voix, avec en contrepoint les accords des guitares aux vibrations caractéristiques. Dommage de ne pas comprendre le Corse, j’ai conscience de perdre une grande partie de ce qui fait l’essence même de ces polyphonies. Mais que la société Corse est difficile à pénétrer ! En fin de compte, les quelques rapports que nous pouvons avoir sont d’ordre commercial, les patrons de bars et de restaurants sont assez sympa, mais nous ne sommes quand même pour eux que des clients. À quelques occasions, nous sentons bien que notre présence n’est pas souhaitée, au pire des cas elle est franchement indésirable et on nous le fait clairement

comprendre. Sincèrement, nous, jeunes gens du continent, sommes choqués par certaines attitudes, nous ne sommes pas habitués à ce genre de rapport. Je n'en fais pas une généralité, heureusement, mais quand même, çà et là cette hostilité se manifeste, latente, caractérisant une ambiance générale. J'aime à croire qu'elle est en grande partie due au fait que nous sommes des militaires ! Mais ?… Mais ?

Les épreuves du B.I.N.

Jusqu'à maintenant, toute notre instruction et notre formation étaient basées sur des opérations strictement terrestres. Le stage qui débute sera uniquement axé sur les activités maritimes, nous allons suivre une formation « commando marine ».

Dans un premier temps il nous faut subir les épreuves tests, spécifiques à l'obtention du BIN (Brevet d'instruction Nautique), qui est un préalable à la poursuite de la formation.

Première épreuve : nager au minimum 50 mètres en tenue de combat, casque léger, treillis, chaussures de brousse, fusil de guerre, ceinturon cartouchière et 2 kg de munitions.

Seconde épreuve : nager au moins 20 mètres sous l'eau et remonter un objet immergé par 4 mètres de fond.

Troisième épreuve : en tant que patron, commander une embarcation légère à 5 hommes, propulsée à la pagaie.

Quatrième et dernière épreuve : manœuvrer une embarcation à l'aviron.

Deux camarades vont particulièrement souffrir durant le stage, car à l'incorporation ils ne savaient pas nager. Après quelques séances de piscine à Perpignan, où ils ont appris les rudiments de la natation, à Calvi pas de régime de faveur, ils sont jetés à l'eau sans ménagement.

Les premiers jours sont consacrés à l'évaluation du niveau de performance de chacun, afin de bien nous situer individuellement. C'est certainement indispensable à l'encadrement pour la planification du stage. Les deux camarades apprentis nageurs vont se voir gratifier d'un programme particulièrement chargé. Programme nécessaire à la poursuite du stage et à l'accomplissement des épreuves sans risques exagérés. Pour eux, l'épreuve la plus terrifiante est celle des 50 mètres en tenue de combat. Pour nous, qui savons

bien nager et avons de longues années de pratique, elle s'avère particulièrement difficile. Je suis dans les tout premiers à passer, j'ai pour habitude lors d'épreuves difficiles de me débarrasser au plus tôt de la difficulté. Mon tour est arrivé, c'est quand même une première, jamais je n'ai nagé aussi lourdement équipé. Détail cocasse qui en dit long sur la dureté des épreuves à venir, l'encadrement vérifie que l'on ne triche pas en retournant les poches du treillis, pour gagner un peu de poids. L'épreuve se déroule le long de la jetée constituée de gros blocs de pierres empilés en vrac, servant de brise-lames. Je me jette à l'eau en prenant une inspiration maximum, je sens que je descends de quelques mètres, beaucoup plus que normalement. La remontée me semble durer une éternité, alors qu'en maillot de bain elle se fait naturellement sans effort. Je suis obligé de m'employer vigoureusement, enfin je crève la surface et commence à nager. Impossible de s'allonger à plat ventre, le lestage m'attire vers le bas, j'arrive tout juste à maintenir la tête hors de l'eau pour respirer. Que ces cinquante mètres me paraissent longs ! C'est complètement exténué que je termine et ressors de l'eau en glissant sur les rochers, soulagé d'en avoir terminé. Les uns après les autres, tout le monde y passe, chacun dans son style propre, qui n'a plus rien à voir avec la théorie « nagistique ». L'essentiel est d'arriver au bout de ces cinquante mètres, quelle qu'en soit la manière, mais silencieusement. Puis le tour des deux apprentis nageurs arrive, ils n'en mènent pas large, le visage blême à la limite de la panique, le regard quémandant à notre adresse un ultime secours. Sincèrement nous les plaignons de tout cœur ; à leur place je me demande quel aurait été notre comportement. Le premier se jette courageusement à l'eau, il met beaucoup de temps à émerger, des bulles d'air crèvent la surface. Je suis inquiet, c'est beaucoup trop long, l'encadrement est là, vigilant mais n'intervient pas. Soudain une tête crève la surface, la bouche grande ouverte aspirant goulûment l'air salvateur. Pris de panique le camarade n'essaie pas de nager, il bat désespérément la surface dans des mouvements désordonnés. Un camarade muni d'une longue perche est sur le bord, prêt à la lui tendre. C'est alors que le sergent instructeur intervient, il s'adresse calmement au camarade en perdition :

— Calme-toi, reprends ta respiration, tu n'es pas perdu, on est là, personne ne te laissera te noyer ! Tu ne vas pas abandonner maintenant, alors que tu as fait le plus difficile, tu es dans l'eau ! Tes copains te regardent, tu ne vas pas remonter au bout de la perche comme un poisson pris à l'hameçon.

Terrible action psychologique de l'instructeur qui, dans un premier temps

s'emploie à calmer la panique, puis ensuite va provoquer chez le camarade un sursaut d'orgueil insoupçonné de celui-ci, lui permettant de reprendre sa progression. Il va boire plusieurs fois la tasse mais arrivera à faire la moitié du parcours. C'est complètement exténué, en piteux état qu'il reprend pied sur la digue sous nos chaleureux applaudissements, heureux d'avoir réussi ce qui est pour lui un exploit, et d'avoir évité l'humiliation de l'abandon. Le deuxième est complètement pétrifié par la scène qui s'est déroulée sous ses yeux, il n'aura pas la force de se mettre à l'eau. Deux camarades sont désignés, ils le prennent de chaque côté par les bras et le jettent à l'eau sans résistance. Le même scénario se déroule, remontée panique, même discours de l'instructeur qui joue sur le fait que son copain a réussi, qu'il ne peut pas être le seul à échouer. Lui non plus n'ira pas jusqu'au bout, il réussira néanmoins à nager une dizaine de mètres, à la poursuite d'une perche qui se tend et disparaît à chaque fois qu'il pourrait la saisir. La matinée se termine sur cette première épreuve. Nous regagnons la caserne en remontant à travers un champ de cactus, jusqu'au pied de l'enceinte fortifiée que nous traversons par un passage secret conduisant dans les anciennes salles de garde, pour déboucher au cœur de Calvi. Le repas est dévoré à pleines dents, c'est fou ce que les exercices en mer peuvent consommer comme calories ! L'après-midi sera consacré à la théorie de la navigation à voiles, nous aborderons des notions tout à fait inconnues pour la majorité d'entre nous. Nous apprendrons les différentes allures du bateau en fonction de la direction du vent, naviguer au près pour remonter face au vent, ce qui paraît impossible à des non-initiés, les allures avec vent de travers, petit largue, grand largue et enfin le vent arrière qui n'est pas l'allure la plus confortable. La notion la plus déroutante à nos yeux, incompréhensible au début, c'est d'admettre qu'à la voile il n'est pas possible de tracer une route directe vers l'objectif. C'est pour nous un changement radical de manière de penser, nous devons faire abstraction un moment des repères terrestres habituels, pour lesquels nous avons été bien préparés. En mer, pour se diriger il faut tenir un cap, les distances se mesurent en milles marins, à gauche c'est bâbord, à droite tribord. Nous apprendrons la notion de virements de bords successifs, car il nous faut admettre qu'à la voile, le plus court chemin d'un point à un autre, n'est pas la ligne droite. Il nous faut mettre de côté un vocabulaire de terriens, ne plus parler de ficelles, de cordes, mais de bouts, de drisses, d'écoutes, choquer pour donner du mou et border pour tirer sur une écoute. Nous aurons l'occasion de mettre en pratique ces notions sur des petits dériveurs de type Vaurien. Les quelques sorties en mer que nous effectuons se terminent en général par de franches parties de

rigolade, les chavirements et les mises à l’eau étant courants. En fait, ce chapitre de la formation n’est pas très important, il a pour but essentiellement de nous inculquer quelques notions de base nous permettant de faire face à des situations de survie ou d’évasion, nécessitant le vol d’un bateau. Mais tous nos déplacements en opérations maritimes se feront sur des bateaux pneumatiques équipés de puissants moteurs hors-bords.

Seconde épreuve

Ce matin, seconde épreuve de natation : elle consiste à nager 20 mètres sous l’eau, et à remonter un objet immergé par 4 mètres de fond. L’épreuve se déroule dans le port de Calvi, un ponton en bois de vingt mètres de longueur sur dix de large est amarré au quai, éloigné de celui-ci de quelques mètres pour nous permettre de plonger. Ce qui signifie qu’une fois sous l’eau, plus de possibilité de refaire surface, il faut aller jusqu’au bout. Le parcours accompli, il faut revenir vers le départ en nageant puis plonger en canard pour remonter l’objet immergé. Aujourd’hui l’épreuve peut faire sourire, la natation est très développée et pratiquée par un grand nombre, mais nous sommes en 1959, tout le monde ne sait pas nager et la pratique de l’apnée n’est pas très développée. Plonger à quatre mètres de profondeur requiert des notions d’équilibrage des tympans à la pression de l’eau. Nous apprenons la manœuvre de « Valsalva » pour éviter les accidents barotraumatiques. La majorité du groupe réussit l’épreuve, seuls nos deux apprentis nageurs échouent ; c’est trop demander à des garçons qui n’ont que quelques séances de piscine. Nos évolutions attirent des curieux médusés et admiratifs, il y a déjà beaucoup de touristes en ce début juillet, ils assisteront souvent à nos différents exercices. La présence de spectateurs, surtout de jeunes filles, crée une émulation au sein du groupe générant des attitudes individuelles exagérément martiales. Notre ego enfle sous les regards où brillent admiration et compassion devant notre dur entraînement. Par notre attitude, nous donnons à penser aux gens que nous appartenons à une unité d’élite, les fameux commandos parachutistes, blasés, sans état d’âme, capables de toutes les actions guerrières. L’encadrement joue le jeu à fond, en rajoutant dans les attitudes de commandement. Après l’abrutissement des six premiers mois à Mont-Louis, où nous étions traités comme des « brêles », des « bons à rien », nous sentons que l’action psychologique de l’encadrement n’est plus la même, le but à atteindre est différent. Nous avons fait la preuve que nous étions des parachutistes, nous

avons été sélectionnés sur des critères tout à la fois physiques et intellectuels. Et maintenant nous sommes engagés dans une série de stages très spécialisés qui va durer six mois. L'action psychologique de l'encadrement va porter sur les notions de secret, de discrétion, de clandestinité. Tout au long de ces stages nous allons être formés à cette école qui fera de nous un groupe soudé et homogène, mais constitué également d'individus capables d'agir seuls s'il le fallait.

Troisième épreuve

La troisième épreuve du BIN est la capacité à commander une embarcation légère à cinq hommes, manœuvrée à la pagaie. Cette embarcation est un canot pneumatique type Zodiac. Nous allons à tour de rôle apprendre la succession des ordres à donner et des actions à mener en tant que patron, concernant le gonflage, l'accastillage rudimentaire, la vérification de la présence de la trousse de premier secours, de l'équipement individuel des hommes, leur armement, les gilets de sauvetage du type « Mae West ». La mise à l'eau du pneumatique obéit à une succession d'ordres très précis. Le patron commande les pagayeurs, les manœuvres, il assure la navigation à travers un parcours à effectuer avec des points de passage obligés. Puis il ramène l'embarcation au point de départ, et il rend compte de la mission. Nous serons jugés sur le bon accomplissement de ces tâches.

Dernière épreuve

Quant à la quatrième épreuve celle qui consiste à manœuvrer une embarcation à l'aviron, nous avons tellement galéré dessus que nous connaissons par cœur les ordres et manœuvres à effectuer. Malgré cela, l'utilisation d'une telle embarcation s'avère être d'une difficulté insoupçonnée. Les dimensions et le poids de la baleinière, l'encombrement et le poids des avirons, font que les manœuvres n'ont rien à voir avec le maniement d'un pneumatique. Les ordres doivent être précis et exécutés avec un synchronisme parfait, notamment dans les manœuvres de débordement et d'accostage au quai. La navigation dans le port, encombré d'embarcations, est une source de dangers, les risques d'abordage nombreux. Sur le plan d'eau parfaitement dégagé, il suffit de donner la cadence de nage, de commander les changements de direction, toutes

manœuvres beaucoup plus aisées à réaliser. Ainsi se termine la première partie de l'instruction nautique débouchant sur l'obtention du BIN.

Préparation au Brevet d'Opérations Maritimes

A partir de maintenant, la deuxième partie du stage sera consacrée aux opérations menées par de petits groupes de commandos venus de la mer. Opérations ponctuelles et brèves menées derrière les lignes ennemies, effectuées de nuit à partir d'un sous-marin qui largue le commando à quelques kilomètres de la côte. Le but de la formation est expliqué par l'encadrement au cours d'un briefing général. Il s'agit clairement de faire de nous, en trois semaines, des spécialistes en la matière, capables de débarquer sur une côte rocheuse, une plage, là où on ne nous attend pas. La formation commando, nous l'avons déjà chèrement et douloureusement acquise à Mont-Louis. Reste pour nous à nous familiariser avec l'élément liquide, l'utilisation des matériels marins, tels les canots pneumatiques, les kayaks de mer et autres radeaux.

Nos journées commencent généralement par une mise à l'eau collective en maillot de bain pour un entraînement natation. Le but évident de ces séances est de nous habituer à l'élément liquide, de faire en sorte qu'il devienne aussi familier et naturel que la terre ferme, de nous amener progressivement à passer de l'un à l'autre sans appréhension. Il faut s'habituer à faire des exercices à terre en sortant de l'eau, sans se sécher, ne plus craindre la température de l'eau, de jour comme de nuit. En un mot, devenir des amphibiens, ces animaux mi-terrestres mi-marins. Au cours des trois semaines de stage, nous allons travailler l'apnée par petits groupes de deux ou trois, avec un moniteur. Ces exercices se pratiquent sans masque ni tuba, sans palme aux pieds. Nous ne dépasserons jamais la profondeur de 7 mètres qui semble être, aux dires des moniteurs, la limite de sécurité à ne pas dépasser. Tous ces exercices n'ont pas pour but de faire de nous des champions de natation, mais des combattants qui peuvent un jour se retrouver dans des situations de mise à l'eau, et devoir combattre dans l'élément liquide. Nous nous entraînons à ne pas paniquer lorsque l'agresseur tente de vous noyer en appuyant sur la tête. Il faut se laisser couler sans résistance, puis reprendre l'avantage sur l'adversaire qui généralement reste en surface et ne contrôle plus la situation ne sachant plus où vous êtes.

Les jours s'écoulent bien remplis, le soir venu nous n'aspirons qu'à une

chose, dormir. Ce stage va s'avérer très physique, plus que prévu. La discipline militaire n'est pas oubliée, les occasions sont nombreuses d'écoper de punitions collectives, d'ailleurs elles sont toujours collectives. Car la punition est toujours la même, 1 heure de galère dans la baie de Calvi remplace les pompes de Mont-Louis. La baleinière est une lourde embarcation de bois, armée d'une douzaine d'avirons d'environ 3 mètres de long, sur lesquels nous tirons comme des galériens, sous les ordres du chef de nage qui donne la cadence. Les deux mains crispées sur les avirons, nous souffrons le martyre. Les premiers temps les ampoules apparaissent, très difficiles à soigner en milieu marin, puis au fil des jours l'épiderme va se durcir donnant naissance à une épaisse couche cornée. Nos nombreuses sorties procurent aux estivants un beau spectacle d'évolution de cette baleinière, dans le magnifique décor de la baie de Calvi. L'effort est véritablement intense, il réclame une excellente condition cardiovasculaire, au service d'un important travail musculaire, notamment des bras et du dos.

L'orientation en mer est vitale, elle conditionne la réussite de la mission et la récupération du commando, le coup de main terminé. Généralement la récupération des canots se fait au point de débarquement, ceux-ci sont confiés à la garde d'un camarade. Nous apprendrons à organiser dans les moindres détails le déroulement d'une mission, la répartition du rôle de chacun dans le commando. C'est-à-dire, étude des cartes et photos aériennes de la zone concernée, prise de repères visuels, minutage et repérage des différents parcours pour atteindre l'objectif et en revenir. L'heure de départ n'est pas choisie au hasard, elle conditionne l'heure de retour. La mise en place du groupe se fait dans le silence, c'est une des clés de la réussite de la mission, et de la sécurité du commando. Puis vient l'engagement de l'action qui doit être brève et brutale, créant l'effet de surprise chez l'adversaire tiré de son sommeil. Le temps qu'il mettra à prendre conscience de l'attaque et à s'organiser, sera mis à profit par le commando pour terminer la mission et décrocher. Le repli s'effectue dans le calme et dans l'ordre prévu, chacun des hommes sait ce que les autres attendent de lui. Les consignes sont strictes, tout blessé doit être impérativement ramené, tout mort également, dans la mesure où ça ne met pas en péril la sécurité du commando.

Le Zodiac

L’entraînement va se durcir, tous les exercices se pratiquent en mer dorénavant. Ce matin en arrivant sur la zone de mise à l’eau, nous découvrons un énorme zodiac équipé de deux puissants moteurs hors-bord, qui nous attend doucement ballotté par les ondulations d’une mer d’huile. Une information concernant l’exercice nous est donnée. Les consignes de sécurité habituelles sont rappelées, puis suivent celles particulières à l’exercice.

Le lieutenant s’adresse au groupe :

— Globalement l’exercice consiste en une mise à l’eau à partir du Zodiac, à pleine vitesse et à vous récupérer à l’aide de gros anneaux en bois reliés au bateau par un bout. Et, ajoute-t-il, la récupération se fait en dynamique, le Zodiac avançant à petite vitesse. Pour les détails écoutez bien les explications des moniteurs.

Les visages se tendent, l’attention est maximum à l’écoute des explications techniques de l’encadrement.

— En ce qui concerne la mise à l’eau, nous explique le sergent, respectez la procédure, il en va de votre intégrité physique. Je ne veux pas voir de sauts fantaisistes, on n’est pas dans le corps de ballet de l’Opéra.

Cette dernière tirade détend un peu l’atmosphère, mais les rires sont nerveux.

— La position à prendre est celle du fœtus, enchaîne le gradé, le plus ramassé possible, bras collés au corps, mains en appui sur le casque, menton sur la poitrine. Vous montez sur le boudin et saut le plus loin possible, sinon vous serez pris dans les remous des hélices. Pour la récupération, mettez-vous dans l’ordre du départ, accrochez-vous aux anneaux.

Nous nous préparons, la tenue comprend treillis, chaussures de brousse, casque léger bien serré, gilet de sauvetage gonflé. L’embarquement est discipliné, quatre de chaque côté du zodiac assis sur les boudins, tenant en main la ligne de vie, gros cordage qui court le long du bateau. Les moteurs se mettent en marche du premier coup, les matériels sont entretenus avec rigueur et réagissent à la première sollicitation. Départ à petite vitesse pour s’éloigner du bord, puis montée progressive en puissance. Maintenant les moteurs sont à plein régime et rugissent furieusement, le bruit est infernal. L’avant du bateau prend le vent et se soulève sous l’effet de la propulsion. Les chocs répétés de la coque sur l’eau donnent l’impression que celle-ci durcit comme du béton. L’impression de vitesse au ras de l’eau est surprenante, je l’estime aux environs de 50 à 60 km/heure. Je sens l’adrénaline monter en moi, je me concentre au

maximum. Après un virage terrifiant, une seconde ligne droite et un deuxième virage, nous sommes dans l'axe de largage. Celui-ci commence, deux par deux, un de chaque côté, nous voyons les premiers rebondir sur l'élément liquide puis disparaître. Chaque saut est commandé par un « Go ! » tonitruant du sergent. « Go ! », « Go ! » C'est mon tour, tout se passe très vite, le choc au contact de l'eau est plus que surprenant, il fait mal au dos. Puis c'est l'immersion, les yeux grands ouverts, je suis entouré d'un énorme bouillonnement, de l'eau rentre dans mes narines, enfin le retour en surface. Je me mouche puissamment, j'ai les sinus bien lavés ! Le calme soudain me surprend, le bateau est déjà très loin, j'aperçois les camarades régulièrement dispersés sur le plan d'eau. Il ne nous reste plus qu'à attendre le passage du zodiac pour la récupération, opération qui va s'avérer plus difficile que prévu… Le bateau se présente à petite vitesse, les anneaux traînant et rebondissant sur l'eau. Il me revient à l'esprit la consigne, ne pas chercher à attraper l'anneau avec la main, mais engager l'avant-bras jusqu'au coude pour mieux le crocheter. Deux camarades n'ont pas réussi à s'accrocher, tandis que nous remontons à bord, le Zodiac revient vers eux, mais pas assez près pour les remonter.

— Alors les rigolos lance le sergent hilare, qu'est-ce que vous avez foutu ? Allez, à tout à l'heure, petits canards, rentrez à la nage.

Le bateau fait mine de s'éloigner, puis après une centaine de mètres, il fait demi-tour et récupère les deux hommes complètement hébétés. Le lendemain nous souffrirons tous sans exception de courbatures et de douleurs dorsales. Nous répéterons souvent cet exercice, afin qu'il soit parfaitement maîtrisé.

Jojo

Je ne vous ai pas encore parlé d'un compagnon très familier qui partage volontiers nos moments de détente. J'ai oublié le nom qu'on lui avait donné, je l'appellerai « Jojo ». Jojo est un jeune sanglier capturé dans la montagne alors qu'il était tout petit. Élevé au biberon et engraissé avec les restes de cuisine, il aura un an en fin d'année. Il est parfaitement apprivoisé, et nous accompagne dans nos déplacements comme le ferait un petit chien. Il a la déplorable habitude par contre, de creuser des trous dans la terre et de s'y vautrer avec délectation quand nous y mettons de l'eau. Il en ressort boueux, tout crotté et s'ébroue avec

vigueur, de préférence sur nos pantalons de treillis. Régulièrement il est rincé au jet, ce qui n’a pas l’air de lui déplaire. Ce qu’il n’apprécie pas du tout en revanche, c’est de se retrouver tous les matins balancé dans la mer pour un décrassage matinal. Ses cris de colère doivent s’entendre dans tout Calvi. Une chose qu’il affectionne tout particulièrement, est de se faire frotter vigoureusement le groin dans le creux de la main. Il fait tellement partie du décor que le matin, lorsque nous arrivons sur la base, la première chose que l’on fait est d’appeler Jojo. L’encadrement qui ne cherche pas trop à s’attacher à l’animal nous en livre la raison. Jojo n’a pas été récupéré par bonté d’âme, mais pour être engraissé et sacrifié à l’occasion des fêtes de fin d’année. Nous, nous ne serons heureusement plus là pour assister à la mise à mort…

Le kayak de mer

Les journées se succèdent à un rythme soutenu, nous qui nous réjouissions d’être dans Calvi, n’en profitons guère. Entre les exercices de la journée qui nous laissent exténués, et ceux de nuit, rares sont ceux qui ont encore la force de sortir le soir. Avec quelques copains, nous arrivons de temps en temps à prendre une petite heure et sortir dans la ville pour nous changer les idées. C’est généralement toujours le même parcours, le port et ses nombreux restaurants et cafés, où l’on finit par boire un verre, en regardant le défilé des estivants. Certains très bronzés, donc en fin de séjour, d’autres au contraire tout cramoisis par le soleil de Corse qui surprend les imprudents. Nous ne sommes pas peu fiers d’exhiber notre teint superbement hâlé par les longues heures passées en mer. Le soleil de Corse, nous l’avons apprivoisé depuis longtemps.

Aujourd’hui présentation des kayaks de mer, longues embarcations légères très étroites et effilées, de plusieurs mètres de long, à une ou deux places ; munies de pagaies emboîtables. Ils seront le plus souvent utilisés en individuel, la deuxième place servant à loger le sac et l’armement.

Un des tout premiers exercices est d’apprendre l’art du dessalage et du retournement. La stabilité de ces frêles esquifs est toute relative, il faut s’exercer à maîtriser les gestes nécessaires lors d’un chavirement. Une fois installé, il faut savoir que l’on est, en quelque sorte, prisonnier de l’engin, rendu solidaire de celui-ci par le manchon étanche qui s’ajuste au niveau de la ceinture. L’exercice consiste à chavirer volontairement, à faire faire un 360°à l’embarcation après un passage tête en bas, et redresser celle-ci pour la remettre en position de

départ. Plus facile à dire qu'à faire !… À chacun notre tour, nous exécutons la manœuvre, avec une très grande appréhension. L'exercice est périlleux : un camarade se souviendra longtemps de son aventure, il s'est retrouvé la tête en bas en immersion, incapable de remonter à l'air libre. Nous assistons en spectateurs impuissants à ses tentatives infructueuses, il doit paniquer sérieusement, le kayak est agité de mouvements désordonnés. Le moniteur n'intervient qu'à l'extrême limite, d'un geste vigoureux il retourne l'embarcation. Le camarade réapparaît enfin à notre grand soulagement, l'air hagard les yeux exorbités, il a bu une sacrée tasse ! Le gradé, conscient de la gravité de l'incident réagit immédiatement à l'adresse de l'intéressé :

— Alors, qu'est-ce que tu as foutu, tu as voulu faire le malin, tu n'as pas écouté ce que j'ai dit. On bascule en donnant une forte impulsion, puis une fois en dessous on pousse avec la pagaïe pour le retournement.

L'exercice se poursuit, nous le referons cinq, six fois de suite. « Le meilleur moyen de vaincre sa peur », dit le moniteur, « est de recommencer immédiatement un exercice raté ». Par orgueil, le camarade humilié, maîtrisant sa peur, refera comme nous tous cet exercice, il est vital pour lui de rejoindre mentalement le groupe. Sans cette dynamique de groupe, l'émulation qu'elle suscite, combien d'entre nous auraient été capables de poursuivre cette sévère instruction, au physique comme au mental ? Notre petit groupe d'une douzaine d'hommes est parfaitement soudé, la solidarité joue à plein, chacun de nous sachant qu'il aura un jour ou l'autre besoin des encouragements des autres.

Maintenant que nous maîtrisons bien la pratique du kayak, nous partons pour de longues randonnées le long de la côte. C'est une autre image tout à fait différente qui s'offre à nos yeux, une autre Corse vue de la mer, au ras des flots, une autre beauté sauvage. Magnifique côte rocheuse où l'on découvre de petites criques inaccessibles par voie terrestre, petites plages de sable blanc de quelques dizaines de mètres carrés. L'exercice le plus long en distance, effectué sur une journée complète, nous a amenés, après avoir doublé Punta San Francesco, puis Punta Vaccara dans le golfe de la Revelata, sur la plage de l'Alga. Superbe décor de sable et de rochers plongeant dans l'eau translucide couleur émeraude, où règne un calme reposant. Ce sont des moments à caractère surréaliste, qui m'ont marqué profondément. J'oublie quelques instants la réalité du quotidien, ce que nous sommes, la guerre en Algérie. Après avoir consommé nos rations sur la plage, quelques moments de détente nous sont accordés que nous mettons à profit pour nous baigner et nous ébattre comme des

gamins. L’encadrement nous rappelle à la réalité, faisant remarquer avec un brin d’humour, que nous ne sommes pas dans un club de vacances. Les exercices prévus seront effectués. Puis c’est le retour en sens inverse, la fatigue apparaît, nous sommes moins attentifs au paysage. Retour à la base, débarquement du matériel, sortir les kayaks de l’eau, ils sont rincés à l’eau douce, nettoyage des armes, puis débriefing des faits marquants de la journée. Rien n’est jamais parfait, nous avons droit à quelques critiques, mais à la différence de Mont-Louis, elles sont objectives et ont pour seul but de nous améliorer, et non de nous humilier. Ce soir nous dormirons comme des bébés…

Exercice de débarquement

La fin du stage approche, nous préparons un dernier exercice de débarquement de nuit. Le groupe se prépare, s’équipe dans le calme et l’ordre, nous connaissons parfaitement les consignes, les manœuvres à effectuer sans geste inutile. Le silence est d’ores et déjà de rigueur, aucune parole, aucun échange d’impressions personnelles n’est prononcé. Il fait nuit, il doit être aux alentours de vingt-trois heures. Nous portons la tenue de combat, treillis camouflés, casque lourd, rangers aux pieds, musette sur le dos, visage et mains noircis au charbon de bois. L’armement individuel est léger, pistolet-mitrailleur, poignard au ceinturon, dotation de grenades offensives. La mise à l’eau des canots pneumatiques se fait dans le port de Calvi, sous les regards des badauds qui se sont attroupés et qui ont l’impression d’assister au tournage d’une scène de cinéma. Lors du briefing qui a précédé, de brèves informations nous ont été communiquées. Le but de l’exercice : débarquer sur une plage en territoire hostile, pour une mission de reconnaissance et de renseignement, tester les installations de défense et les capacités de réaction de l’ennemi. Nous nous éloignons silencieusement à la pagaie direction plein est. Le site de débarquement est situé de l’autre côté de la baie de Calvi, en direction d’une ancienne tour Génoise qui subsiste encore sur la grève. C’est un parcours harassant de plusieurs kilomètres que nous effectuerons aller et retour. J’ai de la chance, j’ai été affecté avec un autre camarade à la garde des canots, la soirée sera tranquille pour nous. Sitôt débarqués, nous voyons le reste du commando s’enfoncer silencieusement dans la nuit. Nous resterons vigilants, car au retour de l’équipe nous risquons de subir un test d’attaque de sentinelles de la part de celle-ci. Le temps passe, je ne saurais dire combien, plus il passe et plus nous devenons vigilants. Le moindre bruit nous alerte, sans nous inquiéter outre

mesure, car nous avons été entraînés à distinguer un bruit naturel d'un autre occasionné par la progression d'un groupe d'hommes. Soudain le bruit caractéristique d'une brindille sèche qui se brise au passage d'un homme, puis plus rien, le silence retombe pesant. Un mot de passe doit être échangé au retour, nous n'obtenons aucune réponse à la demande d'identification. Dans un même geste nous armons nos PM, prêts à tirer, les consignes sont de ne tirer que sur une attaque visuellement identifiée. L'attente reprend, tous nos sens en éveil dans l'éventualité d'une attaque brutale. Puis à notre grand soulagement le mot de passe est prononcé, test réussi !

Le rembarquement s'effectue sans incident, le long retour à la pagaie commence. Nous savons que plus nous ramons, plus le temps passe, et plus la fin de l'exercice approche. Le groupe débarque en silence, il n'y a plus grand monde sur le port, quelle heure est-il donc, deux heures, trois heures du matin, aucune idée. Toujours le même rituel, rinçage des canots, rangement, nettoyage des armes, bref débriefing à chaud. Puis nous regagnons la caserne rendus silencieux par la fatigue, à travers le champ de cactus familier. La nuit sera courte.

Théorie du saut en mer

Le seul exercice du stage effectué sur la terre ferme, est l'apprentissage de la technique des sauts en mer. Les sauts à terre on connaît : sortie de l'avion, ouverture du parachute, arrivée au sol et roulage sommaire de la voile pour rejoindre le camion. Le saut en mer, s'il est identique dans les deux premières phases, est totalement différent dans la dernière.

Il est vital durant la descente de se dégrafer et se libérer des différentes sangles du harnais, avant l'amerrissage. Sinon c'est la noyade assurée, empêtré dans la voilure et les suspentes du parachute qui vous tombent sur la tête, il va couler en quelques minutes. La technique consiste à se dégrafer, tout en assurant la prise d'une main sur un élévateur, pour se retrouver seulement assis sur la sangle fessière. Le fin du fin est d'estimer au mieux la distance à la surface de l'eau, et de lâcher le parachute dans les trois ou quatre derniers mètres. L'appréciation de la hauteur est primordiale, il ne faut pas lâcher trop tôt et faire une chute d'une vingtaine de mètres, auquel cas la réception serait très, très dure. Une fois dans l'eau on se laisse couler de quelques mètres, ce qui permet de nager hors de la zone d'amerrissage du parachute qui s'étend en

corolle. Nous passons tous, à chacun notre tour, sur un portique équipé du sac dorsal du parachute suspendu par les élévateurs. Après équipement et fermeture des différentes sangles nous répétons dans l'ordre, le dégrafage du mousqueton de poitrine et des deux cuissards. Assis sur la fessière, il suffit de lâcher l'élévateur pour se libérer totalement du parachute. L'exercice est effectué dans un temps donné, chronométré par le moniteur.

Nous sommes à la mi-juillet, le stage nautique se termine, nous recevrons plus tard le diplôme du « Brevet d'Opérations Maritimes ». Je quitte avec une certaine nostalgie son ambiance particulière, mais riche d'une somme de connaissances nouvellement acquises au cours de ces quelques semaines. Il nous a permis une fois de plus, de mieux nous connaître, augmenter notre capital physique et notre force mentale.

Nous allons quitter Calvi et sa vieille caserne, pour Corte au cœur des montagnes corses. D'un stage nautique, nous allons passer sans transition à un stage « montagne ».

- V -

CORTE

STAGE MONTAGNE

Un peu d'histoire

Le jour du départ est arrivé, les paquetages sont bouclés, un gros sac à dos et un sac marin en toile de jute gris : direction Corte pour le stage « montagne ». Nous sommes tous quelque peu impatients à la perspective de changer d'air, d'instruction et d'instructeurs, l'encadrement est différent à chaque stage. Nous allons nous rendre à Corte en empruntant le chemin de fer corse, c'est tout un programme. Ce périple, car s'en est un, mériterait d'y consacrer un chapitre à lui tout seul.

Il existe quelques trains de légende de par le monde, le « Trans-Europe-Express », le « Transsibérien » et quelques autres. Le train corse mériterait d'être classé au patrimoine national, il me rappelle le petit train jaune de Mont-Louis. Qui n'a jamais pris, ne serait-ce qu'une seule fois, ce train, se prive d'une partie importante de la spécificité de l'île de Beauté ! Seule voie de communication ferroviaire, ce train à motrice Diesel relie Calvi à Bastia via Ponte Leccia, et Ajaccio via Corte. Constitué, selon la saison de trois ou quatre wagons rouges et jaunes, il circule la plupart du temps sur une voie unique et étroite, un mètre entre les rails.

Nous prenons place dans un wagon au confort plus que Spartiate, assis sur des banquettes en bois à armature métallique. Le raid aventure commence !

Première étape, Ile Rousse, en longeant le bord de mer ; sur ce parcours le train s'arrête à la demande des voyageurs qui descendent ou qui montent. Après Ile Rousse, Belgodère, les choses se gâtent, le tracé de la voie est tributaire du relief montagneux, c'est une succession ininterrompue de tunnels. Nous sommes brutalement brinquebalés de droite à gauche et retour à chaque courbe, incapables de se parler sans crier, tellement le bruit de ferraille est assourdissant. Imaginez-vous un train miniature, que l'on offre aux enfants pour Noël. Ça me rappelle la Foire du Trône et son train fantôme. Ça se calme un peu

passé le col de la Croix, altitude 513 mètres. La voie serpente le long de la rivière Navaccia et de la N 197 jusqu'à Ponte Leccia, seul nœud ferroviaire qui assure les correspondances pour Bastia et Ajaccio. Nous changeons de train pour Corte, et le voyage reprend plus calme. Le train chemine dans la vallée du Golo, le long de la N 193 reliant Bastia à Ajaccio. C'est une vallée encaissée, dominée par quelques sommets remarquables, Cima de l'Orzale 1121 mètres, Cima al Cucco 1168 mètres, plus proche de Corte le Monte Tombani 1062 mètres. Coté est, on peut voir la magnifique forêt de Pineto qui annonce la Castagniccia. Le paysage est un ravissement pour le regard, il y a à peine quelques heures nous étions au bord de la mer, maintenant nous sommes dans un tout autre monde. Le dépaysement est total, aux stations balnéaires du littoral tournées vers le tourisme, se substituent les petits villages de montagne avec leurs habitants caractéristiques. Les femmes tout en noir, vêtues de longues robes, les cheveux noués en chignon recouverts d'un châle ; les hommes avec leurs larges ceintures de toile faisant plusieurs tours, coiffés d'un chapeau noir à larges bords. Les petits ânes à l'allure indolente, jamais pressés, mais qui assurent vaille que vaille le transport des marchandises les plus diverses, sans jamais se plaindre.

Je ne résiste pas au plaisir de rapporter une histoire corse, au sujet de l'utilité des ânes. C'est Tuticcelli qui s'adresse à un continental et lui demande :

— Comment faites-vous pour tracer une route, chez vous ?

Celui-ci lui répond tout fier et quelque peu suffisant :

— On fait venir un ingénieur qui, après de savants calculs, établira le tracé de la route.

Et Tuticcelli de lui demander :

— Et si vous n'avez pas d'ingénieur ?

Le continental interloqué ne sait que répondre.

— Eh bien, nous, Monsieur, on lâche un âne dans la nature, et là où il passe, on construit la route !

— Et si vous n'avez pas d'âne, rétorque le continental ?

— Alors on fait venir un ingénieur, lâche sentencieusement Tuticcelli !

Je ne réponds pas de l'exactitude du dialogue, mais la substance même de l'histoire est respectée.

Le train ralentit puis s'arrête dans un dernier crissement de freins en gare de

Corte. Nous débarquons, lourdement chargés, un camion est là qui attend.

Corte, cité hautement historique à plus d'un titre dans l'histoire de la Corse, constituée d'une ville haute, dominée par sa citadelle juchée sur un piton d'une centaine de mètres qui paraît en équilibre instable. Puis la ville basse, construite autour du Cours Paoli, véritable centre de vie et cœur de la ville. Corte se situe au confluent du Tavignano et de la Restonica, elle est bâtie sur une colline entourée de gorges et de montagnes, Punta di U Corbo 802 mètres, Punta di Zurmulu 936 mètres, vers le nord ouest Punta Finosa 1885 mètres.

L'histoire de Corte est inscrite dans le passé séculaire de la Corse. Elle fut capitale éphémère de l'île de 1755 à 1769, période administrée par Pascal Paoli qui en fit le siège de son Gouvernement de la Nation Corse. Il fit voter une constitution, basée sur les théories de Montesquieu, séparation des pouvoirs et souveraineté du peuple. C'est lui qui créa l'Université de Corte.

C'est dans cette cité tellement riche d'histoire que nous débarquons avec armes et bagages, nos rangers et notre béret rouge. Autant que l'on puisse en juger sur une première impression, les Cortais semblent parfaitement indifférents à notre présence. Mais ils semblent tellement indifférents à tout ! Nous prenons la route qui conduit à la caserne située à l'extérieur de la ville sur la N 193, après avoir traversé le Tavignano et la Restonica. Les lieux sont un peu austères, assombris par la montagne environnante, cela nous change énormément de Calvi et son bord de mer.

Le premier contact avec l'encadrement du « Centre d'instruction Montagne » est bon. Le lieutenant nous reçoit et nous explique brièvement le pourquoi du stage et le programme qui nous attend. Nous devons être aptes à manœuvrer sur tous les terrains et environnements possibles. Après les secteurs terrestre et maritime, nous allons être formés aux techniques du combat en montagne. L'essentiel de l'instruction va porter sur l'accoutumance au milieu montagnard, à la température qui peut chuter d'une dizaine de degrés en un quart d'heure à l'occasion d'un orage. Nous allons nous habituer à l'équipement et à l'habillement adaptés à ces conditions particulières, apprendre un vocabulaire spécifique et l'utilisation de matériels particuliers, tels les différents cordages, les anneaux et mousquetons, les pitons, piolets, crampons à glace et les skis. Tout cela sans perdre de vue que nous ne sommes pas des touristes, mais avant tout des combattants à qui l'on demandera l'endurance nécessaire à l'accomplissement de raids avec équipement et armement. Le lieutenant termine

son exposé en nous souhaitant un bon stage.

De retour dans la chambre, les commentaires sont unanimes sur la bonne impression que nous laisse l'encadrement. La discipline sera cool et bienveillante, plutôt axée sur l'attention portée aux enseignements et à la réussite des épreuves auxquelles nous serons confrontés. L'encadrement est constitué de professionnels de la montagne, chamoniards pour quelques-uns, guides de haute montagne.

Apprentissage de l'escalade

Les premiers jours sont consacrés à l'étude des différents matériels spécifiques aux raids en montagne. Le piolet, outil à tout faire, d'un côté son pic utilisé pour les progressions sur pentes verglacées, de l'autre le talon qui sert de marteau pour enfoncer les pitons dans la paroi rocheuse. Il est aussi un recours efficace pour se freiner et s'arrêter, lors d'une glissade malencontreuse sur une pente neigeuse. Nous verrons les techniques de déplacement en cordée, sur de fortes pentes neigeuses.

Les premières sorties dans la nature sont consacrées à l'apprentissage de l'escalade de parois rocheuses verticales. De moindre difficulté les premiers jours, elles iront vers des parcours de plus en plus techniques, durs et sélectifs. Je me rappelle bien la première paroi balisée, repérée d'un numéro, elle se situe très près de la route qui serpente dans les gorges de la Restonica. De petite difficulté, d'une hauteur d'environ 15 mètres, nous l'escaladons en tenue légère, équipés du harnais de sécurité qui nous relie à la corde d'assistance. Assistance assurée par un moniteur qui se tient au sommet de la paroi, et qui laisse très peu de mou à la corde, en cas de chute. Nous pensions naïvement être capables de grimper sans trop de difficultés, quelle n'est pas notre surprise, passés les premiers mètres !! Certains se sont lancés sans étudier le parcours, sans observation de la paroi : les premiers blocages se produisent à mi-hauteur. La recherche de prises est hasardeuse, par réflexe de survie, le grimpeur se colle à la paroi, ce qui aggrave encore la situation. Il y aura quelques débuts de chutes par lâcher de prises, vite stoppées par le moniteur.

Mais quoi qu'il arrive il faut reprendre l'escalade, pas question de renoncer et redescendre au pied de la paroi. Ce jour-là, j'assisterai à la terrible épreuve subie par un camarade, il grimpe à ma droite, deux mètres environ nous séparent. Concentré que je suis je ne remarque pas qu'il peine beaucoup, soudain

je l’entends me dire d’une voix blanche :

— Je ne peux plus, je ne bougerai plus, j’ai le vertige !!

Je le regarde, il s’est immobilisé pris de peur panique, collé à la paroi comme une sangsue. Son visage est livide, de grosses gouttes de sueur ruissellent. J’arrête ma progression, et je commence à lui parler, j’essaie de le calmer, mais en vain, il est scotché au rocher. Le gradé qui l’assure a l’habitude de ces situations, il me demande de rester à sa hauteur, puis il entreprend de le ramener à la raison. Le dialogue va bien durer une à deux minutes qui paraissent une éternité, je commence à tétaniser sur mes appuis, il faut que je reprenne la progression. Enfin, le camarade un peu calmé, dans un sursaut de courage inouï, réussit à reprendre l’escalade. Trempé de transpiration, il termine son calvaire exténué, et prend pied au sommet ; il lui faudra une dizaine de minutes pour recouvrer ses esprits.

Cette première expérience nous aura tous marqués, par la difficulté de l’escalade : nous découvrons que c’est une véritable discipline sportive, qu’il nous faudra dominer patiemment et calmement. Cette épreuve a permis à l’encadrement de porter un premier jugement sur chacun de nous, sur nos capacités, nos faiblesses, et d’identifier ceux qui auront plus de mal à suivre l’instruction. Le briefing qui suit est très instructif, en quelques phrases le lieutenant résume la situation.

— Comment avez-vous trouvé cette première prise de contact ? nous demande-t-il. Certains ont eu des difficultés. Ne vous formalisez pas, ça arrive souvent, vous êtes là pour apprendre. Vous réussirez car nous sommes là pour cela. Je rappelle les principes de base :

1 – observez la paroi, représentez-vous mentalement le parcours que vous allez suivre.

2 – Vous avez quatre points d’appui, n’en lâchez qu’un à la fois.

3 – Ne vous collez pas à la paroi.

4 – Pour ceux qui sont sujets au vertige, ne regardez pas en bas.

Ces quelques principes de base énoncés, il termine en disant, qu’il y aura quand même du boulot pour quelques-uns.

Les jours passent, tout entiers consacrés à la maîtrise méthodique de l’escalade, sur des parois de difficulté croissante. C’est ainsi que nous verrons les techniques de passage de failles verticales ou obliques, en opposition, tirer

sur les bras pousser sur les jambes. L'escalade à l'intérieur de cheminées naturelles, toujours en opposition pieds et dos, les mains en appui sur la paroi. Puis les passages en surplomb qui requièrent beaucoup de technique et de sérénité. Enfin la descente en rappel reste l'exercice le plus impressionnant, surtout au départ lorsqu'il faut se retourner dos au vide pour amorcer la descente en laissant filer la corde. Une bonne semaine a été nécessaire pour acquérir une certaine maîtrise de l'escalade, maîtrise suffisante pour faire face aux situations auxquelles nous pourrions être confrontés.

Maintenant toutes les sorties se font en tenue de combat, avec musette et armement. Nous partons la journée pour de longues randonnées en montagne, avec des parcours d'escalade. Je mesure combien il était nécessaire d'acquérir une bonne compétence de base, car avec sac et armement c'est une tout autre dimension. Nous parcourrons ainsi de nombreux kilomètres, sur des terrains difficiles, accidentés, par tous les temps. C'est au cours d'une de ces sorties, que je vais être confronté à un incident qui aurait pu se terminer en drame. Lors de passages d'escalade, le premier est toujours un moniteur qui ouvre la voie et assure le suivant, et ainsi de suite avec tout le groupe. C'est à mon tour d'assurer le camarade suivant. Je me tiens debout à l'aplomb de la paroi sur une petite plate-forme, la corde dans la main gauche passe sur l'épaule reprise par la main droite en arrière, l'extrémité est nouée sur une pointe rocheuse. Le camarade commence son escalade, tout se passe bien, au fur et à mesure de sa progression je tire la corde de manière à ne laisser que très peu de mou. Soudain, dans le même temps où j'entends le cri de terreur, je ressens le choc violent de la mise en tension de la corde. Le camarade est un grand gabarit, pesant dans les 80 kg, sous la terrible charge je ne peux pas rester debout, je m'assois et m'arc-boute désespérément. Je sens mes pieds glisser lentement vers le bord de la plate-forme. Le camarade en dessous hurle :

— Alex ne me lâche pas, ne me lâche pas !!

Je réussis dans un suprême effort à me caler les pieds sur une aspérité rocheuse. La situation étant stabilisée, le camarade va reprendre ses esprits. Entre-temps, un moniteur est arrivé, il m'aide à hisser le camarade qui n'arrive pas à retrouver de prises. Son visage apparaît au ras du rocher, il est blême encore sous le coup de l'émotion, il finit de s'extraire et s'assoit lourdement en lieu sûr. Il balbutie quelques remerciements encore très choqué, on le serait à moins. L'encadrement mettant à profit l'incident décide d'une pause générale, on en profite pour manger quelques biscuits et se reposer.

Ces quelques moments de détente me permettent d’admirer le paysage impressionnant qui s’offre à la vue, nous avons une vision panoramique extraordinaire sur les gorges de la Restonica, qui coule dans une forêt de pins. Pins laricio qui s’élèvent tout droit comme de fantastiques chandelles vertes, dressées vers le ciel pour y chercher la lumière. Le site est grandiose et invite à la rêverie. Chaque jour, nous sortons pour de longues marches harassantes, par tous les temps. Le soir venu, les veillées ne durent pas, presque tout le monde est couché avant l’extinction des feux. Ce qui occasionne parfois de brefs échanges menaçants, entre ceux qui veulent dormir et les derniers bavards. Mais globalement l’ambiance est bonne au sein du groupe, on se serre les coudes dans les moments difficiles, faisant preuve d’une chaleureuse solidarité.

L’altercation

À ce propos, il me revient à la mémoire un incident sérieux survenu entre un camarade et un chauffeur, je crois, que nous ne connaissons pas. Situation classique entre deux individus se confrontant sur des points de vue opposés, qui généralement se termine sur un consensus ménageant la susceptibilité de chacun. Mais tel n’est pas le cas cette fois-ci. Il faut dire que notre camarade, de petit gabarit physiquement, ne se laisse jamais impressionner quel que soit l’opposant. Il a toujours quelque chose à répondre et veut toujours avoir le dernier mot, ce qui énerve forcément. Son interlocuteur est costaud, beaucoup plus grand, plus lourd, il toise le camarade d’une manière condescendante, sûr de lui. C’est l’éternelle scène, David contre Goliath. Les conversations alentours ont cessé, on commence à s’intéresser à l’altercation qui prend des proportions alarmantes. Le camarade n’arrête toujours pas, il accepte et nourrit l’escalade verbale qui ne peut conduire qu’à l’affrontement physique. Le grand costaud, vexé sans doute de ne pas maîtriser la situation, a le réflexe classique de vouloir s’imposer par la force. Le camarade qui n’a pas l’air impressionné, tient tête et ne recule pas devant l’autre qui a fait un pas en avant. Poussé à bout, le costaud provoque son adversaire :

— Allez, viens dehors, on va s’expliquer entre hommes.

Évidemment le camarade ne peut plus reculer, il donnerait l’impression de se dégonfler. À ce moment le groupe fait bloc, on entoure les protagonistes. Il y a quelques costauds dans le groupe ; Claude, ancien boxeur s’interpose

physiquement, s’adressant à l’autre il lui fait remarquer :

— C’est trop facile mon vieux de t’en prendre à un plus petit que toi, si tu veux vraiment te battre, c’est avec moi que ça se passera.

Il y a un moment de flottement, on sent que tout peut arriver, puis l’extrême tension retombe, chacun disant que ça ne vaut pas la peine de se battre pour des conneries. Mais au fait, quel était le sujet de leur différend ? On ne le saura jamais. Pendant de longues minutes, bien après l’incident, le camarade nous expliquera suite à nos reproches concernant son entêtement, la psychologie qui le guide dans ce genre de situation. C’est sa théorie du plus faible, ne jamais laisser l’avantage à l’autre, argumenter sans cesse, réoccuper le terrain abandonné par l’autre, donner l’impression d’une absence de peur et d’une farouche détermination. Et ça marche la plupart du temps, l’interlocuteur finit par se lasser devant ce moulin à paroles, il préfère abandonner en rigolant. C’est quand même un cas ce camarade !!

Les jours passent rythmés par les quelques servitudes militaires, les corvées, le rituel de la montée des couleurs le matin et de l’amener de celles-ci le soir. Le début de la journée est un moment que nous apprécions, elle débute toujours par un parcours de cross, le plus souvent le long de la Restonica. C’est à chaque fois un émerveillement devant tant de beauté, ce torrent de montagne aux eaux translucides et tumultueuses vient du lac de Melo, altitude 1711 mètres, lui-même alimenté par la fonte des neiges du massif du Rotondo. Il creuse son lit dans les gorges du même nom, donnant naissance à de somptueux points de vue. Tantôt furieux et écumant devant la résistance de la roche, il se calme brièvement le temps d’alimenter des cuvettes naturelles, donnant naissance à de profonds trous d’eau cernés de gros blocs de rochers arrondis par l’érosion. C’est ce que nous apprécions le plus, souvent lorsque le temps est au beau, les sorties matinales se terminent par des plongeons dans ces trous d’eau de quelques mètres de profondeur. L’eau est froide mais vivifiante, c’est pour nous l’occasion de défis et de prise de risques, à celui qui plongera du haut des rochers les plus élevés. Personnellement, je garde de ces moments presque irréels un souvenir ineffaçable. Personne n’a jamais été malade suite à ces bains glacés, aucun accident n’est arrivé, pourtant le risque était réel, la zone la plus profonde était restreinte. Aujourd’hui je me rends compte, combien les différentes formations avaient fait de nous petit à petit, ces jeunes gens au mental inébranlable, sûrs d’eux, ayant une confiance absolue dans leurs moyens physiques.

Cela fait déjà un an que nous sommes en formation, les stages s'enchaînent, ajoutant pierre après pierre à l'édification du modèle de combattant qui sera le nôtre. A la brutalité des six premiers mois, destinée à nous briser psychologiquement, a succédé cette série de stages très techniques pour la douzaine de rescapés que nous sommes. Nous avons été sélectionnés sur des critères précis, tant physiques qu'intellectuels et surtout à caractère politique. J'apprendrai plus tard par mes parents, qu'à deux reprises ils ont eu la visite des gendarmes venus faire une enquête très ciblée me concernant. Je comprendrai plus tard les raisons de cette enquête de personnalité, lorsque l'on me proposera comme à certains de mes camarades, contre un engagement signé, la poursuite d'une certaine activité dans la vie civile. Je reviendrai plus tard sur cet aspect des choses.

Raid sur le Rotondo

La fin juillet approche, le stage montagne tire à sa fin. Il nous reste encore à accomplir le raid d'une journée qui nous conduira au sommet du Rotondo. Présenté par l'encadrement comme une épreuve très technique et épuisante, nous nous préparons avec sérieux. Un très grand soin est porté au matériel, la liste est précise, qui va de l'équipement classique du combattant à celui spécifique des courses en montagne. Nous y trouvons le harnais de sécurité, les mousquetons et anneaux, le piolet, les crampons à glace, les chaussures de montagne, les gants, le ciré et la paire de skis avec les peaux de phoques. Un tel équipement au mois de juillet en Corse peut surprendre, mais rappelons-nous qu'il y a deux Corses, celle du littoral et celle de la haute montagne. Un sommet au moins porte des neiges éternelles, c'est le Monte Cinto 2710 mètres, et très souvent le Monte Rotondo 2622 mètres abrite sur sa face nord des champs de neige. Et c'est précisément de ce côté, que nous allons aborder l'escalade du deuxième sommet de Corse. Ce matin le réveil est plus matinal que d'habitude, il fait à peine jour, une longue et rude journée nous attend. Le petit-déjeuner copieux est pris dans une atmosphère d'intense excitation, pas question de risquer le coup de pompe durant la matinée. Dernière revue de matériel et d'équipement, avant d'embarquer dans le GMC.

La première partie du parcours s'effectue en camion, en empruntant la D 623 qui serpente dans les gorges de la Restonica, parcours d'environ 10 kilomètres. Nous ne nous lassons pas d'admirer encore une fois le magnifique

paysage qui s'offre à notre vue. Comment le décrire sans se répéter, les adjectifs manquent pour dépeindre une telle magnificence.

Aux premiers kilomètres assez roulants, a succédé un parcours de plus en plus sinueux et chaotique. C'est la région des gorges proprement dites, qui s'étirent sur environ 14 kilomètres. Sans cesse chahutés, nous restons agrippés aux bancs du camion, attentifs à ne pas tomber et perdre du matériel. Le GMC peine à certains endroits, la route se rétrécit jusqu'à rendre impossible un éventuel croisement de véhicules. Passé le pont de Timozzo le camion s'arrête, nous n'irons pas plus loin, à gauche de la route s'amorce un sentier muletier, point de départ du raid sur le Rotondo. Pour la petite histoire, la D 623 continue encore sur quelques kilomètres, puis s'arrête aux bergeries de Grotelle, point de départ d'une randonnée pédestre qui mène les courageux touristes au lac de Melo.

Nous progressons sous le couvert de la forêt sur le sentier qui mène jusqu'aux bergeries de Timozzo 1513 mètres, où nous faisons une petite halte. À partir d'ici plus de forêt, c'est le domaine de la rocaille, nous progressons sur une crête jusqu'aux sources de Triggione. Nous retrouvons dans une petite vallée le ruisseau de Lomento qui remonte jusqu'au lac del Oriente 2061 mètres. La halte est la bienvenue pour prendre une solide collation et se reposer un peu. Cette première marche d'approche n'a pas été trop pénible, entraînés que nous sommes depuis le début du stage au crapahut en montagne. Le paysage a totalement changé d'aspect, c'est un décor désertique, plus d'arbres tout est gris, honnis le tapis végétal qui survit autour du lac en profitant de son humidité. En face de nous se dresse la face nord du Rotondo, redoutable barrière rocheuse de 600 mètres de dénivelé que nous allons devoir escalader. À partir de là, les vraies difficultés commencent, nous allons pouvoir juger sur pièces du niveau de compétences acquises. La pente se redresse sérieusement, la progression se fait beaucoup plus lente, et il fait froid malgré la magnifique journée ensoleillée. Nous commençons à rencontrer les premières plaques de neige qui s'accrochent aux rochers. Passés 2400 mètres, se dresse devant nous, un véritable champ de neige épaissie et croûtée en surface par le gel nocturne. L'encadrement qui a sondé la neige, décide de faire chausser les crampons et de s'encorder. La marche reprend, elle se fait lente, au rythme du premier de cordée, la respiration est courte, plus personne ne parle, il faut économiser les forces. Heureusement nous n'avons pas emporté les skis, ils sont restés au camion, l'encadrement ayant jugé qu'ils n'étaient pas utiles. Il fait froid, la température doit être voisine de zéro degré, mais nous transpirons sous

l’habillement de rigueur pour cette course en altitude. Nous entrons dans le domaine de la haute montagne, tout autour de nous règne un silence de cristal. La limite du champ de neige est atteinte, nous nous désencordons et retirons les crampons des chaussures. Face à nous se dresse la paroi rocheuse qu’il va falloir escalader. L’éboulis rocheux d’une centaine de mètres à la base est franchi. L’encadrement, qui connaît parfaitement le parcours retrouve la voie d’accès balisée munie des pitons permettant l’escalade. Le lieutenant passera en premier pour tester la solidité de l’encrage de ceux-ci. Et l’escalade commence, un par un, de piton en piton, par étapes successives ; en prenant pieds sur des vires étroites, le petit groupe est engagé sur la voie qui conduit au sommet. Il fait toujours aussi froid, je sens la roche glacée sous les doigts, les difficultés sont réelles, certains passages très scabreux sont limites pour quelques camarades, mais tout le monde passera. Combien a duré l’escalade ? Je ne saurais le dire, j’ai perdu la notion du temps tellement cette épreuve requiert de concentration. Depuis le début de la progression je ressens le caractère inéluctable du moment présent, plus nous progressons plus nous nous éloignons de la base de la paroi. Le sort en est jeté, nous ne pouvons que continuer et atteindre le sommet. Sommet que nous atteignons enfin ! Nous prenons pied sur une plateforme aménagée, sur laquelle a été construit l’abri Helbronner. Là, nous avons le souffle coupé par le paysage qui s’offre à nos yeux, c’est un éblouissement, une vision vertigineuse qui nous laisse sans voix. Le paysage est lunaire, la vision à trois cent soixante degrés coupe le souffle.

La première surprise est la vue que nous avons sur le lac gelé du Monte Rotondo quelque 300 mètres plus bas, pratiquement à la verticale, la hauteur de la tour Eiffel. Ce lac, dénommé sur la carte IGN Lavu Bellebone a dû se former dans le cratère d’un ancien volcan.

Dans la direction du nord, on distingue très bien le Monte Cinto enneigé, quelques sommets à plus de 2000 mètres, et tout en bas les gorges de la Restonica avec Corte tout au bout.

Vers l’est on devrait apercevoir la côte orientale, et à l’ouest le golfe de Porto, malheureusement on ne verra pas la mer, noyée dans une épaisse brume de chaleur. Le Rotondo occupe à quelques kilomètres près, une position géographique centrale d’est en ouest. C’est le paradoxe de la Corse, être à 2622 mètres en haute montagne et apercevoir la mer par temps clair à environ 40 kilomètres à vol d’oiseau. Je ressens personnellement un plaisir intense à me laisser pénétrer par le paysage, récompense ô combien méritée après les efforts

fournis. Après ces quelques moments d'euphorie, nous reprenons conscience. Nous sommes loin d'être devenus des professionnels de la montagne, mais quand même très fiers de notre premier sommet. Le moment de se restaurer est arrivé, j'ai une faim de loup.

Les rations E dites européennes contenues dans des boîtes en carton, sont frugales. De mémoire, on y trouve la fameuse boîte de corned-beef, une boîte de pâté, de sardines, de thon, du chocolat à croquer, hautement énergétique, plusieurs sachets de poudre lyophilisée pour faire du potage, du café et des jus de fruits, une fiole de gnole imbuvable. Puis encore des barrettes de « méta » pour chauffer la gamelle, quelques feuilles de « pécu », des pastilles destinées à assainir l'eau de boisson, un petit paquet de cigarettes et le célèbre paquet de biscuits de guerre appelés « cales d'half-track » tellement ils sont durs ne se laissant consommer que trempés dans un liquide. L'encadrement nous accorde une heure de détente, après quoi il faudra reprendre la marche de retour. Pour celui-ci, nous n'emprunterons pas le même itinéraire, progressant sur la ligne de crête qui domine le lac. Parcours extrêmement technique et impressionnant, si l'on ose regarder en bas. Je me rappelle notamment un passage très scabreux, qui nous oblige à progresser sur une vire extrêmement étroite, en arc de cercle sur quelques mètres, où nous nous engageons l'un après l'autre. Honnêtement, c'est le passage qui m'a le plus impressionné, me forçant mentalement à m'engager sous une forte poussée d'adrénaline. L'encadrement nous a prévenus, le passage est très difficile, il n'oblige personne à s'engager sachant qu'il existe une autre voie plus facile. Un des camarades va hésiter à s'engager.

— Je ne peux pas, avoue-t-il, j'ai la pétoche !!

Il reste figé quelques instants, tétanisé par la peur, j'imagine ce qui doit se passer dans sa tête, un combat sans pitié entre la raison et le surpassement de soi. Personne ne dit mot, mais il sent peser les regards, va-t-il être le seul à se dégonfler ? La compétition, omniprésente dans le groupe, va finalement faire pencher la balance. Sans un mot de plus il s'engage, quel fantastique et douloureux travail sur lui-même a-t-il dû fournir !!

Un dernier regard au magnifique paysage et nous amorçons la descente, cette voie est plus aisée qu'à l'aller. Nous retrouvons le champ de neige fortement pentu, l'encadrement va nous demander d'effectuer un exercice de glissade avec freinage à l'aide du piolet. Nous simulons une chute en roulé-boulé avant, la glissade s'amorce sur le dos, pieds en avant. Il faut absolument se mettre sur le

ventre car on prend rapidement de la vitesse, puis planter le piolet dans la neige. Parti de travers, j'éprouve les plus grandes difficultés à stabiliser la glissade, je prends rapidement de la vitesse ; enfin sur le ventre, je plante rageusement le piolet qui trace un sillon dans la neige, tel un soc de charrue. Le visage plein de neige, je freine de plus en plus la glissade, pour finalement m'arrêter pas mal secoué quand même par cette glissade volontaire. L'exercice donne lieu à des scènes cocasses, certains entraînés dans une glissade sans fin, s'arrêteront dans des amas de neige bienvenus, se relevant dans un fou rire général, tels des bonhommes de neige. Longtemps après on en rigolera encore en évoquant l'exercice, mais il nous aura appris combien peuvent être dangereuses les glissades en montagne.

La journée s'avance, l'encadrement semble préoccupé depuis quelques minutes, le lieutenant scrute le ciel qui commence à s'assombrir. Il fait accélérer la cadence de marche, le lac del Oriente est dépassé sans halte. Lorsque nous arrivons aux bergeries de Timozzo l'orage qui menaçait éclate soudain, accompagné de trombes d'eau, le ciel est zébré d'éclairs aveuglants. Le temps d'enfiler les cirés, l'encadrement donne le départ d'une course folle, véritable ruée sauvage qui nous mènera à travers la forêt, sur un sentier rendu glissant, jusqu'à l'endroit où nous attend le GMC. Les deux derniers kilomètres seront couverts en allant puiser nos dernières forces au fond de nous-mêmes, au fond de nos tripes… Le décor est dantesque, il fait presque nuit, les coups de tonnerre assourdissants renvoyés en roulements de tambours par l'écho, les éclairs qui déchirent les nuées, la pluie violente parachève le tableau. Les orages de montagne sont d'une violence inouïe. Enfin le camion est en vue, le chauffeur a eu la présence d'esprit de le bâcher. Le retour sur Corte s'effectuera à l'abri, toujours autant chaotique. Il fait définitivement nuit lorsque nous arrivons à la caserne. Déchargement du matériel, rangement, revue d'armes et enfin le repas du soir pris en silence, chacun plongé dans ses réflexions, se remémorant les événements de la journée et n'aspirant plus qu'à une seule chose, se coucher.

Petit mystère

Le lendemain, une sombre histoire circule dans le groupe, un camarade se plaint d'avoir été victime d'un vol. Quelqu'un lui aurait volé sa parka fourrée, ses explications sur les circonstances du vol, semblent

confuses. N’obtenant évidemment aucune réponse à ses interrogations, le lieutenant décide une fouille générale des paquetages. Chacun de nous étale sur le lit l’ensemble du paquetage, y compris les effets personnels. Les placards sont vides, la parka ne sera pas retrouvée.

Différentes hypothèses circuleront dans le groupe, alimentant les conversations, une persistera, celle de la disparition simulée, dans le but de récupérer un vêtement de grande qualité. On n’en saura pas plus, la fin du stage approche, on est déjà dans les préparatifs du départ. Je garderai de celui-ci des images persistantes de la beauté des sites aperçus, mais aussi de situations périlleuses et inhabituelles pour un citadin. L’école de la montagne est une rude école, sa pratique pardonne peu les erreurs.

Nous allons regagner Calvi par le même moyen de transport qu’à l’aller, autant chahutés, et retrouver la plage et la mer. Nous réintégrons le camp Fiume Secco pour entamer le stage suivant.

- VI -

STAGE B.O.A.
(BREVET OPÉRATIONS AÉRIENNES)

BREVET DE PARACHUTISTE

Accident de saut

Nous avons retrouvé le camp et le soleil, la chaleur et l'ambiance estivale qui règnent à Calvi en ce début du mois d'août.

Le stage que nous allons aborder traite des opérations aériennes, c'est-à-dire du parachutage d'hommes et de matériels. Apprendre à organiser et planifier toute la logistique nécessaire à la réussite d'une mission. Au cours de ce stage, nous aborderons succinctement la technologie du parachute, sa fabrication, les différentes caractéristiques qui lui sont propres.

Le parachute utilisé par les troupes aéroportées françaises est d'une surface développée de 60 m^2, ce qui est peu, comparé aux 80 m^2 du parachute américain. Ce qui veut dire que nous descendons plus vite et que le choc à l'atterrissage est plus dur. Le corollaire qui en découle, est que nous restons moins longtemps en vol, à la merci des tirs ennemis en temps de guerre. Nous verrons très sommairement les opérations de pliage du parachute en visitant le hangar réservé à ces opérations. Installations constituées de longues tables en bois sur lesquelles le parachute est étalé de toute sa longueur, le sac dorsal accroché à une extrémité, la voilure à l'autre. Les différentes phases du pliage sont relativement compliquées, très minutieuses, la vie du parachutiste en dépend.

Les plieurs de parachute sont des gens qui ont été spécialement formés pour ce travail, ils ont chacun une marque individuelle qui les lie au parachute. En cas de mauvais fonctionnement de celui-ci lors d'un saut, on sait identifier le plieur. Une seule fois j'ai été témoin d'un incident sérieux tant redouté des parachutistes, « la mise en torche ». Je me rappelle, nous sommes dehors avec quelques camarades, et regardons une séance de sauts qui se déroule ce jour-là. En saut d'entretien, l'avion largue les parachutistes à une altitude de 400

mètres. Nous distinguons très bien la sortie de l'avion, les hommes qui chutent très rapprochés les uns des autres, puis les ouvertures successives des coupoles, telles de gros champignons. Soudain c'est l'incident, une des voilures se met en torche, elle refuse de se gonfler. C'est la chute verticale, nous avons tous compris, nous allons assister en direct à la mort du malheureux camarade. Tout se passe très rapidement, nous assistons aux tentatives désespérées de l'homme qui extrait son ventral, parachute de secours. Peine perdue, malgré ses efforts lui aussi se met en torche. Placés où nous sommes nous voyons le camarade disparaître derrière un bâtiment, pour nous il s'est écrasé au sol, c'est fini. Mais nous apprendrons dans la journée la chance inouïe qu'il a eue, dans les vingt derniers mètres un des parachutes s'est gonflé, freinant in extremis la chute libre, lui évitant l'écrasement fatal. Néanmoins il est sérieusement blessé, relevé avec des fractures aux membres inférieurs, il est emmené à l'infirmerie. J'imagine les moments qu'il a vécus, la peur qu'il a dû ressentir durant la descente, conscient de la situation. C'était son jour de chance ! À ma connaissance, c'est le seul accident de saut survenu à Calvi pendant la période où j'y étais.

Par contre, de temps en temps, des incidents mineurs se produisent. Le retard à l'ouverture est relativement fréquent, retard qui nous fait immédiatement lever la tête pour vérifier l'état de la voilure. Je peux affirmer, pour l'avoir vécu, qu'un petit retard d'une seconde est perçu avec un pincement au cœur. Une seconde en chute libre, au-delà du temps habituel, paraît très longue. Un autre incident moins fréquent, celui de la « double coupole » lorsque les suspentes mal délovées sont passées par-dessus la voilure, formant une double coupole, appelée aussi « paire de couilles ». L'inconvénient majeur de cette anomalie est une incapacité à diriger le vol correctement, provoquant un atterrissage mal contrôlé. De temps en temps c'est l'accrochage de deux parachutistes ; trop près l'un de l'autre, ils doivent absolument manœuvrer pour se dissocier. Sinon ils sont victimes d'une loi de physique imparable, chacun des deux alternativement pompant l'air de l'autre, provoquant une chute accélérée de quelques mètres. Ce phénomène est comparable à ce qui se passe en bateau à voile, au cours d'une régate, lorsque vous êtes remontés au vent par un concurrent, c'est la dévente, les voiles privées d'air faseyent lamentablement.

Voici, brièvement relatés, quelques incidents inhérents au saut en parachute.

Sur la totalité des unités parachutistes, des accidents mortels de saut se sont produits, c'est inévitable, mais on ne dispose d'aucune donnée chiffrée, aucune

statistique n'ayant été rendue publique. La « Grande Muette » reste muette sur ce sujet aussi.

Les cours théoriques portent en priorité sur l'organisation et le balisage au sol d'une aire de largage de matériels, vivres, armement et munitions, destinés à un commando isolé à l'arrière des lignes ennemies.

Ces largages sont clandestins, ils s'effectuent de nuit, une discrétion absolue est de rigueur. Le contact radio établi avec l'avion après échange des mots de passe, donne le signal du déclenchement de l'opération. Un signal lumineux au sol, visible par l'avion, est déclenché permettant au pilote de visualiser la zone. Celui-ci confirme qu'il voit le signal et qu'il est OK. Le contact radio est maintenu tout le temps de l'opération, afin de donner des informations complémentaires, ou d'annuler in extremis le largage en cas de problèmes de sécurité pour le commando. L'avion n'effectue qu'un seul passage, puis disparaît dans la nuit.

Au sol tout se déroule très vite, dans le calme, sans précipitation : récupération des colis, enfouissement des parachutes, puis faire disparaître toutes traces susceptibles d'éveiller les soupçons. Le radio range son matériel, puis c'est le départ pour la longue marche de repli sur le camp de base, généralement distant d'une trentaine de kilomètres.

Un autre type d'opération plus lourde en logistique, plus risquée, celle qui consiste à préparer et baliser une zone d'atterrissage d'un avion déposant du personnel ou évacuant un agent, un blessé grave ne pouvant être soigné sur place. Le choix du site est, on le comprendra, vital au bon déroulement de l'opération. La dangerosité de celle-ci réside dans le fait que pendant un certain nombre de minutes, il est nécessaire d'allumer le balisage de la piste sur quelques centaines de mètres. Ce balisage de fortune est nécessaire au pilote pour se repérer, entreprendre l'approche et l'atterrissage dans les meilleures conditions possibles. Les pilotes utilisés dans ce type de missions sont tous gens chevronnés habitués à ces opérations, capables de se poser et de redécoller dans des conditions extrêmes sur des pistes très courtes.

De ce stage, je n'ai que des souvenirs parcellaires, ne l'ayant pas suivi dans son intégralité. Avec un camarade, nous suivons en parallèle une autre formation ô combien désirée et si ardemment souhaitée !!!

Le Brevet de Parachutiste

Souvenez-vous, Perpignan, fin novembre 1958, le commando se prépare à partir pour le stage de sauts à la BETAP à Pau. Nous sommes deux à ne pas faire partie du déplacement, jugés inaptes au saut par le médecin du 11e lors de la visite médicale d'incorporation. Le camarade, pour un trouble du rythme cardiaque, et moi à cause d'un embryon de varice au mollet. Nous avions l'espoir depuis notre arrivée au 1er Choc de voir lever cet interdit, et d'être définitivement reconnus aptes par le médecin du bataillon. C'est ce qui se passa à notre grande joie, le toubib jugeant en ce qui me concerne, que le risque encouru était tout à fait négligeable. Les nombreux sauts que j'ai effectués depuis lui donnèrent raison, je n'ai jamais eu à souffrir d'une quelconque gêne ou d'un accident, consécutif à cette varicosité.

C'est ainsi que nous entamons notre stage de saut, bénéficiant d'un traitement de luxe, un moniteur pour deux élèves.

L'entraînement spécifique reprend, footing matinal, séances de pompes, d'abdominaux, flexions de jambes, exercices de tractions à la barre fixe, montée de corde etc. Les articulations des chevilles, des genoux et des hanches, ainsi que les vertèbres lombaires, doivent être préparées au choc de l'atterrissage par un renforcement musculaire adapté. La préparation mentale n'est pas oubliée, elle est vitale et nécessaire à l'acte volontaire du saut dans le vide. Car ce n'est pas une démarche naturelle pour l'homme habitué à se mouvoir dans un plan, que d'accepter de se lancer dans la troisième dimension. Il ne s'agit pas d'être jeté hors de l'avion, mais d'avoir la volonté de faire le geste irréversible qui vous propulse dans un domaine inconnu.

Il faut évidemment avoir une confiance absolue dans le matériel, même si l'on sait que le risque est présent à chaque saut, risque aussi minime soit-il. Les exercices de sortie de l'avion sont répétés des dizaines de fois, à partir d'un tronçon de carlingue de JU 45 de la dernière guerre. Mise en position à la porte, mains en appui à l'extérieur, jambe avant fléchie, regard droit devant en attendant le « GO » libérateur. Chaque exercice de sortie s'accompagne de la bonne attitude pour l'atterrissage, genoux légèrement fléchis, jambes jointes, suivie du roulé-boulé sur le côté. Nous répéterons inlassablement ces exercices, jusqu'à les maîtriser parfaitement. Les jours passent, nous nous rapprochons de plus en plus du jour « J ».

Je crois que nous sommes prêts, physiquement et mentalement, nous avons tellement souhaité cette épreuve que le doute est absent de nos esprits. Et puis il faut bien le reconnaître, le formatage auquel nous sommes soumis, depuis plus

d’un an, fonctionne.

Mardi 18 août, nous embarquons dans un GMC direction l’aérodrome Ste Catherine pour un vol d’accoutumance. Le Dakota est là, immobile sur la piste comme un gros oiseau, porte enlevée. Par sécurité nous nous équipons des parachutes, les gestes sont automatiques, répétés tant de fois.

Le chef largueur inspecte minutieusement l’équipement, vérifie que nous sommes correctement sanglés, puis nous pénétrons dans l’avion par la petite échelle métallique. L’intérieur est assez sombre et ne comporte aucun équipement, hormis le câble métallique qui sert à accrocher le mousqueton de la SOA. Nous ne sommes pas les seuls, un « stick » au complet est là pour un saut d’entretien. Nous nous asseyons sur le plancher, l’avion roule puis décolle face à la mer, il gagne l’altitude de largage de 400 mètres, un premier virage serré puis un deuxième l’amènent dans son axe de largage. Entre-temps nous avons accroché le mousqueton, le stick est prêt, le feu vert s’allume, le klaxon rugit, c’est parti ! En quelques secondes le stick s’est éjecté, nous restons à deux. Le largueur nous fait prendre la position de départ à la porte pour une première impression. Nous ne sommes pas stressés, sachant pertinemment que nous ne sauterons pas aujourd’hui.

Cette première expérience du vide ne provoque pas en moi une grande émotion, je me sens bien à la porte, mon regard se porte en bas, je découvre le camp et ses bâtiments réduits aux dimensions d’une maquette. Le vol va durer une vingtaine de minutes puis c’est le retour sur terre. C’est la première et unique fois que je redescends tout équipé d’un avion…

Samedi 22 août, cette fois-ci c’est le grand jour, « c’est pour de vrai », je vais enfin connaître l’émotion et l’ivresse du premier saut.

Départ pour l’aérodrome, les copains nous charrient gentiment, sachant que c’est notre premier saut.

— Alors les gars, on mouille, on serre les miches, on la ramène pas beaucoup hein !!

— Qu’est-ce qui vous arrive, renchérit un autre, vous êtes tout pâles tout d’un coup, je vous sens pas très bien !!

— Allez les gars, faites pas chier, dit un autre aux railleurs, souvenez-vous de votre premier saut, vous n’étiez pas plus brillants.

Les plaisanteries ne cesseront qu’une fois arrivés à l’aérodrome. Puis c’est le silence, je le constaterai à chaque séance de sauts, chacun est pris par ses propres

préoccupations, l'adrénaline commence à monter.

La distribution des parachutes, le dorsal, le ventral, l'équipement, le sanglage, nous sommes alignés sur un rang, mousqueton d'accrochage à la main, un stick complet. Le chef largueur passe de l'un à l'autre, vérifiant minutieusement l'équipement, en particulier que la SOA n'est pas prise sous une bretelle, il y va de notre vie.

Puis il donne l'ordre d'embarquement, cette fois les jeux sont faits.

Pour notre premier saut nous serons les premiers à la porte, le reste du stick sortant en « charrette », l'un poussant l'autre jusqu'à évacuation complète. Depuis l'équipement au sol, j'ai commencé à ressentir comme une petite gêne diffuse au niveau de l'estomac. Ce n'est pas de la peur, tout juste de l'appréhension, car jamais au cours de mes nombreux sauts je n'ai ressenti l'angoisse ou la panique.

L'adrénaline aidant, je commence à rentrer en moi, je suis tout à la fois lucide et de plus en plus distant de l'environnement, comme détaché.

Pour essayer d'expliquer ce moment particulier, tel que je le ressens, où l'action est imminente, je ferai un parallèle avec une autre situation.

En plongée sous-marine, le champ visuel est considérablement réduit, à cause des lois physiques de diffraction de la lumière dans l'élément liquide et du port du masque. Je pense subir comme une réduction du champ mental, évacuant automatiquement les pensées parasites n'appartenant pas à l'action à venir. C'est la concentration totale sur le moment présent, sur l'action pour laquelle il n'y a pas d'échappatoire, il faut y aller. C'est ma façon de combattre et de vaincre l'appréhension.

L'avion effectue un premier passage pour larguer les deux sikis, sortes de mannequins équipés de parachutes, qui renseignent sur la dérive due au vent. En tenant compte de la chute des sikis, le pilote évalue le point de début de largage des parachutistes.

Le régime des moteurs baisse, l'avion est en palier, sa vitesse est d'environ 180 kilomètres heure. Soudain le signal lumineux s'allume, immédiatement suivi du « Debout, accrochez ! » Les hommes se lèvent et accrochent le mousqueton sur le câble, le largueur vérifie que nous avons bien mis en place l'épingle de sécurité. Celui-ci me fait signe de prendre la position de départ à la porte. Je domine le paysage, la mer, la montagne, Calvi et sa citadelle, les bateaux dans le port. Le premier saut est un moment particulier, difficile à décrire, je bois

littéralement le paysage qui s'offre à moi, gravant à jamais dans ma mémoire les impressions de ce moment unique du premier saut.

En un éclair toutes les consignes apprises défilent dans ma tête, plus rien d'autre ne vient parasiter mon esprit. À ce moment précis l'appréhension s'envole, la boule à l'estomac a disparu, c'est l'imminence de l'action. Mentalement je suis engagé dans un tunnel dont il faut sortir. Puis tout va très vite, dans le même temps que retentit le klaxon de largage, j'entends comme dans un rêve le « GO » énergique du largueur, accompagné de la claque dans le dos. Poussée de la jambe arrière, traction des bras, je suis dehors !! Je ressens un bref instant le vent des hélices ; les yeux grands ouverts, je ne distingue rien de précis. La chute libre est impressionnante, au bout de quelques secondes qui paraissent une éternité c'est le choc à l'ouverture, je lève les yeux vers cette grande coupole parfaitement gonflée, tout va bien. Ça y est, j'ai effectué mon premier saut !! Soudain, je me sens envahi par une joie immense qui me submerge ; au vacarme de la carlingue a succédé un silence irréel qui m'enveloppe comme un cocon. Je reprends conscience, je flotte dans l'air, je vole, je réalise le vieux rêve d'Icare. A quelque soixante mètres plus haut, le Dakota s'éloigne continuant à éjecter les parachutistes.

L'instant d'extrême euphorie passé, je me concentre sur le vol, le sol se rapproche de plus en plus vite, je prends la position d'atterrissage jambes serrées légèrement fléchies. Puis c'est le choc, roulé-boulé latéral, tout se passe bien, le pire qui puisse arriver est d'atterrir sur le ventre ou sur le dos. Je me relève rapidement en courant autour du parachute pour l'affaler définitivement. Puis c'est le pliage sommaire sur les bras pour ramener le pépin au camion. Là une surprise nous attend, notre moniteur est là, qui nous presse.

— Dépêchez-vous, vous doublez le saut, vite à la jeep !!

C'est ainsi que moins d'une demi-heure plus tard, nous nous retrouvons à nouveau équipés au pied de l'avion, pour un second saut, qui se déroulera très bien, sans problème, dans l'euphorie du premier, sans appréhension.

Le 26 août, nous effectuerons à nouveau deux sauts consécutifs, cette fois à bord d'un Nord 2000, avion moderne à double empennage, muni de trois portes de sortie. Deux portes latérales et une grande à l'arrière, pour le chargement et le parachutage de matériels volumineux. Le largage des hommes se fait simultanément par les deux portes latérales. Cet avion de grande capacité permet, dans le même temps, de larguer un plus grand nombre de parachutistes. L'impression de saut est différente, sa vitesse plus grande confère

une trajectoire de chute plus horizontale, le tourbillon des hélices étant beaucoup plus violent, c'est une véritable claque que l'on reçoit à la sortie de l'avion. Le risque d'accrochage accidentel dans l'empennage en cas de sortie arrière est plus grand, quelques histoires à faire frémir relatant des cas d'accrochages, circulent parmi nous, vraies ou fausses, allez savoir ? Je crois me rappeler que quelques cas avérés ont été signalés.

Nous sauterons encore les 27, 28, et 29, réalisant ainsi les 7 sauts exigés pour l'obtention du brevet de parachutiste.

Je me rappelle bien le septième, c'est celui où l'on doit sortir le parachute ventral, de taille plus réduite que le dorsal, son extraction est manuelle.

Ouverture du sac en tirant sur la poignée de couleur rouge, prendre la voilure à pleines mains, la lancer le plus loin possible devant, puis secouer vigoureusement pour faciliter le gonflage.

Mais j'ai beau secouer rien ne se passe, le parachute refuse de prendre le vent, je le vois devant moi, flottant mollement comme une lamentable flanelle. L'incident n'est pas grave en soi, le seul risque est qu'il aille s'emmêler dans les suspentes et la voilure du dorsal. J'effectue donc cette descente sans l'ouverture du ventral, joyeusement raillé par les camarades me félicitant pour cette magnifique « quéquette ».

À la différence des sauts d'entretien qui s'effectuent sans équipement particulier, les sauts en tenue de combat avec armement et matériels sont plus scabreux. L'armement individuel est soit le MAS 36 à crosse repliable, soit le PM MAT 49, les chargeurs de munitions, les grenades à la ceinture, la gourde, le poignard et pour certains, le sac de jambe contenant du matériel, explosifs, poste de radio, matériel médical de premiers secours, etc.

Ce sac, genre sac marin, est fixé le long de la jambe pour le saut, puis détaché au cours du vol il reste suspendu par un cordage, permettant un atterrissage dans de bonnes conditions. Nous n'aurons pas souvent l'occasion de sauter, ainsi lourdement équipés.

En AFN, le terrain offrant peu de sites d'atterrissages corrects, la plupart des opérations seront héliportées à l'aide des gros Sikorskis appelés « Bananes », équipés de deux rotors.

Je reconnais honnêtement, sans fausse modestie, que je suis assez fier d'accrocher quelques jours plus tard sur le blouson, cette plaque métallique mythique numérotée, attestant que je suis breveté.

Mis à part l'aspect militaire, c'est avant tout une victoire personnelle sur soi, s'être prouvé qu'on était capable de se lancer dans le vide. Au moment du premier saut, personne ne peut plus rien pour vous, c'est totalement individuel et intime, confrontation brutale d'un individu avec lui-même, sans faux-semblant, sans tricherie. Je me sens tout à fait solidaire de cette espèce de confrérie de ceux qui ont osé faire le grand saut dans l'inconnu. Nous avons quelque chose de commun, au-delà des contingences qu'elles soient d'ordre philosophique, religieux, politique et plus généralement de classe socioprofessionnelle. Là-haut, à la porte, au moment du saut, nous sommes tous à égalité en quittant volontairement le plancher de l'avion. Le premier combat du parachutiste militaire est celui du saut, au sol ce n'est que le second. Cette chose commune fait naître un esprit de groupe très puissant, une solidarité exacerbée, permettant des actions de combat brutales et efficaces. Ne vous y trompez pas, je ne suis pas en train de glorifier ces troupes d'élites, ces commandos de choc, ajoutant ainsi au mythe du parachutiste. J'essaie simplement d'expliquer le cheminement par lequel les jeunes gens que nous étions alors, ont été progressivement amenés à devenir, physiquement et mentalement, ces combattants particuliers.

Le fait d'appartenir à ces unités parachutistes confère une espèce de sentiment de puissance, de force et d'invulnérabilité, qui peuvent expliquer chez certains individus des comportements irrationnels dans certaines circonstances.

Mais ces troupes, dites d'élite, paieront un lourd tribut lors d'interventions sur le terrain, pour débloquer des situations mal engagées.

Les paras et les légionnaires seront souvent l'ultime recours. Leur résistance physique douloureusement acquise, lors des longs mois d'instruction, leur connaissance du combat au corps à corps, font de ces hommes des éléments très efficaces en terme de combattants.

Déjà fin août, le stage va se terminer, nous disposons de quelques jours de récupération avant d'entamer le prochain.

Samedi soir nous sortirons dans Calvi faire la fête, nous aérer un peu, reprendre pied dans la vie ordinaire, goûter l'ambiance estivale de cette fin août. Déjà on sent comme un parfum de départ, de fin de vacances qui flotte dans l'air. Le bateau qui est arrivé, débarque moins de gens qu'il n'en rembarque pour le continent. Assis à la terrasse d'un café, nous assistons aux effusions du départ, ces dernières minutes tant redoutées par ceux, ou celles, qui laissent quelqu'un sur le quai. C'est bien souvent la fin d'une aventure, d'un amour de

vacances. Des couples s’enlacent dans une dernière étreinte, des pleurs, des mouchoirs agités, déjà le bateau s’éloigne, il double les feux de la jetée. Un calme soudain a succédé à l’effervescence du départ, nous savourons la douceur de cette soirée encore estivale. Ce soir, nous ne rentrerons qu’à l’extrême limite de la permission de minuit.

- VII -

STAGE VALISE

Sous ce vocable mystérieux pour les non-initiés, se dissimule l’ultime stage radio qui va faire de ceux qui le réussiront des radios capables d’opérer dans la clandestinité.

La formation que nous débutons dans ces premiers jours de septembre, va durer environ trois semaines. Elle se terminera par un exercice de quatre jours sur le continent, en tenue civile, en situation de clandestinité. Chacun de nous aura un point de chute dans des villes différentes, avec un thème de mission de renseignement à effectuer. Deux fois par jour, le matin et le soir, nous devrons avoir un contact radio avec la centrale de Calvi.

De par la miniaturisation des matériels utilisés, nous entrons dans un tout autre domaine de la radio. Les postes sur lesquels nous allons travailler se logent dans une valise ordinaire de voyageur anonyme.

Ils sont constitués de deux éléments séparés, un émetteur-récepteur et une source d’énergie sous forme d’une batterie d’accumulateurs. L’inconvénient majeur en est le poids, à cause de la batterie, qui doit bien représenter au moins 50% de celui-ci.

La formation est axée sur trois objectifs.

Acquérir une compétence radio supérieure, par une vitesse de lecture et de manipulation, à la limite humainement admissible.

Une connaissance approfondie des matériels, impliquant une grande compétence de dépannage, quelles que soient les circonstances.

Et surtout, une imprégnation totale dans le concept de secret, de discrétion et de clandestinité.

C’est la première véritable initiation aux activités d’agent secret. Dans ce genre d’activités, les messages doivent impérativement être codés pour les rendre inintelligibles à toute autre personne. Différentes méthodes existent, le chiffrage, l’utilisation de machines, le camouflage où chaque lettre est remplacée par une autre prise dans une page d’un livre, selon un mode convenu. Toutes ces méthodes sont sous la dépendance d’une « clé » sans laquelle il est quasi

impossible de retrouver le texte d’origine. Cette clé peut changer tous les jours, en fonction de la nature du réseau et de l’importance stratégique du contenu des messages. Elle peut être d’ordre aléatoire, ou obéir à un algorithme précis. Nous travaillons presque exclusivement avec la méthode du livre, c’est elle que j’utiliserai en Algérie pour camoufler les messages classés « top secret ». Il est nécessaire de pratiquer beaucoup pour acquérir un excellent niveau d’utilisation de ces procédures.

Nous passons des heures et des heures, le casque sur les oreilles. Je ressors de ces séances complètement abruti, les oreilles chaudes avec une rémanence de bruit qui persiste pendant quelques heures. La célérité d’écriture doit impérativement suivre la vitesse de lecture.

Les séances de lecture au son alternent avec la manipulation qui se fait à l’aide d’un manipulateur réduit à sa plus simple expression, que l’on cale dans le creux de la main. Nous devons acquérir une grande habileté à émettre et recevoir dans toutes les situations possibles. En premier lieu, savoir œuvrer dans l’obscurité ou sous une faible source lumineuse, question de sécurité et de discrétion.

Une des difficultés premières est de déployer l’antenne filaire : ce long fil métallique de plusieurs mètres doit être orienté au mieux dans la direction du correspondant. Dans la nature, l’opération est assez aisée, on trouve facilement deux supports adéquats, mais dans un appartement ou une chambre d’hôtel il en va tout autrement. Nous apprendrons les différentes techniques d’installation permettant la réalisation optimum du contact radio.

Les consignes de sécurité entourant ces opérations sont draconiennes, choix, quand c’est possible du lieu, déballage et installation du poste très peu de temps avant l’heure du contact. Les gestes doivent être parfaitement maîtrisés, maintes fois répétés à l’entraînement. La prise de contact avec le correspondant doit être brève dans l’échange des codes d’identification.

Soit le clandestin attend un message de la centrale et accuse réception en fin d’émission, soit il envoie un message, auquel cas il doit être le plus court possible mais compatible avec la clarté du texte. Si nécessaire, il indique par un code qu’il va changer de fréquence à l’émission, car plus celle-ci dure et plus le risque de repérage goniométrique augmente.

Toutes les grosses stations radio ont un service d’écoute des fréquences vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lorsqu’une émission suspecte est signalée, le

service de repérage gonio est mis en alerte et commence les opérations de triangulation pour localiser la source de celle-ci, à l'aide de véhicules équipés de matériels radio munis d'une antenne mobile très caractéristique.

Ces véhicules, très repérables et peu discrets, sont utilisés pour une première localisation à distance, qui est affinée par des agents à pieds équipés de matériels portables. D'où l'importance vitale de changer le plus souvent possible de lieu d'émission, d'heure de contact et de fréquences.

C'est le jeu du chat et de la souris, heureusement celle-ci n'est pas souvent prise, tout dépend de l'habilité et de l'intelligence du clandestin. L'émission terminée, l'opérateur replie et range son matériel. S'il est permanent il dissimule son poste dans une cache secrète connue de lui seul, s'il est occasionnel, en mission de comte durée il repart la valise à la main vers un autre point de chute, aussi discrètement qu'il est arrivé. Dans les deux cas, toutes traces susceptibles d'éveiller les soupçons doivent être effacées, tous documents compromettants être complètement détruits. Des gens sont spécialisés dans la reconstitution de ceux-ci, avec du temps et de la patience, ils arrivent à reconstituer le puzzle.

Vous croyez avoir détruit un message en le brûlant, mais s'il n'a pas été émietté après carbonisation, il est possible en prenant d'infinies précautions de lire le texte. Il est également possible, par pulvérisation de carbone de faire apparaître un texte sur la feuille directement en dessous de celle ayant servi à rédiger le message. Toutes ces techniques nous sont enseignées pour avoir les bons gestes de destruction.

Plus les jours passent et plus nous pénétrons dans un monde à part enveloppé de mystère, où les notions de secret et de confidentialité sont présentes à chaque minute. Monde inquiétant aussi aux regards des risques encourus dans la clandestinité. L'opérateur radio est un maillon vital dans un réseau constitué, opérant en milieu hostile. S'il vient à disparaître ou à être capturé, c'est toute l'organisation qui est en grand danger. Celui-ci ne peut espérer bénéficier des Conventions de Genève appliquées aux prisonniers de guerre.

Privé de contact avec la centrale, le réseau est mis en sommeil et se disperse selon des modalités définies à l'avance. Nous sommes parfaitement avertis des risques encourus par le radio en cas de capture par l'ennemi. Il subira un interrogatoire très poussé, allant bien au-delà d'un simple contrôle d'identité.

L'intérêt de la partie adverse est de recueillir un maximum de renseignements sur l'organisation. Tout d'abord les procédures radio de contact avec la centrale, les heures de vacation, les codes et les fréquences utilisées, le système de décryptage utilisé.

Puis des renseignements plus précis sur l'organisation du réseau, le nom, l'adresse du chef, la nature de sa couverture.

C'est en prévision de tout cela que notre instruction porte sur les formes d'organisation, de cloisonnement d'un réseau évitant que celui-ci soit détruit entièrement par la seule capture d'un agent.

Un cours spécifique sur les techniques d'interrogatoire nous est dispensé dans le but de nous familiariser avec celles-ci et de nous apprendre comment les subir.

— Ne soyez pas trop précis dans vos explications, nous dit l'instructeur, soyez vagues, vous ne vous souvenez pas bien, ça fait longtemps, vous avez oublié. Si vous avez à fournir un alibi, dites avoir passé la soirée en compagnie d'une dame que vous ne voulez pas compromettre. Moins vous serez précis, plus l'adversaire aura de difficultés à recouper vos dires. Donnez l'impression que vous êtes coopératif, soyez humble, ne lâchez que des informations de moindre importance. Il faut gagner du temps, c'est vital pour la mise en sécurité du réseau. Sachez que dans un groupe d'interrogateurs il y a toujours un méchant qui menace, et un pseudo-gentil qui vous offrira un verre d'eau, une cigarette, et qui cherchera à capter votre confiance. Ils chercheront à vous déstabiliser par l'alternance de ces deux méthodes. Si vous n'êtes qu'un simple suspect, vous pouvez vous en tirer au mieux. Si par contre vous avez été pris avec votre matériel radio ils savent qui vous êtes, l'interrogatoire prendra des formes plus musclées !!

La résistance à la torture est intimement liée à l'individu, au degré de motivation pour la cause qu'il défend, et à sa capacité physique et psychique à supporter la douleur, les contraintes mentales et la peur. Nul ne peut connaître à l'avance ses réactions face à une telle agression.

Dans certains cas on cherchera peut-être à vous retourner, à faire de vous un agent double, dans un but d'intoxication et de manipulation.

Nous avons appris les différentes manières de faire savoir discrètement au correspondant que l'on émet sous contrainte. Un code très discret, glissé au cours d'une transmission, qui peut être par exemple une faute de manipulation répétée plusieurs fois, ou tout autres signes convenus qui

signifient « Attention, je n’ai plus ma liberté ! ».

Nous apprendrons l’art de se fabriquer une « couverture », en fonction de l’environnement dans lequel nous pourrions être amenés à évoluer. La façon de se procurer, de proche en proche, les documents nécessaires à l’obtention de papiers d’identité par la connaissance des circuits administratifs.

— Vous devez être transparents aux yeux de votre entourage, nous explique l’instructeur, soyez discrets mais pas trop, n’entretenez pas un halo de mystère vous concernant. Ayez un comportement de Monsieur Tout Le Monde, ni plus ni moins, sans histoires. Soyez en toutes circonstances capables de justifier de la couverture sous laquelle vous êtes connus, d’où le choix judicieux de celle-ci. Un exemple parmi d’autres, ne vous présentez pas comme médecin si vous n’avez aucunes connaissances médicales.

Jour après jour, nous serons initiés au monde secret de la clandestinité qui a ses règles strictes de fonctionnement, ses lois, ses risques et ses dangers.

Les premiers jours du stage nous l’abordions un peu à la rigolade, mimant les héros de romans d’espionnage. Mais au fil des jours notre attitude va changer, en découvrant que ce n’est pas un jeu, « c’est pour de vrai », c’est sérieux. Les instructeurs nous apparaissent comme des spécialistes, des gens qui ont l’expérience acquise sur le terrain.

Insidieusement va se développer en nous le type de comportement réflexe recherché dans le stage. Notre façon d’être entre nous va évoluer, à l’extérieur nous allons nous surprendre à appliquer tout naturellement les règles de base du métier.

Un exemple au hasard, je suis à la terrasse d’un café attendant le camion qui me ramènera à la caserne, soudain je réalise que je ne me suis pas assis n’importe où et que j’ai réglé la consommation aussitôt servie.

Quelques jours auparavant, l’instructeur nous faisait un cours sur la façon de se comporter dans certaines situations. C’est lui qui parle :

— Vous entrez dans un café pour boire un verre, premier réflexe, faites un tour d’horizon discret, comme si vous cherchiez quelqu’un de connu, repérez où se trouvent les WC, une autre sortie possible. Ne vous asseyez pas n’importe où, choisissez une place qui vous permet de contrôler les entrées, payez immédiatement votre consommation, ce qui vous permettra de partir à tout moment, sans attendre le serveur. C’est vrai dans les deux cas, où vous avez l’impression d’être suivi, où c’est vous qui filez un individu.

Ce sont évidemment des règles de bon sens, mais faut-il encore qu'elles deviennent un réflexe naturel. On apprend à être soupçonneux, toujours sur la défensive, curieux de tout. Écouter les conversations alentour est un art qui requiert un certain entraînement. Pour n'écouter que ce qui est digne d'intérêt, nous nous entraînons à écouter une conversation chuchotée à quelques mètres de distance. Je me rappelle un détail cocasse, l'instructeur nous apprend à reconnaître à la vue d'un lit défait, le ou les occupants, au froissage des draps, différent selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Ça peut faire sourire, mais j'ai eu plus tard par curiosité, et à maintes reprises, l'occasion de tester la méthode, elle est fiable.

Il m'est impossible de me rappeler dans le détail, le contenu de ce stage tellement riche de notions nouvelles, inhabituelles, car je n'ai aucun support de cours, contrairement aux stages précédents pour lesquels j'ai des classeurs, des carnets de notes. Il est fort possible que nous n'étions pas autorisés à prendre des notes. Mais j'ai un bon souvenir d'ensemble, de l'ambiance très particulière qui régnait dans ce stage et de certaines leçons en particulier. Telles celles concernant la sécurité rapprochée d'un agent en mission.

— Lorsque vous êtes dans une chambre d'hôtel, commente l'instructeur, des petits trucs simples sont à mettre en place en cas d'intrusion pendant votre sommeil. Sécurisez la fenêtre, en disposant par exemple des feuilles de papier journal légèrement froissées au pied de celle-ci. Un individu s'introduisant, produira un bruit en marchant sur le papier. Sécurisez également l'éclairage principal, en glissant un morceau de papier d'aluminium sur les contacts de l'ampoule. L'allumage intempestif, produira un court-circuit général et l'éclatement de l'ampoule. Si des gens s'introduisent la nuit, ce ne sont pas a priori des individus qui vous veulent du bien… Ayez toujours votre arme à portée de main.

Il existe aussi des astuces simples pour savoir si les bagages ont été fouillés, la penderie visitée pendant votre absence.

On nous apprend l'art et les manières d'échapper au contrôleur dans un train, certaines ne seraient plus possibles aujourd'hui avec les trains modernes type TGV à condamnation automatique des portes.

L'instructeur nous fait sourire en donnant un conseil très avisé :

— Méfiez-vous des « confidences sur l'oreiller », nombre d'agents se sont fait manipuler ou arrêter suite à des bavardages imprudents. Ne mêlez jamais vie

privée et activités clandestines. De charmantes personnes, formées spécialement à ce genre d'exercice, tenteront de flatter en vous le macho qui sommeille, vous mettant petit à petit en confiance. N'hésitez pas à rompre toute liaison galante qui vous apparaîtrait suspecte. Sauf si vous contrôlez la situation et que la personne vous soit utile dans la recherche de renseignements. Lorsque vous agissez sous une fausse identité, apprenez-la par cœur afin qu'elle devienne familière ; apprenez à maîtriser vos réflexes si vous êtes interpellé par votre nom véritable. Ne faites confiance à personne a priori, poursuit l'instructeur, c'est une des règles d'or du métier. Soyez toujours en éveil, attentif au moindre détail tout en affichant un aspect extérieur débonnaire, soyez toujours maître de vos réactions. Mieux vaut se tromper sur un détail qui s'avère a posteriori sans importance, que le laisser passer et d'en subir les conséquences.

L'instructeur poursuit ainsi la longue énumération des consignes de base et de bon sens, inhérentes à la vie en clandestinité.

— Fréquentez de préférence les lieux vivants, animés, fondez-vous dans l'anonymat de la foule, elle vous protégera. Évitez par contre les attroupements consécutifs à des faits divers, accidents, manifestations, qui se terminent la plupart du temps par l'intervention des forces de police.

Il me revient à l'esprit une citation d'un maître Japonais d'arts martiaux : *« L'homme intelligent ne se trouve jamais sur les lieux d'une rixe (bagarre) »*. Cette maxime suggère une réflexion profonde chez l'initié. Ici elle peut vouloir dire d'éviter d'être entraîné dans des affrontements verbaux qui débouchent sur des empoignades physiques, vous projetant sur le devant de la scène. Mieux vaut dans certains cas céder et passer pour un pleutre, que se retrouver au commissariat de police pour un contrôle d'identité.

— Il y va de votre sécurité et de celle du réseau, commente l'instructeur. N'oubliez jamais, en cas de situation extrême où vous êtes grillé et activement recherché, réfugiez-vous au Consulat ou à l'Ambassade de France. Vous y serez en territoire français, protégé par les accords internationaux et l'extraterritorialité des lieux.

Avec la nature de l'enseignement de ce stage, il n'est plus permis de douter de l'appartenance du bataillon à la mouvance du S.D.E.C.E. et de sa dépendance politique du Président du Conseil (aujourd'hui Premier Ministre). Il apparaît évident que les Forces Spéciales du 1er Choc sont engagées à la fois comme troupes d'élite dans des actions purement militaires en Algérie, et dans des missions clandestines. Celles-ci, faites de coups de main, de sabotages ou de

recherche de renseignements en direction d’objectifs précis, définis par le service « Action » du S.D.E.C.E.

Nous commençons à nous poser des questions sur les raisons profondes de la hiérarchie à nous inculquer un tel enseignement, nous qui ne sommes que des appelés du contingent. Pourquoi un tel investissement financier ? Pourquoi une telle formation ciblée sur de telles compétences au profit de jeunes gens qui retrouveront la vie civile au terme de leurs obligations militaires ? Est-ce le fait du hasard que nous appartenions à ce dernier carré de sélectionnés, une douzaine d’individus sur les 150 incorporés de la 58 1/C ? Ou bien le fruit d’une sélection méthodique obéissant à des critères très précis, inconnus de nous. A ce stade de la formation nous ne trouverons pas de réponse à ces interrogations, nous la subissons stage après stage. D’ailleurs nous ne sommes déjà plus semblables aux autres appelés, nous appartenons dorénavant à une caste d’initiés, on nous le fait savoir à maintes occasions.

Exercice de vie en clandestinité

Les jours s’enchaînent inexorablement, la fin de la formation approche avec en point de mire la mystérieuse mission qui nous attend. Nous sommes tous impatients et curieux dans la perspective de cette première mise en situation réelle. Pas d’inquiétude sur le plan technique, nous avons été particulièrement bien formés, nous connaissons les procédures par cœur. La seule question qui nous interpelle, est celle des aléas et des imprévus, inhérents à la réalité de la situation. Comment allons-nous gérer ces impondérables qui ne manqueront pas de se présenter à nous, individuellement. Car nous allons nous retrouver seuls et bien seuls, plus de copains, plus de cette solidarité qui nous a permis tant de fois de surpasser ensemble les épreuves. La mission est de quatre jours sur le continent, chacun dans une ville différente. Marseille, Toulon, Béziers etc. Je connais ma destination, ce sera Aix-en-Provence ville universitaire. Ma couverture, un étudiant venu s’inscrire en faculté de droit. Je passerai tout à fait inaperçu parmi la population estudiantine fréquentant le centre-ville. Tiens, ça me rappelle un souvenir de la vie civile, à dix-sept ans pour m’entraîner au P.U.C. en athlétisme, j’avais déjà été inscrit en faculté de droit, sans jamais assister à aucun cours car j’étais déjà dans la vie professionnelle. Ma mission autant que je m’en souvienne aujourd’hui, consiste à infiltrer le milieu estudiantin afin d’y prendre le pouls de la jeunesse. Quels sont ses sujets de

discussions favoris, ses réactions à l'évocation de certains faits de société, la guerre en Algérie.

Nous sommes quatre à partir le même jour, Pierre L., Claude B., Pierre M. et moi. La veille nous sommes passés au magasin de vêtements civils pour y choisir une tenue plus discrète.

L'encadrement nous réunit pour un ultime briefing, rappel des consignes de sécurité, vérification du matériel radio et des procédures concernant les contacts avec la centrale de Calvi (heures de vacations, fréquences utilisées).

Le lieutenant nous rappelle les consignes et nous prodigue ses derniers conseils :

— Souvenez-vous que, sortis de la caserne vous serez dans l'illégalité au regard des autorités, tant civiles que militaires. Si vous êtes pris vous aurez affaire à la gendarmerie, et vous devrez justifier que vous n'êtes ni des déserteurs ni des activistes à cause du matériel radio. Vous nous obligeriez à intervenir pour votre libération, ce qui serait d'un très mauvais effet à tous points de vue pour le bataillon, et pour vous cela signifierait votre échec à l'examen.

Pour terminer, le lieutenant remet à chacun de nous une somme d'argent, censée couvrir les frais de mission, et nous souhaite bonne chance.

Départ de Calvi par le petit train, destination Bastia, où nous embarquerons sur le bateau de nuit pour Marseille.

Comment décrire notre état d'esprit à ce moment, nous nous retrouvons en civil après quinze mois de tenue militaire, une certaine jubilation intérieure nous habite, très vite nous retrouvons des attitudes oubliées. Ça peut paraître dérisoire, mais rien que de pouvoir mettre les mains dans les poches nous emplit d'aise. Pendant quatre jours nous allons être maîtres de nos faits et gestes, une sensation étrange de liberté retrouvée nous submerge. Et puis, cette mission dans laquelle nous sommes engagés ne nous laisse pas indifférents, nous savons ce que les autres ignorent.

Débarquement à Marseille au petit matin après une nuit très chahutée, nous sommes en septembre et les tempêtes d'équinoxe sont fréquentes. Après un solide petit-déjeuner, nous gagnons la gare St Charles située tout en haut d'un escalier monumental. La valise est lourde au bout du bras, je décide de la porter sur l'épaule. Nous allons nous disperser vers nos destinations respectives, on se donne rendez-vous dans trois jours, et bonne chance à tous.

Je prends le train pour Aix-en-Provence, l'aventure me tend les bras et je m'y

lance sans aucune espèce d’appréhension ou de crainte. Le voyage n’est pas très long, Aix est située à une trentaine de kilomètres de Marseille.

On est à la mi-journée, je sors de la gare étonné par la chaleur ambiante, c’est l’été Indien à Aix. Première chose à faire, trouver un hôtel dans le centre-ville pour y déposer mon lourd bagage. Je finis par dénicher un établissement discret, pas très éloigné du cours Mirabeau. Une charmante Aixoise me réceptionne. Tout en remplissant la fiche d’hôtel destinée aux contrôles de police, je réponds aux quelques questions d’usage qu’elle me pose.

Il me revient à l’esprit les enseignements du stage concernant notamment les patrons d’hôtels, qui sont très souvent des indicateurs de police. Elle veut savoir si je compte rester longtemps ou seulement quelques jours, elle s’enquiert du motif de mon séjour, tout cela d’un air engageant et bienveillant. Le plus naturellement possible je lui réponds que je suis étudiant et viens m’inscrire à la faculté. Devant l’intérêt apparent que j’éveille en elle, j’en profite pour engager la conversation et, à mon tour, lui poser quelques questions anodines. Je ne connais pas Aix, elle m’indique quelques petits restaurants pas chers, des brasseries où la jeunesse estudiantine se retrouve habituellement. Puis elle m’accompagne jusqu’à ma chambre pour me la faire visiter. Elle me convient parfaitement, donnant sur la cour, je serai beaucoup plus au calme lors des contacts radio. Un coup d’œil circulaire sur les lieux et, je sais déjà où j’installerai le poste et l’orientation de l’antenne.

Pour l’heure, je décide d’aller faire une visite de reconnaissance de la ville, que je ne connais pas du tout. Après avoir soigneusement rangé la valise dans la penderie et déposé les petits témoins d’effraction, je sors de la chambre et quitte l’hôtel. Je note avec intérêt que celui-ci dispose d’une sortie plus discrète donnant sur une petite rue, élément très appréciable en cas de départ précipité.

La découverte d’Aix-en-Provence est pour moi une révélation. Comment décrire une telle cité qui m’apparaît comme un immense musée à ciel ouvert ? J’en sais au moins une chose, elle est la ville natale du peintre Paul Cézanne. Tout ici rappelle le passé historique de la ville, et quel passé ! Les écrits d’historiens font remonter son origine bien avant notre ère. Les anciens occupants du site s’appelaient les Salyens, peuple celto-ligure vaincu par les armées Romaines et réduit en esclavage en 124 avant J.-C.

Je découvre la ville par le cours Mirabeau aux platanes centenaires, magnifique enfilade baignée d’ombre et de lumière

aveuglante, parsemée de fontaines véritables îlots de fraîcheur. En trois jours, je n'aurai malheureusement pas le temps de faire du tourisme. Mon activité sera concentrée sur ce cours Mirabeau, lieu très fréquenté par les étudiants, dans les nombreux cafés, brasseries et autres restaurants dont les terrasses s'ouvrent sur le cours.

La soirée est d'une douceur exceptionnelle qui a succédé à la chaleur torride de la journée, le soleil couchant allonge les ombres et nimbe les maisons de tons pastel, mettant en valeur les façades aux innombrables sculptures. Je regagne l'hôtel, non sans avoir auparavant pris un verre à une terrasse et avoir vérifié ne pas être suivi.

L'heure du premier contact radio approche, je déballe le matériel et installe l'antenne, accrochée aux murs elle fait trois allers et retours sous le plafond. J'ai vérifié que l'on ne pouvait rien voir de l'extérieur à travers la fenêtre, la porte est verrouillée. Je suis prêt, concentré, dans l'état d'esprit habituel qui précède l'action, sachant exactement ce que j'ai à faire. A l'heure prévue je me mets sur écoute de la fréquence convenue. Très rapidement je perçois nettement le signal de la centrale de Calvi, qui émet des séries de « v » pour un calage optimum sur sa fréquence. Elle envoie mon indicatif de clandestin et me demande si je la reçois. À mon tour je manipule, accusant bonne réception de ses signaux et lui demande comment elle me reçoit. Après ces préliminaires obligatoires d'identification, je transmets un court message, « Bien arrivé, RAS stop ». Puis en guise d'exercice nous changeons plusieurs fois de fréquence. Je suis satisfait et rassuré, la première prise de contact est réussie, elle a duré moins de deux minutes, par contre il faudra que je passe sur alimentation batteries les prochaines fois, car l'ampoule électrique clignote au rythme de la manipulation. Le matériel rangé, il est l'heure d'aller se restaurer et de se mêler aux étudiants pour un premier contact.

À ma grande surprise, je me retrouve assez rapidement incorporé dans un groupe de jeunes gens et jeunes filles, nous avons le même âge et parlons le même langage. Le jazz nous réunit, je me lie d'amitié avec quelques sportifs pratiquants, nous avons matière à conversation.

Une première évidence s'impose, à quelques exceptions près ils sont tous issus de la bourgeoisie locale et régionale. Tous pour la plupart sursitaires au regard des obligations militaires, ou ayant réussi à se faire réformer grâce aux relations de leurs parents. Ils n'ont pas l'air d'avoir de problèmes de moyens d'existence, à voir leur insouciance et la facilité avec laquelle ils paient les

consommations. Il va falloir que je ruse un peu, sinon mes frais de mission vont fondre rapidement sous les lumières des chaudes nuits aixoises.

Je me rends compte très rapidement que trois jours ne me permettront pas véritablement de pénétrer en profondeur ce microcosme. Néanmoins je cherche à en savoir le plus possible, lançant des idées de discussions ciblées, vite reprises par des apprentis tribuns à l'élocution facile et au discours enflammé. J'entends encore l'instructeur nous dire :

— Laissez parler, écoutez, au besoin relancez une discussion qui dérive du sujet initial.

Je constate à quel point il est aisé de faire parler, de susciter les confidences de jeunes gens insouciants qui n'ont aucune raison de se méfier. Il y a les forts en thème, ponctuant leurs discours de citations d'hommes célèbres, assénant leurs arguments comme des vérités absolues. On sent chez quelques-uns le désir de briller, de se mettre en évidence dans une assemblée, de susciter le regard admiratif des filles. Il y a de la graine d'avocat dans ce verbiage grandiloquent.

Le temps passe vite, il est déjà très tard, je prétexte des formalités administratives le lendemain très tôt pour prendre congé du groupe.

Je rentre à l'hôtel en empruntant un itinéraire compliqué, repassant plusieurs fois au même endroit dans le but de semer une éventuelle filature. Cet état d'esprit peut prêter à sourire et à des commentaires sarcastiques aujourd'hui, mais il faut se replacer dans le contexte du moment. Je suis en train de réaliser un exercice précis, sérieux, mettant en pratique le contenu du stage. Je dois absolument me mettre dans la peau d'un agent secret, lâché en milieu hostile, avec une mission de renseignement à accomplir. Tout mon comportement, toutes mes façons de faire pour assurer ma sécurité découlent de ce contexte. Et puis on peut tout imaginer, y compris la possibilité d'être suivi discrètement par quelqu'un chargé d'apprécier la manière dont je traite la mission. Allez savoir ? Tout est possible. Tout au long de ses trois jours, je suivrai scrupuleusement et mettrai en pratique toutes les notions de sécurité inculquées pendant le stage.

Deuxième jour, à huit heures, second contact radio qui se passe bien, je transmets un message et range le matériel.

La rentrée universitaire n'a pas encore eu lieu, je retrouve dans l'après-midi quelques éléments du petit groupe rencontré la veille. Je fais porter la discussion sur la guerre en Algérie. Au bout d'une petite heure de débat, je me rends

compte que le sujet ne les accroche pas trop, ils ne se sentent pas tellement concernés. Par contre la situation politique les intéresse beaucoup plus. Les avis sont partagés et très tranchés, notamment sur les circonstances du retour en politique du Général de Gaulle.

Le soir de ce deuxième jour le contact radio est très difficile, je perçois faiblement le signal de Calvi, la fréquence me paraît volontairement brouillée. Mis en alerte j'applique aussitôt les règles de sécurité, après transmission du code signifiant l'arrêt du contact je range rapidement le matériel.

Cet incident me pose problème, s'agit-t-il d'un phénomène météorologique naturel ou d'un brouillage volontaire de Calvi, pour tester mes réactions. Ou encore d'une tentative de pénétration émanant d'une station d'écoute ? Par prudence, ce soir je ne sortirai pas, je préfère rester auprès du matériel radio. Le lendemain matin le contact se passe mieux, la centrale me demande la raison de l'interruption de la veille. Après quelques échanges de codes explicatifs celle-ci me transmet « Soyez prudent ». Ma décision est prise, je vais partir plus tôt que prévu, je quitte la chambre dans la matinée. Dans l'escalier je croise la charmante hôtesse tenant deux ou trois livres à la main, qui paraît très étonnée de me voir déjà sur le départ.

— Quel dommage me dit-elle d'un air triste et désappointé, je montais vous voir pour vous apporter de la lecture, vous devez vous ennuyer tout seul !

Intérieurement ça cogite fiévreusement, tout en lui donnant une vague explication une question me taraude l'esprit. Une petite voix perfide me susurre, et si tu étais en train de louper une aventure galante ! J'ai quelques instants de flottement, tiraillé entre une vive envie d'aller voir plus loin dans les intentions de cette femme, et un réflexe de prudence motivé par l'incident de la veille. Nous nous retrouvons à l'accueil de l'hôtel où je règle la note. Elle a l'air sincèrement attristée par mon départ, mais j'ai pris ma décision, je ne reviendrai pas dessus.

— Venez me voir lorsque vous reviendrez sur Aix me dit-elle, en guise d'au revoir.

Hélas, je sais que je ne reviendrai pas, c'est avec un certain vague à l'âme que je la quitte.

Dans le train qui me ramène sur Marseille je suis nostalgique, je pense à cette charmante personne. Elle me plaisait beaucoup, j'ai des regrets. Que diable ! Je ne suis pas fait de bois…

A l'heure convenue je retrouve mes collègues à la gare St Charles, il en manque un à l'appel, nous ne sommes pas inquiets, il a dû avoir un contretemps, nous le retrouverons plus tard. Naturellement nous décidons de faire un tour dans les quartiers chauds de la cité phocéenne. Nos pas nous mènent rue Tubano, fameuse artère très connue de la ville où le plus vieux métier du monde s'affiche sur le trottoir. Ce n'est pas du tout premier choix, ça nous rappelle à Claude B. et moi, la rue St Denis à Paris. On se consulte, faisant l'inventaire de notre richesse. La décision est vite prise, nous optons pour nous faire… un petit resto sympa ! Vu ce qui nous reste on ne pourrait de toute façon pas faire les deux.

Nous repassons à la gare dans l'espoir de retrouver le quatrième, mais il n'est pas là, ça devient inquiétant. La soirée s'étire, finalement on ne regrette pas l'option resto, on a passé un bon moment à se raconter nos missions respectives. Inutile de faire les fonds de poches il n'y reste plus que de la menue monnaie, où allons-nous passer la nuit en attendant le bateau du matin ? La salle d'attente de la gare ? Trop de monde, et puis elle nous paraît très inconfortable. Après une longue errance dans Marseille nous décidons de passer la nuit dans un square municipal. À peine installés confortablement à couvert dans un buisson, nous sommes agressés par le gardien qui donne de furieux coups de pieds pour nous déloger. Quelle n'est pas sa stupeur en voyant jaillir trois gaillards à l'allure menaçante. L'un de nous l'a déjà saisi au col, nous le maîtrisons immédiatement. Le visage décomposé par la peur, il nous explique en bredouillant nous avoir pris pour des « pédés » ! Nous des pédés, c'est un comble, on lui fait comprendre qu'il a commis une grave erreur. L'incident n'ira pas plus loin, après quelques minutes d'explications, d'un commun accord nous décidons au grand soulagement du gardien, d'évacuer les lieux, celui-ci trop content de s'en tirer à si bon compte n'alertera pas la police. Finalement, nous passerons le reste de la nuit à la gare.

Au petit matin, nous retrouvons notre camarade sur le quai d'embarquement, ses explications sont assez confuses, elles se terminent par un train manqué ; de toute évidence il ne semble pas disposé à s'étendre sur le sujet. Nous embarquons sur le « San Cyrnos » et regagnons la Corse pour la fin du stage. De retour à Calvi, nous apprenons la mésaventure arrivée à un camarade d'un autre groupe. Son histoire est banale, il a commis un grave manquement à la sécurité oubliant de verrouiller la porte de la chambre pendant son contact radio. De plus, une personne de l'hôtel, intriguée par le clignotement

de la lumière le surprend au cours du contact radio, découvrant ainsi tout le matériel. Celle-ci, certainement très intriguée pour le moins, est allée tout raconter aux gendarmes, qui procèdent à l'arrestation du camarade. Le plus grave de l'histoire c'est qu'il était un des éléments d'un groupe d'hommes, dont la mission était la préparation d'un débarquement clandestin dans la région de Toulon. La Gendarmerie, prévenue par le personnel de l'hôtel, a suivi discrètement le petit groupe jusqu'à identification totale de celui-ci. L'incident fut lourd de conséquences, échec de la mission, rapatriement du petit groupe sur Calvi. Deux versions circulent, la première, de retour à Calvi le camarade aurait été immédiatement envoyé en Algérie. Selon la deuxième, attestée par un camarade, il aurait été dégradé devant l'ensemble des troupes et muté dans une autre unité.

Nous allons bénéficier de quelques jours de détente, retrouver Calvi et ses soirées d'une douceur incomparable de fin d'été, refaire surface après cette longue immersion dans le monde de la clandestinité. Nous avons tous été marqués par cette instruction, à des degrés divers selon la personnalité de chacun. Aujourd'hui encore, malgré le temps qui a passé, je suis conscient qu'il reste en moi quelque chose de diffus, difficilement exprimable. J'ai cette faculté de prendre du recul sur les événements de la vie quotidienne, d'analyser ceux-ci selon une méthode qui n'est pas sans me rappeler cette instruction très particulière. On ne ressort pas tout à fait indemne d'une telle formation, malgré le fait d'avoir refusé de poursuivre ces activités dans le civil, à l'inverse de certains camarades, qui ont accepté de s'aventurer dans cette voie.

J'aurai l'occasion de revenir plus en détail sur cet aspect des choses, lorsque j'aborderai les deux ou trois derniers mois d'armée. Derniers mois au cours desquels je serai amené à prendre part à des missions spéciales sur le continent. Je suivrai également un ultime stage au camp de Cercotte près d'Orléans, dans le droit fil et dans l'esprit de celui que l'on termine aujourd'hui.

En réussissant ce stage nous sommes devenus des « radios moustache », appellation sous laquelle nous sommes désignés par les autres pour souligner le caractère mystérieux de notre formation.

- VIII -

STAGE GUÉRILLA

Mi-septembre, l'ambiance estivale n'est plus qu'un souvenir, Calvi a retrouvé son rythme de vie habituel, on ne croise plus beaucoup de monde dans ses ruelles. Les journées sont encore très douces mais on sent déjà arriver l'automne, le soleil n'est plus aussi haut dans le ciel, les couchers de soleil sur Ile Rousse sont d'une beauté à couper le souffle.

Nous allons commencer un des stages les plus longs et les plus durs de toute la série. Il se terminera fin octobre et parachèvera la longue formation des « forces spéciales ». Ce sera aussi le dernier, avant notre départ pour l'AFN.

Ce stage guérilla est censé représenter la quintessence de tout ce que l'on a appris précédemment et faire de nous des combattants à fort potentiel, au physique extrêmement affûté, au mental inébranlable, capables d'opérer dans des conditions de vie extrêmes, loin de toute base, en autonomie complète.

Lors de mon séjour en Algérie, dans le sud saharien, je raconterai comment nous partions en opérations de harcèlement de plusieurs jours, n'emportant que quelques sacs de pommes de terre et de farine. Nous fabriquions le pain à la manière des Bédouins, cuit dans le sable, chassant pour la viande, ne prélevant que le strict nécessaire dans les troupeaux de gazelles.

J'ai conservé des carnets couverts de notes prises à la volée lors des cours en salle ou sur le terrain. L'essentiel de l'instruction va porter sur plusieurs thèmes très précis.

L'un d'entre eux, qui va nous apparaître au fil des jours comme la trame, l'ossature de l'ensemble, est la notion de guerre révolutionnaire, subversive, de guerre psychologique, à laquelle nous serons confrontés, dans un avenir plus ou moins proche, nous dit-on. Très vite nous allons comprendre que le conflit en Algérie n'est pas le sujet principal. Cette notion de guerre subversive, tout à fait nouvelle pour moi et certainement pour mes camarades, va apparaître sans cesse dans les cours. On nous explique que la guerre du type 1940-45 c'est du passé, qu'il faut penser autrement les futurs conflits. Le décor est planté, sans ambiguïté, la subversion dont on nous parle est du type communiste ! De cette idéologie nous dit-on, découlent tous les conflits

naissants, telles les luttes de libération des peuples soumis à la colonisation des grandes puissances occidentales. Pour ce qui concerne directement la France, c'est la guerre d'Indochine qui s'est terminée en 1954. C'est là-bas pour la première fois, que l'armée Française a été confrontée à une guerre qui la déroute. L'ennemi est partout et nulle part à la fois, elle va découvrir ce qu'est la guerre psychologique, s'apercevoir que l'adversaire n'est pas uniquement constitué de gros bataillons, mais d'une multitude de petites unités autonomes disséminées sur tout le territoire. Elle est confrontée à une organisation politico-militaire très structurée, impliquant les populations civiles, amenées de gré ou de force à soutenir la subversion menée par le travail clandestin des commissaires politiques.

Qui dit guérilla, dit méthodes de combat différentes impliquant la contre-guérilla. Ce sont ces méthodes, tirées de l'expérience acquise en Indochine que nous allons apprendre à maîtriser et appliquer. On nous habitue au concept d'une troisième guerre mondiale qui serait déjà commencée, on est en pleine Guerre Froide entre les deux blocs hégémoniques que sont l'Est et l'Ouest. Nous comprenons mieux maintenant la raison de tous les stages, qui ont pour but la formation de spécialistes dans les domaines divers que l'on a vus. Nous sommes devenus des spécialistes des transmissions radio, des explosifs, des opérations maritimes et aériennes, du combat en montagne.

Cette formation nous éclaire un peu plus sur les raisons des enquêtes de proximité menées par la gendarmerie, concernant notre milieu familial, nos proches et nos relations. La sévère sélection subie tout au long de la formation se justifie à travers le contenu du programme d'instruction.

Les cours porteront sur la guérilla, son organisation, ses buts, ses missions.

L'étude de la topographie, connaissances indispensables à la bonne lecture des cartes et à l'orientation de jour comme de nuit.

L'étude du domaine médical, sanitaire, le secourisme, les gestes et les actions à savoir pour soigner, maintenir le potentiel de combat d'un groupe d'hommes isolés.

La pratique du close-combat ou combat rapproché, en attaque et défense, à mains nues et avec armes de poing.

Enfin trois exercices en situation réelle viendront couronner le tout, un exercice de survie dans le maquis, un exercice d'évasion avec recherche active de patrouilles militaires, appuyées par la gendarmerie, et un exercice de guérilla

de dix jours dans la région de Ponte Leccia.

Tel est le programme qui nous attend, il va s'avérer d'une richesse insoupçonnée de connaissances nouvelles et de mise en situation au plus près de la réalité.

Reprise en main

Tout commence par une reprise en main sérieuse de l'entraînement physique quelque peu négligé durant le stage valise. Séance de cross le matin pour se remettre en jambe, suivie de pompes et d'abdominaux très dynamiques. C'est Mont-Louis qui recommence, avec en moins la brutalité aveugle de la discipline, qui n'avait pour seul but que le lavage de cerveau.

Nous ne sommes plus les mêmes, la sévérité de l'entraînement n'a plus pour but la punition, mais de nous amener à un niveau de performances physiques nécessaires à la poursuite du stage. Et puis, à la fin de cette ultime formation, nous serons pour la plupart nommés sous-officiers.

Les marches, tout équipés, harnachés, en rangers, arme à la main, dans le sable de la plage pour gagner Calvi sont monnaie courante. Elles se terminent par un sentier de chèvres qui mène à la chapelle Notre Dame de la Serra, située au sommet du piton rocheux qui domine Calvi de ses quelque 240 mètres. Nous retrouvons la galère des longues marches de nuit, à travers le maquis au profil accidenté, dans les premiers contreforts du Monte Grosso. Dur crapahut qui a pour objet de nous familiariser avec ce qui nous attend en Algérie. Nous revenons de ces marches au milieu de la nuit, complètement exténués, à la limite de l'épuisement. Le lendemain, le réveil se fait comme d'habitude après seulement quelques heures de récupération.

La guérilla

En compulsant mes notes, je retrouve le premier cours sur le sujet. On y voit au chapitre définitions, « guérilla : forme de lutte de harcèlement menée sur les arrières de l'ennemi. Elle joue sur la vulnérabilité des armées modernes, et ceci grâce aux progrès importants réalisés dans tous les domaines. Ses caractéristiques principales sont la clandestinité et l'adaptation au milieu. »

L'instructeur nous rapporte une citation fameuse attribuée à Mao Tsé-

toung, *« La guérilla doit se sentir, au milieu de la population, comme un poisson dans l'eau »*. Il est vital pour celle-ci, de bénéficier d'un accueil favorable des populations, de pouvoir compter pour le moins sur une neutralité bienveillante, au plus sur la complicité de celles-ci.

Ses missions sont multiples, le but principal est l'immobilisation d'un effectif ennemi important et de le démoraliser. Faire en sorte qu'il soit sur la défensive plutôt que sur l'offensive, qu'il se sente en permanence en zone d'insécurité, mobilisant de sa part d'énormes moyens pour sa sécurité et ses déplacements. La recherche du renseignement à des fins de contre-espionnage, fait partie intégrante de ses missions.

Ses modes d'action sont multiples et peuvent se résumer par : souplesse et permanence. La formation de ces unités est caractérisée par le volontariat des hommes, une sélection nécessaire, des qualités physiques exceptionnelles, une grande résistance aux privations et d'indispensables qualités intellectuelles.

Suit une étude détaillée des différentes formes de guérilla :

— La guérilla « diluée », éléments disséminés, opérant sous le couvert de leurs activités professionnelles, agissant sur ordre et simultanément.

— La guérilla « itinérante », conduite par de petits détachements, une dizaine d'hommes, se déplaçant continuellement sur un territoire, au minimum de 50x50 kilomètres.

— Et enfin la guérilla « massive », de nombreux éléments rassemblés en unité, implantés sur un terrain favorable, rayonnant à partir de leur base pour attaquer les points sensibles justifiables de son action.

L'action psychologique est une des formes d'action qui peut s'avérer redoutable, en démoralisant l'adversaire par une propagande habile, permanente et discrète. Ce thème sera très détaillé, nous faisant prendre conscience des aspects particuliers de la guerre psychologique.

L'approvisionnement en équipements, armements et nourriture est vital pour la survie en guérilla. Diverses sources sont possibles :

— Source extérieure provenant de la centrale, acheminée par voie aérienne, terrestre ou maritime, on rejoint ici les enseignements des stages opérations aériennes et maritimes.

— La récupération sur l'ennemi en attaquant ses dépôts, est une source intéressante d'approvisionnement en armes, munitions, explosifs et uniformes

militaires.

— L’achat dans le commerce peut constituer une forme de ressource, mais elle peut s’avérer délicate et dangereuse. À n’utiliser qu’à coup sûr ou en dernière extrémité.

— Et puis une dernière, à laquelle il faut recourir avec beaucoup de tact et de diplomatie, le prélèvement sur les ressources des habitants. Une action d’approvisionnement de ce type, menée avec rudesse et autorité peut conduire à une perte de crédibilité de la guérilla auprès des populations locales et, au pire, détériorer le climat de complicité pouvant déboucher sur des dénonciations et arrestations.

« Il peut être nécessaire de se procurer des vêtements civils », nous dit l’instructeur, « choisissez-les chauds, légers, solides, imperméables et pas trop voyants. » C’est sur ces derniers mots qu’il termine ce premier cours qui a bien duré trois heures.

Le parcours du risque

Ce matin embarquement dans le camion, direction le Fort Charlet situé sur les hauteurs de Calvi, qui est un ensemble fortifié constitué de deux parties. La première a servi de bagne militaire, à notre époque on pouvait encore voir les anciennes cellules joliment peintes de fresques réalisées par les anciens détenus. Elles sont construites autour d’un espace rectangulaire restreint, sorte de petite cour intérieure recouverte d’une grille métallique servant de chemin de ronde aux gardiens. On ne peut s’empêcher de frémir devant ce que devait être cet univers carcéral, impitoyable, déshumanisé.

L’autre partie est constituée du Fort Mozello qui abrite l’ancienne caserne Maillebois.

C’est dans cet enchevêtrement de fortifications, ceintes de profonds fossés, qu’a été installé le parcours du risque. Il constitue une version très « sévérisée » du parcours du combattant de Mont-Louis. Les obstacles à franchir que nous découvrons lors du tour de reconnaissance sont impressionnants, ils intègrent une troisième dimension qui est le vide caractérisé par la hauteur des murailles, c’est l’entraînement type à la guérilla urbaine.

Autant que je me souvienne, une des difficultés majeures est le franchissement d’un vide d’environ deux mètres entre deux murailles. C’est

assez impressionnant, debout sur le mur il faut se lancer en avant-bras tendus comme un oiseau prenant son envol, et agripper le sommet du mur opposé, l'échec est sanctionné par une chute de quelques mètres. Le choc est violent, les genoux dérouillent méchamment. Le visage contre la muraille, il faut encore se hisser à la force des bras sur le sommet. Comme tous les camarades, j'avoue avoir un moment d'hésitation, réflexe instinctif dicté par la raison qui retient un bref instant, mais je me lance sous l'effet d'une brutale montée d'adrénaline. Le parcours se poursuit par un cheminement en courant sur le sommet des remparts, puis l'escalade d'une façade de bâtiment à l'aide d'une descente de gouttière, enfin on pénètre dans le bâtiment par une fenêtre. Vient ensuite le franchissement d'un fossé, au bout d'une corde comme Tarzan dans la jungle, et enfin, second fossé franchi sur un pont de singes très instable, construit à l'aide de cordages, qui a la désagréable manie d'augmenter ses oscillations sous le passage d'un homme. Pour ajouter à la réalité, ce dernier franchissement s'effectue sous le tir d'une arme automatique en dessous de nous.

Le parcours est extrêmement dur, il est un mélange d'efforts physiques intenses et de stress mental permanent dû à la prise de risque réelle à chaque obstacle. Il faut se faire violence et aller au-delà du raisonnable, faire taire la petite voix intérieure qui veut vous paralyser, face au danger potentiel. Quelques camarades auront de réelles difficultés, mais au niveau de formation qui est le nôtre, l'échec n'est pas admis. Il faut passer, et ils passeront sous nos encouragements et les exhortations de l'encadrement.

Nous effectuerons ce parcours à plusieurs reprises, le terminant à chaque fois, épuisés physiquement et mentalement, mais heureux et fiers de l'avoir dominé par la volonté et le dépassement de soi.

J'ai eu l'occasion en 2003 de revenir à Calvi pour me retremper dans l'ambiance, retrouver des détails oubliés, des lieux me permettant d'être plus précis dans la narration. Sorte de pèlerinage, de retour aux sources du souvenir de ces longs mois passés en Corse.

Je suis retourné au Fort Charlet qui a beaucoup changé. Il est inhabité et sert de garage aux véhicules municipaux. Quelques traces du parcours subsistent çà et là, des restes de plates-formes métalliques au sommet des remparts, quelques filins d'acier pendent le long des murs, vestiges fantomatiques d'une époque révolue qui n'interpellent pas les touristes faisant le tour du fort par l'extérieur. Ce parcours est un des nombreux souvenirs restés vivaces dans ma mémoire, il faut l'avoir accompli pour comprendre l'intensité des émotions qui

m’étreignent encore aujourd’hui en y repensant.

Retour en salle l’après-midi, nous permettant de récupérer de l’effort du matin.

Le secourisme – Les soins médicaux

La matière du cours que nous abordons est d’une importance capitale, elle fera l’objet de nombreuses séances tout au long du stage.

Il ne s’agit rien moins que de ce qui concerne l’hygiène en général, le secourisme, les actes médicaux à connaître pour assurer le maintien de l’état physique d’un groupe de guérilleros isolés, ne pouvant compter que sur lui-même. Nous allons apprendre à faire face au mieux, à des situations exceptionnelles de blessures, de fractures ou de maladies.

C’est un toubib qui nous instruit :

— Un préalable incontournable s’impose avant d’aller plus loin, dit-il. Il faut absolument apprendre à faire les piqûres, qu’elles soient sous-cutanées ou intramusculaires. Je vais vous faire une démonstration, il me faut un volontaire !

Silence complet, on a cessé de rire.

— Alors ? J’attends, enchaîne le toubib, je vais devoir en désigner un d’office !

Finalement un camarade se dévoue, allongé à plat ventre sur la table, le slip au bas des fesses, il attend l’épreuve.

— Messieurs votre attention, ce n’est pas tant la manière de planter l’aiguille qui compte, mais bien l’emplacement où vous la plantez.

À l’aide d’un crayon à bille il trace sur le fessier du camarade le trajet du nerf sciatique, qu’il faut à tout prix éviter d’atteindre. Puis tenant l’aiguille entre les doigts il l’enfonce d’un geste rapide et déterminé. Le camarade n’a pas sursauté, il dit ne rien avoir senti, nous sommes admiratifs devant une telle maîtrise du geste. Le toubib nous donne quelques éléments d’explication.

— Tapotez l’emplacement que vous avez choisi, cela aura pour effet de décontracter musculairement la zone, puis faites pénétrer l’aiguille d’un geste bref et rapide.

Il termine sur une dernière astuce :

— Faites en sorte de percuter le muscle simultanément au planter, ce qui a pour effet de distraire l'attention du supplicié qui ne perçoit pas la pénétration de l'aiguille. Dernière chose à savoir, certains liquides, dont les antibiotiques, sont douloureux, prenez le soin de chauffer l'ampoule dans le creux de la main. Je n'insiste pas sur la nécessaire désinfection et la stérilisation des ustensiles.

Regroupés par binôme nous nous essayons à chacun notre tour au planter de l'aiguille, ça se termine en une franche partie de rigolade, malgré quelques cris de douleur consécutifs à des maladresses.

Au cours de ces nombreuses séances, nous aborderons en profondeur les différentes situations imaginables et les bons gestes à avoir.

En relisant mes notes je lis, au chapitre brûlures :

Nettoyer au sérum physiologique ou à l'eau bouillie, badigeonner au mercurochrome, ou faire un pansement de tulle gras.

Faire des injections intramusculaires de pénicilline 500000 unités, streptomycine à 0,50, un rappel d'anatoxines tétaniques sous-cutané.

Blessure du thorax :

Si elle est sifflante, boucher le trou, faire une injection intramusculaire de Diparcol, évacuer le blessé, ou le mettre dans la position de « Fowler ».

Blessure du ventre, éviscération :

Ne pas chercher à rentrer les organes, envelopper la tripe dans une compresse mouillée au sérum physiologique, ne pas donner à boire, injection de Phénergan et Dolosal à 2cc, évacuer le blessé le plus rapidement possible.

Coup de chaleur :

Étendre à l'ombre, rafraîchir, dans les cas graves rétablir la pression osmotique par une injection intraveineuse ou sous-cutanée de sérum salé hypertonique ou de plasma à 250cc. Remonter le cœur au solucamphre, à la spartéine ou à la coramine.

Fracture fermée :

Douleur, impotence fonctionnelle, œdème : immobiliser le membre à l'aide d'attelles ou tous autres artifices à disposition, planches, branches d'arbre.

Fractures ouvertes :

Désinfecter la plaie, pansement stérile, immobilisation du membre, faire injection de pénicilline à 500 000 unités, streptomycine à 0,50 deux fois par

jour, plus des anatoxines 2cc sous-cutanée, morphine contre la douleur, évacuer d'urgence.

Plaie du cuir chevelu :

Elle est hémorragique, raser 3 cm autour, fermer avec agrafes ou avec un point au lin, pansement stérile, rappel antitétanique, traitement général pendant deux ou trois jours.

Le « Blast Injury » :

Ce terme Anglais nous est traduit par, « tout ce qui concerne les blessures consécutives aux effets de souffle ». Notamment les traumatismes des oreilles, qui se caractérisent le plus souvent par la déchirure des tympans. Cette blessure est occasionnée par une violente explosion, très rapprochée ou à l'intérieur d'un milieu confiné.

Conduite à suivre, mettre un tampon vaseliné dans le conduit de l'oreille externe.

Le « Crush Injury » *:*

Ou les conséquences d'un écrasement traumatique, thoracique ou abdominal, occasionné par un ensevelissement.

Sur les membres écrasés, bras et jambes, poser un garrot pneumatique, qu'il faut desserrer régulièrement pour éviter les complications gangreneuses.

Le chapitre concernant les affections du tube digestif est traité avec beaucoup d'attention, car tout comme les blessures par projectile ou les fractures des membres inférieurs, ces affections sont très invalidantes. Elles immobilisent le plus souvent le sujet malade, réduisant d'autant le potentiel du groupe de combat.

Brûlures d'estomac :

Traitées par le bicarbonate.

Vomissements :

Teinture de belladone, 15 gouttes dans un verre d'eau.

Coliques :

10 comprimés de Parégorique le premier jour, ou poudre d'Opium.

Les diarrhées, occasionnées par deux formes de dysenterie, soit bacillaire, soit amibienne.

La forme bacillaire :

Douleurs aiguës de l'abdomen, accompagnées de température et de vomissements. Traiter aux antibiotiques, veiller à réhydrater le malade.

La forme amibienne :

Avec émission de selles sanglantes, pas de température, sauf si l'amibiase est associée à un bacille. Dans ce cas, évacuer au plus vite, désinfecter l'eau, nettoyer les légumes, se laver les mains.

On en termine avec ce chapitre par un exposé sur les intoxications alimentaires dues à des champignons. On y détaille le symptôme phalloïdien, caractérisé par des vomissements, des diarrhées sanglantes dans les deux ou trois heures qui suivent l'ingestion.

Les intoxications staphylococciques :

Caractérisées par de la sueur, diarrhées, crampes musculaires. Faire une perfusion de sérum physiologique, réhydrater par voie intraveineuse, injection de Tifomycine, soutenir le cœur.

Je rappelle ici, à toutes fins utiles, pour le lecteur d'aujourd'hui, que toutes ces notions médicales et les prescriptions qui nous étaient enseignées datent de 1959. C'était une médecine d'urgence, de secourisme et de guérison rapide, dans la mesure des circonstances. Le but principal était d'avoir le bon geste au bon moment, afin de maintenir au maximum le potentiel de combat d'une unité clandestine. Sur un groupe d'une dizaine d'hommes, deux ou trois malades ou blessés, c'est le potentiel de celui-ci diminué de 20 à 30%, ce qui est énorme en termes d'efficacité.

Un chapitre traite des envenimations occasionnées par la morsure de serpents ou autres animaux venimeux.

Traitement d'urgence, trois gestes classiques immédiatement après morsure :

L'excision à l'endroit de la morsure, faire saigner.

L'aspiration, on nous enseigne que la plus efficace se pratique à l'aide d'une ventouse.

Le garrot, très serré, desserrer 1 minute toutes les 20 minutes.

Le traitement général est la sérothérapie, faire immédiatement une injection 10cc sous-cutanée près de la morsure, et 10cc plus loin entre la blessure et le cœur. A la phase de diffusion, 30cc de sérum en intraveineuse, 30cc en intramusculaire et 30cc en sous-cutanée. Soutenir le cœur si nécessaire.

Mes notes se terminent sur le traitement des douleurs rhumatismales et les affections des voies respiratoires.

Rhumatisme bénin :

Pas de gonflement, repos, aspirine 4 à 6 comprimés par jour à 0,50.

Torticolis :

Massages procaïne camphrée, pommade au salicylate.

Rhumatisme articulaire aigu :

Affection due à un streptocoque, gonflement au niveau des articulations, chaleur, douleur importante fugace, présence de température, survenue d'une angine quelques jours auparavant. Traitement aux antibiotiques.

Les arthrites, douleurs, augmentation de volume, rougeur, ganglions satellites, température.

L'arthrite tuberculeuse ou mal de « Pott » :

Atteint la colonne vertébrale, tumeur blanche. Immobiliser le membre, évacuation.

Au chapitre affection des voies respiratoires, on trouve :

L'angine banale (rouge) :

Gargarismes au Dakin, badigeonnages au bleu de Méthylène, suppositoires au Bismuth, boissons chaudes, repos au lit et au chaud.

Phlegmon d'amygdales :

Lavage au « book » avec eau chaude sous pression, traitements antibiotiques. Se méfier des angines, elles peuvent annoncer le début d'une maladie infectieuse. Si possible faire une recherche d'albumine dix jours après, si présence, consulter un médecin.

Bronchite :

Repos, application de ventouses, les laisser 10mn, cataplasmes, désinfection du rhino-pharynx.

Affections aiguës – Pneumonie Broncho-pneumonie :

Traitement antibiotique deux fois par jour.

Une information, qui n'a plus rien à voir avec les voies respiratoires, nous est donnée concernant la « méningite ».

Méningite :

Signes caractéristiques, forte température, très souvent vomissements maux de tête, constipation (inconstante), raideur de la nuque. Évacuation d'urgence en milieu hospitalier, car évolution rapide et pronostic incertain.

Voici une description de la composition d'une trousse d'urgence, fortement

conseillée, à usage du commando, on y trouve les médicaments de base.

Désinfectants :

alcool, éther, teinture d'iode, mercurochrome, dakin, eau oxygénée.

Poudres pommades :

à la sulfanilamide, antibiotique, pénicilline, auréomycine, terramycine, terramycine plus hydrocortisone

Vaccins sérums :

anatoxines tétaniques (en rappel 2cc), sérums antivipérin, antitétanique, antiscorpionique (piqûre de scorpion).

Les antibiotiques (injection)

pénicilline à 500 000 unités ; streptomycine 0,50, flocyline (traitement de la syphilis), terramycine (existe en comprimés à 0,250 2gr/jour maximum, fractionnés toutes les six heures).

Pour déchoquer les souffrants :

Morphine lcg (sous-cutanée), diparcol (intramusculaire), dolosal, phénergan (intramusculaire).

Les tonicardiaques :

Le camphre (injection intramusculaire ou intraveineuse), la spartéine, le sportocamphre), la coramine (en injection, en comprimé ou en gouttes), le syncortil à 5 ou 10.

Les collyres :

En antibiotiques.

Pour le nez :

Sérum physiologique, la pivine, l’huile goménolée, l’argyrol.

Pour les oreilles :

l’otomide, l’otylol.

Cette énumération peut paraître longue et fastidieuse, mais elle est nécessaire à la bonne compréhension du niveau de formation auquel nous sommes soumis. Nécessaire aussi à une bonne approche de ce que nous sommes, de l’ambiance très spéciale que peut conférer une telle formation.

Une information assez détaillée nous est donnée sur les maladies vénériennes sexuellement transmissibles. Comment reconnaître ce qui n’est qu’une simple irritation, un échauffement, et un début de blennorragie (chaude-pisse dans le vocabulaire populaire), qui se manifeste dans les quelques jours suivants le rapport, par une gêne douloureuse à la miction avec apparition d’un écoulement blanchâtre. Prise à temps, cette maladie se soigne très bien nous dit le toubib, par des injections de streptomycine et une hydratation abondante.

Le cas de la syphilis est beaucoup plus grave, un des premiers signes visuels est l’apparition d’un chancre mou sur la verge. Elle est évolutive dans le temps, poursuit le toubib, non soignée dès les premiers symptômes, elle va évoluer vers une atteinte nerveuse très grave voire mortelle, quelques années plus tard.

Cette maladie fait peur à tout le monde, c’est la hantise des jeunes de notre époque. Autant l’atmosphère est à la rigolade quand on nous parle de chaude-pisse, chacun racontant à qui veut bien l’entendre ses petits accidents récoltés çà et là, autant l’évocation de la syphilis provoque le silence attentif du groupe. Il semblerait presque anormal de n’avoir jamais attrapé une « bléno », c’est presque un passage initiatique obligé, vers la vie d’homme, comme le brevet para. Pour détendre l’atmosphère le toubib termine son exposé en nous signalant, qu’il existe des pommades spécifiques à utiliser lors des rapports avec les prostituées.

— Il suffit d’en faire la demande dit-il, pour le reste, à vous de voir et de pouvoir !

Ces derniers mots sont prononcés d’un air complice et entendu.

Le close-combat.

Le moniteur qui nous fait face, par cette belle matinée ensoleillée, n'a pas l'air d'un rigolo, il est trapu, musclé, le regard froid et perçant des gens qui n'ont aucun état d'âme. Son discours est précis, net, sans phrases inutiles, il n'est pas là pour nous enseigner la littérature de la Grèce antique.

— Messieurs bonjour, je suis votre moniteur de close-combat, nous allons passer quelques jours ensemble. Je suis chargé de vous initier et de vous enseigner l'art du combat rapproché, le plus souvent à mains nues. Nous verrons les diverses techniques d'attaque et défense. De la maîtrise de celles-ci, pourra dépendre votre survie et celle du groupe. En un mot, Messieurs, je vais vous apprendre à tuer proprement et silencieusement.

Le décor est planté, sans ambiguïté ni paroles inutiles.

— En consultant vos dossiers poursuit-t-il, j'ai noté avec intérêt que deux d'entre vous pratiquent le Judo, vous êtes déjà familiarisés aux arts martiaux, vous me servirez de partenaires de démonstration.

Que dire brièvement du close-combat, qu'il est une méthode de combat à mains nues, relativement récente pour l'époque, d'origine Japonaise (Toshu Kakuto), pratiquée par l'armée du Soleil Levant. Elle emprunte ses techniques à certains arts martiaux orientaux, surtout au Jujitsu japonais qui est à l'origine de nombreuses disciplines actuelles.

C'est une méthode élaborée à des fins bien précises, destinée aux commandos en temps de guerre. Elle doit permettre aux initiés de se débarrasser ou de neutraliser un adversaire quel qu'il soit, armé ou non, qu'il soit plus grand ou plus costaud. Elle confère au pratiquant un avantage indubitable sur l'issue d'un combat et une aura de crainte. Ses techniques sont expéditives, brèves et très souvent mortelles.

— Vous devez être déterminés dans l'action, seule l'efficacité prime, pas de gestes inutiles, pas d'état d'âme enchaîne le moniteur. Je veux qu'à la fin de ce stage vous ayez acquis une grande maîtrise de vous-même et la certitude mentale absolue que rien ne peut vous arriver, quel que soit l'adversaire.

Avant toute étude nous allons apprendre à chuter sur le sol, chute avant, arrière, latérale. Je vais m'apercevoir que chuter sur un sol dur, pierreux n'a rien de commun avec la chute sur un tatami de judo.

— Sachez que la chute n'est pas synonyme de défaite, elle doit vous

permettre de vous relever rapidement face à l'adversaire, en bonne position pour la riposte. Lorsque vous êtes face à celui-ci, gardez une distance de sécurité, bien en équilibre, une jambe en avant fléchie, bras et mains souples, prêts à frapper en coup de pied, de poing ou en atémi avec le tranchant de la main. Prêt aussi à parer une attaque, celle-ci doit être immédiatement suivie d'une riposte fulgurante et décisive, un seul coup doit suffire pour neutraliser l'adversaire et le réduire au silence.

Les premières séances sont consacrées à l'étude des attitudes, des placements, des déplacements. Puis viennent les techniques de coup de pied. Deux par deux nous nous entraînons à les donner et à les esquiver. Ensuite viendra l'étude des parades et ripostes.

— C'est beaucoup trop mou, trop lent les gars ! s'exclame le moniteur. À cette vitesse, en situation réelle, vous seriez déjà tous morts. Considérez que ce n'est plus un copain en face de vous, mais un individu qui veut vous tuer. Ce n'est pas un jeu d'enfant, mettez-vous ça dans la tête, d'ailleurs vous allez tous passer devant moi pour vous rendre compte de la réalité des choses.

Et là, nous allons découvrir à nos dépens ce qu'est le close-combat. Le moniteur est un spécialiste, chacun d'entre nous va subir la violence contenue de ses attaques, ses coups à moitié retenus nous suffoquent, laissant deviner ce qu'ils seraient à pleine puissance.

En salle, nous découvrons sur la silhouette nue d'un homme, de dos et de face, les différents points vitaux de l'organisme. Les points dangereux et ceux mortels, attaqués poing fermes ou en atémis du tranchant de la main, les manchettes, les coups portés de l'extrémité du coude en perforation, les coups de tête, technique très difficile à bien maîtriser.

Puis viendront les attaques sur saisie arrière, notamment les étranglements, en attaque de sentinelle avec rupture des vertèbres cervicales.

Nous passons de longues minutes à ramper, en approche silencieuse de sentinelle, le poignard entre les dents ou armés d'un lacet métallique muni de deux poignées.

— La sentinelle est un obstacle sur le chemin, elle doit être éliminée sans donner l'alarme. Faites le silencieusement et proprement, sans cruauté gratuite, lucidement, c'est la guerre nous dit le moniteur. Aujourd'hui c'est lui, demain ce sera peut-être vous !

Suivront les techniques de défense sur attaque adverse, parade sur coup de poignard, de face, en piqué à hauteur de l'estomac, de haut en bas, et de bas en haut en éventration. Parade sur agression à la matraque, au gourdin, au tesson de bouteille, au pistolet.

Nous ne travaillerons pas les techniques de projection type Judo, elles réclament trop de techniques pour des non-initiés.

Au fil de ces séances nous allons acquérir une froide lucidité, nous immerger dans la réalité d'un état de guerre qui est là bien présent, qui s'impose à nous, que nous le voulions ou non. Les situations relevant de ces techniques sont extrêmes, où très souvent l'un des deux protagonistes va mourir.

À la différence d'une action de combat plus conventionnel, se déroulant à quelques centaines de mètres, où très souvent on ne voit pas le résultat du tir, vous ne vous sentez pas directement responsable. En close-combat la situation est tout autre, par la proximité immédiate de l'adversaire, par le contact physique et visuel avec celui-ci et, par le choix du moment de l'action, vous êtes directement concerné et seul. Terrible confrontation de deux êtres humains, très brève mais vitale. J'ai eu beaucoup de chance en Algérie, de ne jamais être amené à connaître ce type de situation.

Tout au long du stage nous allons répéter et répéter encore des dizaines de fois les mêmes gestes, acquérir les réflexes conditionnés nécessaires à la maîtrise et à l'efficacité des techniques. Nous allons nous endurcir aux coups, nous habituer à la violence des gestes, apprendre à ne pas paniquer, canaliser la violence dans le seul but de l'efficacité.

La survie

Vaste domaine que celui de la survie, que nous abordons maintenant.

Sans l'aide précieuse que m'apporte la lecture de mes carnets de notes, témoins à jamais de ce que l'on nous enseignait, j'aurais oublié beaucoup de détails.

Au chapitre « survie », je retrouve la définition suivante, « C'est la continuation de la vie et des activités qui l'accompagnent, lorsque les conditions normales de vie ne sont plus assurées ».

Suit une énumération des conditions particulières non habituelles :

Pays froids, vêtements appropriés, laine, duvet, fourrure ; la nourriture doit être riche en calories, en graisse. Les abris, très important, doivent assurer un minimum de sécurité et de mise au sec.

Pays tropicaux ; vêtements adaptés à la chaleur, protection contre les maladies, les bêtes.

Pays désertiques ; protection contre la chaleur, la réverbération, la soif.

En mer ; boisson en abondance, se préserver du soleil et de la réverbération.

Dans les marais ; protection contre les insectes, les reptiles et animaux aquatiques, le déplacement requiert une très bonne connaissance de l'orientation, du franchissement d'obstacles, une bonne appréciation des distances et du relief.

L'équipement doit comporter un minimum de matériels indispensables, tels couteau, boussole, miroir, matériels de pêche, de chasse, trousse médicale.

Un chapitre particulier traite de la boisson qui doit être de qualité, et en quantité suffisante, 1/4 de litre minimum par jour en pays tempéré, beaucoup plus en pays chaud et sec. Boire lentement et peu à la fois, éviter de boire froid s'il fait chaud.

Où trouver de l'eau ; dans le sol, les rivières, les sources, les puits, et si elle n'est pas apparente, la rechercher dans les vallées, se fier à la végétation. Recueillir l'eau de pluie, l'aérer, la brasser ; la rosée matinale, secouer les plantes sur un récipient. La végétation représente une véritable richesse en eau non apparente. Ne pas boire l'eau des plantes sécrétant un jus laiteux blanc. Les plantes grasses en général constituent une bonne réserve d'eau, le cactus par exemple, faire une incision, aspirer. Les racines, celles de l'eucalyptus, couper un bout de racine d'un mètre environ, écorcer et laisser suinter.

Abris et feux ; maisons abandonnées, abris naturels (grottes cavernes), toile de tente, construction abris rudimentaires. Il faut absolument s'isoler du sol pour ne pas subir l'humidité et chauffer.

On nous enseigne que le bouleau est un bois qui s'enflamme rapidement, que le chêne procure une combustion lente. On apprend à allumer un feu sans allumette, à l'aide du soleil à travers une loupe ou un cul de bouteille, d'un silex frotté sur une lame métallique (le poignard) et enfin, la méthode préhistorique en frottant deux morceaux de bois sec (beaucoup plus aléatoire). On nous initie à la technique du feu Polynésien dont le foyer est creusé dans le sol. Mais ce n'est

pas tout de savoir faire du feu, encore faut-il avoir quelque chose à cuire.

Nous aborderons au cours des différentes séances les manières de se procurer des aliments, par la capture du gibier à poils ou à plumes, les régions tempérées comme la France regorgent de réserve de protéines animales.

De nombreuses techniques existent, l'affût au fusil, à la carabine, avec appeaux pour le gibier d'eau, la chasse au grillage, dans lequel on rabat des animaux plus gros. Nous devenons des experts en matière de chasse aux collets, réalisés avec du fil piège, la confection d'hameçons n'a plus de secret pour nous.

La connaissance des plantes comestibles est d'une très grande importance. On y trouve d'abord les feuilles et jeunes pousses, la fougère, l'asperge sauvage, les épinards sauvages, le chardon, le plantain, le pissenlit, l'oseille des prés, le cresson, le pourpier, l'angélique, les orties la tige pour la soupe, les feuilles en épinards. Puis les racines et tubercules, tous comestibles sauf l'aconit, la racine d'asphodèle, l'ail sauvage.

Et enfin les graines et les fruits : les châtaignes, les faines, les noisettes, les glands et le marron d'Inde, qu'il faut éplucher et faire cuire.

Les fruits de l'arbousier, l'aubépine, l'églantine, la fraise des bois, les myrtilles, les prunelles, le sorbier des oiseaux, le raisin d'ours et les figues, les lichens qu'il faut laver et faire bouillir.

Nous verrons quelques plantes toxiques comme les renoncules, les boutons d'or, l'aconit déjà citée, les digitales et la ciguë.

Les baies toxiques rouges telles la bryone, la baie de pomme de terre et du chèvrefeuille, une seule baie noire est citée, celle de la belladone.

Une attention toute particulière est portée à l'étude des champignons, que l'on trouve en abondance, procurant une nourriture facile.

Dans les champignons comestibles on trouve le bolet ou cep, la chanterelle ou girolle, la morille, le lactaire délicieux, la clavaire et la corne d'abondance. Les vénéneux mortels, ils ont tous des lamelles et sont surtout représentés par la famille des amanites. L'amanite phalloïde verte, la tue-mouche rouge avec des points blancs et lamelles blanches, la panthère, la citrine jaune à points blancs, et enfin la printanière blanche.

Les dangereux, le bolet Satan, l'entolome livide gris à lamelles roses.

À la fin du chapitre, je découvre avec surprise une recette en cas

d’empoisonnement. Je la cite pour l’anecdote, telle qu’elle est écrite noir sur blanc devant mes yeux :

Faire vomir, faire boire deux litres d’eau tiède et tuer sept lapins, manger les sept estomacs et trois cervelles.

Ne me demandez pas d’explications sur cette recette, je n’en ai pas ! Et pourtant elle nous a été citée, dans quelle circonstance ? Mystère, je n’en ai pas le moindre souvenir.

On voit ici toute l’importance donnée à l’enseignement de la survie. Confronté à une telle situation, l’individu seul ou en petit groupe, doit être capable de mettre en place une stratégie de survie. Il doit être capable de s’alimenter, de boire, sans risques d’intoxication, de se protéger des conditions climatiques, froid, chaleur, sécheresse. Cela peut paraître facile à première vue, il suffit de chasser, pêcher, faire du feu, direz-vous. Mais mis en situation réelle sur le terrain, on va vite déchanter et s’apercevoir que la situation peut très vite se dégrader. C’est dans ce but que nous allons effectuer un exercice d’une journée entière dans le maquis Corse.

Cet exercice sera riche d’enseignements et nous sera d’une grande utilité au cours de la mise en situation d’évasion, réalisée dans des conditions très proches de la réalité.

Arrivés sur le site choisi au bord d’un ruisseau, l’encadrement nous laisse carte blanche, à nous de trouver les moyens d’assurer notre nourriture.

On se répartit les tâches, certains vont pêcher dans le ruisseau, d’autres chasser tout ce qui est vivant et comestible, le dernier groupe est chargé de la cueillette des plantes et des fruits. Pour la boisson, on puisera directement l’eau du ruisseau. Et les heures passent, riches en déceptions et en surprises. Il va s’avérer très vite qu’il y a loin entre les intentions et les résultats.

Les pêcheurs sont très déçus, après quelques tentatives infructueuses de pêche de truites à la main, ils vont se rabattre sur la confection d’hameçons qui ne donnera rien. En désespoir de cause, ils en arrivent à la solution pêche à la grenade, qu’ils se voient interdire par l’encadrement. On ne mangera pas de poisson !

Le groupe des chasseurs a un peu plus de chance. Après avoir posé quelques collets et autres pièges, ils réussiront à capturer quelques gros lézards verts, mais pas de lapins.

Finalement, c’est le groupe chargé de la cueillette qui ramènera le plus de

spécimens. Eux aussi ont pu constater qu'entre la théorie en salle et la reconnaissance sur le terrain des différentes espèces de plantes et de fruits, il y a un monde.

Et c'est comme cela que, pour la première fois de ma vie, je mange du lézard qui me paraît avoir un goût de poisson, accompagné de quelques plantes comestibles et de fruits. Très frugal repas qui nous laisse rêveur, conscients d'avoir encore d'énormes progrès à faire dans le domaine de la survie. On est à même de se rendre compte de la difficulté qu'aurait représenté un exercice d'une huitaine de jours. Rendus humbles par cette expérience, ce soir à la cantine, il n'y aura pas de râleurs sur la qualité et la quantité de « l'ordinaire ».

La tactique

Dans l'étude globale de la guérilla, un chapitre est réservé à la tactique, où l'on voit que le choix du lieu d'installation d'une base est primordial.

Le profil du terrain, son emplacement dans une région où le réseau routier, ferroviaire, voies navigables, doit être de préférence peu développé.

La zone sera à faible densité de population, avec des emplacements possibles de DZ (dropping zone) pour diverses opérations de parachutage.

Mes notes sont prises en style télégraphique, on peut y lire :

La vie dans une base ; ne jamais quitter son arme, l'avoir en permanence à portée de main prête à servir.

La musette de première urgence à proximité, le sac lourd dans une cache éloignée du lieu de vie.

Assurer la sécurité du groupe par le renseignement et le camouflage, en cas d'alerte, suivre les consignes prescrites, se préparer à « gicler ».

En cas d'attaque, prévoir un signal de danger, éviter le combat à tout prix.

Les déplacements se font de nuit, et parfois en terrain inconnu, nécessité d'un itinéraire sûr, simple et facile, avoir le souci permanent de la sécurité.

En cas d'accrochage avec l'ennemi, le groupe se disperse.

Ordres donnés pour un déplacement : vérifier l'effectif, la tenue, l'armement, le matériel individuel et collectif, l'itinéraire, l'horaire, les points de regroupement et de rendez-vous (emplacement, délai d'attente), les signaux de reconnaissance et de danger, les contacts à prendre, utilisation d'un

guide, conduite à tenir en présence d'inconnus, en cas d'alerte et d'attaque.

Quant aux liaisons en vue de la communication, elles se définissent grâce aux critères suivants : fidélité des moyens, rapidité, discrétion.

Officier, agent de liaison	fidèle, peu rapide, peu discret
Optique, acoustique	fidèle, rapide, indiscret, faible portée
Ultrasons, infrarouge	fidèle, rapide, discret, faible portée
Électrique filaire	fidèle, rapide, indiscret, portée limitée
Radio électrique	fidèle, rapide, indiscret, longue portée

« La boîte aux lettres » est une autre forme de communication, elle est de deux formes, celle appelée « vivante » et celle dite « morte ». Le plus souvent ce sont des caches secrètes, tronc d'arbre creux, maison en ruine très précisément identifiées en coordonnées topographiques. Il est recommandé, par sécurité, d'en changer le plus souvent possible. Les points de rendez-vous doivent être facilement identifiables, en prévoir plusieurs. On distingue : les points rapprochés de 10mn à *1/2* heure de marche, les points éloignés de 3 à 6 heures et le point final de 1 à 2 jours de marche du point de dispersion.

Le renseignement

S'il est un domaine faisant l'objet de toutes les attentions de l'encadrement, c'est bien celui du renseignement, la recherche de celui-ci. Cette notion, sans arrêt répétée, rappelée, doit devenir pour nous une obligation naturelle, au même titre que respirer, se nourrir, elle doit être présente à tous les instants et conditionner nos comportements. Différentes sources existent dans la recherche de celui-ci.

Tout d'abord, la centrale, l'état-major de la zone de guérilla, ces deux sources sont jugées peu précises.

La base auxiliaire, source jugée plus intéressante, car alimentée par des observations d'agents de renseignement, de sécurité ou de liaison.

Les qualités indispensables de ces agents, sont l'intelligence, la discrétion, l'initiative et le flair.

On nous apprend que l'interrogatoire de prisonniers, de civils, de déserteurs est primordial, au même titre que l'interception de documents civils ou militaires.

Il est un domaine qui passe souvent inaperçu, pouvant être une source intéressante de renseignements, c'est la lecture régulière de journaux, revues scientifiques qui apportent une foule de renseignements. Ceux-ci, mis bout à bout, recoupés puis corrélés, peuvent s'avérer d'une grande richesse.

La nature des renseignements, leurs origines sont multiples, photos aériennes, plans (photocopies, calques), messages reçus ou interceptés, documents divers. Ils sont classés par valeur, une lettre un chiffre, et doivent êtres recoupés, datés, retransmis. La valeur de la source est codifiée par une lettre, selon celle-ci elle sera classée en : certitude, digne de foi, bonne source peut avoir été influencée, source douteuse, aucune confiance, on ne peut émettre un avis sur celle-ci.

Puis la vraisemblance, codifiée par un chiffre selon lequel elle est définie en :

certitude absolue, vraisemblance logique partiellement recoupée, possible logique non recoupée, possible non recoupée ne correspond pas aux renseignements antérieurs, sans doute fausse rumeur, et enfin, valeur ignorée.

Puis vient l'étude des domaines sur lesquels la recherche doit porter :

1 – La population :

Son état d'esprit, les possibilités d'actions psychologiques. Les partis politiques, les syndicats, les minorités, les éléments favorables, les éléments douteux à la solde de l'ennemi, les anciens militaires, les spécialistes.

Ce chapitre revêt une importance capitale, car il introduit une notion nouvelle. L'ennemi n'est plus seulement le soldat en uniforme, mais l'ensemble de la population soupçonnable de connivence avec l'ennemi. On entre de plain-pied dans la théorie de guerre subversive, justifiant toutes actions psychologiques pour la combattre.

2 – La géographie physique :

Nivellement, planimétrie, terrain d'atterrissage, zone de couvert, l'hydrographie, obstacles divers.

3 – L'économie, l'administration :

Identifier les sources d’énergie, leur localisation, les usines, les installations portuaires. Connaître l’organisation de l’administration civile, ses circuits.

4 – Le potentiel militaire :

Son ordre de bataille, son dispositif, ses méthodes de combat et sa valeur combative, ses moyens en armements et matériels divers.

Exécution d’une reconnaissance d’objectif

Une petite phrase en tête de chapitre, donne la mesure de notre instruction. *« Mieux vaut observer qu’entendre dire ».*

La mission de reconnaissance d’un objectif peut être effectuée par le chef, par un homme du détachement ou, par un agent orienté. Son but, recueillir un maximum de renseignements en vue du montage d’une opération, ou recouper, compléter des renseignements imprécis. Cette mission de reconnaissance peut s’effectuer de deux façons, en civil ou en uniforme.

La tenue civile a pour avantage, la discrétion, la facilité d’approche, par contre elle a pour inconvénients, la nécessité de se procurer des papiers d’identité, la pratique de la langue du pays ou du patois régional. Elle peut représenter un caractère insolite à la vue de la population locale, par la présence d’un individu inconnu.

Le port de l’uniforme si c’est celui de l’ennemi, peut s’avérer payant par l’effet de leurre lors d’une approche au plus près effectuée par une équipe. Par contre si c’est celui de votre propre unité, il devient très difficile d’approcher l’objectif.

Suit tout un descriptif sur les points à étudier avec précision afin de conférer un maximum de réussite à l’opération, avec risques quasiment nuis de pertes humaines.

Le terrain doit être connu le mieux possible, c’est un facteur de réussite pour l’itinéraire d’approche et de repli. Sa configuration générale, les zones de couvert, les obstacles, la localisation précise des points de rendez-vous, de regroupements, les emplacements d’attente etc.

La connaissance de l’ennemi est primordiale, sa composition, sa position exacte, la nature du sol (cailloux, sable, neige etc...), la proximité de sources de bruits, et enfin les points sensibles de l’objectif.

Il est nécessaire de connaître la défense passive de l’adversaire, murs, réseau de barbelés (nature, nombre de rangs), l’emplacement des chicanes, le modèle des mines et leur localisation, l’éclairage (projecteurs), systèmes divers (cellules photo électriques infrarouges, etc..).

La défense active de l’ennemi représente sa capacité de réaction en termes de moyens et d’hommes. Il est vital de connaître sa valeur combative, l’implantation des unités dans la région, ses moyens, les délais d’intervention, l’appui de feu, l’effectif chargé de la défense, les emplacements de combat, la nature des armes collectives et leurs champs de tir. Le nombre de sentinelles, les horaires et les itinéraires des rondes, les heures des repas du couvre-feu et du réveil. L’emplacement des véhicules, des dépôts d’essence, du poste de police, les systèmes de liaison, l’utilisation de chiens de garde.

Les cours commencent ou se terminent souvent par des maximes, celui-ci se termine par celle-ci : *« Patience et précision valent mieux que précipitation et improvisation ».*

Préparation et exécution d’une mission

Encore une maxime orientée en ce début de cours.

« Pessimisme dans la préparation, optimisme dans l’exécution ». Encore et toujours la recherche du renseignement, l’étude de celui-ci, l’établissement du « dossier objectif » et le montage de préparation.

« Il faut concevoir simple et souple », nous dit l’instructeur, engager le minimum d’effectif, isoler l’objectif, prévoir des variantes, et surtout éviter le choc à tout prix, *« le hasard dessert plus qu’il ne sert ».*

La phase de répétition de la mission est primordiale et conditionne la réussite ou l’échec de celle-ci. Deux techniques sont utilisées, la caisse à sable dans laquelle sont représentés en miniature l’objectif et son environnement, ou si c’est possible la représentation en grandeur réelle, dans le style décors de cinéma en plus réaliste.

Ordre d’opération

L’objectif de la mission doit être clairement défini, qu’il s’agisse de destruction, de neutralisation, de harcèlement, de capture de prisonniers ou

d'enlèvement de matériels.

Chaque homme du commando doit connaître très précisément ce qu'il a à faire, sa place dans le dispositif ainsi que le séquentiel et le minutage du coup de main. D'où l'importance de la répétition qui doit coller au plus prêt de la réalité. Les moyens en personnels doivent être adaptés, en fonction de la nature de l'objectif et de la mission, « si un homme suffit, ne pas en engager deux ». L'équipement doit être léger, adapté aux circonstances, ne pas représenter une gêne inutile, la dotation en vivres réduite au strict nécessaire, sous forme de ration d'urgence.

Le point de dislocation est celui à partir duquel chaque équipe suit son propre itinéraire sur l'objectif, c'est le point où commence l'approche immédiate. Celle-ci est déjà au cœur de l'action, d'où l'importance du minutage.

La phase repli, recueil, participe aussi de la réussite de la mission, en principe elle s'effectue en sens inverse de l'arrivée. Attention à ne pas laisser de traces. L'utilisation des liaisons radio doit être exceptionnelle, toujours justifiée par les circonstances.

La conduite à tenir au cas où une équipe n'est pas installée à l'heure H, annuler l'opération ou modifier le plan selon les consignes, puis exécuter.

Après cette étude globale de l'organisation et de la vie sur une base, nous allons passer à des simulations plus ciblées, sur des objectifs identifiés et réels.

Attaque d'un PC.

Le but est de paralyser le commandement ennemi, matériellement, psychologiquement (mort du chef), et d'obtenir des renseignements, des documents.

Il peut s'agir d'un PC de combat peu important de petite unité, ou d'un PC grande unité disposant d'un matériel important, où généralement la défense est mal organisée. Ce PC peut être installé sous tentes, en dur ou en partie tentes et en partie dur. Il comporte généralement les bureaux (chef, salle des cartes), les transmissions, un parc à voitures et des logements. Il est important de connaître son organisation de défense passive et active, déjà détaillée précédemment. Des points particuliers sont à connaître absolument, généralement documentés par une ou plusieurs missions de renseignement préalables : les emplacements des bureaux, des installations, des issues (fenêtres, serrures), les moyens

d'accès (gouttières, balcons etc.), les systèmes de surveillance, le ou les mots de passe entre sentinelles.

Le commando est organisé en équipes avec, pour chacune, une mission précise.

L'équipe de protection éloignée, chargée de la couverture du repli.

L'équipe de protection rapprochée, en appui direct de l'équipe d'attaque et de feu. Puis l'équipe d'enlèvement en tout genre, documents, armement et personnels. Et enfin l'équipe sabotage, chargée de détruire et mettre hors service les installations radio et téléphoniques, les bâtiments ou tout autre cible désignée.

Attaque des communications routières

Ce sont des actions de harcèlement et d'embuscades. A la base de ces actions, comme dans tous les cas, l'indispensable recherche du renseignement préalable. La composition du convoi doit être connue avec précision, nombre de véhicules, types, emplacement dans la formation de celui-ci. S'agit-il de véhicules légers, isolés, ou d'un camion de matériels, avec ou sans escorte ? L'itinéraire emprunté fait-il l'objet d'une ouverture de route préalable ? Il faut absolument connaître les moyens d'intervention de l'ennemi, leurs délais opérationnels, qu'ils soient terrestres ou aériens. Le choix du lieu de l'embuscade est déterminant, ne pas choisir un endroit trop favorable, car l'ennemi est plus attentif à l'approche de ces lieux.

La constitution du commando est fonction de l'importance du convoi, on compte en général deux hommes par véhicule attaqué.

L'action de feu, 1 PM et deux grenades par homme, éviter la curée. Le repli s'effectue sur un signal qui ne risque pas d'être confondu avec un signal de l'ennemi.

Attaque de personnels à pied

Le renseignement préalable doit porter sur l'effectif du détachement, son armement, sa formation en déplacement, la place du chef et du radio, l'itinéraire, les lieux de halte, l'horaire et les moyens radios.

Les moyens du commando sont déterminés par les effectifs disponibles, la

force de l'adversaire, le terrain, le moment et l'effet recherché. Celui-ci est le but à atteindre, s'il s'agit d'une simple opération de harcèlement, un seul homme peut suffire. Dans le cas d'un attentat avec cible désignée, trois hommes seront nécessaires. En embuscade de nuit, dix hommes maximum, l'armement assez léger est constitué de fusils à lunette à visée nocturne, de fusils lance-grenades et de PM.

Disposer quelques mines anti-personnel piégées sur l'itinéraire de repli, se munir de cordes pour entraver les prisonniers s'il s'agit d'enlèvement.

L'action doit être caractérisée par la surprise et la violence du feu.

Thèmes d'exercices

À la suite de ces différentes études de cas, nous allons consacrer quelques séances en salle à plancher sur des sujets pour lesquels toute la partie concernant le renseignement nous est communiquée au préalable. C'est un travail personnel et individuel, à la fin du temps imparti nous devons rendre les copies.

Premier thème.

Il s'agit d'attaquer une patrouille ennemie en déplacement. Les renseignements nous indiquent les capacités de réaction et d'intervention. Chaque compagnie a une section en alerte, délai d'intervention de 15 à 20 mn la nuit, de 8 à 10 mn le jour. Les compagnies sont stationnées à Bastia, Calvi et Corte, elles disposent chacune d'un peloton d'AMB 64 (auto mitrailleuse blindée), d'un hélicoptère en alerte permanente et de 50 hommes, de 3 camions et de 30 hommes (2 hommes de garde aux camions). Couvre-feu de 21 heures à 6 heures.

La patrouille est composée du chef, accompagné du radio en liaison permanente avec Calvi, 1 FM avec 3 hommes, 6 éclaireurs dont 2 munis de détecteurs de mines.

Les forces amies, dans le nord, un détachement secondaire à quatre groupes d'équipiers, 10 hommes, 1 LRAC (lance-roquettes antichar), 1 arme collective, 10 PM 1 fusil LG (lance-grenades), 10 Pa (pistolet automatique), 5 unités de feu, 3 postes radio ANPRC 6.

Mission, tuer le chef de patrouille ainsi que le radio, causer le plus de pertes possible à la patrouille à partir de sa progression.

Second thème :

Un convoi à J - 2,8 heures, renseignements transmis par un agent. A J - 14 heures le convoi composé d'une AMB64, 2 camions citernes, 1 camion Molotova (Soviétique) avec 15 hommes à bord, plus 1 F.M., doit quitter Calvi pour se rendre à Galéria par la RN 199. Distance entre véhicules, entre 60 et 100 mètres. Remarque importante, aucune attaque n'a eu lieu sur ce parcours. L'AMB est en liaison avec le P.C. de Calvi et le P.C. de Galéria.

La base opérationnelle du commando, dite base « d'Erbaghiolo », se situe dans la forêt de Bonifato près des bergeries, elle est composée de 10 hommes.

L'embuscade est tendue à l'est du point coté 283 en 726-988 (coordonnées topographiques).

La mission, sous la responsabilité du chef de la base, est de décimer la totalité du convoi, en premier objectif les camions-citernes, puis causer un maximum de pertes à l'adversaire.

L'armement du commando est composé de 15 fusées LRAC, 1 grenade incendiaire, 1 fumigène, 5 grenades OF (offensive) et 5 DF (défensive) par homme, 50 kg de plastic, 50 détonateurs électriques, 25 allumeurs, 500 mètres de cordeau, 50 mètres de mèche lente, 10 charges creuses et 10 charges plates.

Pour ce thème d'exercice nous allons passer une journée à repérer le parcours, identifier les lieux propices à l'embuscade.

Quelle fantastique ballade, faire l'ouest de l'île par la route côtière extrêmement sinueuse qui surplombe la mer. C'est la montagne qui plonge dans la mer, donnant à admirer à chaque virage un point de vue extraordinaire toujours différent. La pointe de la Revellata qui s'avance en mer, avec la seule petite plage de sable de l'Alga isolée dans ce décor de côte rocheuse et sauvage extrêmement découpée.

Nous arrivons enfin sur le site choisi, qui apparaît comme propice à une embuscade. L'endroit est complètement désert, inhabité, la route sinueuse est montante dans cette partie, ce qui est un facteur de ralentissement pour un convoi.

Première règle d'or à respecter : il faut absolument immobiliser le convoi et lui couper toute tentative de manœuvre de fuite, en clouant sur place le véhicule de tête et celui de queue. Dans le même temps, détruire les deux camions-citernes, puis mitrailler le camion transport de troupe. Rappelez-vous que la mission est de décimer en totalité le convoi et les hommes.

Je ne prétends pas être exact dans mes propos, mais assez fidèle dans le souvenir que j'ai de ce cas d'école étudié parmi d'autres. Ce qui me revient par contre très clairement, c'est l'extrême professionnalisation de l'encadrement et l'absence totale d'état d'âme de celui-ci.

Nous rentrons de cette journée, comme à l'accoutumée, très pensifs, silencieux, plongés dans nos réflexions. Notre chauffeur, qui doit avoir hâte de rentrer nous malmène gaillardement dans les virages qui s'enchaînent les uns derrière les autres. Il faut avoir l'estomac bien accroché pour ne pas être pris de vomissements. Accrochés aux bancs, nous le provoquons par des « Olé ! » « Olé ! » à chaque virage, c'est notre manière de nous défouler. Les pneus malmenés crissent de souffrance sur l'asphalte, je mesure combien peuvent être dangereuses ces démonstrations de savoir conduire.

La route est étroite et sinueuse, la moindre perte de contrôle et c'est la chute mortelle quelque cinquante mètres plus bas ou le face-à-face avec un autre véhicule. Enfin, après une dernière embardée, nous pénétrons dans Calvi à vitesse réglementaire.

Nous dormirons bien cette nuit, harassés par cette journée de crapahut.

Troisième thème :

Il s'agit de l'attaque d'une villa isolée dans laquelle sont logés un chef de bataillon et l'officier adjoint.

Dans le dossier « renseignement », on trouve une étude très détaillée des forces d'intervention de l'ennemi.

« Caserne Sampiero » dans la vieille ville de Calvi, siège du PC bataillon, 200 hommes.

« Fort Maillebois », 2 sections sur les 200 hommes.

« Calvi ville », 1 section d'alerte jour et nuit.

« Camp de Fiume Secco », 250 hommes, 5 AMB 64,1 section d'alerte la nuit.

Le dispositif d'alerte pour l'ensemble représente 1 compagnie.

« Terrain d'aviation de Ste Catherine », de temps en temps un appui aérien et de transport, 50 hommes équipés.

L'objectif s'appelle « la villa Marine ».

Le chef de bataillon, son adjoint, un officier de sécurité, le commandant de compagnie, 3 chauffeurs, 1 cuisinier et un planton, habitent en permanence la

villa. À l'entresol logent les 3 chauffeurs et le cuisinier, coucher entre 22 et 23 heures.

Au rez-de-chaussée, le chef de bataillon et l'officier adjoint travaillent dans leur chambre respective jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les 2 autres officiers logent dans une même chambre, le planton se trouve dans une petite chambre près du téléphone.

Couvre-feu général à la tombée de la nuit.

L'ensemble des lieux est ceinturé par un grillage et une grille sur le devant.

Une sentinelle dans le jardin devant le portail jour et nuit, relevée aux heures paires. Le gradé de quart profite de la relève de sentinelle pour faire une ronde autour du bâtiment, il est accompagné par un homme du poste.

3 véhicules légers dans le garage attenant, 2 garés dans le jardin.

Pas de clés sur les portes intérieures, toutes les ouvertures de l'entresol donnant sur l'extérieur sont fermées avec leurs volets. En été, celles du rez-de-chaussée ne sont pas fermées, vigilance un peu relâchée.

Mission :

Supprimer l'officier supérieur, éventuellement récupérer des documents intéressants.

Nous nous rendons sur les lieux pour nous rendre compte de visu de la réalité de la situation, de la taille du bâtiment et de son environnement immédiat.

La consigne générale est la discrétion et le silence dans l'exécution de la mission, compte tenu de la proximité des forces d'intervention. Celle-ci s'effectuera de nuit, aux alentours de deux heures, heure à laquelle tout le monde doit être couché en plein sommeil, hormis la sentinelle.

La seule chose que je me rappelle dans le travail que je présentais, était l'utilisation de chloroforme pour neutraliser le petit personnel, et l'emploi d'un silencieux pour l'exécution de la mission « homo » sur l'officier supérieur. Comme à chaque fois les différentes propositions sont discutées en commun avec l'encadrement, qui met l'accent sur les bonnes idées, celles qui sont réalisables et celles qui ne le sont pas, car un détail a pu nous échapper.

J'ai toujours soupçonné qu'à travers tous ces exercices d'imagination sur des cas précis, notamment le dernier, l'encadrement mettait à profit certaines idées jugées pertinentes, afin de peaufiner le dispositif de défense existant.

Mais jusqu’à présent, dans le contenu de l’instruction, il est assez surprenant de constater que l’on ne parle pratiquement jamais de l’Algérie. Nous n’avons traité aucun cas d’espèce rappelant les combats et les opérations en AFN. Nous allons découvrir au fil du stage qu’en fait l’ennemi en question est tout autre. En particulier lorsque nous allons étudier ce qu’est l’armée soviétique, son armement, ses moyens lourds, le mental de ses soldats et les cartes militaires. Il nous apparaît de plus en plus clairement qu’on nous prépare à une future guerre, dans laquelle on considère que le pays a été envahi et occupé par une armée étrangère. Cette armée étrangère est clairement désignée comme étant celle de l’Union Soviétique, nous serions l’embryon déjà organisé des futurs maquis et réseaux de résistance à l’occupant.

L’armée Soviétique

Elle dispose d’un potentiel très important en hommes, en 1945 trente millions d’hommes ont été mobilisés.

Le soldat russe est crédité de qualités combatives exceptionnelles, bravoure, opiniâtreté, fanatisme, endurance et discipline. Il en résulte quelques faiblesses, notamment un manque d’esprit d’initiative.

Le recrutement et la formation sont assurés par le service militaire obligatoire. L’insubordination est sévèrement punie, selon la nature de la faute.

Les officiers jouissent d’un statut privilégié, leur situation matérielle est excellente.

Les forces armées soviétiques sont organisées en unités territoriales et en unités d’intervention de type conventionnel ou particulier, telles les unités de choc, de formation première et deuxième séries.

L’aviation tactique est très importante, elle est dotée de matériels performants et de personnels compétents.

Le corps d’armée dispose des moyens auxiliaires non négligeables que sont les partisans, éléments favorables à disposition dans les pays étrangers.

Puis les unités de sécurité, 400000 hommes en temps de paix, composées des forces de police à l’arrière du front et sur les territoires nationaux occupés.

Viennent ensuite des unités et services plus spécialisés, le MGB (*Ministerstvo Gosoudarstvennoï Bezopasnosti (Ministère de la Sécurité

d’État)) dépendant du Ministère de la Sécurité d’État, le VF qui lutte contre les partisans adverses, le MVD (*Ministerstvo Vnoutrennikh Diel (Ministère des Affaires Intérieures). Voir Missions Spéciales, mémoires du maître espion soviétique Pavel SOUDOPLATOV Éditions du Seuil) du Ministère de l’Intérieur et enfin, les unités affectées à la garde des prisonniers et à la défense passive des camps.

Ses méthodes de combat donnent une place prépondérante au combat offensif, à la recherche de l’effet de surprise ; elle pratique le double enveloppement, l’effet de masse et la recherche du corps à corps, mais elle est tributaire de schémas rigides.

Le combat de nuit est une chose normale pour les Russes, le choc à la baïonnette revêt une importance toute particulière. Le combat par grand froid n’est pas redouté, le personnel est habitué aux basses températures, l’armée dispose d’unités de skieurs très efficaces.

Voici retransmises fidèlement, les notes prises en cours sur le sujet.

Comment douter encore de l’identité du futur agresseur, on sent bien que l’armée est viscéralement anticommuniste, mais paradoxalement je n’ai pas le souvenir d’avoir eu à subir au quotidien ce parti pris, ou alors j’ai oublié.

L’étude des cartes russes, nous apprend qu’elles sont classées en deux catégories, du 1/10.000 au 1/100000 et, à petite échelle du 1/200 000 au 1/1000 000 et se définissent selon l’utilisateur, en cartes tactiques, opératives ou stratégiques.
Les tactiques, à grande échelle, sont destinées à l’étude détaillée du terrain en vue d’attaque de positions fortifiées. Elles sont éditées en quatre couleurs, vert marron bleu rouge.
Les opératives, de petite échelle, sont destinées aux états major des services de l’aviation, des unités mécanisées et des services de l’arrière.
Les cartes au 1/200000 sont éditées en sept couleurs, elles portent la représentation des réseaux routiers, hydrographiques, les courbes de niveau qui sont représentées tous les 200 mètres et l’indication de la densité de population.
Les cartes stratégiques, utilisées pour l’étude des théâtres d’opération, se déclinent en 1/1.500000,1/2.500000 et 1/5.000.000.
Suit une étude détaillée de la numérotation des cartes, sous forme de tableau en fonction de l’échelle de celles-ci, donnant les écarts angulaires, le nombre de feuilles, le numéro comporte une lettre et un nombre.

Les armes

Un chapitre particulier est réservé à l’étude détaillée des armements en général. Nous avons déjà beaucoup travaillé sur le sujet lors de la période Mont-Louis. Mais cette fois, l’accent est mis sur les armes des forces étrangères, dans le but de bien les connaître, savoir les démonter et les remonter, analyser leur puissance de feu et au besoin savoir les utiliser.

Nous allons étudier les armes de point tels les pistolets automatiques :

— le PA Colt 45, dont la munition, calibre 45, traverse à 25 mètres une planche de pin de 15 centimètres d’épaisseur, ce PA est alimenté par chargeur de 15 cartouches.

— Le Walter P38, chargeur de huit cartouches, dont le projectile traverse une planche de pin de 20 centimètres.

— Le Luger P08, calibre 9 millimètres, chargeur de 8 cartouches, pénétration 14 centimètres de pin.

Puis la famille des pistolets mitrailleurs :

— le PM U.S. Thomson, calibre 11.43 millimétrés, alimenté par chargeur de 10, 20 ou 30 cartouches, portée pratique 200 mètres, tir par rafales 600/700 coups/mn, ou au coup par coup.

— Le PM russe PPSH 41, calibre 7,62 mm, alimenté par chargeur circulaire de 71 cartouches, portée pratique 200 m, tir en rafale 600 coups/mn ou au coup par coup. Chaque régiment d’infanterie russe comporte une compagnie de PM.

— Le PM allemand MP40 à crosse repliable, calibre 9 mm, alimenté par chargeur de 32 cartouches, portée pratique 200 m.

— Le PM allemand Sturmgewehr STG44, calibre 7,92 mm spécial, est alimenté par chargeur en demi-lune de 30 cartouches, portée pratique 300 m, il peut lancer la grenade à fusil.

— Le PM italien Beretta, calibre 9 mm, est alimenté par chargeur de 10, 20 ou 40 cartouches, portée 200 m, on peut adapter une lunette sur le canon.

— Le PM anglais Sten, calibre 9 mm parabellum, portée 200 m, il est donné comme une arme robuste, mais à l’étanchéité médiocre.

La famille des Fusils Mitrailleurs et des Mitrailleuses :

— la mitrailleuse allemande MG42, s’utilise en FM ou en mitrailleuse

lourde, portée 4500 m, précision médiocre à cause des vibrations, cadence de tir, 1500 coups/mn, alimentée par bande souple. Les Fellagas en Algérie seront équipés de cette arme, que nous apprendrons très vite à reconnaître, de par sa cadence de tir très élevée.

— Le FM Bren MK2 anglais, calibre 7.7 mm, portée utile 1600 m, est alimenté par boîte chargeur semi-circulaire de 25 cartouches.

— Le FMRPD Simonov modèle 52 URSS, calibre 7,62 mm, portée 3500 m, 400 coups/mn.

— Le Fusil russe SKS Simonov, calibre 7,62 mm, semi-automatique, portée maxi 3500 m, pratique 400 m, lame chargeur 10 cartouches, baïonnette prise sur l'arme.

— Le canon tchèque 82 SR P21, est utilisé pour le combat antichars, il tire des fusées à charge creuse, il est monté sur un affût à deux roues.

Les engins blindés

Caractéristiques, ce sont des éléments de puissance de par les armes embarquées, le moteur, le blindage et la masse totale.

Ils ont des points faibles, le bruit, les chenilles, le plancher et le moteur ; l'équipage est sourd aux bruits extérieurs, celui-ci dispose d'une vue limitée, dont le champ de tir comporte des angles morts. Les armes sont à tir tendu, leur précision est moindre en marche, leur dotation en munitions est limitée, tout comme leur autonomie de l'ordre de six heures de carburant.

Ces engins se classent par catégorie, selon leur destination au combat.

Le char de combat, de lourd à très lourd, c'est un engin d'attaque et de choc.

Le chasseur de char à tourelle ouverte, grande vitesse de déplacement, plus léger il est vulnérable en combat rapproché.

Le canon automoteur ne comporte pas de tourelles, c'est une arme à champ horizontal limité, doté d'un faible blindage.

L'automitrailleuse, grande vitesse sur route, grand rayon d'action, faible blindage, mobilité limitée en tout terrain, faible armement.

La voiture blindée sans tourelle, semi-chenillée ou à roues, faible blindage.

L'EB spécial, représenté par le char de déminage, ou le lance-pont utilisé par

le Génie dans le franchissement de rivières.

Analyse et description d'un Engin Blindé :

L'allure générale, tourelle ou pas, nombre et forme ; train de roulement à roues, à chenilles, semi-chenillé, à barbotins, galets ou rouleaux.

Son armement, canon, mitrailleuse, armement auxiliaire, nombre d'antennes, type de blindage, appareils optiques, nombre et composition de l'équipage.

Dans le cadre de l'étude des engins blindés, nous apprenons l'organisation des petites unités blindées russes. 3 bataillons de chars 65 T34 35, accompagnés par 1 bataillon d'infanterie armé de PM.

Unité de chars lourds, 4 escadrons de combat à 5 chars JS 3, 2 pelotons de 2 chars par escadron.

En fin de chapitre, on voit le combat rapproché antichar, un slogan ; *« audace et raison »*, caractérise ce genre d'action dont le but est d'immobiliser l'engin, l'aveugler, l'empêcher de tirer, neutraliser l'équipage, l'incendier et le détruire. Si vous réussissez à vous approcher à quelques mètres du char, vous êtes en sécurité car c'est la zone où il ne voit rien. Mais généralement l'engin blindé n'opère jamais seul, mais à plusieurs se couvrant mutuellement, il devient difficile de l'approcher. De plus, par sa forme aux angles fuyants très prononcés, il offre peu de zones accessibles au tir direct. Il faut viser la zone vulnérable que représente l'articulation de la tourelle pivotante en rupture avec le reste du blindage.

Je rappelle encore une fois, que cette instruction date de 1959, et qu'elle n'a sans doute plus rien à voir avec les matériels et munitions modernes.

La topographie

Le cours de topographie qui nous est dispensé revêt une importance capitale, aussi bien pour le groupe de guérilla que pour l'élément isolé.

La connaissance de cette science permet la parfaite lecture des cartes, la capacité de s'orienter de jour comme de nuit, de savoir à tous moments où on se trouve et vers quel point on se dirige.

On verra ce qu'est la « projection Mercator transverse », qui est une manière de représenter le planisphère terrestre. Dans cette projection, l'équateur est

représenté par une droite horizontale et le méridien central par une droite perpendiculaire, les autres parallèles et méridiens, par deux familles de courbes.

Le centre de chaque fuseau est l'intersection du méridien axial avec l'équateur, c'est aussi l'origine des coordonnées en latitude et longitude.

Nous étudierons le corroyage UTM (Universal Transverse Mercator), qui divise la terre en 60 fuseaux de 6° de longitude, et en méridiens espacés de 3°. Sans entrer dans des détails plus précis qui sont assez compliqués, il faut savoir que le quadrillage se fait en carrés de 100 km, 10 km, 1 km et 600 mètres à partir du centre de la projection. S'ensuit un repérage précis, par lettres et chiffres, d'un point quelconque sur la carte.

Nous verrons le domaine des photos aériennes, utilisées pour l'étude du terrain, la recherche du renseignement, l'établissement et la mise à jour des cartes. Une mission photos se caractérise par l'ensemble des photos prises par les caméras d'un avion au cours d'une même sortie. La bande est l'ensemble des photos prises entre le déclenchement et l'arrêt d'une caméra, se recouvrant longitudinalement.

La surface couverte est l'ensemble de terrain photographié, dont le contour a été reporté sur une carte.

On désigne par « plott » ou tableau d'assemblage, l'ensemble des surfaces couvertes par une bande ou une mission. Le « plott » est utilisé pour trouver la photo d'un point donné sur la carte, l'identifier rapidement et l'orienter approximativement.

La « mosaïque », est la réunion de photos voisines, dont on a réalisé la juxtaposition des détails caractéristiques communs, facilitée par la verticalité d'un grand recouvrement et par l'échelle constante des photos.

Le point vertical ou « nadir », point à la verticale de la caméra au moment de la prise de vue, qui situe l'image de ce point dans le plan de la photo.

L'axe de symétrie est la droite tracée perpendiculairement à la ligne d'horizon, passant par le centre de la photo, il ne se confond pas avec l'axe médian lorsque l'horizon n'est pas parallèle au bord de la photo.

Les photos dites verticales sont celles prises par une caméra dont l'inclinaison de l'axe est inférieure à 8°. Elles permettent la lecture des détails planimétriques, la mesure des dimensions et l'appréciation du relief en vision stéréoscopique.

Les photos obliques sont toutes celles dont l'inclinaison de l'axe est supérieure à 8°. On distingue les obliques basses sur lesquelles ne figure pas la ligne d'horizon, et les panoramiques ou obliques hautes où figure la ligne d'horizon.

L'avantage de la photo oblique est qu'elle donne un aspect coutumier du terrain, couvre une surface plus grande, permet de déceler les objectifs sous couvert et la prise de vue aérienne malgré un plafond relativement bas. Elle permet, dans certains cas, des missions aériennes sans quitter l'espace ami.

Tout le travail d'exploitation qui résulte de ces clichés, réside dans la précision d'orientation de la photo.

Pour une photo verticale, il faut tracer l'axe indiquant la direction du nord, pour une panoramique, inscrire le long de Taxe de symétrie le gisement de celui-ci.

L'orientation d'une photo verticale peut s'opérer de plusieurs façons :

Au moyen des ombres par des spécialistes outillés, ou en connaissant l'heure locale de prise de vue, en admettant que les ombres se déplacent de 15°par heure dans le sens des aiguilles d'une montre. Les ombres à midi sont les plus courtes et dirigées vers le nord. Je n'entrerai pas dans le calcul de l'échelle d'une photo qui dépend de la distance focale et de l'altitude de prise de vue. Je crains que le lecteur soit déjà fatigué par l'énumération de ce qui précède, qui n'est que le résumé du cours de topographie.

La contre-guérilla

L'étude de la guérilla a pour corollaire celle de la contre-guérilla, ces deux aspects se nourrissant l'un de l'autre. Paradoxalement, ce chapitre ne sera pas très développé, d'après mes notes, il ne fera l'objet que d'un seul cours.

La contre-guérilla poursuit deux buts bien distincts, le premier à caractère politique en agissant sur la population, afin d'assurer la continuation de la vie économique et sociale « par tous les moyens ». Le deuxième, essentiellement militaire, pour éviter autant que faire se peut les pertes en hommes et en matériels, protéger les points sensibles et détruire les éléments de guérilla.

En France, nous dit-on, l'organisation de la défense du territoire est assurée par une infrastructure à commandement régional. Son état-major est constitué d'officiers, de fonctionnaires civils et du CRO (Centre de Renseignement

Opérationnel). Les moyens de communication sont importants, ils sont constitués d'un réseau téléphonique doublé par des moyens radios performants. Les organes de renseignement sont militaires et civils. Gendarmerie, services de sécurité militaire, troupes au contact pour l'aspect militaire, autorités préfectorales, sécurité nationale, population pour l'aspect civil.

La défense de certains points sensibles est dévolue aux classes anciennes, les réservistes. Ces éléments, généralement peu armés, ont par contre l'énorme avantage de bien connaître leur région. Ils peuvent s'avérer des auxiliaires très précieux de par leur connaissance naturelle du milieu et de l'environnement social.

Les unités mobiles d'intervention, appartiennent aux éléments du corps de bataille de l'armée. Ce sont elles qui sont engagées dans les opérations de bouclage, de ratissage et de destruction des éléments de la guérilla adverse. Le volet défensif de la contre-guérilla est l'analyse et la définition des points sensibles, qui sont de deux ordres, le militaire et le civil. Toute une stratégie en découle représentant l'ossature de l'organisation, tant militaire que civile, de la lutte antisubversive.

C'est à peu près tout ce que l'on voit sur ce sujet très sensible où les domaines militaire et civil s'interpénètrent dangereusement, rendant la frontière entre ces deux entités peu lisible.

Le stage guérilla s'avance, il nous reste deux gros morceaux à ingurgiter et à digérer. Le premier sera l'exercice « évasion » de deux jours, à travers le « désert des Agriates », le deuxième l'exercice de « guérilla » de dix jours, avec installation d'une base de vie dans le maquis corse, dans la région de Ponte Leccia. Ces deux exercices seront réalisés dans des conditions proches de la réalité.

L'évasion

Je relis mes notes où je vois en préambule : s'évader est un devoir, d'où la nécessité pour chacun de se préparer mentalement et physiquement à l'évasion.

Le choix du moment est très important, le plus tôt possible est le mieux.

En guise de mise dans l'ambiance, une petite maxime rituelle, *« astuce et violence »* sont les caractéristiques de l'acte d'évasion.

Celle-ci peut s’envisager à différentes occasions, il faut être attentif et à l’affut de la moindre opportunité.

Pendant le transfert en train, en camion ou à pied d’un lieu de détention provisoire à un autre, c’est l’évasion-type, qui réclame de l’audace, de la détermination et une prise de risques importante.

L’évasion d’un camp de prisonniers revêt un tout autre caractère, de par les installations sécuritaires spécifiques et l’organisation de la surveillance. Les troupes affectées à cette tâche sont en permanence présentes et ne font rien d’autre. Il est nécessaire de créer un comité d’évasion restreint, réduit au minimum vital d’individus mis dans la confidence. Le secret absolu est de rigueur, il est un préalable à la réussite du projet. Se méfier, et savoir identifier les mouchards infiltrés par les responsables de la sécurité adverse.

Une étude minutieuse du projet est nécessaire, tant en ce qui concerne la solution retenue, les moyens à mettre en œuvre, que la recherche de complicités.

L’évasion à travers les réseaux de barbelés est extrêmement dangereuse, risque de lignes électrifiées, de mines dispersées et de présence de chiens de garde.

La sortie du camp par la porte est osée, mais qui ne risque rien n’a rien… Néanmoins elle nécessite au minimum de se procurer un déguisement et de bénéficier d’une complicité.

L’évasion par le creusement d’un tunnel requiert une organisation et une planification très soignées, c’est un projet de longue haleine. Elle nécessite la création d’une équipe, de disposer d’un minimum d’outils de creusement et d’éclairage. Très rapidement se pose le problème de l’évacuation des déblais.

Elle ne peut s’envisager que dans des zones de terrain relativement meubles, sans obstacles majeurs à franchir. L’estimation de la distance à franchir doit être relativement précise, pour ne pas être trop courte et risquer de se retrouver encore dans la zone de défense extérieure, ou trop longue inutilement.

Hormis les travaux de creusement qui sont un préalable, il est nécessaire de prévoir un plan d’évasion. Réunir le plus de renseignements possibles relatifs à la géographie des régions à traverser, à l’organisation et l’implantation des unités ennemies sur les frontières, les habitudes des autochtones, les règlements en vigueur.

L’évasion réussie, encore faut-il voyager, se déplacer. Le voyage sous « couverture » apporte des avantages certains, déplacement rapide en plein

jour, ne nécessitant pas la clandestinité. Par contre il nécessite de posséder des papiers d'identité, de l'argent, la connaissance de la langue parlée et la justification de la « couverture ».

Le voyage « hors la loi » ne requiert qu'une préparation simplifiée, une température clémente, mais une bonne expérience de la clandestinité.

Les moyens utilisés pour voyager sont multiples et variés, à commencer par la marche peu rapide mais sûre, le train de voyageurs, rapide mais nécessite une bonne « couverture », le train de marchandises, vitesse et destination incertaines. La bicyclette convient bien en milieu urbain, le vol de voiture, rapide mais risqué pour de courts trajets, le vol d'un avion, rapide, nécessite des connaissances de pilotage, attention au plein d'essence ; enfin le vol d'un bateau nécessite de bonnes connaissances de navigation.

Le cours se termine par une maxime, *« le risque raisonné paie ».*

Exercice d'évasion

Nous sommes une douzaine réunis dans une salle après le dîner, c'est le grand soir au cours duquel nous allons entrer dans l'exercice d'évasion attendu, mais aussi redouté.

Quelques anciens nous ont prévenus que l'exercice allait être très difficile, harassant et non dépourvu de risques. Risques d'accidents, ou risque de se perdre tout bonnement dans le maquis, car notre progression va se faire surtout de nuit.

Nous avons tous revêtu un treillis usagé sur lequel, dans le dos de la veste et sur le devant des cuisses ont été peintes en blanc deux lettres énormes, PG (Prisonnier de Guerre). Au mur de la salle, une grande carte d'état-major est épinglée. Nous avons droit à un court briefing de l'encadrement.

— Messieurs, commence le lieutenant, à partir de maintenant vous êtes dans l'exercice d'évasion. Vous allez être largués par groupe de deux, d'un camion qui ralentira à chaque largage sans s'arrêter. Vous êtes censés être des prisonniers qui s'évadent de nuit, lors d'un transfert, à l'occasion d'un ralentissement du véhicule. Vous avez cinq minutes pour étudier la carte. La route empruntée par le camion est surlignée en rouge, avec l'indication approximative de la zone d'évasion. Le but de l'exercice est de rallier l'anse de

Malfalco où un sous-marin attendra pour évacuation. Nous sommes mardi soir, le rendez-vous est fixé à jeudi matin 8 heures, le sous-marin attendra jusqu'à 9 heures, passé ce délai, par sécurité, il devra évacuer la zone.

Évidemment le sous-marin est fictif, il est simplement mentionné pour bien cerner les conditions de l'exercice qui seraient celles de la réalité.

— Sachez, enchaîne le lieutenant, que dès le retour du camion, nous déclencherons le dispositif d'alerte pour la recherche de prisonniers évadés. Des patrouilles seront organisées, la Gendarmerie sera alertée et participera aux recherches. Il faut que vous sachiez que dans le meilleur des cas la distance à couvrir est d'environ 40 km, pour ceux qui ne s'égareront pas précise-t-il.

Nous allons connaître les joies de la traversée du Désert des Agriates, qui se situe au nord entre Ile Rousse et St Florent.

Pour seul viatique, nous aurons une bouteille vide pour deux, une demi-boule de pain et une demi-toile de tente par personne. Ces petites tentes de bivouac sont en deux parties qu'il faut réunir pour constituer une tente à deux places. Enfin vient notre tour, je suis en binôme avec Claude B., il faut faire vite pour repérer les points caractéristiques de la carte, l'orientation générale et le point de rendez-vous. Je photographie rapidement, d'un coup d'œil circulaire, la topographie générale, puis je grave dans ma mémoire des points de repères, le village de Novella, puis celui de Petra Monetta, le col de Lavezzo et enfin l'anse de Malfalco, la direction générale est plein nord.

Cet exercice terminé, nous passons tous un par un à la fouille à corps pour vérifier que l'on n'a pas dissimulé des cigarettes, des allumettes pour faire du feu, des gâteaux secs pour améliorer le menu.

Quelques petits malins se font prendre, ils ont caché des cigarettes dans la doublure du treillis.

Puis c'est l'embarquement dans le camion, dans l'ordre des largages. Le véhicule se met en route et prend la direction d'Ile Rousse. Passé Lumio il prend la D71 jusqu'à Belgodère puis la N197, sur laquelle nous allons nous évader.

La route est longue et très sinueuse, la nuit est totale, le temps nous paraît long. Nous sommes silencieux, inquiets de ce qui nous attend, on nous a tellement raconté de choses sur la dureté de l'exercice. Le col de Colombano est atteint, à partir de maintenant les largages vont se faire. Deux ou trois binômes ont déjà sauté du véhicule, puis c'est notre tour, le camion ralentit, très rapidement nous sommes dehors et voyons les feux du véhicule s'éloigner dans

la nuit.

Un premier problème de taille se présente à nous, ce sera le seul au cours de notre pérégrination. Le camarade veut partir dans le sens complètement opposé à celui que j’ai repéré sur la carte.

— Non, tu te trompes lui dis-je, j’ai repéré que dans le sens de déplacement du camion, il faut partir sur main gauche. D’ailleurs il n’y a pas à se tromper, il faut partir plein nord.

Pour achever de le convaincre, nous repérons l’étoile polaire, seul argument incontournable qui finit de le convaincre.

C’est une belle nuit étoilée, un faible croissant de lune apporte un peu de clarté sur l’environnement désert et silencieux.

Nous sommes en moyenne altitude, face à nous se dresse la Cima di l’Alturaia et ses 820 mètres. Un sentier de terre s’enfonce dans le maquis, nous le prenons, la longue marche commence.

Nous avons décidé d’un commun accord, de parcourir un maximum de kilomètres la première nuit avant qu’apparaisse la fatigue.

Nous progressons à allure soutenue sur un chemin sinueux à l’extrême, caillouteux et glissant. Et les heures passent, nous parlons peu, nous arrêtant de temps en temps pour faire le point. Il doit être aux alentours de minuit, nous approchons d’un village, ce doit être Novella.

Préoccupation première, trouver une fontaine pour remplir la bouteille, ce qui nous oblige à entrer dans le village endormi. Un chien aboie sur notre passage, un âne se met à braire, il ne faut pas rester trop longtemps, les Corses ont le coup de fusil facile dans ces villages isolés en pleine montagne.

Nous reprenons notre marche, attentifs à ne pas trébucher et risquer l’entorse de cheville, qui transformerait notre errance en véritable enfer, pour le blessé et pour le camarade. Quelques maisons apparaissent au détour du chemin ; rendus prudents par l’expérience précédente, nous passons au large, et soudain à notre grande surprise, le chemin s’arrête net et ne va pas plus loin. Un instant stupéfaits nous reprenons nos esprits, il faut faire demi-tour et trouver une bifurcation qui nous remette sur le bon chemin. Nous savons par expérience qu’il n’est pas rare en Corse de trouver des chemins qui ne mènent nulle part.

Les heures passent, nous commençons à ressentir les premiers signes de fatigue, notre cadence de marche à nettement chuté. On va s’arrêter pour

dormir, d'ailleurs le jour n'est pas loin de se lever, une pâle lueur apparaît vers l'est. Dissimulés dans une oasis de végétation, enroulés chacun dans notre toile de tente, nous ne tardons guère à nous endormir, malgré le froid.

Nous sommes réveillés par un bruit. Un peu comateux nous décidons de nous restaurer en entamant le pain, tout en buvant de l'eau froide. Un bon café serait le bienvenu pour nous réveiller et nous réchauffer, car il fait froid. Je regarde ma montre, nous avons dormi à peu près deux heures.

Le réveil musculaire est un peu pénible, après quelques mouvements d'échauffement et d'étirement, nous sommes prêts pour reprendre la longue marche. Cette fois, il nous faut redoubler de prudence, car en plein jour notre progression ne peut se faire aussi librement. Jusqu'à maintenant nous ne courrions aucun risque, persuadés que les opérations de recherche n'avaient pas encore commencé.

Avec la nuit, nous n'avons pas remarqué que le décor a changé, en plein jour nous constatons que nous sommes en plein dans le désert des Agriates. Végétation réduite, épineuse et sèche, dure au contact, les arbres ont disparu, c'est le royaume de la rocaille.

Nous avons abandonné la D 12, trop risquée, d'accès facile aux patrouilles de recherche. Maintenant nous progressons dans le fond d'un thalweg (*Thalweg : terme militaire définissant une dépression de terrain formant une petite vallée), le long d'un ruisseau qui nous mène globalement dans la bonne direction.

Nous avons conscience de perdre du temps, de ne pas avancer assez vite et d'accumuler de la fatigue, mais c'est le bon choix pour ne pas être repérés.

La matinée s'avance, au froid de la nuit a succédé la chaleur du jour entretenue par la rocaille qui réverbère le rayonnement solaire.

Il est midi, nous nous arrêtons un moment pour grignoter ce qu'il nous reste de pain et souffler un peu. Un gros lézard s'approche prudemment, intrigué par notre présence, dans le ciel d'un bleu limpide, un oiseau de proie plane en faisant des cercles au-dessus de nous, il doit trouver bizarres ces deux silhouettes insolites dans son décor habituel.

Nous repartons très vite pour ne pas céder à l'envie de dormir qui nous envahit.

Cela fait maintenant plus de douze heures que nous marchons, nous n'avons dormi que deux heures, la fatigue s'accumule et nous n'avons plus rien à

manger. Par chance, nous avons de l'eau en abondance pour nous hydrater. Quelques fruits sauvages, cueillis en passant sur les arbousiers, calment un moment notre fringale.

Soudain un bruit de moteur, sur la route à quelque deux cents mètres, passe une jeep du bataillon qui nous recherche. Quel choix judicieux nous avons fait d'abandonner le confort de la départementale !

Nous reprenons la progression, nous nous arrêtons de plus en plus souvent en courtes haltes pour nous permettre de tenir. Nous nous regardons, les traits tirés par le manque de sommeil, pas rasés, l'œil vague : nous commençons à ressembler à de vrais évadés.

Un carrefour de routes, une maison isolée est là devant nous, en nous approchant avec prudence nous constatons que c'est un café-épicerie. Abandonnant toute prudence, tenaillés par la faim, nous entrons dans l'établissement typiquement corse. Deux ou trois personnes d'un certain âge s'y trouvent, elles arrêtent leur discussion à notre apparition. L'air hébété de voir débouler deux gugusses aux treillis déchirés par la végétation, pas rasés, et surtout de découvrir le PG qui nous marque, le patron se reprend très vite. Nous lui expliquons l'exercice que nous faisons et lui demandons un morceau de pain, en lui avouant ne pas avoir d'argent pour le payer.

— Allez les gars, nous dit-il d'un air paternel, posez vos fesses sur le banc.

Puis il s'éloigne derrière son comptoir et en ressort quelques minutes plus tard, avec deux énormes casse-croûte au pain de campagne et jambon de pays, accompagnés de deux verres de vin.

— C'est offert par la maison dit-il, en esquissant un sourire.

Nous nous jetons comme des morts de faim sur cette nourriture bienvenue, en marmonnant quelques remerciements. Le jambon et le pain ont une saveur inoubliable, même la piquette qui les accompagne nous paraît un nectar digne des dieux.

— C'est dur le désert des Agriates, dit le patron, là où vous allez, il faut atteindre le col de Lavezzo et prendre un sentier de chèvres sur votre gauche qui vous mènera à l'anse de Malfalco. Il vous reste bien une vingtaine de kilomètres encore. Vous avez raison de ne pas prendre la D81 qui mène directement au col, dans la journée nous avons vu passer des véhicules militaires.

Après quelques minutes passées en conversation avec les gens présents, où chacun commence à raconter la dernière guerre, il nous faut repartir.

Sur le pas de sa porte, le patron nous salue en langue corse, nous ne comprenons pas ce qu'il dit, dommage.

Jamais je n'oublierai ces moments que nous venons de vivre, ils sont comme un temps suspendu, arrachés à la réalité et à l'oubli. Je revois encore le visage de cet homme d'un certain âge, aux traits rudes et burinés comme le sont les montagnards et me rappelle son accueil d'une simplicité non feinte. Cela me fait penser à l'Auvergnat de Brassens…

Mais déjà nous avons repris notre marche harassante le long du ruisseau, ragaillardis physiquement et moralement. Il fait très chaud, nous avançons par habitude, les muscles chauds ne nous font pas souffrir, mais je sais que l'on puise dans les réserves.

Nous sommes à nouveau alertés par des bruits de moteur, une estafette de la gendarmerie roule en direction du col et un hélicoptère survole la zone où nous progressons. Nous nous jetons à plat ventre dans la broussaille, l'estafette s'est éloignée, l'hélicoptère après quelques cercles au-dessus s'éloigne également. Ouf, nous n'avons pas été repérés !

La marche reprend, l'épuisement arrive aussi, il faut serrer les dents encore et encore, jusqu'à la nuit qui s'annonce. Enfin nous atteignons le col de Lavezzo, la nuit est totale, au sommet une baraque en bois de forestiers nous tend les bras. Il est presque minuit, on n'en peut plus, il faut s'arrêter et dormir un peu pour récupérer.

La porte n'est pas verrouillée, nous la poussons et découvrons deux autres évadés qui se sont installés pour dormir. Après un bref conciliabule nous décidons d'en faire autant et tombons comme des masses dans un sommeil profond.

Nous sommes réveillés brutalement par des gradés du bataillon, rendus furieux par notre imprudence dans le choix de cette cabane.

Nous sommes illico embarqués dans la jeep et redescendus quelque huit kilomètres plus bas, au pied du col. Le découragement nous submerge un instant, il va falloir refaire ces kilomètres, puis repasser au col. Il n'y a malheureusement pas d'autre solution, il faut repartir.

Les deux heures passées à remonter me paraissent une éternité, nous marchons comme des automates dans la nuit noire.

En repassant au sommet, nous oublions la cabane, et nous nous engageons résolument sur le sentier de chèvres où nous serons définitivement à l'abri de

toute intervention motorisée. Une heure plus tard, à bout de forces, on décide de dormir là où nous sommes, vaincus par la fatigue, notre progression devenait dangereuse et inefficace. Bref sommeil, vers quatre heures du matin nous sommes réveillés par des bruits de pas trébuchant sur la caillasse. Ce sont des camarades qui passent et qui manquent de peu nous piétiner.

Pas question de se rendormir, on se joint à eux pour les derniers kilomètres, en fait on apprendra plus tard, qu'il en restait encore huit à dix avant d'atteindre le point de rendez-vous.

Que ces derniers kilomètres vont être longs, dangereux car on approche de la mer, c'est sur un terrain rocheux que nous en terminons avec l'exercice évasion, dans les temps, il est 8 heures *Vi* ce jeudi matin.

L'anse de Malfalco est devant nous, des groupes sont déjà arrivés, il en manque encore.

On apprendra plus tard qu'un accident est arrivé à un groupe, accident assez sérieux, qui a nécessité l'évacuation sanitaire du camarade. Un autre groupe s'est perdu, ils ont suivi un itinéraire hallucinant qui les a obligés à crapahuter sur des lignes de crêtes, culminant à plus de 1000 mètres d'altitude.

Les quatre, dont nous faisons partie, qui ont été capturés à la cabane, ont droit à un savon particulièrement musclé de la part de l'encadrement. On n'a pas l'air très malin, sans se consulter on adopte un profil bas de rigueur. C'est vrai que nous avons cédé à la facilité, nous donnant comme excuse le fait d'être en exercice. Mais dans notre for intérieur, l'incident est salvateur, nous démontrant que dans une situation réelle, la prudence et l'attention ne doivent jamais se relâcher.

Pour l'heure, nous profitons goulûment du café chaud de la roulante et du copieux petit-déjeuner qui nous est servi.

Mentalement je fais les comptes, l'exercice a duré environ 34 heures, nous avons parcouru entre 40 et 45 km de maquis et de pierres, dormi entre 4 et 5 heures au plus.

La route du retour est longue, mais nous ne ressentons pas l'inconfort du GMC, tout à notre joie en pensant à la douche qui nous attend et au lit grinçant dans lequel, ce soir, nous allons nous étendre avec béatitude.

Exercice de guérilla

À peine rentrés de l’évasion, nous préparons déjà la dernière mise en situation du stage.

L’exercice de guérilla va durer dix jours, dans la région de Ponte Leccia, située à 24 km au nord de Corte. Le but est de créer une base de guérilla en liaison radio avec Calvi et d’y vivre.

Le commando, dont je serai le radio chargé des liaisons avec la centrale, est composé de dix hommes répartis en trois groupes distincts, sous la responsabilité du lieutenant T. qui est aussi le médecin. Je retrouverai le lieutenant à l’occasion d’une opération dans la région de Colomb Béchar, sur la frontière Marocaine.

L’équipement est le même pour tout le monde, casque lourd, filet de camouflage, treillis, rangers, ceinturon-brêlage, deux cartouchières, poignard commando, bidon, pelle-pioche et armement individuel. Le sac à dos contenant des vêtements de rechange, un duvet de montagne puis la musette servant à emporter le strict minimum pour une opération d’une journée ou deux, complètent cet équipement.

En tant que radio, je porte le poste clandestin et son antenne filaire, je suis chargé comme un mulet.

L’encadrement nous communique les coordonnées de trois caches secrètes. Une boîte à lettres dans un arbre creux à 3 km à l’ouest de Ponte Leccia, point origine, côté sud, bergeries en 140-015, direction origine nord magnétique, angle à gauche, 1000 millièmes, distance 30 m, entre deux pierres à l’intérieur d’un chêne-liège creux.

Une cache à matériels N°1, bergerie en ruines en 141-016, à 3 km à l’ouest de Ponte Leccia, point origine confluant du ruisseau en 139-014, nord magnétique angle à droite 700 millièmes distance 300 m, fenêtre murée sur la face intérieure sud.

Une cache N°2, en 122-982 à 2 km sud ouest de Piedigriggio, point origine pont sur la rivière en 121-983, nord magnétique angle à droite 2500 millièmes distance 40m, dans un Moulin Génois en ruines, cache aménagée dans la cheminée.

<u>Lundi 12 octobre.</u>

De très bonne heure nous embarquons dans les GMC et prenons la route pour Ponte Leccia, c’est la même empruntée il y a quelques jours pour l’exercice évasion. Nous repassons le col de Colombano, nous rappelant nos exploits

récents qui alimentent les conversations. Puis c'est Ponte Leccia, nous dépassons l'agglomération et les camions s'arrêtent.

— A partir d'ici vous êtes en exercice, nous annonce l'encadrement, votre comportement doit tenir compte de cette réalité.

Le commando débarque avec armes et matériels, rapidement nous prenons un chemin qui se transforme en sentier au bout d'un kilomètre. Nous savons que la zone d'implantation se situe approximativement à 4 km, la région est de moyenne montagne, le sentier s'élève de plus en plus, maintenant nous entrons à couvert dans la forêt, et tout de suite l'humidité nous saisit.

Nous maugréons sous nos lourdes charges, pestant à la moindre glissade. Enfin nous arrivons, les groupes se séparent pour s'installer à quelque cent ou deux cents mètres de distance. Nous sommes quatre dans mon groupe, la première tâche est d'aménager un abri rudimentaire pour dormir fait de quelques branchages et d'une litière de feuillages. Surtout, ne rien construire de visible et de détectable par une reconnaissance aérienne. Puis chacun individuellement, nous partons aménager une cache pour le gros sac à bonne distance du camp et un peu plus haut dans la pente. Nous appliquons les règles de base enseignées, cacher le matériel lourd en dehors de la base de vie, et toujours au-dessus, en montant dans la pente.

« Si le camp est découvert en votre absence », nous a-t-on enseigné, « on y découvrira peu de chose, laissant à penser que c'est un simple bivouac. Le réflexe des gens est plutôt de fouiller les alentours en descendant, c'est moins fatiguant. C'est une règle simple et basique de psychologie humaine. »

Nous terminons d'aménager le camp en plaçant quelques « sonnettes » d'alerte à bonne distance, nous donnant le temps, au cas où, de disparaître avant l'arrivée des intrus.

Il me reste encore une tâche à accomplir, je pars seul dans la forêt, aménager une cache pour le matériel radio dont je serai le seul à connaître l'emplacement.

Ce soir nous goûtons un repas bien mérité, en consommant le contenu de la boîte de ration dite « Européenne », car l'interdiction de faire du feu est impérative.

Sur un carnet de route, j'ai pris l'heureuse initiative de noter au jour le jour, les activités, les heures de coucher et de lever et le kilométrage approximatif parcouru. C'est ainsi que ce lundi je note : arrivé à la base vers 10 heures, 4 km plus 3 km poste radio, coucher 10 heures le soir, lever

mardi 6 heures.

Total : 7 km, 8 heures de sommeil.

Mardi 13 octobre :

Lever 6 heures, aujourd'hui nous allons relever la boîte à lettres, c'est un exercice d'orientation et de lecture de cartes à partir des coordonnées topographiques précises. Il faut qu'elles le soient pour retrouver un chêne-liège creux parmi la végétation environnante.

La marche n'est pas très fatigante, nous couvrons environ 8 km et sommes de retour dans l'après-midi.

Pendant que les copains se reposent, je dois encore aller au poste radio pour établir un premier contact avec Calvi. La liaison est de bonne qualité, je suis satisfait, je n'ai pas commis d'erreur dans le calcul de la longueur d'antenne. Les heures de vacations ont été définies à l'avance, ainsi que trois fréquences à utiliser.

Pour cette journée de mardi, je note : lever 6 heures, 8 km boîte à lettres, plus 3 km poste radio, coucher 21 heures, lever 2 heures 30 mercredi matin.

Total : 11 km, 5 heures 30 de sommeil.

Mercredi 14 octobre.

La « levée des corps » est pénible, il est 2 heures 30, il fait froid, j'émerge du sac de couchage et, à tâtons dans le noir, je cherche mes rangers, mauvaise surprise elles sont mouillées par l'humidité de la nuit.

Nous avalons quelques biscuits de guerre, une barre de pâte de fruit, une rasade d'eau fraîche et partons pour une longue marche qui va nous conduire à quelque 10 km de là. La mission d'aujourd'hui est de ramener des vivres frais pour améliorer l'ordinaire fait de rations froides et de boîtes de conserves.

Nous sommes censés être en zone d'insécurité, donc tous les déplacements se font à couvert et, quand ce n'est pas possible, selon les principes de sécurité propres aux commandos. Au minimum un éclaireur de pointe, chargé de sécuriser la progression, aucune parole n'est échangée, tout se fait à vue par signes conventionnels. Les zones de terrains à découvert sont franchies une par une en courant, courbé au maximum.

Au cours de cette mission éloignée nous ferons connaissance avec un terrain très accidenté, rocailleux par endroits, couvert de maquis ralentissant beaucoup

notre marche. C’est le domaine de la moyenne montagne, notre camp de base se situe à une altitude approximative de 500 m. Plus à l’ouest et au sud, les sommets de la haute montagne sont visibles. Le Monte Cinto 2710 m, le Monte Padro 2393 m et autres sommets d’environ 1000 mètres, plus près de nous à moins de 10 km, Punta Cavallare, 1736 m.

Il doit être 8 heures ; ce matin, après localisation de la cache, nous prenons livraison des vivres et reprenons sans plus attendre la route du retour, qui sera différente de celle de l’aller.

Plus les heures passent, plus la fatigue se fait sentir, lourdement chargés nous avançons silencieusement, chacun préoccupé par la gestion de ses propres forces, face à l’effort à fournir.

Il est environ 14 heures lorsque nous réintégrons le camp de base, un groupe est chargé de planquer la nourriture en dehors du camp, dans un rayon de cinq cents mètres. Un autre dont je fais partie, repart relever la boîte à lettres, rajoutant encore 8 km de crapahut. De retour, je dois encore aller au poste radio, assurer la vacation avec la SD (station directrice) de Calvi.

Nous n’avons toujours rien mangé de solide, mis à part les pâtes de fruits et les barres de chocolat. Nous attendons que la nuit tombe pour faire un feu « Polynésien » que nous alimentons avec des plaquettes « méta », ne produisant pratiquement pas de fumée. Et là, nous prenons le premier repas chaud de la journée, que nous engloutissons comme des morfals.

Il faut savoir, et l’on s’en doutera, que si nous mangeons, cela implique naturellement par voie de conséquence, de déféquer au moins une fois par jour… Et là aussi les consignes sont draconiennes, l’opération doit se passer à plus d’une centaine de mètres du lieu de vie, en possession de son arme, en creusant un petit trou individuel que l’on recouvre une fois l’opération terminée. Il n’est pas question de creuser des latrines collectives qui signeraient la présence d’un groupe vivant en base fixe. Ceci pour la petite histoire, mais la sécurité du commando est à ce prix, dans les moindres détails. Il est 22 heures lorsque, les petites corvées de servitude accomplies, nous nous glissons dans les sacs de couchage avec un plaisir non dissimulé. Cette nuit, mes rangers dormiront avec moi dans le fond du duvet.

Pour cette journée de mercredi, je note : lever 2 heures 30, 20 km mission vivres, 8 km boîte à lettres, 3 km poste radio, lever 6 heures jeudi matin.

Total : 31 km, 8 heures de sommeil.

Jeudi 15 octobre :

Lever 6 heures, il fait encore nuit, les huit heures de sommeil ont été nécessaires pour évacuer la fatigue de la veille. C'est une journée qui commence bien, j'ai les pieds au sec dans mes chaussures, c'est fou l'influence que peut avoir sur le moral ce genre de petit détail. Par contre la litière commence à être très humide, il faudra faire quelque chose pour l'aérer.

J'ai noté, 1 km recherche de piste, sans plus de détail, je ne saurais dire en quoi a consisté cet exercice, cela ne devait pas être très important, je n'en ai gardé aucun souvenir, puis le contact radio quotidien. J'ai encore noté un déplacement pour récupérer quelques vêtements de rechange dans le sac à dos caché hors du camp, ce qui m'a valu une grosse frayeur : ne le retrouvant pas immédiatement, j'ai cru avoir oublié l'emplacement exact au pied d'un arbre, mais il n'y a que des arbres dans l'environnement !

Dans l'après-midi, exercice d'évacuation d'un blessé sur un brancard de fortune, confectionné à l'aide de branches d'arbre. J'ai rarement été confronté à un exercice aussi exténuant, périlleux, autant pour les porteurs que pour le blessé. On a beau se relayer en permanence, parcourant de courtes distances à chaque fois, c'est un exercice éprouvant au possible. Cheminant sur un sentier de montagne très étroit, à deux porteurs, monter descendre, passer d'un portage aux épaules à un portage à bout de bras, les risques de glissade et de chute sont présents à chaque instant.

Nous allons parcourir ainsi deux bons kilomètres en terminant par la traversée d'un ruisseau. C'est vraiment très éprouvés que nous rejoignons le camp. Jusqu'à aujourd'hui nous avons été gâtés par le temps, il a fait beau, mais celui-ci à l'air de changer, vers le sud-ouest commencent à apparaître de gros nuages porteurs de pluie, pour l'instant arrêtés par la barrière des montagnes.

Pour cette journée de jeudi, je note : coucher 22 heures, lever 6 heures vendredi matin.

Total : 10 km, 8 heures de sommeil.

Vendredi 16 octobre.

Lever 6 heures, le petit-déjeuner est rapidement pris, on se fait du café soluble accompagné des incontournables biscuits de guerre d'une résistance à toute épreuve. Ces biscuits appelés familièrement « cales d'half-track » ne sont consommables que trempés dans le café.

La mission d’aujourd’hui consiste à récupérer des charges explosives dissimulées dans une cache, de les ramener à la base en vue de les préparer pour la mission du lendemain. Les charges déposées dans les ruines d’une ancienne bergerie sont ramenées à la base sans incident.

Le reste de la journée se passe en menus travaux, il y a toujours quelque chose à faire, nettoyage des armes, aération du sac de couchage. On en profite pour sécher quelques vêtements et assainir la litière, vérifier qu’elle n’est pas infestée d’insectes rampants.

Je note sur mon carnet : coucher 22 heures, lever 6 heures samedi matin.

Total : 11 km, 8 heures de sommeil.

Samedi 17 octobre.

Lever 6 heures, vacation radio, puis on prépare minutieusement la mission d’aujourd’hui dont l’objectif est le minage d’un pont sur la rivière. L’encadrement nous a prévenus, ça va être très long, le pont se situe à 15 km de la base, on compte environ 5 heures de crapahut. Le rôle de chacun est défini avec précision, l’itinéraire d’approche minutieusement étudié et noté. Il est prévu d’arriver sur l’objectif aux alentours de minuit.

Il est approximativement 19 heures, la nuit est tombée, nous nous mettons en route. Le temps s’est considérablement dégradé, nous essuyons quelques averses qui rendent le sol glissant et dangereux. On enfile les ponchos-cirés, la pluie s’est établie pour de bon.

Qui a dit qu’en Corse il fait toujours beau ? L’automne au contraire y est très pluvieux.

La longue marche continue, interrompue régulièrement pour nous permettre, à chacun notre tour, de faire le point à l’aide de la carte et de la boussole, sous la surveillance de l’encadrement.

Nous savons pertinemment que durant ce stage commando nous serons notés sur notre attitude, notre résistance physique, notre aptitude générale à supporter les privations et les conditions plus que Spartiates de la vie en guérilla. Nos réactions seront testées face à des circonstances imprévues, ainsi que nos capacités d’analyse immédiate et de réponse devant les nouvelles situations créées.

Malgré les ponchos sur les épaules, nous sommes déjà trempés, mais il faut avancer, marcher sans s’arrêter.

Enfin l’objectif est en vue, c’est un pont routier qui enjambe la rivière, on peut percevoir le bruit de l’eau coulant en torrent, grossie par les pluies d’automne. Chacun de nous sait ce qu’il a à faire, quelques hommes s’installent sur place pour sécuriser l’opération. Deux groupes sont chargés de placer les charges, dont un qui doit traverser la rivière. Par chance, je suis du premier : nous nous en tirons à bon compte, avec seulement un bain de pied dans quelques centimètres d’eau. Le deuxième s’est engagé dans la traversée, qui ne devait pas présenter de grosses difficultés. Mais l’eau est plus profonde que prévu, les gars ont de l’eau jusqu’à la ceinture et peinent énormément pour progresser.

Soudain un des camarades glisse, emporté par le courant assez rapide, il s’accroche aux rochers qui affleurent mais lâche prise et se retrouve bloqué quelques mètres plus loin. La réaction de ses camarades est efficace, il réussit à attraper la corde qu’ils lui lancent et rejoint le groupe.

— Merci les copains, mais elle est froide dit-il !

Les charges sont placées aux emplacements prévus, appris lors des cours en salle. Puis l’encadrement passe et vérifie minutieusement le dispositif, évidemment nous ne ferons pas sauter le pont, il s’agit d’un exercice.

Les charges récupérées, nous reprenons la longue marche de retour. La pluie ne cesse pas, nous sommes trempés jusqu’aux os. Sur le retour, nous devons passer à la cache de vivres et les ramener à la base, encore et toujours l’orientation avec carte et boussole.

Les vivres sont cachés dans l’ancienne bergerie déjà visitée une fois, nous serons au sec quelques moments. Il y a une cheminée, l’envie nous prend d’y allumer un feu pour nous réchauffer et nous sécher un peu, mais c’est un non catégorique de l’encadrement qui nous rappelle les mesures de sécurité, rien n’est plus visible que la fumée, même la nuit.

Nous reprenons notre marche ; de là où nous sommes, nous savons qu’il reste encore 10 km à parcourir sous la pluie qui a redoublé d’intensité. J’ai des souvenirs fantasmagoriques de cette nuit de marche, harassante, infernale. Il y a bien longtemps qu’on n’a plus conscience de notre état de liquéfaction totale, nous marchons tête basse posant un pied après l’autre, l’œil rivé sur le camarade de devant. Les épaules douloureuses à cause de la charge du sac, le poids du fusil, nous brûlons les calories autant pour avancer que pour ne pas grelotter de froid.

Les heures ont passé comme dans un cauchemar, il fait de plus en plus clair, le jour se lève lorsque nous rejoignons la base ce dimanche matin, on ne se couchera que ce soir. Il pleut toujours, il pleuvra ainsi pendant trois jours.

Je note sur mon carnet : coucher, 19 heures.

Total : 33 km, 22 heures sans sommeil.

Dimanche 18 octobre.

La journée va se passer à sécher les vêtements sous un abri fait d'une toile de tente, se laver, se raser, changer de linge, refaire entièrement l'abri où nous dormons.

Le lieutenant T., notre toubib est victime d'une crise de paludisme, il passera deux jours sous sa tente à grelotter sous l'emprise d'une forte fièvre, malgré le duvet et une couverture supplémentaire. Nous lui portons régulièrement du thé brûlant, seul breuvage qu'il accepte d'avaler. Aujourd'hui c'est mon tour de préparer à manger, avec les vivres frais rapportés de notre expédition, je cuisine d'énormes steaks au poivre très appréciés par les camarades.

La pluie a repris, mouillant de nouveau la litière et les duvets qui n'ont pas beaucoup séché. Les trois nuits à venir, nous les passerons tout habillés, rangers aux pieds, dans des duvets humides, la tête dans la capuche avec une toute petite ouverture pour respirer.

Je note : coucher 19 heures, lever 6 heures lundi matin.

Total : 11 heures de sommeil.

Lundi 19 octobre.

Lever 6 heures, je vais à la cache du poste radio pour un contact avec Calvi. À 14 heures nous partons pour la mission du tunnel. Cette fois, l'objectif est le sabotage de la voie de chemin de fer qui relie Ponte Leccia à Corte, sous un tunnel.

Longue marche encore, environ 12 km, sous la pluie et le vent glacial qui souffle en rafales, mêmes exercices d'orientation. Mais nous commençons à nous habituer physiquement à ces conditions de vie assez dures, c'est le psychisme qui est mis à rude épreuve.

Arrivés au tunnel, toujours les mêmes consignes de sécurité, recherche du meilleur emplacement pour poser les charges, les gestes sont précis, nous sommes bien entraînés à ce type de mission. Le choix se porte sur le milieu du

tunnel, là où l'obscurité est maximum ce qui limite les risques de détection du dispositif. L'effet de souffle y est maximum, causant plus de dégâts qu'à l'air libre et rendant plus délicates les opérations d'intervention et de déblaiement de la voie.

Puis c'est le retour, les kilomètres qui défilent, c'est presque devenu une routine pour nous.

Il pleut toujours, oui et alors ? On n'en est plus à ce détail près, on s'est habitué par force, mais habitué quand même.

Le retour à la base, les mêmes gestes, nettoyage des armes, le repas, le couchage tout habillé dans le duvet humide, et le sommeil qui vient très vite malgré tout, on est tellement fatigué.

Je note : coucher, 22 heures, lever 6 heures mardi matin.

Total : 28 km, 8 heures de sommeil.

Mardi 20 octobre.

Lever 6 heures comme d'habitude, aujourd'hui le programme prévu est un crapahut de 25 à 30 km à travers la montagne, sans objectif précis hormis l'indispensable travail d'endurance et les exercices d'orientation.

Nous savons que c'est le dernier jour de l'exercice de mise en situation de guérilla, l'encadrement ira jusqu'au bout pour nous tester.

Jusqu'au bout nous vivrons les mêmes règles draconiennes de sécurité et agirons sous le même régime de la clandestinité.

Les trois derniers jours, les conditions de vie sont devenues très difficiles à cause de la pluie qui n'a pas cessé. Tout est humide, plus rien ne sèche, le treillis que nous portons, maculé de boue, le sac de couchage, les chaussures. Nous n'avons plus de vêtements secs, d'ailleurs à quoi serviraient-ils, en quelques heures ils seraient trempés. Seule une volonté démesurée nous permet de tenir, nous nous sommes petit à petit transformés en une meute de loups, sous la conduite du chef de meute.

Nous sommes arrivés à un point tel que plus rien ne peut nous surprendre, nous faire peur, capables d'affronter les pires conditions de vie.

Je crois que c'est le but recherché par l'encadrement, à travers ces épreuves faites de souffrances physiques et mentales, difficilement imaginables par quelqu'un, vu de l'extérieur.

Ce mardi soir, revenus du long crapahut de la journée, nous nous lâchons un peu. Il faut finir les vivres frais, tout y passe, repas copieux qui nous permet d’entretenir à la fois la chaleur interne du corps et aussi la cohésion du groupe.

Ce sont des moments forts qui ne peuvent s’expliquer, qui n’appartiennent qu’à nous, laissant des souvenirs impérissables.

Groupés autour d’un bon feu que nous avons eu le droit d’allumer, les conversations se libèrent, les consignes habituelles de silence ne sont plus de mise, demain nous regagnons Calvi.

Encore une nuit à passer dans l’humidité. Allongé dans mon sac, je ne m’endors pas tout de suite. Je contemple, à travers les branchages de l’abri, les rares trouées de ciel étoilé, je me laisse aller à rêver.

C’est terminé pour cette fois-ci, des images plus humaines défilent devant mes yeux clos, au gré de mon imagination.

Je suis bien, c’est le début de la récupération, la tension des dix derniers jours retombe graduellement, un sentiment de vacuité m’envahit, je m’endors paisiblement.

Noté ce mardi soir : coucher 22 heures, lever mercredi matin 6 heures.

Total : 25 km, 8 heures de sommeil.

Mercredi 21 octobre.

Lever 6 heures, petit-déjeuner, il pleut, je pars récupérer le matériel radio.

De retour sur la base, c’est l’effervescence, tout le monde s’affaire à récupérer le matériel individuel, les sacs sont bouclés.

Nous nous efforçons de faire disparaître toutes traces du camp, le foyer Polynésien est recouvert, les quelques abris de fortune sont rendus à la nature, tout doit être remis dans l’état initial du jour de notre arrivée.

Puis c’est le départ vers le point où nous attendent les camions, ce sont les 4 derniers kilomètres du stage guérilla.

C’est une troupe d’hommes hirsutes, sales, aux treillis délavés, à la marche pesante, qui s’installent avec bonheur dans les véhicules.

J’ai sous les yeux une photo de cet instant, qui s’est avérée par la suite bouleversante, nous sommes deux dans le camion. À côté de moi est assis le sergent Vidal, qui sera tué en Algérie au printemps 1960, au cours d’une vaste opération au nord de Colomb Béchar, dans le Djébel Mzi.

C’est sur ce dernier stage que s’achève notre formation aux « forces spéciales », débutée en avril 1959 et qui a duré 7 mois sans interruption.

Retrouver un lit, une douche, des vêtements secs, nous paraît un luxe inouï que nous apprécions avec infiniment de béatitude.

Le programme à venir est connu, après quelques jours d’une paix royale, nous allons nous préparer au départ pour l’Algérie. Auparavant nous allons partir en permission de détente d’une huitaine de jours, j’irai la passer chez mes parents, la première semaine de novembre.

Ce week-end nous sortons dans Calvi pour reprendre pied dans la civilisation ; hélas Calvi est bien triste en cette fin d’octobre pluvieux. Les rues sont désertes, la plupart des commerces de saison sont fermés, les quelques jeunes Calvaises rencontrées ne s’attardent pas. Elles nous évitent, le temps des vacances est fini où elles pouvaient se noyer dans la foule et passer inaperçues aux yeux de la famille. Tant pis, on finit la soirée dans un restaurant sympa que l’on connaît bien à se ressasser pour la énième fois les affres du dernier stage.

Je sens malgré tout que l’atmosphère a changé à cause du départ annoncé pour l’Algérie, on ne peut pas ne pas y penser.

Les conversations sont empreintes de gravité, chacun de nous a sa manière intime d’appréhender l’événement. Physiquement et mentalement nous sommes prêts, nous baignons dans un sentiment d’invulnérabilité acquis au fil de notre formation spéciale. Ce sera la mise en application réelle de tout l’acquis de ces longs mois de formation, le retour sur investissement consentit par l’armée, pour faire de nous des combattants pas tout à fait comme les autres.

TROISIÈME PARTIE

LA GUERRE EN ALGÉRIE

- I -

LE DÉPART

Les huit jours de permission de détente avant le départ pour l’AFN se sont bien passés, en famille. J’ai retrouvé mes frères et sœurs qui me harcèlent de questions. D’une nature un peu distante, pas très porté sur la confidence, je mesure combien cet état d’esprit s’est aggravé depuis l’incorporation.

Je ne parle pas volontiers de ce que j’ai fait, ce que j’ai subi durant ces mois de galère. L’imprégnation dans les notions de secret, de discrétion n’invite pas à la confidence.

J’ai beaucoup changé, je ne suis plus tout à fait le même, comme quelqu’un d’initié devant l’ignorance des autres. Je suis à la fois acteur et spectateur de ces moments de retrouvailles avant le grand départ.

Je ne peux pas et ne veux pas me laisser aller complètement, en fait je suis déjà ailleurs, dans cet ailleurs qui est cette inquiétante AFN.

Ma mère, dont l’angoisse mal contenue monte avec le départ qui se rapproche, m’émeut profondément, mais je n’en laisse rien paraître.

Pour elle, c’est son deuxième fils qui va partir pour l’Algérie, nous serons trois frères à effectuer ce périlleux voyage, tous les trois parachutistes.

Nous reviendrons indemnes de toutes blessures physiques, pour les blessures morales, c’est une autre histoire.

Il faut abréger les adieux, ma mère, la gorge nouée par les sanglots ne me quitte pas des yeux, je l’embrasse affectueusement, ses mains s’accrochent un instant dans une vaine et ultime tentative pour figer le temps.

Je ne souhaite pas qu’elle m’accompagne à la gare. Puis c’est le long voyage pour rallier Calvi et retrouver les camarades.

Notre départ est prévu pour le mercredi 18 novembre. À partir de maintenant, le petit groupe de rescapés des sélections successives, que nous formons depuis l’incorporation, va éclater définitivement. Nous sommes six du premier détachement, les autres partiront plus tard, début 1960 pour certains.

Les derniers jours se passent en préparatifs et diverses démarches administratives.

Mardi 17, l’encadrement nous réunit pour un dernier briefing. Les paroles sont habituelles, on nous rappelle fortement que nous appartenons à une unité d’élite, qu’à ce titre nous devons nous montrer dignes de l’enseignement et de la formation spéciale reçus.

On connaît notre destination première, c’est la base arrière du 11e Choc à Tipasa, à 67 km à l’ouest d’Alger, sur le littoral.

En conclusion, un des gradés se croit obligé de nous lancer en guise d’encouragement :

— Faites pas cette tête-là, les gars, vous n’y resterez pas tous, certains en reviendront, vous n’aurez pas tous la malchance de finir, les os blanchis par le soleil, sur les pistes du djébel !

Je ne prétends pas à l’exactitude des propos, mais la substance même du discours est respectée.

Mercredi 18, nous prenons le train pour Bastia où nous arrivons en début d’après-midi. Le bateau pour Marseille ne partant que le soir, nous décidons de passer le temps au cinéma. Je me souviens très bien du film, c’est un « Frankenstein », puis nous nous retrouvons dans un café, où nous décidons de commander du champagne pour marquer l’événement. Et là, est-ce par superstition ou pour conjurer le mauvais sort, nous baptisons nos plaques individuelles d’identité en les plongeant dans le champagne.

Ces plaques, que nous porterons en permanence sur nous, sont constituées de deux parties identiques séparées par un pointillé servant d’amorce de rupture. En cas de décès, l’une des parties reste sur la dépouille mortelle et l’autre sert à l’administration militaire. C’est dans un même élan de ferveur que nous jurons de rapporter l’intégralité de nos plaques.

Puis c’est la longue traversée vers Marseille où nous arrivons au petit matin. Nous gagnons immédiatement le D.I.M., sur les hauteurs de la ville, où sont regroupées les troupes en attente de départ pour l’Algérie.

Normalement, tous les bidasses sont consignés et n’ont pas la permission de sortir, mais nous, nous avons furieusement envie d’aller traîner nos rangers en ville pour le dernier soir.

Il faut savoir que nous ne sommes pas encadrés par un officier, notre groupe est autonome.

On se présente devant le chef de poste de garde, un adjudant bon enfant qui

nous paraît malléable et n'a rien d'un combattant. On n'a pas de permission, mais on y va à l'intox, lui racontant une histoire enveloppée de mystère, que nous sommes des gens du chiffre, des agents très spéciaux. On l'entraîne à l'écart, rajoutant à la confidentialité, lui donnant l'impression de partager le secret. Un instant interloqué, subjugué par notre assurance et nos mines de conspirateurs, voyant nos galons, il nous laisse aller, en rajoutant sur le ton de la confidence :

— Allez-y les gars, profitez de la soirée, amusez-vous bien.

C'est ainsi que nous passerons la nuit dans les quartiers chauds de Marseille, prenant soin de garder le béret à la main, car la spécialité des « filles de joie » est de l'arracher, ce qui nous obligerait à les suivre dans le bordel jusque dans leur chambre pour le récupérer.

Je me rappelle la rue Tubano, connue à Marseille comme la rue St Denis à Paris, grouillante de soldats et de filles aux appâts généreusement dévoilés.

Mercredi 21 novembre, c'est l'embarquement sur le Ville d'Oran.

Sur le quai de la Joliette un spectacle affligeant s'offre à nos yeux. Des centaines de soldats sont regroupés par unité ; parqués comme des bestiaux, ils portent tous dans le dos, inscrit à la craie, un numéro d'ordre pour mieux les compter. Lourdement chargés, ils grimpent un par un la passerelle d'accès au bateau, puis disparaissent happés par les ponts inférieurs.

Nous nous installons sur le pont supérieur à l'air libre, nos nombreuses traversées entre Corse et continent nous ont appris que les jours de tempêtes il vaut mieux être au vent, l'atmosphère dans les coursives devenant rapidement irrespirable, à cause des vomissements.

Lentement le bateau quitte le quai tiré par un remorqueur, des mains qui se tendent, des mouchoirs agités, des cris, des pleurs, puis le silence qui s'installe. Inexorablement la côte s'éloigne, le château d'If est doublé, j'ai des pensées macabres, je me dis que statistiquement des dizaines de jeunes gens sur ce bateau ne reverront pas la France et qu'ils feront le voyage de retour dans un cercueil en zinc. Une idée me taraude l'esprit : j'en ferai peut-être aussi partie.

Les heures passent, le temps se gâte, la mer est de plus en plus forte. Au large des îles Baléares c'est la tempête, il se met à pleuvoir, ce qui nous oblige à déserter le pont et à chercher des places au premier niveau inférieur.

Le repas est vite englouti, il vaut mieux avoir l'estomac bien calé par ce temps de chien.

La nuit est tombée depuis longtemps, les premiers malades commencent à vomir, ils n’ont même pas le temps de se lever pour aller aux toilettes. Les couloirs, chichement éclairés, deviennent vite impraticables : encombrés de vomissures, ils sont glissants. Certains malheureux sont déjà tombés dans ce remugle nauséabond.

L’air est devenu irrespirable, augmentant le nombre des malades, le spectacle est hallucinant. Et je ne parle pas des toilettes, situées à l’avant du bateau ; ce sont des W.C. à la turque : à chaque embardée du bateau, le contenu remonte et inonde les tinettes. Malgré cela il faut faire la queue pour y accéder, je ne m’y attarde pas, la miction terminée je remonte respirer l’air du large…

Le spectacle est grandiose, la proue du navire disparaît sous d’énormes paquets de mer écumante qui viennent balayer le pont jusqu’aux superstructures centrales, illuminées par les éclairs éblouissants déchirant la nuit. On se retrouve à trois ou quatre encore valides, pour admirer l’impressionnant spectacle, le bateau est secoué d’un mouvement combiné de roulis et de tangage impressionnant.

« En dessous », dit un camarade, « c’est l’enfer ! » En effet, les gars vomissent n’importe où, sur eux, sur le voisin, terrassés par un effroyable mal de mer.

La tempête va durer ainsi toute la nuit, le jour se lève sur un décor indescriptible, de salissures, de transats enchevêtrés les uns dans les autres, quelques infirmiers s’affairent auprès des plus malades.

Dimanche 22, la tempête s’est calmée, les hommes de corvée s’activent à rendre les lieux un peu plus hospitaliers.

Il ne fait pas beau, le temps est gris, les heures passent trop lentement, on a tous hâte d’en finir avec cette traversée. La côte ne doit plus être très loin, de plus en plus d’oiseaux de mer survolent le bateau. Enfin une vague forme sombre commence à émerger au ras de l’horizon.

Et le port d’Alger apparaît, surmonté par la masse blanche de la casbah, sous le regard inquiet de centaines de soldats.

La première vision que je conserve est celle de la casbah, sorte d’empilement de blocs de maisons cubiques, et d’une suite d’arcades face au port, supportant le boulevard du front de mer.

Les quais sont encombrés de paquets, de caisses et de véhicules militaires, une grande agitation règne. Dans un désordre apparent, les dockers

vont et viennent inlassablement.

Alger, la blanche

Alors, c’est ça « Alger la blanche » ! Longtemps imaginée en rêve, évidemment la réalité s’avère bien différente.

Une pensée me traverse l’esprit, je me dis : « tu es encore sur le bateau, c’est un espace sans guerre, dès que tu auras mis le pied sur cette terre, tout va basculer, tu seras dans la guerre. » Je suis très lucide devant ce moment de bascule du temps, où un monde connu, sécurisé, disparaît laissant la place à l’inconnu et à ses périls.

En réalité, qu’est-ce que je sais de ce pays, l’école de la République m’a peu appris sur l’Algérie, à part qu’elle comporte trois départements qui sont l’Algérois, l’Oranais et le Constantinois. Pour la plupart des jeunes gens de ma génération, c’est avant tout une colonie française, constituée d’une population indigène, dix fois plus nombreuse que la population européenne. Celle-ci possédant la quasi-totalité des terres et le pouvoir politique absolu. Que cette population indigène est constituée d’Arabes et d’une minorité kabyle, tous de religion musulmane.

Des idées, complaisamment et volontairement entretenues, dépeignent l’arabe comme quelqu’un de sournois, de fourbe, toujours prêt à vous planter un couteau dans le dos. Les femmes seraient soumises à l’autorité des maris, voilées de blanc, elles effectuent les travaux les plus pénibles. Cette dernière image s’avérera malheureusement exacte, à maintes reprises, nous aurons l’occasion de le constater dans le bled. Très souvent, nous verrons sur les pistes, l’homme chevauchant le baudet, suivi à quelques mètres par la femme, voûtée sous la charge d’un lourd fagot de bois.

Pour en avoir beaucoup discuté avec les camarades, de l’avis général, nous venons défendre les intérêts des gros propriétaires terriens qui s’emploient à « faire suer le burnous » du petit personnel indigène, maintenant celui-ci dans un état de pauvreté et de soumission totale au bon vouloir du colon.

Nous débarquons très vite, dans les premiers, pour ne pas être noyés dans la masse des pauvres bidasses, à peine remis de la traversée, de qui l’on exige de se rassembler, de s’aligner et de répondre présent à l’appel de leur nom.

Un GMC nous attend avec quelques gars de la base

arrière, armés, casqués, chargeur engagé dans le PM.

Très rapidement nous prenons la route de Tipasa. Une trentaine de kilomètres plus loin, c'est la traversée de Zéralda, petite bourgade et première surprise. À la différence d'Alger, entrevue quelques instants, ville européenne, nous découvrons pour la première fois la population à majorité arabe.

Presque toutes les femmes sont voilées de la tête aux pieds, des gamins déguenillés se pressent au passage du camion en tendant les mains, les hommes que l'on peut voir sont assis par terre devant les maisons.

Spectacle étonnant pour des métropolitains, peu ou pas du tout avertis, surpris à la vue de ce qui nous apparaît comme folklorique.

À ce moment précis, nous prenons conscience d'être brutalement trempés dans un univers déroutant, qui sera le nôtre pendant de longs mois.

Un spectacle fantastique s'offre à nos yeux, nous roulons dans la riche plaine de la « Mitidja », région couverte de plantations d'orangers. Pour ma part, je n'en ai jamais vu : sur des kilomètres et des kilomètres, des arbres croulant sous les oranges, nous sommes fin novembre, elles sont bonnes à cueillir. Au loin vers le sud-est, on peut voir le massif du Djurdjura et ses sommets enneigés culminant à plus de 2300 mètres.

Castiglione est traversée rapidement, nous approchons de Tipasa, la route se fait plus sinueuse. Soudain à l'approche d'un virage encaissé, surplombé d'une importante végétation, un des accompagnants se lève et lâche quelques rafales au hasard, dans la rocaille environnante. Instinctivement, par réflexe, je cherche mon arme, que je ne trouve pas et pour cause, nous ne sommes pas armés. Le tireur, questionné, répond simplement que c'est un tir préventif, la région est propice aux embuscades.

Vrai ou faux, on ne le saura pas, c'est peut-être une consigne pour une mise en condition, destinée aux nouveaux débarqués, afin de nous tester et nous faire prendre conscience de la réalité. Ça y est, nous sommes en Algérie, c'est la guerre, finis la théorie et l'entraînement.

Tipasa

Enfin c'est l'arrivée à Tipasa, charmante petite bourgade en bord de mer, avec son petit port de pêche et ses ruines romaines.

Cette cité aux origines très anciennes, construite dans un décor typiquement méditerranéen au pied du Mont Chenoua qui culmine à 905 mètres, a conservé des vestiges émouvants de la colonisation romaine. Ce qui reste de son implantation s'étale du bord de mer aux collines avoisinantes, noyée dans une végétation luxuriante de pins maritimes, d'eucalyptus, d'aloès, de cactus et de bougainvilliers.

L'écrivain Albert Camus, né en Algérie, aurait écrit au sujet de Tipasa, qu'elle est *« le cœur battant du monde »*.

Nous nous présentons immédiatement au QG et gagnons le cantonnement qui se trouve en limite du village, très près, si mes souvenirs sont exacts, du cimetière musulman. Puis c'est le passage au magasin, pour toucher le paquetage et l'armement individuel.

L'équipement est particulier et riche : en plus des treillis de combat propres aux parachutistes, une paire de Pataugas, le béret rouge est troqué contre une casquette dite « Bigeart ». Nous touchons une parka fourrée, un passe-montagne, un tour de cou en laine, sorte de grande écharpe camouflée ressemblant à un filet de pêche aux mailles serrées, et un dernier article qui achève de nous mettre dans l'ambiance, une djellaba indigène.

L'armement individuel est un PM MAT 49. En tant que sous-officier radio, je touche en plus un pistolet automatique PA 50.

Une première dotation en munitions est distribuée, nous permettant de remplir les chargeurs. Au moment de toucher le sac à dos, le fourrier me dit :

— T'as pas de chance mon vieux, c'est l'ancien sac d'un gars du 11e, qui s'est fait tuer sur la frontière tunisienne, j'espère que tu n'es pas superstitieux !

Un instant sidéré par l'annonce, je vois effectivement, le nom d'un des trois camarades de notre incorporation, tués en Algérie.

Mon psychisme réagit très vite, je me dis qu'il n'est pas possible que le deuxième porteur de ce sac soit à son tour tué au combat, statistiquement c'est hautement improbable. On se rassure comme on peut… Le mental a trouvé la parade et échafaudé une explication rationnelle qui me convient parfaitement.

Un des camarades va nous quitter très rapidement, il a reçu son affectation pour « l'antenne » d'Oran (*« Antenne », mot désignant dans le jargon du 11e, une petite unité militaire constituée en général d'un officier de renseignement, d'un sous-officier radio, et de quelques hommes opérant le plus

souvent dans la clandestinité sous une appellation incontrôlable).

On commence à entendre des commentaires très étonnants sur l'organisation de la base arrière. Le PC est installé dans des bâtiments en dur, dont une villa anciennement occupée par des Européens.

La station radio, bien équipée en matériels de grosse puissance, permettant des liaisons à longue distance, est servie par quelques opérateurs sous le commandement d'un adjudant. C'est là que je passerai les vingt jours avant mon départ pour Oran, à parfaire mes connaissances sur les techniques de chiffrage, utilisées par le 11ᵉ Choc.

Le cantonnement dit « la Ferme », situé à l'extérieur de la ville, ne sert que de transit pour les gars qui arrivent en A.F.N., en attente d'affectation et pour ceux qui seront rapatriés, ayant effectué leur temps ; c'est aussi la base de repos pour les commandos entre deux opérations.

Les rumeurs les plus folles, invérifiables, circulent sur l'existence d'un autre cantonnement situé à quelques kilomètres de Tipasa, dans une ancienne ferme. Il abriterait des Harkis particuliers, tous anciens rebelles recrutés par le 11ᵉ, qui se voient proposer le choix entre un procès et la condamnation à mort et le ralliement sous conditions : effectuer des missions suicides dans le dispositif de l'A.L.N. Ces hommes reçoivent une instruction très spéciale et sont parachutés seuls ou par deux, appelés dans le jargon du 11ᵉ « agents torpédo », disparaissent dans la nature et sont considérés perdus corps et bien.

Certains camarades racontent ce que d'autres auraient raconté avoir vu, des objets fabriqués avec des ossements humains, des lampes de chevets dont les pieds seraient des tibias, des crânes servant de cendriers etc…, etc.

Il me revient en mémoire le récit que nous fit un caporal, lors du stage radio à Calvi, de son passage à Tipasa, de tracts distribués la nuit par les fellaghas, promettant les pires supplices.

« On sait qui vous êtes, les paras du 11ᵉ Choc, à ceux qui seront capturés, on coupera les couilles et on vous les mettra dans la bouche.

Vous mourrez avec le sourire « kabyle. » (Euphémisme utilisé pour décrire l'égorgement d'une oreille à l'autre).

Un groupe de rebelles opère dans le massif du Chenoua très proche, il se manifeste de temps en temps par des attentats et des coups de main en direction des civils ou des militaires en patrouille.

Début décembre ils ont réussi une opération audacieuse, sabotant dans la nuit les canalisations d'eau à l'entrée de la ville.

Une autre fois, c'est un raid éclair sur la plage de Tipasa, mitraillant les baigneurs, faisant de nombreuses victimes.

La route côtière qui mène de Tipasa à Cherchell est dangereuse, surtout la nuit. De temps en temps des opérations sont montées dans le Chenoua, pas tant pour éradiquer ce foyer d'insécurité, que pour le contenir dans un périmètre limité hors agglomérations, entretenant un climat d'insécurité chez les rebelles.

C'est ainsi que les commandos du 11e monteront régulièrement des embuscades de nuit, obtenant des résultats significatifs.

Je rapporte à ce sujet le récit écrit que m'a fait parvenir un camarade Robert A., d'un des commandos de Tipasa.

Je n'ai pas changé un mot, pas une expression, respectant en cela l'intégralité de son récit et sa manière de s'exprimer.

Opération « Chenoua »

Avril 1960, aujourd'hui crapahut, recherche de rebelles dans le chenoua. Vers 17 heures nous sommes largués à quatre appelés dans un sémaphore, un peu par rapport à notre début de dysenterie.

Vers 20 heures 30 deux gendarmes se présentent, avec un gars du coin n'ayant pas respecté le couvre-feu. Je n'aime pas beaucoup cette situation, en tant que chef de poste radio, et la suite me donnera raison.
Au début, quelques coups de poing sont distribués et, comme le coupable n'avoue pas être un rebelle, une séance de « gégène » s'ensuit qui ne change rien à ses dénégations ?
Après avoir démonté la voiture du gars, les deux courageux enferment le torturé dans un puits à sec et, repartent dans la nuit en me recommandant, « ni boire ni manger ».
Vers 1 heure du matin, un certain sergent-chef de ma connaissance, se pointe avec un camarade et, demande à voir le prisonnier. J'obéis tout en restant avec eux.
Dès que le pauvre bougre se pointe à sa hauteur, le sergent-chef lui décroche un direct à la face, qui le fait tomber. Alors là, je sors de mes gongs, je m'interpose et menace le gradé, encore une fois et je vous descends dans le trou avec cet

homme.
Le sergent-chef dessoûle un peu, et me parle de tribunal militaire, je lui réponds, vous faites ce que vous voulez, mais en attendant étant chef de poste et gardien du prisonnier, je vous prie de partir.
Une fois les gradés disparus, nous avons nourri et abreuvé un homme, peut-être coupable de rien du tout.
Rien n'a filtré de mon intervention et, le sergent-chef est venu me manger dans la main.

Ce récit brut de démoulage, empreint d'une certaine naïveté, a quelque chose de rassurant sur la nature humaine. Il apporte aussi un éclairage différent sur ce que l'on a l'habitude de lire, des récits guerriers idéalisés.

C'est un aspect parmi beaucoup d'autres peu connus, de la vie au quotidien d'un appelé du contingent, confronté à des situations inhabituelles.

Les deux compères

Je ne résiste pas au plaisir de raconter une scène quotidienne de la vie à Tipasa, anecdote réelle, surprenante à bien des égards.

L'histoire pourrait commencer comme un conte de Grimm : Il était une fois, deux animaux, un âne et un chien…

Dans Tipasa, à heures régulières, on peut voir déambuler sur un itinéraire toujours le même, un couple d'animaux étonnant. Il s'agit d'un âne et de son compagnon, un chien, toujours ensemble, liés par ce qu'on appellerait entre humains une amitié sans faille.

Je ne sais quel adjectif utiliser, pour décrire cette relation entre deux animaux si différents. Toujours est-il que tous les jours, à la même heure, les deux compères entrent dans un café, le chien pour recevoir sa ration de sucres et, tenez-vous bien, l'âne pour vider une canette de bière, que le patron lui glisse entre les babines.

Puis après avoir reçu les caresses et manifestations d'amitié des clients, ils repartent d'un même pas, vivre leur existence d'animaux errants.

Il y a des moments dans l'existence où l'on croit avoir rêvé, tellement l'objet de la narration semble incroyable.

Je revois encore très nettement cette image de l'âne levant la tête pour vider la

canette, sous les applaudissements des consommateurs.

- II -

ORAN

Vendredi 11 décembre, je quitte Tipasa pour rejoindre Oran, où je suis affecté provisoirement. J’y retrouve Pierre L. au central radio, qui me met rapidement au courant du travail très particulier assigné à « l’antenne ». De toutes ses explications, qui me paraissent confuses sur le moment, je crois deviner qu’il participe à des missions de renseignement en territoire marocain, dans la région d’Oujda.

Rien de surprenant, nous avons été formés à ce type d’activité. Mais je crois me rappeler qu’il marquait quelques réticences à ces opérations à hauts risques.

En ce qui me concerne, je sais que je ne resterai pas à Oran, le responsable de « l’antenne » m’a convoqué pour me signifier mon départ prochain pour Colomb-Béchar. Le lieutenant B., chargé de monter une nouvelle « antenne » de renseignements, a besoin d’un sous-officier radio, formé à la clandestinité.

Nous effectuons tous les deux un voyage à Alger par avion, au C.C.I., situé sur une colline où nous arrivons en jeep. Le C.C.I., Centre de Coordination Interarmes, serait en fait la section « A » du S.D.E.C.E.

De mémoire, je revois un grand bâtiment où l’on croise autant de civils que de gens en uniforme. La protection rapprochée est impressionnante, il faut montrer patte blanche pour y pénétrer. C’est peut-être mon imagination qui me titille, mais on y respire comme une atmosphère de mystère et de secret.

Je rencontre un responsable radio qui me donne les consignes qui seront les miennes à Colomb-Béchar.

Tout d’abord le nom de code de la station radio, que je vais devoir créer de toutes pièces. Puis les fréquences à utiliser dans les vacations quotidiennes avec le C.C.I., une série de quartz pour les liaisons opérationnelles et un rappel des consignes draconiennes de sécurité.

La date de mon départ pour Béchar est prévue fin décembre. Durant le voyage de retour, le lieutenant est d’un laconisme exemplaire, pas un mot pas une phrase de trop, rien que le strict nécessaire au bon déroulement de nos futurs contacts.

Oran m’apparaît comme une ville essentiellement européenne, on y croise très

peu d'Arabes dans les rues, surtout le soir. Mon bref séjour ne m'aura pas permis de la découvrir plus, le seul souvenir marquant restera celui d'une secousse tellurique, subie un dimanche après-midi.

Nous sommes au cinéma, c'est l'entracte, soudain un grondement sourd de quelques secondes, semblant venir du sous-sol, fait cesser en un instant les conversations alentour, cela me fait penser au bruit d'une rame de métro.

Puis une seconde secousse, plus forte plus longue, les gens se sont levés inquiets, les lumières clignotent.

A la troisième c'est la panique, les gens se ruent vers les sorties, se bousculant en criant. Je reconnais être impressionné, c'est la première fois que je vis concrètement un événement de cette nature.

Tout rentrera très rapidement dans l'ordre, il ne s'agit que de quelques répliques d'un tremblement de terre dont l'épicentre est très éloigné d'Oran. J'apprends par la radio qu'un attentat a eu lieu à Tipasa, le samedi 12 décembre, lendemain de mon départ pour Oran. Les « Fells » ont lancé des grenades dans deux cafés de la ville, faisant de gros dégâts matériels et de nombreuses victimes.

Noël est là, nous le fêtons joyeusement avec un repas amélioré, copieusement arrosé, accompagné des habituelles chansons de corps de garde, interdites aux oreilles chastes.

Le dimanche 27, j'effectue un saut d'entraînement à Valmy, dans la région de la Grande Sebkra d'Oran. Cela faisait déjà quelque temps que je n'avais pas sauté, j'avais très envie de ressentir à nouveau l'enivrement provoqué par cet exercice.

Quelques jours encore, passés à ne rien faire, dans l'attente du départ pour Colomb-Béchar. J'aimerais bien en profiter pour sortir dans Oran, connaître mieux cette ville qui semble très belle, et ses jeunes habitantes qui le sont également. Mais je suis consigné au casernement par mesure de sécurité, en prévision de ma nouvelle affectation.

- III -

COLOMB-BECHAR

La Sénia, aéroport d'Oran. J'embarque dans un Nord 2000 avec armes, paquetage et tout le matériel radio, destination Colomb Bechar à quelque 700 km plein sud.

L'avion, surtout utilisé en transport de marchandises, n'offre qu'un confort Spartiate aux quelques gugusses comme moi, qui faisons le voyage parmi les colis. Celui-ci va durer une bonne heure et demie, dans le vacarme d'enfer de la carlingue non insonorisée.

Je regarde de temps en temps le paysage qui défile, Sidi Bel Abbés est survolée, puis très rapidement le paysage change du tout au tout. Nous survolons le Chott Ech Chergui et son paysage désertique de pierres et de végétation rabougrie, qui ne changera plus. Aïn Séfra est dépassée, l'avion va tutoyer de très près la frontière Marocaine, au-dessus de Béni Ounif, dernier poste avancé, face à Figuig en territoire marocain.

Puis c'est Colomb-Béchar, porte du Grand Erg Occidental, le désert saharien.

Le lieutenant est là pour me réceptionner. Après avoir chargé le volumineux matériel radio et mon paquetage dans la jeep, nous prenons la direction de Béchar à quelques kilomètres.

En traversant la ville, la première chose qui me surprend, c'est la cathédrale toute blanche avec son impressionnant clocher en forme de minaret. Cette construction imposante, d'architecture très surprenante pour un métropolitain, ne ressemble à rien de ce que l'on a l'habitude de voir.

Puis c'est la Place des chameaux, qui, j'aurai maintes fois l'occasion de le constater, est une curiosité, vaste aire de marché aux animaux, typiquement arabe.

Colomb Béchar, carrefour stratégique très proche de la frontière marocaine, possède une importante garnison stationnée au Camp des Mille Hommes, à l'extérieur de la ville, sur la route qui mène à Béni Abbés et au grand sud.

On y rencontre des unités diverses, de l'armée de l'air, du génie, de

l'infanterie, de l'A.L.A.T. (Aviation Légère de l'armée de Terre) et aussi, une unité de blindés légers de la Légion Étrangère.

Nous aurons de nombreux contacts avec les Légionnaires, pour la logistique, l'entretien de nos véhicules, l'accès au Mess des officiers et sous-officiers et surtout, comme force d'appoint à l'occasion d'opérations à haut risque, réclamant une protection plus musclée.

Le lieutenant me dépose dans un bâtiment de plain-pied, déjà occupé pour moitié par des gars de l'A.L.A.T., et laconiquement me dit :

— Les lieux sont vides, vous avez carte blanche pour vous organiser, installez votre matériel comme bon vous semble, c'est vous le spécialiste. Mais soyez opérationnel très rapidement. Vous ferez également office de vaguemestre pour les liaisons avec la poste, vous aurez autorité pour toucher les mandats en mon nom. Pour le moment, vous allez être seul un certain temps, en attendant que je constitue le commando.

Puis il repart sans me donner plus de précisions.

Le commando d'une vingtaine d'hommes, sous la responsabilité d'un adjudant, sera constitué pour moitié d'appelés du 11e et de Harkis, anciens Fellaghas qui ont choisi de se rallier plutôt que disparaître.

Toutes traces de notre appartenance au 11e Choc doivent disparaître, tant sur notre uniforme que dans nos conversations. Le secret est la règle absolue, garante de notre sécurité.

Nous porterons le sigle de C.C.A.S. 2 (Commando de Chasse Autonome Saharien N°2), à l'uniforme passe-partout, treillis normal et béret couleur sable, pas de grades apparents. Le lieutenant portant pour sa part le képi bleu des S.A.S. (Section Administrative Spécialisée), lorsqu'il n'est pas en civil. Il dispose d'une grosse voiture américaine noire, pour ses activités occultes de renseignement.

Je ne saurai pas grand-chose de ses longues absences, pouvant durer plusieurs jours, aucun commentaire ni information, hormis les messages qu'il me donne à transmettre au C.C.I.

L'installation de la station radio me prend quelques heures, la plus grosse difficulté étant l'installation de l'antenne filaire sur le toit en terrasse, où rien n'est prévu pour cela. Le reste est de la routine, maintes fois répétée en exercice.

J'effectue un premier test de l'installation, la liaison avec le C.C.I. est

d’excellente qualité, je suis définitivement tranquillisé, une nouvelle « antenne » est née, je suis opérationnel.

Mon lit est installé dans le local radio, isolé du reste du bâtiment, cette pièce possède une porte dont je suis le seul à détenir la clé, seuls le lieutenant et l’adjudant sont autorisés à y pénétrer.

C’est la fin de l’année, je passe seul le réveillon de la St Sylvestre sans tristesse, j’ai été préparé à cela, je me souhaite une bonne année 1960, en espérant avoir beaucoup de chance pour les mois à venir.

Toujours seul en ce début janvier, je m’ennuie un peu, n’ayant rien à faire hormis les deux vacations journalières et le passage au bureau de poste. Un dimanche de la mi-janvier, je décide une sortie dans Béchar. En passant devant un établissement de bains maures, l’idée me prend d’aller découvrir une pratique coutumière chez les autochtones.

A la mine surprise du garçon de bain, je mesure combien ma présence a quelque chose de saugrenu.

Vêtu d’un long peignoir j’entre dans une vaste salle circulaire, nimbée dans un brouillard de chaleur humide qui me surprend. Une dizaine d’individus en tenue de bain sont assis sur le sol de mosaïque, autour de vasques d’où jaillit une eau bouillonnante dont ils s’aspergent régulièrement le corps. Ils sont tous arabes et me dévisagent d’un air surpris, leurs conversations cessent immédiatement.

Installé auprès d’une vasque, en les regardant faire, je m’ingénie à copier leurs gestes, donnant à croire que je suis un habitué. Je resterai une demi-heure pas plus, sans laisser paraître la sourde crainte qui m’habite : je pourrais être victime d’une agression et disparaître sans laisser de traces.

Je ne suis pas mécontent de me retrouver dehors, conscient d’avoir commis une imprudence inutile. Mais après tout, l’inquiétude ressentie par les gens présents a peut-être été plus forte que la mienne, que signifiait la présence de ce militaire parmi eux, elle avait de quoi les intriguer.

Fin janvier, le commando est au complet et s’installe sous tentes à quelques kilomètres de Béchar, au lieu-dit « Bidon 2 » sur la route de Kénadsa.

Vingt-quatre janvier, c’est le début à Alger de la semaine des barricades. Lors d’une conversation entre le lieutenant et l’adjudant, je suis témoin de leurs commentaires désabusés et très critiques sur l’action politique du Général de Gaulle. L’adjudant est un pied noir, c’est le plus sévère, condamnant ce qu’il appelle la trahison et l’abandon de l’Algérie Française.

Isolés comme nous sommes, très peu de nouvelles de la situation générale nous parviennent. Personnellement je ne commencerai à comprendre l'histoire de cette guerre que bien des années plus tard, en lisant les ouvrages d'historiens sérieux et documentés.

Première sortie opérationnelle.

Pour l'heure, nous préparons le premier raid du commando le long de la frontière marocaine, en repérage d'une zone bien précise.

Il faut savoir que la région de Colomb Béchar n'est pas le désert de sable, mais un environnement montagneux avec des sommets qui culminent entre 1000 et 1500 mètres d'altitude.

Au nord, à moins de 20 km, la montagne « Général Leclerc » où se situe la frontière marocaine, qui s'étire vers l'est jusqu'à Béni Ounif, face à Figuig au Maroc, puis en continuant vers le nord, les djébels Mzi et Amour.

Voilà, succinctement décrite, l'étendue de ce qui sera notre zone opérationnelle. Le convoi constitué en tout et pour tout de deux GMC, dont un réservé aux Harkis, avec à son bord le lieutenant, le deuxième occupé par le commando, quitte Béchar en début d'après-midi.

Après quelques heures de route il s'immobilise non loin d'un petit village, dans une palmeraie.

La nuit tombe vite, nous sommes en hiver, la température chute brutalement. Maintenant il fait froid, regroupés autour d'un foyer, nous assistons médusés au travail de quelques Harkis qui confectionnent avec de la farine et de l'eau quelques galettes de pain qu'ils mettent à cuire dans le sable.

Première nuit à la belle étoile. Après avoir gonflé les matelas pneumatiques, nous nous glissons tout habillés dans les duvets, en compagnie du PM qui sera dorénavant notre intime compagnon.

Les tours de garde ont été distribués, je serai du premier, c'est le plus confortable.

Quelle impression étrange, sous le magnifique ciel étoilé, enveloppé d'un silence total que nul bruit ne vient déranger. Nous sommes en zone d'insécurité, pas de risques de me laisser aller à la rêverie, que pourrions-nous faire à une quinzaine si nous étions découverts.

Le petit matin est glacé, nous plions rapidement le matériel de couchage, non sans avoir au préalable vérifié qu'il n'abrite pas d'hôtes indésirables, tels scorpions ou autres araignées, qui ont la désagréable habitude de passer la nuit dans les chaussures. C'est une des premières recommandations qui nous ont été données, ne jamais mettre la main dans les chaussures, mais les frapper violemment l'une contre l'autre, pour en déloger un éventuel scorpion.

Le petit-déjeuner de café et de biscuits de guerre est vite avalé, il nous réchauffe un moment et nous remet sur pieds.

Cela fait déjà un bon moment que nous roulons sur une ligne de crête, à nos pieds, à quelque trois ou quatre cents mètres plus bas, c'est le Maroc. Le lieutenant me signale qu'on est sur la frontière. « Pour cette fois nous n'irons pas au-delà », dit-il, « j'ai les renseignements topographiques qui me manquaient. »

La journée s'avance, nous prenons la route du retour. Nous découvrirons un chacal pris dans un piège par une patte amère, l'animal est déjà mort.

Un des Harkis interpelle le lieutenant, il a l'air soucieux :

— Pas bon mon lieutenant, dit-il en désignant l'horizon, tempête de sable bientôt sur nous !

Effectivement l'horizon s'est soudainement obscurci, un énorme nuage de poussière ocre se rapproche rapidement.

— Mettez les lunettes, protégez-vous la tête et la bouche avec les écharpes.

En un temps record nous nous transformons en Touaregs, déjà la tempête est sur nous. C'est un vent violent, tourbillonnant, chargé de poussière et de petits gravillons. Nous ferons toute la route de retour dans ce déferlement hallucinant, louant la virtuosité des chauffeurs à se diriger dans cet aveuglement.

Sitôt rentré, une désagréable surprise m'attend, la poussière et le sable s'infiltrant malgré la fenêtre fermée, ont tout recouvert d'une fine pellicule ocre, le lit et, plus grave, le poste radio. Il me faudra quelques heures pour tout remettre en état, tout tester ; par chance l'antenne sur le toit a tenu. Ensuite seulement, je pense à me laver et faire disparaître la croûte ocre séchée sur les parties du corps non protégées.

Terrible vent du désert qui déclenche la tempête de sable, nous le subirons à plusieurs reprises au cours de nos sorties, nous obligeant souvent à nous arrêter pour nous protéger en attendant une accalmie.

Il est vital de protéger l'armement, exposé au risque de mauvais

fonctionnement causé par la présence de sable dans le mécanisme de la culasse mobile. C’est pour cette raison que nous entretenons minutieusement nos armes, garantes de notre survie en cas d’accrochage.

Les gendarmes

L’A.L.N. dispose, en territoire marocain non loin de la frontière, de bases de regroupement, de repos et d’entraînement pour ses « Djounouds ». C’est le discours que me tient le lieutenant, qui a décidé de m’instruire un minimum sur les missions à venir.

Le commando d’une quinzaine d’hommes n’a pas pour mission de rechercher le contact avec les rebelles et de les accrocher pour destruction. Sur son travail de renseignement il ne me dit rien ou presque, on le comprendra aisément, moins il y aura de gens dans la confidence, moins les risques de fuites existeront.

S’il arrivait par malchance que quelques éléments du commando viennent à être capturés, ils seraient inéluctablement soumis à la torture.

Ace sujet, le lieutenant me fait clairement comprendre que si, un jour, nous étions sérieusement accrochés et que l’issue du combat ne fasse plus aucun doute, il serait préférable de garder une dernière cartouche pour soi !

Lui en tant qu’officier de renseignement, et moi le radio, détenteur des heures de vacations, des fréquences utilisées, des codes de sécurisation du réseau, de la méthode de chiffrage, serions soumis les premiers à un régime spécial d’interrogatoire, ne pouvant déboucher que sur une issue fatale.

Nos missions seront des actions de guérilla, brèves et violentes, sur des objectifs parfaitement connus et identifiés. Toujours menées de nuit, les sentinelles éliminées, elles ne durent que quelques minutes, surprenant l’adversaire dans son sommeil, mettant à profit ces quelques instants de flottement pour décrocher rapidement, non sans avoir au préalable posé quelques pièges sur l’itinéraire de repli.

Je crois me rappeler que nous disposions d’un mortier de 80, utilisé par l’équipe de couverture, pour fixer l’ennemi sur place, le temps de rembarquer dans les véhicules et de repasser la frontière.

Ces actions ont pour but de maintenir chez l’adversaire, se croyant en sécurité en territoire ami, un sentiment d’insécurité permanent.

D'un point de vue politique, ces actions sont tout à fait litigieuses, c'est la raison pour laquelle nous évoluons sous un sigle d'unité bidon.

D'ailleurs, pour parfaire notre couverture, le lieutenant envisage de nous procurer de fausses identités et me demande de prévoir un pseudonyme.

— Si vous êtes interpellés en ville, soit par un officier ou par la police militaire, ne révélez jamais votre identité ni votre appartenance au 11e Choc, dites que vous avez des ordres dans ce sens. Je me charge de régler les problèmes auprès des autorités compétentes.

Une seule fois, nous avons été confrontés à un incident avec des gendarmes de la prévôté.

Au cours d'une sortie en ville, nous étions quatre, nous avons laissé la jeep garée sans personne à bord, ce qui constitue je l'avoue une faute grave. De retour au véhicule, nous découvrons deux gendarmes qui nous attendent. Ils ont à notre égard une attitude autoritaire, arrogante, nous toisant comme de vulgaires bidasses sur lesquels ils vont faire s'abattre les foudres du règlement. Devant notre refus de décliner nos identités, et après avoir entendu nos explications, ils sont interloqués. Visiblement ils ne sont pas habitués à se voir opposer une telle attitude déterminée, surtout lorsqu'ils nous voient remonter dans la jeep et repartir, après leur avoir donné le pseudonyme du lieutenant et la façon de le contacter.

De retour au camp, je mets immédiatement le lieutenant au courant de l'incident, il a un petit sourire et me dit :

— N'y pensez plus, je vais régler le problème, mais soyez plus attentif à l'avenir, ne vous faîtes pas remarquer.

Nous n'aurons jamais aucune nouvelle de cet incident !

Baptême du feu

Début février, nous partons en opération dont l'objectif est l'attaque d'un camp de rassemblement de rebelles, dans la région frontalière. Nous voyageons de jour, pour arriver à quelques kilomètres de l'objectif à la tombée de la nuit. Là nous allons attendre deux heures du matin pour intervenir, ce qui nous laisse le temps de peaufiner les détails de l'action.

Le groupe d'intervention, directement au contact, est constitué d'une dizaine

de Harkis emmenés par l'adjudant.

Le groupe de soutien au repli est lui, constitué de quatre Européens armés d'un fusil-mitrailleur, le lieutenant et moi en retrait pour coordonner le tout.

Je porte sur le dos le C10 (poste radio émetteur-récepteur phonique) pour assurer le contact avec le groupe d'assaut en cas de problème.

Le groupe d'assaut disparaît dans la nuit sans bruit, le silence est de rigueur, étant donné notre faible effectif il ne faudrait pas être repéré, toute l'efficacité de ce type de coup de main réside dans l'effet de surprise.

Soudain le silence est déchiré par des détonations, le groupe d'assaut est au contact, je peux reconnaître le bruit caractéristique des PM tirant en rafales. Je perçois distinctement des cris, des hurlements de surprise, ça commence à s'agiter ferme dans le campement.

Déjà le groupe d'assaut se replie, les Fellaghas tentent de s'organiser, ils lancent quelques fusées éclairantes. Puis un silence inquiétant se fait quelques instants, et les tirs reprennent, cette fois ce ne sont pas les nôtres, certainement des rebelles qui se lancent à nos trousses.

Le groupe de soutien au repli entre en action, le F.M. crache rageusement ses rafales stoppant net les poursuivants, qui eux ne connaissent pas nos effectifs. Puis le groupe F.M. décroche, tout le monde embarque dans les camions, quelques détonations retentissent, ce sont les pièges laissés sur l'itinéraire de repli qui explosent au passage des poursuivants.

Tous feux éteints, à vive allure, nous évacuons le terrain d'opération.

Cette fois-ci, ça a été très chaud, la réaction des « Fells » a été rapide, mais le commando n'a subi aucune perte.

A l'occasion d'une halte sur le chemin du retour, je surprends les commentaires des Harkis racontant l'assaut. Il y avait aussi d'après eux, des femmes, des enfants… je ne veux pas en entendre plus, je m'éloigne. Dure confrontation avec les réalités de la guerre, pour un appelé du contingent, même s'il a été formé à ce type d'action.

Pour moi c'était le baptême du feu en Algérie, je me souviendrai longtemps de ces moments-là. Les réflexes acquis lors de la formation ont fonctionné comme prévu, pas de panique, mais une forte poussée d'adrénaline.

Les maisons closes de Colomb Béchar

Entre deux opérations j’ai du temps libre. Ayant relevé dans une revue une publicité pour un institut d’étude des langues par correspondance, je m’inscris à un cycle d’anglais. J’y consacrerai tous les jours quelques heures, renvoyant les exercices proposés et recevant par retour la correction de ceux-ci.

Je me suis fait deux ou trois copains chez les légionnaires, un Alsacien, ancien de la Wehrmacht, et un Belge de Bruxelles, de sacrés baroudeurs que rien ni personne n’impressionne, hormis leurs gradés, ils en ont tellement vu et fait ! Je les rencontre de temps en temps, lorsque je me rends à leur campement pour des problèmes d’intendance ou de dépannage.

Ce qui frappe le visiteur en entrant dans leur dortoir, c’est l’impeccable alignement des lits « Picot » et les caisses de bières rangées en dessous. À chaque fois c’est l’embuscade, je n’y coupe pas, ils ne me laissent repartir qu’après avoir vidé ensemble quelques canettes de bière tiède.

Ce sont de fieffés fêtards. Lorsqu’ils dégagent en ville ils ne passent pas inaperçus.

Un soir, après un copieux repas au restaurant arabe, couscous de rigueur, ils décident de terminer la soirée au bordel de Béchar. Pas question de leur fausser compagnie, ils ne me le pardonneraient pas.

Quand je me remémore cette soirée, je me demande encore si ce n’est pas un rêve. Les légionnaires sont chez eux dans l’établissement, ils connaissent toutes les filles.

On s’installe à une table basse style Mauresque, assis sur des poufs en cuir, une barmaid vient prendre la commande. Elle est accueillie familièrement par quelques mains baladeuses, qui s’attardent un moment sur ses hanches.

C’est une vaste salle, à l’atmosphère enfumée. Dans un coin, un tourne-disque distille de la musique de danse du ventre.

Quelques filles, certainement d’origine berbère, se trémoussent devant les clients dans une ambiance typique de lupanar, il faut les émoustiller pour qu’ils passent à la caisse.

Soudain la musique s’arrête, mobilisant l’attention de l’assistance. Une fille s’avance et monte sur une table, elle est presque nue, à peine voilée d’un déshabillé vaporeux et transparent, le bas du visage voilé. Elle tient dans sa main un lézard des sables, ressemblant à un crocodile en miniature, dont les mâchoires sont solidement entravées.

Elle commence à se déhancher d'une manière extrêmement lascive, au rythme de la musique, en jouant avec son partenaire.

— Tu vas assister, me dit le légionnaire, à un spectacle que tu n'es pas prêt d'oublier et que tu ne reverras certainement jamais.

Une extrême tension règne dans l'assistance, les yeux anormalement écarquillés ne quittent pas les évolutions érotiques de la danseuse. L'émotion sensuelle est à son paroxysme, palpable… Alors, dans un mouvement lent elle s'accroupit sur l'animal, jambes écartées et s'empale sur la tête du reptile.

L'énervement est à son comble, des cris, des sifflements, des applaudissements effrénés saluent le spectacle.

Mes deux copains se lèvent en m'interpellant d'un ton paternaliste :

— Alors p'tit gars, qu'est-ce que tu fais ? Nous on est mûrs, on monte ! Salut, à plus tard.

Je les vois disparaître chacun au bras d'une fille, je me dis en aparté que la séance ne va pas durer très longtemps, dans l'état d'énervement où ils sont !

Cette nuit-là, encore longtemps après mon retour, ces images hanteront ma nuit de solitaire. Seule, la crainte d'attraper une maladie vénérienne a été plus forte que la soif de consommer.

Étrange sentinelle

Ce soir, je suis chef de poste de garde, le lieutenant n'a pas pu m'éviter cette corvée, on ne doit pas attirer l'attention par des comportements trop marginaux, vis-à-vis des autres unités. Mon travail consiste à établir la liste et les horaires des tours de garde.

Toutes les sentinelles sont des bidasses de L'A.L.A.T. qui logent dans la deuxième moitié du bâtiment. La nuit sera longue je ne dormirai pas beaucoup. Aux alentours de minuit, pour stopper un début d'endormissement, je décide de faire une ronde et de vérifier que la sentinelle est bien à son poste.

La nuit est belle mais glaciale, il doit geler, le ciel étoilé est d'une pureté exceptionnelle, aucune lumière parasite ne vient le ternir. La lune d'hiver éclaire d'une pâle lueur blafarde, figeant le paysage dans une espèce d'irréalité qui m'arrête un instant. À ce moment précis, je suis très loin de la guerre ; des pensées diffuses me rappellent des passages du « Petit Prince » de St-Exupery.

Je suis brutalement ramené à la réalité en approchant de la sentinelle ; instinctivement, je dégaine mon pistolet et je l’arme par réflexe.

L’homme est à genoux, les bras en croix, le fusil déposé au sol, il marmonne des sons inintelligibles.

Que s’est-il passé ? Par prudence je me suis mis à plat ventre, l’arme prête à servir, j’appelle la sentinelle.

— Qu’est-ce qui t’arrive, tu as un problème, tu es blessé ?

Et à ma grande stupéfaction, je l’entends me répondre laconiquement, sans détourner la tête :

— Non, je n’ai rien, chef, je suis simplement en prière.

Je reste un instant sans voix, complètement interloqué. Puis reprenant mes esprits, je le somme de s’expliquer. Alors il me raconte qu’il est Témoin de Jéhovah et qu’il refuse de porter les armes.

Je sens une sourde colère monter en moi devant son attitude butée, il s’obstine malgré l’ordre que je lui donne de reprendre son arme et sa fonction de sentinelle. Je sens que je n’arriverai pas à le faire obéir, alors j’entame un dialogue et lui explique que je respecte ses convictions religieuses, tout en lui faisant comprendre que ses camarades dorment tranquillement à quelques mètres de là, lui faisant confiance, qu’il met leurs vies en danger par son attitude irresponsable.

Je lui fais le reproche de n’avoir pas déclaré sa foi à l’autorité militaire, auquel cas il ne se serait pas retrouvé dans une unité combattante. Il me fait comprendre que c’est la crainte de la prison et d’avoir à effectuer un service militaire plus long qui l’a retenu.

Par sécurité, je décide de rester avec lui jusqu’à la fin de son tour de garde. Je lui explique avec force qu’il existe une énorme différence entre des convictions religieuses, sa foi, et la situation bien réelle, dans laquelle nous sommes tous acteurs. Lui expliquant brutalement, que les Fells ne feront aucune différence entre lui, Témoin de Jéhovah, et les autres. Je sens que ce dernier argument finit de le convaincre, le ramène à plus de lucidité. D’ailleurs il a finalement repris son fusil et adopté une attitude plus conforme.

Il est loin d’être idiot, mesurant la gravité de sa situation, dans le cas où je rédigerais un rapport le concernant, il m’assure sincèrement avoir compris mes arguments. Je veux croire l’avoir convaincu d’adopter à l’avenir une attitude

plus responsable concernant la sécurité de ses camarades.

Je me suis sincèrement interrogé sur l'attitude à tenir, d'un côté rédiger un rapport pour abandon de poste, avec toutes les conséquences prévisibles pour l'intéressé, ou donner une chance à cet homme de se racheter dans l'avenir.

Je n'ai jamais regretté la décision que j'ai prise…

Mystérieuse opération

Depuis quelques jours, la nature des messages que j'échange avec le C.C.I., ne laisse planer aucun doute sur l'imminence d'une opération en préparation. En vue de celle-ci, le lieutenant demande un renfort en personnel et matériels. C'est le commando du capitaine Leducq, qui a instruit le deuxième commando de notre incorporation, qui débarque à Béchar, venu par avion d'Aïn Zana.

Je retrouve des têtes connues, tout d'abord le lieutenant T., le médecin du stage guérilla en Corse, ainsi que le sergent Jacques G., compagnon de galère de cette période. Celui-ci aura une surprise de taille, devant l'interdiction qui lui est faite par mon patron d'accéder au local radio, pour voir comment je suis installé.

Le lieutenant est intraitable sur les questions de confidentialité et de sécurité de notre « antenne ».

Au petit matin, le convoi d'une dizaine de véhicules se met en route et traverse Colomb Béchar. Puis c'est la piste caillouteuse du désert de roches et de maigre végétation sèche et rabougrie.

Avec le milieu de la journée, la chaleur est revenue, nous faisons une halte dans un fortin retranché, protégé par un réseau de barbelés, situé dans une palmeraie. À partir de ce dernier poste avancé, nous ne rencontrerons plus âme qui vive.

Le paysage est grandiose. Çà et là on peut voir ces étonnants entablements rocheux de quelques centaines de mètres de haut, dominant le paysage, tels des îlots perdus dans l'immensité du désert. Puis la piste devient de plus en plus accidentée, difficile, certains passages sont négociés avec un guide marchant devant les véhicules, c'est la montagne.

Le convoi s'arrête définitivement, laissé à la garde de quelques sentinelles, nous continuons la progression à pied.

La nuit est tombée rapidement, il fait un noir d’encre, le silence radio est impératif, on ne doit plus être très loin de l’objectif. Je communique par intermittence avec un autre groupe, par une pression sur le bouton du combiné signifiant tout va bien, deux pressions successives en cas de danger. Notre groupe s’arrête, les heures défilent, rien ne se passe, je n’ai plus le contact avec l’autre groupe, certainement à cause du relief montagneux.

Puis c’est le retour aux camions, le jour se lève, aucun coup de feu n’a été entendu. C’est à ce moment que je remarque la présence d’un prisonnier, il est assis les poignets et les chevilles entravés avec du fil-piège, son regard en dit long sur ses pensées.

Qui est-il, d’où vient-il ? Mystère. A-t-il été capturé cette nuit, ou récupéré lors de la halte au poste avancé, pour nous servir de guide durant l’opération ? A-t-il alors trahi ses engagements ? Seul le lieutenant est dans le secret des événements. Je ne l’ai plus revu par la suite.

Pendant que les copains se restaurent, j’essaie d’avoir la liaison radio longue distance au C9, malgré tous mes efforts, impossible d’accrocher mon correspondant.

On se les gèle terriblement, j’ai une photo prise à ce moment, les copains en parkas matelassées et, moi en djellaba de laine, bonnet sur la tête.

Puis c’est la longue route de retour, au cours de laquelle nous serons assaillis par un énorme nuage de criquets s’abattant sur la maigre végétation.

J’assisterai pour la première fois à l’étonnant spectacle d’un mirage très loin devant, sorte de scintillement brillant au ras du sol, faisant penser à une étendue d’eau, surmontée par l’image très nette de blocs de maisons toutes blanches. Pour des non-initiés, c’est un spectacle surprenant, étrange ! Plus on se rapproche de l’événement et plus il se dilue dans l’espace, pour disparaître complètement.

Nous serons de retour en fin de soirée, encore surpris par la tournure des événements. L’opération s’annonçait pourtant importante, au regard du nombre de participants venus nous prêter main-forte.

C’est un exemple parmi d’autres de l’aspect aléatoire de ce genre d’activité, dépendant de la fiabilité et de la véracité des renseignements recueillis et du facteur humain des différents protagonistes. Nous aurons l’occasion de le vérifier au cours d’une opération d’exfiltration.

Opération d’exfiltration

Le lieutenant m’explique que le but de notre sortie est de recueillir à la frontière, certainement suite à son action clandestine, un agent de l’A.L.N. qui a été retourné et a choisi de se rallier. Nous devons le réceptionner, lui et sa famille, femme et enfants.

Le groupe d’une dizaine d’hommes, est composé uniquement de gens du 11e, toujours dans le même souci de sécurité et de cloisonnement vis-à-vis des Harkis.

Nous passons les quelques heures avant le rendez-vous dans un poste avancé, au sommet d’un piton tenu par une compagnie de biffins. C’est pour eux la pire des situations, vivant dans l’isolement complet, ravitaillés de temps en temps, ils subissent régulièrement des tirs de harcèlement la nuit.

Leur mission, assurer une présence militaire, surveiller la zone frontalière et assurer la sécurité de la piste le jour, par des opérations de déminage.

La nuit est tombée depuis quelques heures, on sent la nervosité gagner les bidasses, c’est comme cela toutes les nuits, nous expliquent-ils. On se rend compte néanmoins à leurs regards qu’ils préfèrent encore leur situation à la nôtre, nous prenant pour des fous, de sortir à si peu, dans ce qui est pour eux une zone d’insécurité totale.

Le commando d’une dizaine d’hommes se met en route et disparaît dans la nuit noire.

Arrivés au point de passage prévu, le lieutenant me demande d’organiser les tours de garde. Et la longue attente commence, en fait personne ne dormira, le danger est trop présent.

Et si les « Fells » décidaient de harceler le poste cette nuit, nous aurions peu de chance de nous en sortir.

Autre hypothèse tout à fait imaginable, celle d’une manipulation par l’agent de l’A.L.N., jouant double jeu, dans le but de nous attirer dans une embuscade, afin d’éliminer ce commando fantôme qui commence sérieusement à leur poser des problèmes le long de la frontière.

C’est fou ce que l’imagination peut jouer des tours, à force de fixer l’obscurité je finis par avoir des hallucinations, je vois des formes vagues se déplaçant comme dans un théâtre d’ombres. Je sais que ce sont des illusions d’optique et

qu’il faut garder son sang-froid.

La nuit se passe dans une vaine attente, personne n’est passé, seuls quelques hurlements de chacals ont troué le silence menaçant.

On peut tout imaginer, l’agent pris de remords au dernier moment, renonce à son projet, ou plus grave de conséquences pour lui, il a été démasqué par les siens.

Au petit matin, nous regagnons le poste pour nous réchauffer autour d’un bon café bien noir.

Puis nous repartons au grand étonnement de l’officier, qui nous prévient que l’ouverture de piste n’a pas encore été faite, et qu’il y a des risques de mines. Un véhicule a sauté il y a quelques jours sur un engin enterré par les « Fells ».

— Aucun problème, lui répond le lieutenant, nous roulerons en dehors de la piste.

Le retour se passe sans incident, fort heureusement, car le risque de piégeage induit un état de stress permanent. C’est l’ennemi invisible, contre lequel on ne peut rien ou presque, sauf à déminer et passer un temps fou à parcourir quelques centaines de mètres.

À ce moment, j’ai le souvenir d’un caporal de l’encadrement à Mont-Louis, dont la jeep avait sauté sur une mine en Algérie, lui valant les tympans déchirés, alors qu’il souhaitait rempiler chez les nageurs de combat.

Avril 1960, massif de L’Ouarsenis

Le commando de Tipasa est en opération dans le massif de l’Ouarsenis, raconte Robert A. qui a été de toutes nos galères lors des stages en Corse. Voici son récit.

« Marche jusqu’à un piton, le groupe comprend un lieutenant, un sous-lieutenant, un médecin et une douzaine d’hommes. C’est le début de la nuit, montage des tentes et branchement pose d’antenne pour le C9.
Peu de temps après notre installation, des tirs d’armes automatiques se font entendre, pas loin de notre position, bientôt suivis par un appel au secours à la radio. Le lieutenant me dit :

— Caporal, nous vous laissons avec le matériel, si jamais il se passe quelque chose, faites sauter le poste radio avec les grenades !

Ben alors ! À peine disparu de ma vue, appel pour un message. Pas de bol, en pleine nuit, seul, lampe sur le front, cahier crayon pour recopier et « Gégène » à tourner, j'arrive à prendre des notes, mon travail se termine.
Le lieutenant m'a ordonné de les attendre en montant la garde. Tu parles, au bout de dix minutes j'entends du bruit de toutes parts, en plus sur le piton, un gros arbre remué par une petite brise, me prend la tête.
Pour ne pas perdre mon sang-froid, je me couche en fumant peut-être ma dernière cigarette.
Réveillé vers six heures du matin, par le sous-lieutenant qui, en colère me menace de tous les maux, je coupe court à son engueulade en lui expliquant :

— Mon lieutenant, croyez-vous que seul, j'aurais pu me défendre ? Rien n'est arrivé, tant mieux, mais s'il y a une prochaine fois, je partirai avec vous.

Le lieutenant reconnaît que je n'ai pas tort, qu'il a commis une erreur.
Pour finir cette histoire, le message contre lequel je me suis battu, n'avait rien à voir avec notre unité.

Le camarade décrit bien en quelques lignes, les aléas de la vie des commandos, traquant sans répit les imités de l'ALN.

Camerone

Nous sommes le samedi 30 avril, j'ai reçu une invitation de la « Légion Étrangère », pour fêter avec eux la traditionnelle commémoration de la bataille de Camerone au Mexique, le 30 avril 1863.

C'est la grande fête de la Légion, ce jour-là, unique dans l'année, la tradition veut que les hommes de troupe se fassent servir un grand banquet par les gradés.

Ce jour est leur jour, ils ont liberté complète, sauf à manquer de respect, les corvées sont assurées par les chefs.

Je mesure l'insigne honneur qui m'est fait de participer à cette journée festive. Je crois me rappeler que très peu de gens non-légionnaires y étaient invités. Aussi, je n'ai pas le droit de les décevoir. Moi qui ne suis ni grand bâfreur, ni buveur, je les suivrai tout au long de ces fantastiques agapes.

Les tables ont été dressées en fer à cheval dans une grande salle, permettant un service aisé par l'intérieur. En tant qu'invité, je suis prié d'ouvrir les hostilités, j'y vais d'un petit discours dans lequel je les remercie chaleureusement de l'invitation.

Puis les choses sérieuses commencent, le repas est d'excellente qualité et copieusement arrosé. Le vin est à volonté ; les bouteilles défilent à un rythme impressionnant.

Le spectacle des gradés faisant le service est pour le moins surprenant. Les heures passent, çà et là les trognes commencent à virer au rouge cerise.

Les chants sont repris en chœur par l'assemblée, dans toutes les langues, tantôt en allemand, tantôt en espagnol, en polonais en serbo-croate et j'en oublie. L'ambiance est indescriptible, c'est énorme et très chaud. Des récits de féroces combats à l'arme blanche fleurissent çà et là, chacun se rappelant les moments forts de sa vie de Légionnaire, toutes les guerres y passent, toutes les campagnes, jusqu'aux plus récentes.

Ça fait bien trois ou quatre heures que le repas a commencé, on en est à l'estocade finale. Les alcools forts circulent, provoquant des pertes spectaculaires dans les rangs des convives.

Je n'ai pas pu rester sobre, même en simulant ma participation aux libations, je suis quand même dans un état d'euphorie très avancé, mais aussi très agréable.

La fête se termine faute de combattants, quelqu'un se propose de me ramener en jeep, mais je préfère rentrer à pied, je serai plus en sécurité, d'ailleurs la marche au grand air me fera le plus grand bien.

Parvenu dans ma chambre, je me laisse aller sur le lit, revivant les moments que je viens de vivre, inoubliables, la tête me tourne quand même un peu…

Le lendemain, je retrouve la vie de tous les jours, les légionnaires leur hiérarchie et la sévère discipline ; tout rentrera dans l'ordre jusqu'à l'année prochaine.

On a tout raconté sur la Légion et ses hommes, le pire et le meilleur, amplifié jusqu'au mythe leurs actions de combat.

Pour les avoir côtoyés quelques mois, je ne peux prétendre avoir pénétré leur milieu. J'y ai trouvé des personnalités très diverses, des comportements étonnants dans certaines situations. Ils sont avant tout des combattants à la discipline de fer, ceux que l'on envoie au « casse-pipes » pour débloquer des situations mal engagées où seul le résultat compte, quelles que soient les pertes en personnels.

Ce fut pour moi une expérience inoubliable, éphémère intrusion dans une

unité, tout à fait à part de l'armée française.

Collo, avril ou mai 60

C'est toujours Robert A. qui raconte.

Nous partons dans la nuit, trois groupes sont constitués allant par trois chemins différents, pour se rejoindre à un point X.
Le premier groupe doit arriver à 0 heure, le deuxième à 1 heure et le troisième à 2 heures.
J'appartiens au troisième et, avant de parvenir au point de contact, nous percevons des tirs de FM et de PM sur une courte durée, puis appel de secours à la radio.
Dès notre arrivée plus rapide que prévue, c'est la consternation, le toubib et les infirmiers des deux autres groupes sont en plein boulot.
Quelques blessés pas trop graves, sauf le radio du deuxième groupe, cinq « bastos » dans les jambes et, une dizaine dans son C10 qui a fait office de pare-balles.
Tirs entre frères d'arme ? Erreurs de gradés ? Le deuxième groupe est présent sur le terrain avant le premier. Tirs du premier groupe sans sommations, par méprise croyant avoir débusqué les Fells, d'où l'accident ? Le radio est un copain natif des Pyrénées, il voulait devenir moniteur alpiniste. Je l'ai revu avec deux cannes, il était rapatrié, le pauvre pleurait car pour lui, la montagne, plus la peine d'y penser.

Embuscade de nuit

Avec le mois de mai le climat change, la chaleur s'établit de jour en jour un peu plus forte. L'oued Béchar est en crue, donnant à voir le spectacle magnifique de la palmeraie les pieds dans l'eau où les chameaux viennent s'abreuver longuement.

Le contraste est saisissant avec ce que l'on pourra voir, quelques mois plus tard, l'oued réduit à un mince filet d'eau.

Nous préparons une nouvelle intervention. Les renseignements collectés par le lieutenant laissent à penser qu'il existe une organisation de ravitaillement en vivres et armements, de l'Algérie vers un camp de Fellagas au Maroc.

L’intervention va consister à monter une embuscade de nuit, au passage du véhicule ravitailleur dont l’itinéraire a été repéré.

Le scénario est toujours le même, préparation et planification méticuleuses, chacun de nous connaît son rôle et son action.

L’approche du lieu d’embuscade se fait de nuit, nous laissons le GMC à quelques distances, à la garde de deux hommes. Puis le commando d’une dizaine d’hommes, tous européens, s’engage à pied pour rejoindre le site d’embuscade. Le lieutenant organise le dispositif de chaque côté de la piste, dissimulés derrière de gros blocs de rochers, l’attente commence, toujours crispante avant l’action. Je rêvasse un peu en admirant le ciel magnifiquement étoilé. Le poste radio que je porte comme un sac à dos me gêne pour m’installer confortablement, une légère somnolence m’envahit.

Soudain un bruit de moteur se fait entendre, un véhicule s’approche tous feux éteints. On distingue le claquement discret de l’armement des culasses, tout le monde est prêt, le doigt sur la détente de l’arme.

À cent mètres le FM entre en action, crachant ses rafales sur le camion qui tangue à droite et à gauche sur la piste, puis il finit sa course sur un gros rocher.

Le FM cesse de tirer, les voltigeurs prennent le relais, lâchant quelques rafales en courant vers le véhicule immobilisé.

À partir de maintenant les minutes comptent, il faut faire vite. On ne retrouve pas le chauffeur, peut être mort, éjecté du véhicule, ou caché tremblant de peur. Le patron semble contrarié de ce fait, il aurait aimé ramener l’homme. Le chargement du véhicule est vérifié, il s’agit bien de vivres, puis il est rapidement incendié.

Le groupe dégage immédiatement et rejoint le GMC dont le moteur tourne au ralenti depuis les premiers tirs. C’est à ce moment que le réservoir du camion incendié explose, il vaut mieux ne pas traîner trop longtemps dans le secteur. Le commando rembarque et nous prenons le chemin du retour.

Ce n’est pas tant la destruction du véhicule avec son chargement qui compte, mais l’action psychologique, entretenant chez les Djounouds de l’A.L.N. un sentiment d’insécurité, désorganisant leur dispositif, les obligeant à rechercher d’autres solutions à leurs problèmes.

Ce travail de guérilla que nous menons contre eux les maintient dans une position de gibier, vis-à-vis des chasseurs que nous sommes.

L’opinion publique ne connaîtra jamais officiellement l’existence de groupes comme le nôtre, opérant sur les frontières ouest et est de l’Algérie, dans la clandestinité, en marge des unités régulières du dispositif militaire.

Ces opérations à haut risque étaient minutieusement préparées, assurant aux commandos un maximum de chance de réussite.

Durant mon séjour en A.F.N., nous n’avons jamais eu à déplorer une seule perte ni blessures. Et pourtant, nous avons failli disparaître totalement, au cours d’une opération.

Le complot

Le groupe de Harkis intégré au commando est constitué d’anciens rebelles, ceux-ci sont considérés comme potentiellement dangereux et sont l’objet d’une vigilance de tous les instants.

Leur armement est volontairement inférieur au nôtre, constitué de fusils de fabrication étrangère pour la plupart, toujours sous clés en dehors des opérations.

Le groupe est confié à un adjudant Pied Noir qui connaît parfaitement la langue arabe, c’est ce qui nous sauvera.

C’est ainsi qu’il prend connaissance d’un complot fomenté par deux éléments du groupe, cherchant à entraîner l’adhésion de la totalité de la Harka.

Leur projet, massacrer au cours d’une prochaine opération, la dizaine d’Européens, avec en priorité le lieutenant, l’adjudant et le radio, récupérer l’armement, le matériel, les véhicules, et rejoindre un camp de l’A.L.N. en territoire marocain.

Le lieutenant décide une manœuvre audacieuse pour les démasquer.

Il monte une sortie bidon avec le groupe au complet, auparavant l’armement des Harkis a été neutralisé par le démontage du percuteur de chaque fusil. Je suis présent lors de ces discussions, le lieutenant me donne le texte d’un message pour le C.C.I. relatif à cet incident :

« Deux éléments de la Harka ont projeté une mutinerie, avec élimination du groupe d’Européens. Je prévois opération pour les confondre stop ».

L’opération prévue se déroule selon les modalités habituelles, afin de ne pas éveiller les soupçons.

L’idée du lieutenant : démasquer les comploteurs au cours d’une tentative de

rébellion préméditée, il faut donc leur en offrir l'occasion.

Nous roulons depuis quelques heures déjà, il est aux alentours de midi, le soleil est au zénith, il fait très chaud.

Il nous faut trouver un troupeau de gazelles, afin d'en prélever une pour le repas de midi. Finalement un petit groupe de gazelles est repéré, et c'est là qu'un incident va contrarier quelque peu le scénario prévu.

Avant que nous ayons désigné qui sera chargé de tirer l'animal, un des Harkis se saisit de son fusil et, visant l'animal, il appuie sur la détente, rien ne se passe le coup de feu ne se produit pas. Un deuxième tente le tir et pour cause, même résultat !

C'est la stupéfaction parmi les Harkis, les deux comploteurs, eux, ont parfaitement compris la situation, ils ne se manifestent pas.

Finalement la gazelle est tirée par un gars de chez nous, les Harkis l'égorgent immédiatement selon le rite Musulman et l'éviscèrent complètement. Cuite à la broche, la chair de l'animal est tout à fait succulente.

La Harka est discrètement mise sous surveillance, chacun de nous portant en permanence son armement, chargeur engagé, on ne sait jamais ce qui peut se passer dans la tête d'individus se sachant démasqués, n'ayant plus rien à perdre.

Le reste de la journée se passera sans incident. Au retour à Béchar, les deux Harkis sont mis en cellule à la prison militaire.

Quelques jours passent, personnellement je n'ai pas de nouvelles concernant les prisonniers.

Un matin le lieutenant me demande de passer à la prison, pour je ne sais plus quel motif, peut-être du courrier à remettre à un prisonnier. Il me conseille d'être armé et prudent. Un Harki du groupe s'y trouve, seul dans une cellule dont le sol est recouvert de paille.

À mon arrivée, il recule précipitamment, la peur au visage, puis il se rapproche en me suppliant, je le stoppe à bonne distance, il bredouille quelques mots :

— Toi tu es jeune, mon frère ! Tu es bon, moi chibani…, chibani (vieux en arabe).

Il doit avoir dans les quarante-cinq, cinquante ans. J'ignore totalement s'il est un des deux comploteurs, ou à cause de quelle connerie il est là. Ma mission terminée, la porte de la cellule est refermée par un garde.

J’avoue qu’il m’a ému le chibani, j’espère sincèrement qu’il n’est pas un des deux comploteurs.

Un matin un message arrive du C.C.I. c’est la réponse qu’attend le patron, pour la suite à donner à cette histoire. J’en connais évidemment la teneur, la réponse est laconique et brutale.

« Faites un exemple, fusillez les individus devant leurs coreligionnaires stop ».

— Ils en ont de bonnes au C.C.I., dit le lieutenant, je ne me vois pas organisant un peloton d’exécution.

Quelques jours plus tard, le lieutenant entre dans le local radio, l’adjudant est avec moi. Il me dicte un court message à l’adresse du C.C.I.

« Affaire des comploteurs définitivement réglée stop », puis il nous explique comment se sont déroulées les choses.

— Quand je suis entré dans la cellule, les gars ont compris, ils se sont collés dos au mur, fatalistes. Vous connaissez les règles du jeu les gars !

Puis tout en s’éloignant avec l’adjudant, je l’entends continuer à raconter.

— Alors j’ai armé le PM… !

Je n’entendrai pas la suite, ils ont disparu dans la pièce à côté et refermé la porte. La suite n’est pas difficile à imaginer.

Le lendemain, en sortant de ma chambre, je découvre un spectacle affligeant. Deux valises en carton bouilli sont posées sur une table, les copains sont autour et en pillent le contenu.

— Viens, tu peux te servir aussi, me dit l’un d’eux.

J’hésite un instant, puis je m’approche découvrant le contenu, quelques affaires personnelles, montre, rasoir, blaireau, des vêtements civils. Un camarade est en train de vider un portefeuille, d’où s’échappent quelques photos de famille, une femme, des enfants. Je m’éloigne, je ne participerai pas à ce pillage. J’ai été préparé, formé à des actions de guerre brutales, subissant tout autant que l’adversaire, les cruelles lois de celle-ci.

Les deux Harkis ont essayé de nous tuer, ils ont échoué, ils ont payé. Mais ce n’est pas une raison pour piller leurs affaires personnelles.

J’ignore si le lieutenant a connu le fond de l’affaire, s’agissait-il de deux agents de l’A.L.N., volontairement infiltrés chez nous, avec un but précis ? Ou

tout simplement deux anciens rebelles, qui ont senti l'opportunité d'un coup d'éclat vis-à-vis de leurs anciens compagnons d'arme. C'est le risque inhérent à l'utilisation d'anciens « Djounouds ».

Opération Djébel Amour, Djébel Mzi

Depuis un certain temps, la nature des messages que je reçois laisse présager une importante opération dans la zone des Djébels Mzi et Amour, face à la frontière marocaine, au sud-ouest d'Aïn Séfra.

Les différents renseignements recueillis convergent tous dans le même sens, des troupes fraîches stationnées au Maroc, se préparent à franchir massivement la frontière pour rejoindre et grossir les maquis de l'intérieur. On annonce des chiffres de plusieurs Katibas se préparant à forcer le passage.

Le lieutenant m'annonce, qu'il est prévu que nous fassions partie du dispositif qui se met en place pour stopper et détruire ces unités de l'A.L.N.

C'est une vaste opération de bouclage de la frontière, qui se met en place, le dispositif militaire fait appel à de nombreuses unités. On y trouvera la légion, les fusiliers marins, des imités parachutistes dont le commando Leducq du 11e Choc, l'aviation est sollicitée, ainsi que d'autres unités de bidasses.

Le théâtre du choc qui se prépare est une zone montagneuse, le Djébel Amour, point culminant 1 883 mètres, le Djébel Mzi 2202 mètres, faite de pitons rocheux et de profondes vallées.

Le choc sera brutal et va durer plusieurs jours. Le Napalm (essence gélifiée) sera utilisé par l'aviation et les troupes au sol, sous forme de « bidons spéciaux » largués par les appareils.

La tactique de l'A.L.N., qui a fractionné son dispositif en éléments plus légers, est de pénétrer en plusieurs endroits à la fois.

Les troupes françaises seront engagées dans différents secteurs, donnant lieu à autant de durs combats.

Les pertes de l'A.L.N. seront lourdes et signifieront l'échec de son opération. Les quelques petites unités ayant réussi à franchir le dispositif, seront recherchées et accrochées sévèrement.

Hélas, l'armée française aussi, y a laissé des morts et des blessés. C'est ainsi que j'apprendrai plus tard, entre autres victimes, la mort du sergent Vidal, du

11e Choc, que je connaissais bien pour avoir effectué avec lui le stage guérilla en Corse.

Les circonstances de sa disparition m’ont été rapportées par le sergent Jacques G., camarade d’incorporation et compagnon de galère durant les seize mois de notre formation aux « forces spéciales ».

Le drame s’est déroulé lors d’une évacuation par hélicoptère, le sergent Vidal procède au rembarquement de son groupe, lorsque celui-ci est pris sous le feu d’une mitrailleuse « Fell », qui arrose l’ère d’atterrissage de l’hélicoptère. Aussitôt, celui-ci est obligé de décoller, laissant sur le terrain quelques blessés dont le sergent.

Il est impossible d’intervenir pour secourir les blessés, tant que la mitrailleuse ennemie n’aura pas été réduite au silence. La nuit va se passer ainsi, impossible de manœuvrer pour déloger les tireurs, qui occupent une position idéale. Ce n’est qu’au petit matin, après une longue progression d’encerclement, que quelques éléments du commando vont réussir à déboucher au-dessus de la mitrailleuse. Quelques grenades vont réduire au silence l’arme lourde et ses servants. Ce matin-là, les commandos n’auront pas d’état d’âme, ils ne feront pas de prisonniers.

Passation de consignes

Le mois de juin tire à sa fin, la chaleur est écrasante dans la journée, il est fortement déconseillé de sortir entre 10 heures et 16 heures. Par curiosité, nous avons mis un thermomètre en plein soleil, certaines journées il affichera des valeurs impressionnantes, pouvant atteindre 45 à 50 degrés centigrade.

Allongé sur le lit, sous la moustiquaire, je lutte contre la déshydratation en buvant des quantités d’eau importantes.

À l’extérieur, la nature est comme écrasée sous le soleil de plomb, c’est le silence, rien ne bouge, ni hommes ni animaux. Même les reptiles du désert, comme la vipère des sables dont la morsure est mortelle, les « fouette-queue », grands lézards pouvant atteindre 80 centimètres de longueur, les scorpions noirs, tous se terrent à l’abri des terribles rayons du soleil.

Je vais bientôt quitter Béchar, pour rejoindre la base arrière de Tipasa, mon remplaçant est arrivé depuis quelques semaines. Je ne partirai que lorsqu’il sera opérationnel et instruit des mille et un petits secrets assurant le bon

fonctionnement de « l’antenne ».

Je le laisse de plus en plus souvent assurer les vacations radio, à seule fin de l’aguerrir et de le faire connaître des correspondants habituels. Car il est une chose étonnante, avec beaucoup d’habitude et de pratique, tout opérateur radio est capable d’identifier son correspondant à la manière dont il manipule. On a chacun une touche personnelle, une signature en quelque sorte comparable aux empreintes digitales. Tout changement non prévu d’un opérateur, est un signal d’alarme dans un réseau, tant que celui-ci ne s’est pas identifié. Nous sommes capables à l’oreille, de déceler une tentative de pénétration du réseau par un opérateur adverse.

Chaque opérateur peut être reconnu, par son « profil de manipulation », sa façon d’entrer en contact, sa vivacité, ses petites fautes systématiques toujours aux mêmes endroits, sa demande plus ou moins fréquente de changement de fréquence, sa façon de conclure une vacation etc., etc. Toutes choses comparables à la manière de reconnaître quelqu’un, au son de la voix, à la façon d’articuler, au débit de paroles et à l’accent plus ou moins prononcé selon les régions.

On retrouve cette capacité chez les spécialistes sous-mariniers, instruits à reconnaître au bruit des hélices le type et la nationalité d’un bâtiment de surface ou d’un autre sous-marin.

Toutes ces facultés ne peuvent être acquises qu’après de longues heures d’écoute, qui vont progressivement développer mentalement un schéma particulier capable de se substituer à la vision directe.

On comprendra d’autant mieux notre longue formation d’opérateurs radio, sanctionnée par trois niveaux successifs.

Mon remplaçant est mis à l’épreuve lors d’une sortie du commando en direction du sud, j’ai auparavant confirmé au lieutenant qu’il était apte à assurer la mission. Je reste à Béchar pour les contacts radio avec le groupe.

L’opération se déroule sans incident notoire, je vais pouvoir quitter Colomb-Béchar tranquillement.

Adieu Colomb-Béchar

Le jour du départ est arrivé, je me lève à l’aube car mon retour se fera en partie par le train qui part de très bonne heure.

La veille, on a joyeusement arrosé l'événement au foyer des gars de l'A.L.A.T., qui n'avaient que de la bière tiède à nous servir. On s'est laissé copieusement aller, raison pour laquelle sans doute, j'ai un sérieux mal de crâne ce matin.

Ce n'est pas sans une certaine nostalgie que je quitte cette antenne radio que j'ai créée de toutes pièces et organisée à ma façon. Et puis j'ai tellement de souvenirs de ces mois passés à Béchar, si riches en événements de toutes sortes, heureux d'en repartir indemne.

Je pars seul, comme je suis arrivé, avec un sac marin, la musette sur le dos et ma petite valise civile, le pistolet automatique au ceinturon.

Le train est en gare, première chose que je remarque, il est équipé d'une draisine devant la locomotive, sorte de wagon plate-forme garnie de sacs de sable, dont la fonction est d'amortir le choc d'une explosion en cas de sabotage de la voie ferrée.

Je monte dans le train et tout naturellement je m'installe à la première place, dos à la cloison, contrôlant tout le wagon et la porte en face. C'est un réflexe de sécurité, acquis lors de notre formation spéciale. Et le long voyage commence. Le parcours est particulièrement dangereux jusqu'à Aïn Séfra, surtout lorsqu'il longe la frontière marocaine dans la région de Béni Ounif.

Les petites gares se succèdent, les heures passent, il fait de plus en plus chaud dans ce train. C'est un omnibus, il s'arrête à toutes les stations. Sur le quai, c'est toujours le même folklore bruyant, des gens descendent, d'autres montent, des familles arabes chargées de lourds paquets, les femmes empêtrées dans leurs longues robes, gênées pour se hisser dans les wagons. Et puis les inévitables petits vendeurs en guenilles qui courent le long du train pour vendre, qui des oranges ou des pâtisseries locales, qui encore des bouteilles d'eau.

Ils me font pitié ces pauvres gosses, je leur achète des oranges et de l'eau, mais je ne peux m'empêcher tout à la fois, d'avoir des réflexes de sécurité.

Il n'y a rien à faire dans le train, que regarder le paysage désertique qui défile, le vent par endroits qui déplace des touffes d'alpha me rappelant les décors des westerns américains. Je lutte contre une somnolence pesante qui engourdit mes membres. Je m'attache à observer à travers les paupières mi-closes les gens qui m'entourent. Ce sont en majorité des femmes et des enfants en bas âge, quelques vieillards enturbannés au visage tout ridé, buriné par le

soleil et le vent. Ils ont l'attitude craintive, soumise, des gens habitués à subir l'autorité coloniale.

Mes pensées vagabondent au gré des souvenirs. Il me revient à l'esprit une chanson, sans doute écrite par les anciens, rappelant les conditions qui étaient les nôtres. Partisane ou pas, elle est le reflet d'un certain état d'esprit, d'une minorité peut-être, que j'ai entendu chantée à plusieurs reprises. Je ne me rappelle que le refrain.

Et vous pauvres fillettes qui avez des amants
Au 11e B P C triste régiment
Soyez toujours fidèles à ces pauvres Paras
Leur devise marche ou crève toujours sans lendemain
Toujours sans lendemain.

Enfin nous arrivons à Saïda, à cinq cent trente kilomètres de Béchar, je n'ai pas regardé l'heure, mais ça doit bien faire sept à huit heures de voyage. Ici s'arrête mon périple ferroviaire, un adjudant m'attend pour gagner l'aéroport où nous prenons un avion jusqu'à Blida. Puis c'est en véhicule que nous rallions Tipasa à quarante kilomètres.

Quelle journée épuisante, je ne suis pas mécontent d'être enfin arrivé. Tiens ! Mon mal de crâne a complètement disparu…

Je retrouve Tipasa telle que je l'avais découverte il y a huit mois, encore plus belle, toute fleurie en cette fin de mois de juin. Je vais y rester une dizaine de jours avant d'être rapatrié en France, avec une douzaine d'autres jeunes gens. En attendant c'est un peu la « bulle », la détente tant désirée, après ces longs mois en commando.

En qualité de sous-officier, je suis néanmoins astreint à assurer un tour de garde comme chef de poste. La nuit est d'un noir d'encre, de celles où on a l'impression de se heurter à un mur au moindre déplacement. Je dois absolument faire un tour d'inspection des sentinelles pour vérifier que tout se passe bien. La progression est hasardeuse et dangereuse, le risque de surprendre la sentinelle isolée dans le noir est réel, d'autant plus que mon équipe est constituée de gars fraîchement débarqués, qui ne sont pas encore aguerris et maître de leurs nerfs.

Je ne distingue pas la sentinelle, me jugeant assez près, je lui adresse le mot de passe convenu. Aucune réponse ! Rien ne bouge, je suis inquiet ; si je bouge, le risque est grand de me faire allumer par le veilleur n'ayant pas entendu mon appel. Mon imagination fonctionne ; dans l'hypothèse où il aurait été

agressé, c'est dans une embuscade que je risque de tomber, sans pouvoir donner l'alerte. Après un temps de réflexion, comme rien ne se passe je réitère mon appel à la sentinelle. Enfin, cette fois-ci le gars me répond, mais prudent, j'échange quelques propos très orientés pour tenter de percevoir s'il a bien son libre arbitre, avant de le rejoindre. Je lui demande si tout va bien, il m'avoue avoir entendu le premier appel sans y répondre, par crainte, visiblement il n'est pas très rassuré. Je le rassure comme je peux et le quitte car je dois encore passer voir une autre sentinelle.

On a beaucoup raconté d'histoires d'accidents, survenus par la faute de chefs de poste qui, voulant s'assurer de la vigilance des sentinelles, les ont approchées sans s'annoncer et se sont fait tirer dessus par celles-ci, comme des lapins.

Les jours passent dans une espèce de fausse ambiance de sécurité, je ne me sens plus très motivé, j'ai déjà commencé à dételer.

Je suis brutalement ramené à la réalité de la guerre, par un appel du QG. Aujourd'hui je suis responsable du « stick d'alerte et d'intervention », ce qui veut dire que pendant 24 heures nous sommes consignés, en tenue de combat, armes à portée de main, dormant tout habillés, prêts à intervenir très rapidement en cas de besoin.

Il doit être aux alentours de vingt heures, lorsque je reçois l'ordre de rejoindre le QG avec mon groupe. Une patrouille est tombée en embuscade au cours d'une mission de fermeture de route. Il y a de la casse, nous devons assurer sous escorte, le transfert de deux blessés graves sur l'hôpital de Blida.

Lorsque je pénètre dans la pièce, les deux hommes inconscients sont allongés sur des tables, ils reçoivent les premiers soins d'urgence. L'un des deux est un homme de couleur ; aujourd'hui encore, je me rappelle l'effet particulier qu'a produit chez moi la vision du sang rouge sur la peau noire.

Le convoi constitué de deux ambulances, d'une jeep et de deux automitrailleuses, prend rapidement la route de Blida. La tension est extrême, nous prenons le même itinéraire que celui où s'est déroulée l'embuscade meurtrière. Une pensée fugace me traverse l'esprit, ce serait vraiment trop con de se faire flinguer à quelques jours d'être rapatrié.

Le convoi s'arrête quelques minutes pour permettre au médecin d'intervenir sur un des blessés dont l'état s'est aggravé.

Il fait nuit lorsque le convoi arrive à Blida sans ennuis ; les blessés, dont l'état s'est encore aggravé, sont laissés aux mains des médecins, nous prenons sans

tarder la route de retour.

Les derniers jours sont agréablement passés à se baigner, à visiter les ruines romaines et le petit musée, rassemblant une riche collection d'objets divers, retrouvés dans les fouilles du site archéologique.

Avec un copain, nous agrémentons ces derniers jours en compagnie de deux charmantes personnes, filles de commerçants de la ville, simple flirt qui n'aura pas de suite.

Rapatriement

Nous sommes le 9 juillet, le petit groupe de rapatriés en partance est réuni, nous subissons une humiliante fouille complète, paquetage, valise personnelle, tout est étalé devant nous. L'officier nous explique que ces derniers temps, un trafic de matériel et d'équipement a été mis au jour.

Puis c'est la route en sens inverse vers le port d'Alger, nous embarquons sur le « Ville d'Alger » à destination de Port Vendre.

Je regarde s'éloigner Alger et sa casbah toute blanche, je commence à réaliser que j'en ai fini avec cette guerre et ses dangers. Mes pensées présentes sont à l'inverse de celles que j'avais huit mois plus tôt, allégées de la charge émotionnelle relative à l'appréhension de la guerre.

C'est comme un ciel qui s'éclaire soudain après la tempête, débarrassé des lourds nuages menaçants. Tout redevient possible, à vingt-deux ans l'avenir est devant moi, serein, je recommence à rêver à des tas de projets.

Un sentiment d'euphorie exacerbé m'envahit soudain, je commence à décompenser. Je quitte ce pays sans aucun regret, je vais retrouver le calme et la sécurité en métropole.

La traversée de retour se passe comme dans un rêve, il fait un temps superbe, la mer est d'une tranquillité absolue, comme si elle voulait s'associer à notre joie et nous souhaiter un bon retour.

À l'avant du bateau on peut admirer le jeu des dauphins, faisant la course avec le navire. Beaucoup plus rapides que lui, dans une accélération fantastique ils sont déjà loin devant.

Les centaines de bidasses présents exultent de joie, la nuit sera courte et copieusement arrosée à la « bibine », ponctuée par leurs vociférations rageuses

louant la « Sainte Quille ».

Les libérables sont déchaînés, aucun gradé n'ose interrompre leur liesse débridée, vaine tentative pour exorciser les images atroces qu'ils ont en tête. Beaucoup d'entre eux ont passé la totalité de leur service militaire en A.F.N., vingt-huit mois c'est très long.

Pour moi ce n'est pas encore la libération, il me reste quatre mois à faire.

10 juillet, Port Vendre est devant nous, le débarquement des libérables ne se fait pas dans le calme. Les cris et les chants reprennent, il suffit que l'un d'eux hurle « la quille bordel », pour qu'il soit aussitôt repris à l'unisson par tous les autres.

Nous débarquons rapidement, un camion est là qui nous attend et nous prenons la route pour Perpignan.

Je retrouve avec beaucoup de plaisir cette cité tellement typique, son folklore, ses ruelles tortueuses havre de fraîcheur en cette saison de canicule. Le Castillet et sa place ombragée, lieu de rendez-vous de la jeunesse, très fréquentée en ce mois de juillet par de nombreux touristes.

J'en arrive à oublier d'où je reviens, l'Algérie, qui baigne dans une atmosphère de guerre qui ne veut pas dire son nom.

Nous étions là-bas pour assurer le « maintien de l'ordre », nous disait-on. A la vérité, c'est à une véritable guerre subversive que nous avons dû faire face. Guerre de libération pour les uns, lutte pour le maintien d'une légalité de l'époque et de privilèges pour les autres.

Je redécouvre avec bonheur la sensation du plaisir de déambuler parmi la foule, de laquelle je n'ai plus à me méfier. Je n'ai plus à être constamment sur mes gardes. Mais je réagis encore instinctivement, au bruit soudain d'une pétarade d'automobile ou d'un scooter, en un réflexe de vigilance.

Je vais rester une quinzaine de jours à Perpignan, avant de regagner la Corse et le 1er Choc, où je suis affecté. Ces quinze jours vont me réconcilier avec l'insouciance et la joie de vivre, redécouvrant les plaisirs oubliés de la vie d'un jeune homme. C'est à l'occasion du 14 juillet que je vais faire la connaissance d'une jeune fille de Perpignan, Simone, très charmante et pleine de vie. Moi je suis en quête d'affection après ces longs mois d'incertitude où cet état d'esprit n'avait pas droit de cité. Dès les premiers regards, nous avons compris que quelque chose allait se produire, bien plus qu'un banal flirt.

Les dix jours qui vont suivre n'appartiennent qu'à nous et au plaisir de la découverte de l'autre. Hélas, ces moments délicieux seront de courte durée, le 25 juillet je quitte Perpignan par avion pour Calvi.

Alors, nous allons entretenir une correspondance épistolaire assidue, pendant plusieurs mois, jusqu'après mon retour à la vie civile.

Je la reverrai une fois, à l'occasion d'un passage à Perpignan lors du retour d'un stage à Cercottes près d'Orléans, début octobre. Nous sommes allés au cinéma, et je me rappelle très bien le film, on y projetait « Les vieux de la vieille » avec Jean Gabin, Pierre Fresnay et Noël Noël, trop courts moments vécus avec intensité.

Puis les hasards de la vie nous sépareront définitivement. Libéré début novembre, débarqué à Marseille le 5, j'essaie par tous les moyens de faire modifier mon billet de train pour la rejoindre à Perpignan. Peine perdue, la SNCF n'accorde qu'un billet de retour direct vers mon lieu de destination. Voilà de quel détail peut dépendre un avenir envisagé, qui aurait pu totalement changer le cours de nos existences.

QUATRIEME PARTIE

RETOUR À CALVI

CENTRE D’INSTRUCTIONS DE CERCOTTES

LA LIBÉRATION

- I -

RETOUR À CALVI

Calvi, tu es toujours aussi belle et féérique en cette période estivale, ton immense baie aux eaux limpides d'un vert de jade qui changent de couleur avec le soleil couchant, viennent lécher doucement ta grève de sable blanc. Tes soirées sont d'une douceur de rêve, bercées par le son des guitares, pour ceux qui connaissent les bons endroits, pas nécessairement tournés vers le tourisme à tout prix.

Je retrouve une dizaine de camarades d'incorporation, tous anciens du quatrième peloton, qui ont suivi pour la plupart la formation des forces spéciales.

Nos journées vont se passer dans une tranquillité jamais connue, libérables en puissance, on nous fiche une paix royale. Quartier libre tous les soirs, on en profite au maximum jusqu'à minuit.

Très rapidement je fais la connaissance de Christa, une jeune touriste allemande qui passe le mois d'août à Calvi. Magie de la jeunesse, je ne parle pas allemand et elle à peine quelques mots de français. Ce ne sera pas un obstacle à notre compréhension mutuelle, bien au contraire, cet état de fait ajoutera du piquant à nos relations, riant tous deux de nos maladresses linguistiques. On se retrouve tous les soirs, je la raccompagne dans la nuit à travers les vignes, jusqu'à la villa qu'elle occupe avec un couple d'amis.

La pinède au sol tiède est accueillante et complice de nos ébats amoureux. Nous avons passé des moments inoubliables de chaude complicité, dans l'insouciance de la jeunesse et l'ignorance des lendemains.

Mi-août, un soir dans Calvi, je prends le camion qui ramène les permissionnaires, il s'arrête un bref instant gêné par la circulation. Tout naturellement je me lève pour regarder ce qui gêne la progression du véhicule. C'est à cet instant que je m'entends interpeller par un sergent-chef rempilé, qui se trouve sur le trottoir. Dans un excès d'autorité, voulant certainement impressionner la personne qui l'accompagne, il m'intime l'ordre de me rasseoir. Incrédule, n'en croyant pas mes oreilles, je le dévisage avec un grand sourire railleur et lui lance joyeusement « Eh, mon pote, 80 au jus ! ».

Son visage devient blême, humilié devant les gens présents qui rigolent, le

camion redémarre, il me lance, on se retrouvera !

Les jours passent, j’ai oublié l’incident. A l’occasion du 15 août, une cérémonie commémorative est organisée à Calenzana, petit village à une dizaine de kilomètres de Calvi. Je fais partie du détachement militaire qui manœuvre à cette occasion. Moi qui ne suis jamais homme de base, sur lequel un détachement s’aligne et manœuvre, j’hérite ce jour-là de cet honneur.

Pendant la cérémonie, mon nom sera prononcé à plusieurs reprises, à haute et intelligible voix, je vais le payer très cher.

Le lendemain, je suis convoqué par l’adjudant de semaine, en présence du fameux sergent-chef qui m’a enfin retrouvé.

L’adjudant m’informe qu’un motif de punition a été déposé par celui-ci et me demande de le signer.

Je refuse, invoquant une méprise sur ma personne. Le ton monte rapidement, le sergent commence à m’énerver sérieusement, la situation est bloquée. De guerre lasse, je lance à l’adresse de celui-ci :

— Enlevez votre blouson, on va sortir s’expliquer entre hommes !

— D’accord pas de problème, me répond-t-il.

Devant notre attitude belliqueuse, l’adjudant intervient :

— Ça va les gars, ça suffit, arrêtez vos conneries !

Quelques jours plus tard, j’ai le résultat de l’entrevue, j’écope de dix jours de prison. Comme sous-officier je n’irai pas en prison, mais serai mis aux arrêts simples.

C’est ainsi que finira, à cause d’un sergent-chef trop zélé, mon aventure avec Christa, elle repart fin août. Je suis vraiment très en colère contre cet homme, que je chercherai à retrouver plus tard, en vain, afin de régler un compte personnel qui me tient à cœur.

Durant les arrêts, je serai fortement tenté à plusieurs reprises de sortir la nuit pour la rejoindre, à l’instar de quelques codétenus qui bravent un appel inopiné toujours possible, mais lourd de conséquences.

Notre aventure ne peut être que sans lendemain, malgré les quelques lettres que Christa m’adresse avant son départ, missives amoureuses que je fais traduire par un copain alsacien. Lettres dans lesquelles elle me dit être très triste et ne pas comprendre pourquoi je suis empêché de la voir.

— Pourquoi toi puni, quoi toi avoir fait, m'écrit-elle en français dans le texte.

Jusqu'à mi-septembre, j'effectuerai quelques sauts d'entretien, dont un saut en mer dans la baie de Calvi.

Quelle sensation étrange de se retrouver dans l'avion, en tenue inhabituelle, chaussé de palmes de nage. L'avion qui a effectué un premier passage de reconnaissance, prend l'axe de largage. Premier à la porte, je distingue très nettement les canots pneumatiques affectés à la sécurité qui tournent en dessous. Le klaxon de largage retentit, je suis déjà dehors, après une chute libre d'une soixantaine de mètres la coupole du parachute se déploie comme une marguerite sur fond de ciel d'azur, en dessous c'est le bleu vert de la mer.

Je n'ai pas trop le temps d'admirer le somptueux décor, je dois très rapidement me dégrafer du parachute, tout en restant accroché d'une main à un élévateur. Ainsi déséquipé, assis sur la sangle fessière, j'attends d'être à quelques mètres de la surface pour lâcher le parachute. Celui-ci est immédiatement récupéré par l'assistance avant qu'il ne coule, moi je suis ressorti en surface après quelques mètres de nage sous-marine.

Puis c'est le long retour à la palme. Pour des raisons de sécurité, le largage s'effectue à plus d'un kilomètre de la plage.

Ces séances de saut en mer constituent toujours un spectacle apprécié par les estivants qui suivent attentifs les différentes phases de l'opération.

J'apprécie beaucoup cet exercice particulier qui sort de l'ordinaire, réservé aux seuls détenteurs du Brevet d'instruction Nautique.

Ainsi va s'écouler le temps jusqu'à fin septembre, je serai une fois chef de poste de garde à l'entrée du camp. À cette occasion, je vais avoir un sérieux problème avec les « tôlards » qui sont en prison. Ce soir-là ils ont décidé d'emmerder le chef de poste, ils mènent un chahut d'enfer hurlant à tue-tête. A tel point que l'officier de semaine, pourtant à bonne distance du poste, alerté par les vociférations m'appelle au téléphone et menace de m'envoyer « au trou » si je ne fais pas taire ce chahut.

Après de longues minutes de palabres, en leur expliquant que moi aussi je suis libérable bientôt, comme eux, j'arrive à les calmer.

Le restant de la nuit se passe sans autre incident, au petit matin j'assure les honneurs au commandant du camp, lui présentant l'équipe de garde. Il me fait discrètement remarquer qu'un bouton de chemise manque à ma tenue, quel coup

d'œil !

Une autre fois, je serai de permanence de nuit au standard téléphonique, paradoxalement cette corvée est très prisée car la nuit se passe agréablement en contact avec les filles du standard civil de Calvi.

Mystérieuse mission

Fin septembre, je suis pressenti pour participer à un exercice me précise-t-on, entre le continent et la Corse. De quel type d'exercice, de quelle nature, mystère, je n'en saurai pas plus. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agira pour moi d'entrer en contact radio avec une unité de la marine croisant dans la baie de Calvi. Un deuxième homme m'accompagne, je suis ravi de découvrir que c'est le sergent qui m'a remplacé à l'antenne de Béchar, rentré lui aussi d'A.F.N.

On nous recommande instamment d'amener des vêtements civils pour l'exécution de la mission.

Pas autrement surpris, mais quand même intrigués, nous prenons l'avion pour Toulon où une camionnette civile nous récupère. Durant le voyage qui nous amène à St-Mandrier, à la base des hommes grenouilles, nous nous mettons en civil.

Deux militaires sont descendus d'un avion, et ce sont deux civils qui ressortent de la camionnette.

De là, nous gagnons le port de Toulon où est amarré un bateau genre vedette rapide, sur lequel l'équipage ainsi que le commandant sont en civil.

Rapidement on nous indique nos couchettes, puis l'homme qui semble être le patron de la mission nous briefe quelques instants.

Il nous explique brièvement, que nous devrons établir un contact radio avec une unité de la marine qui croise dans la zone de Calvi. Tout en l'écoutant, je remarque qu'il écrit maladroitement de la main gauche, à la question que je lui pose, il me répond laconiquement qu'il est droitier, mais qu'il s'entraîne avec la main gauche, ça peut toujours être utile me dit-il, sans autre commentaire.

Je n'insiste pas, instruit depuis longtemps à une discrétion de rigueur.

Nous passerons une nuit sur le bateau, cherchant vainement à établir le contact, rien ne se passe. Le lendemain matin, nouveaux essais infructueux, le

correspondant ne se manifeste pas. Le responsable a l'air très préoccupé, nous n'en saurons pas plus sur les tenants et aboutissants de la mission. Nous repartirons le lendemain pour Calvi, ravis d'avoir pu faire un petit tour en civil dans les rues de Toulon.

Quelque temps plus tard, en croisant des informations issues d'une autre source, il se serait agi, non pas d'un bâtiment de surface, mais d'un sous-marin, mais sous toute réserve.

- II -

CENTRE D'INSTRUCTION DE « CERCOTTES »

Déjà début octobre. Calvi s'endort pour la période hivernale, nous pensons de plus en plus à notre libération tant attendue, prévue début novembre.

Pour certains d'entre nous, un autre sujet anime nos conversations. Nous savons que nous allons être fortement sollicités pour être volontaires pour une continuation dans le civil d'activités spécifiques, pour lesquelles nous avons été formés. C'est le domaine de la mouvance du S.D.E.C.E., on n'en sait pas beaucoup plus, ça reste assez flou dans nos esprits. On sent bien que ces activités sortent du domaine militaire, on en parle à mots couverts, dans une ambiance de confidentialité, déjà comme des initiés.

Des noms de lieux circulent, Persan-Beaumont, le centre d'instruction de Cercottes près d'Orléans.

Les volontaires s'engageraient à effectuer tous les ans un stage de recyclage et d'instruction d'un mois, au centre de Cercottes. Voilà à peu près tout ce que je sais, en ce mois d'octobre 1960, sur ces activités occultes.

Ce n'est que bien des années plus tard que j'en saurai beaucoup plus, en lisant le livre d'Eric Huitric « Le 11e Choc » aux éditions « Pensée Moderne ». Il y explique très clairement les origines et la naissance du 11e Choc, son appartenance au S.D.E.C.E. donc au Président du Conseil de l'époque, puis plus tard au Premier Ministre, et ses missions particulières.

Je cite l'auteur page 112, Du reste, n'en déplaise aux amateurs de folklore, jamais la direction des services n'a été appelée « la piscine » mais « la boîte ». De même le nom de « Cercottes », la pépinière du service « Action » servira à définir ce qui se fait de plus « moustachu » : ça, c'est un coup « Cercottes », un type « Cercottes », une astuce « Cercottes ».

À partir de fin 1945, l'état-major des armées et les pouvoirs publics craignent en France une insurrection de type communiste. Le S.D.E.C.E. est donc chargé de créer, selon Huitric, des « maquis blancs », sorte d'organisation à l'échelle nationale, pour lutter contre un régime communiste qui serait implanté par la force avec l'appui de l'URSS. Cette tâche est dévolue au 11e Choc.

Un jour, la nouvelle tombe, j'apprends que je fais partie d'un groupe de

quatre ou cinq camarades, sélectionnés pour effectuer le fameux stage de « Cercottes ». Je sens confusément que les choses se précisent, l'affaire devient sérieuse.

Nous débarquons à l'aérodrome de « Persan Beaumont », puis rallions le camp d'instruction de Cercottes. Complètement isolé dans la campagne, autant que je puisse me rappeler, il est constitué de quelques baraquements militaires et de zones d'entraînements spécifiques que nous serons amenés à découvrir tout au long du stage.

Nous sommes accueillis et réceptionnés dans un vaste salon meublé de fauteuils et de canapés en cuir, au fond trône un vaste bar généreusement approvisionné en whiskys et autres alcools.

L'ambiance générale, la décoration du lieu, me font penser à un club privé style « british ». Les quelques personnes présentes sont en civil, les gens devisent tranquillement, un verre à la main, l'ambiance paraît très conviviale, feutrée et décontractée.

Nous sommes quelque peu interloqués, rien ici ne rappelle l'armée, c'est un autre monde. Ce microcosme me fait penser immédiatement aux romans d'espionnage, les « Coplan », « l'OSS 117 », et la description qui en était faite de ces lieux très fermés respirant le secret.

Le lendemain séance de photos d'identité, à la question que je pose, faisant remarquer que nous avons déjà un dossier militaire, l'officiant me répond avec un sourire entendu, « C'est pour conserver un petit souvenir de vous ! »

Nous nous ferons très vite à cette apparente décontraction, dans la journée en dehors des exercices, notre tenue est le survêtement.

Le temps est partagé entre instruction en salle et exercices sur le terrain, selon deux thèmes précis. Le premier traitant de missions à caractère militaire, le second traitant du volet plus spécifique concernant les techniques particulières d'agents secrets, d'agents de renseignements.

L'exercice que nous préparons aujourd'hui a pour objectif le sabotage d'un pont ferroviaire de la région. La problématique a changé, nous n'évoluons plus en territoire ami, mais en tant que maquisards dans une France envahie par une armée étrangère.

Minutieuse préparation, calcul des charges explosives nécessaires et suffisantes, définition claire et précise des tâches individuelles, étude topographique du site, itinéraire d'approche et de repli etc., etc. Les

emplacements de pose des charges sont connus de par l'étude de l'ouvrage.

L'exercice se déroule de nuit nécessairement, l'encadrement vérifie la précision de dépose des charges et le bon raccordement de celles-ci au dispositif de mise à feu. Puis c'est le retour, chacun de nous est interrogé sur l'orientation et la topographie.

La forme physique est chaque matin entretenue par un cross de quelques kilomètres dans la campagne orléanaise. On se fait très vite à ce régime où la discipline à caractère militaire est pratiquement absente.

Des séances de sauts de nuit sont organisées, c'est au cours d'un de ces exercices qu'un camarade va être victime d'un accident, une mauvaise réception au sol. Il est ramené au camp complètement sonné, nous le retrouvons assis sur son lit, totalement absent, ne se rappelant ni de son nom ni de l'endroit où nous sommes, il ne nous reconnaît pas.

Il faut dire que le saut de nuit est un exercice très particulier, non dépourvu de risques. L'impression est assez étrange et inquiétante en s'évacuant de l'avion. Plus aucun repère habituel, jusqu'à une certaine distance du sol on baigne dans un environnement laiteux de clair-obscur, en dessous c'est le noir complet. Les consignes maintes fois répétées sont connues, il faut prendre rapidement la position d'atterrissage et s'y maintenir jusqu'au contact avec le sol qui surprend toujours. Le camarade mettra toute la nuit pour récupérer de son amnésie temporaire, au réveil il se souvient du choc, puis le trou noir jusqu'au matin.

Les jours passent. Au cours d'un exercice de tir, où nous nous familiarisons avec les armes étrangères, telles le PM US Thomson, le Beretta italien et bien d'autres, notre attention est attirée par une construction bizarre. Il s'agit d'un mur en béton, percé de petits trous et doté d'une casemate, dans laquelle se tient le responsable de l'exercice, qui voit à travers un hublot en verre très épais. C'est le mur d'entraînement au tir instinctif. Les trous contiennent chacun un canon de fusil, l'exercice individuel consiste, nous dit-on, en une progression lente face au mur d'où partent des tirs commandés, afin de développer le sang-froid de l'individu qui doit maîtriser ses réflexes et son stress et tirer instinctivement dans la direction du départ du coup.

Nous mesurons combien ce stage revêt un caractère particulier, touchant à des domaines inhabituels pour les appelés que nous sommes. Mais sommes-nous encore de simples appelés ? Je ne le pense pas, ayant été pendant de longs mois

instruits et entraînés dans des disciplines diverses qui n'ont rien à voir avec la formation des simples bidasses.

La décontraction vraie des moments de détente contraste avec le sérieux de l'instruction, on ne rigole plus.

Ce soir, nous partons pour une course d'orientation dans la forêt qui va durer toute la nuit. En tenue de combat, sac à dos, arme individuelle, le visage noirci à l'aide d'un bouchon carbonisé, nous quittons le camp à la nuit tombée.

Le but de l'exercice est de maîtriser le sens de l'orientation, en ralliant des points précis de la carte d'état-major, dans un minimum de temps.

Chacun de nous, à son tour est responsable du groupe et chargé de rallier un des points repérés. C'est un travail essentiellement à la boussole, où l'on détermine des « azimuts » à suivre, sous la surveillance des instructeurs au cas où de grosses erreurs seraient commises.

J'estime notre ballade nocturne à une vingtaine de kilomètres à travers les broussailles. Vers trois ou quatre heures du matin, l'exercice terminé, nous faisons une halte autour d'un feu qui est le bienvenu. Nous sommes à la mi-octobre, en Sologne les nuits sont déjà froides et très humides. Le café brûlant accompagné de quelques biscuits nous ragaillardit, tout en écoutant l'encadrement analysant le déroulement de l'exercice.

Nous allons aborder maintenant le deuxième volet de l'instruction, celui qui traite des techniques propres aux activités de clandestin. Tous les exercices que nous ferons seront exécutés dans Orléans en tenue civile.

Nous devons nous conditionner à l'idée que nous évoluons dans un environnement hostile, donc adopter un comportement propre à assurer la survie d'un clandestin.

En salle de cours, nous revoyons des notions déjà abordées lors du stage « valise », mais aussi des pratiques nouvelles pour nous.

Nous approfondissons les techniques de filature d'individu, et conjointement celles permettant de se rendre compte si l'on est soi-même suivi ou l'objet d'une surveillance.

Le sommet de l'art est de pouvoir identifier, le ou les individus chargés de la surveillance, tout en leur laissant croire qu'ils n'ont pas été découverts.

Nous passons en revue les différentes manières d'échapper à une filature, dans le cas où il est vital de se rendre coûte que coûte à un rendez-

vous. Sinon, le jeu consiste à promener le ou les suiveurs, puis de rentrer tranquillement comme le ferait n'importe quel péquin « lambda ».

Nous apprenons l'organisation et les techniques de cloisonnement d'un réseau de clandestins, afin de rendre pratiquement impossible la destruction de celui-ci, en cas de capture d'un ou plusieurs agents.

Les manières de se contacter entre agents sont diverses et variées ; le contact radio, à n'utiliser qu'avec prudence, à condition que le poste soit vagabond et change fréquemment de lieu d'émission.

La « boîte à lettre » clandestine, disposée dans un immeuble au nom d'une société anonyme, etc., etc.

Chacun de nous, est amené à subir un test en vraie grandeur dans la ville d'Orléans. Aujourd'hui c'est mon tour, je dois passer relever une boîte à lettres dans laquelle un message définissant ma mission a été déposé.

Les instructeurs me larguent dans la ville, à partir de maintenant je suis livré à moi-même. J'adopte l'allure d'un promeneur flânant dans les rues au hasard des boutiques. Très rapidement je fais un premier test, m'arrêtant subitement pour renouer un lacet de chaussure qui semble s'obstiner à ne pas vouloir tenir.

J'en profite pour jeter un regard discret sur mes arrières, je ne remarque rien d'anormal, pas de piéton suspect s'arrêtant brutalement.

Je relève la boîte à lettres et y trouve le message indiquant que j'ai rendez-vous à 16 heures dans un bar avec deux hommes qui se tiendront au comptoir. Comme signe de ralliement, l'un d'eux tiendra un journal roulé dans la main si la voie est libre, sinon en cas de danger le journal sera déposé à côté de lui sur le comptoir.

Après avoir détruit le message, j'entame une longue errance dans les rues, m'arrêtant de-ci de-là devant les vitrines. C'est ainsi que je crois déceler dans le miroir d'une devanture la présence de deux individus marchant sur le trottoir d'en face. Vraie ou fausse impression, je décide de ne pas prendre de risque. Je vais utiliser une technique qui consiste à entrer dans un grand magasin et vérifier si les éventuels poursuivants entrent à leur tour.

Effectivement, un des individus entre et semble me chercher, l'autre a dû rester à la porte en couverture.

Je sais que ce magasin possède une sortie débouchant dans une rue adjacente, je file discrètement, la rue est presque déserte, il me sera facile de voir

si j’ai réussi à semer mes poursuivants.

À 16 heures, j’entre dans le bar et commande un café au barman. Les deux hommes avec qui j’ai rendez-vous sont là, ils discutent tranquillement mais pas de journal à la main, il est déposé sur le comptoir. Je bois tranquillement mon café, et ressors aussi tranquillement de l’établissement.

Pour moi l’exercice est terminé. Quelques minutes plus tard, les deux hommes qui sont des instructeurs sortent à leur tour et me rejoignent. L’un d’eux s’adresse à moi.

— Exercice concluant jeune homme, mais tu m’as fait perdre mon pari, j’avais pronostiqué que le test foirerait.

Sur cette déclaration, nous pénétrons à nouveau dans le bar pour y déguster une bière bien méritée.

Les jours s’écoulent, occupés par des exercices divers et variés, spécifiques de la formation. Le soir venu, on se détend au grand salon dans une ambiance de club privé.

Déjà la fin du stage est là, nous allons repartir, certains pour rejoindre Perpignan, un autre pour Corte et moi pour Calvi.

J’en profite pour rendre une petite visite à mes parents, puis je regagne Perpignan d’où je partirai pour Calvi en avion.

J’ai une journée entière avant de prendre l’avion, j’en profite pour retrouver Simone, ces quelques heures passées ensemble nous comblent du grand plaisir de nous revoir. En nous quittant ce jour-là, nous ne savons pas encore que c’est la dernière fois que nous nous voyons.

- III -

LA LIBÉRATION

Conseil de discipline

J’ai regagné Calvi où une surprise de taille m’attend, j’apprends que je suis cité à comparaître devant le conseil de discipline du bataillon.

Je n’y comprends strictement rien, j’ignore tout de la nature des charges qui pèsent sur moi. Ce n’est pas tant le fait de comparaître devant le conseil qui m’inquiète, mais bien la perspective de la punition généralement infligée. Je risque tout simplement de faire un ou deux mois de « rab », cette perspective m’est tout à fait intolérable. Ma première réaction est de m’insurger violemment, devant ce qui m’apparaît être une injustice flagrante. Mais sur les conseils avisés d’un adjudant, je décide d’adopter un profil bas, je vais même chez le coiffeur pour ajouter à l’image du bon petit soldat.

Le jour fatidique est arrivé, quelques camarades sont passés et ressortent la mine catastrophée, ils vont faire du « rab ». Puis c’est mon tour, je pénètre dans la salle du conseil où cinq à six gradés, sous-officiers et officiers, dont le chef de bataillon, me font face, la mine sévère. Tout de suite, je remarque la présence du sergent-chef, avec qui j’ai eu une altercation sévère, et plus rassurante, celle du lieutenant avec lequel j’ai travaillé à Colomb-Béchar.

Après un salut impeccable, je décline mon identité, la séance peut commencer.

J’apprends avec ahurissement, que je totalise 80 jours de prison sur la durée de mon service militaire, je suis complètement abasourdi.

Certes, je me rappelle les 8 jours effectués à Mont-Louis en août 1958, et les 15 jours d’arrêts du mois d’août dernier, mais ça ne fait pas le compte, d’où sortent les autres, mystère ?

Comment se défendre devant une telle accusation, sinon la réfuter. Puis le sergent-chef intervient à charge, racontant l’incident dans Calvi, mettant fortement l’accent sur mon attitude irrespectueuse à son égard. Il termine son intervention en signalant que j’ai été vu en tenue civile dans les rues de Toulon, fin septembre dernier.

Alors là, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, face à une telle mauvaise foi et à ce qui s'apparente à une manipulation des faits, je sors de mon silence et je rappelle que j'étais en mission commandée, et que celle-ci comportait la nécessité d'être en tenue civile.

Puis c'est au tour du lieutenant d'intervenir, il est là en fait pour me défendre et témoigner à décharge en ma faveur.

Il résume en quelques minutes la nature de ce que fut notre travail à Béchar, en des termes précis et élogieux il décrit mon comportement et le jugement personnel qu'il porte sur moi. Il termine sa plaidoirie sur ces mots :

— Il a été un excellent chef de poste radio, surtout en technique.

Le conseil délibère quelques minutes, puis annonce la sentence :

— Vous bénéficiez d'un avis favorable, pas de sanction, vous pouvez remercier le lieutenant.

Je ne peux m'empêcher d'adresser un regard provoquant au sergent-chef, puis je quitte la salle submergé par une immense jubilation.

Dehors je retrouve le lieutenant, que je remercie pour son intervention. Puis il me quitte sur ces derniers mots :

— Nous avons fait du bon travail à Colomb Béchar, mais il était temps de rentrer, nous commencions à être repérés.

Je n'ai jamais revu cet homme, mais aujourd'hui encore j'ai le souvenir précis de son intervention, je lui dois une fière chandelle.

Définitivement libéré de la hantise du conseil de discipline, je vis les derniers jours qui précèdent notre libération avec les neuf autres camarades d'incorporation, dans une ambiance extraordinaire. Nous avons rendu notre paquetage et sommes déjà en tenue civile, on nous fiche une paix royale, oubliés dans notre coin.

Les conversations tournent toujours autour des mêmes sujets, inlassablement : la famille, les copains, les filles, les projets d'avenir professionnels.

Il y a quelques jours, j'ai été convoqué en entretien individuel, comme certains de mes camarades. Entretien au cours duquel, un officier me demande si je suis volontaire pour des activités dans le civil en rapport avec la formation particulière que j'ai reçue. Celles-ci impliquent des périodes annuelles d'un mois, au centre d'instruction de « Cercottes ».

Ma réponse est prête et sans ambiguïté, j'ai eu le temps d'y réfléchir après le conseil de discipline. J'ai tellement été écœuré, dégoûté par certains comportements de gradés, au cours du conseil de discipline, que j'éprouve une réaction épidermique à la proposition.

Et pourtant, je reconnais avoir été tenté par l'aventure, cela correspondait assez bien à mon tempérament.

L'entretien est clos, l'officier me demande d'observer une stricte confidentialité sur le contenu de celui-ci. À tel point que nous ne saurons jamais lesquels d'entre nous ont été sollicités. Il y en a eu, c'est un autre chapitre qui s'ouvre pour eux, marqué par le secret et la confidentialité, tout un autre monde.

La quille

Jeudi 3 novembre 1960, le petit groupe de libérables est réuni au mess des sous-officiers, autour d'un pot de départ. L'ambiance est animée et bruyante, le commandant du bataillon est présent et prend la parole. De ce qu'il a pu nous dire, je n'en ai gardé qu'un vague souvenir, nous devons garder la fierté d'avoir appartenu à une unité d'élite, etc…, etc. Mais alors qu'il évoque les événements politiques récents et leur développement possible, il a, en guise de conclusion, ces quelques mots sibyllins, qui eux par contre sont restés gravés dans ma mémoire :

— De toute façon Messieurs, nous nous reverrons certainement très bientôt.

Qu'a-t-il voulu dire ? Tout à la joie de notre prochaine libération, nous ne prêtons guère attention à son discours.

Vendredi 4 novembre, le grand jour est enfin arrivé, nous franchissons le poste de garde du « 1er Bataillon Parachutiste de Choc » et laissons derrière nous, sans nostalgie, son camp Fiume secco à la garde des jeunes recrues. Accompagnés d'un adjudant, nous gagnons Ajaccio par le train, où nous embarquons sur le SS Cymos pour Marseille.

Samedi 5 novembre, nous débarquons au petit matin, Quai de la Joliette, après une nuit très agitée. Un an auparavant, presque jour pour jour, sur ce même quai, nous embarquions pour Alger.

Notre petit groupe instinctivement se reforme, nous ne réalisons pas encore vraiment être redevenus des civils. Vingt-huit mois de service militaire nous ont fait oublier cet état. Une éternité nous sépare du jour de l'incorporation qui nous

paraît loin, très loin, si loin, tellement d'événements se sont déroulés au cours de ces longs mois.

Nous décidons de prendre un copieux petit-déjeuner dans un des nombreux cafés du quartier de la gare. Là, les conversations vont bon train, chacun de nous, excité par ces instants exceptionnels, dans un discours volubile, cherche inconsciemment à figer le temps, retarder le moment de l'éclatement du groupe. Puis par instant, un silence étrange s'installe, chargé de gravité, nous plongeant dans nos méditations. Est-ce le fait de prendre conscience que nous vivons les derniers instants ensemble, que nous allons nous disperser et, pour beaucoup d'entre nous, ne plus jamais nous revoir ? Je le crois volontiers. Cette vie en commun, les souffrances, les joies, les petites mesquineries, alimenteront bientôt nos souvenirs.

Puis les conversations reprennent de plus belle, nous revivons dans un surprenant raccourci les moments les plus marquants de ces vingt-huit mois. Ensemble, nous gagnons lentement la gare St Charles, en empruntant son monumental escalier de pierres.

Là, les séparations vont se faire, au rythme des départs vers les différentes destinations.

Allez, salut les gars, on s'écrira, c'est promis, juré !

Aidé de l'adjudant, j'essaie de faire transformer mon billet via Perpignan pour voir Simone, mais peine perdue, le responsable de la S.N.C.F. n'a que faire de mon histoire, c'est le remerciement de l'administration envers ses soldats.

Avec deux ou trois Parisiens, nous prenons le train qui nous ramène vers Paris, vers la gare d'Austerlitz, prolongeant ainsi, le temps d'une nuit de voyage, notre petite communauté.

Nous rentrons chez nous !... Je serai « rayé des cadres du corps » le 06.11.1960.

FIN

DEBOUT LES PARAS

I
Debout les paras, il est temps d’s’en aller
Sur la route, au pas cadencé,
Debout les Paras, il est temps de sauter
Sur notre Patrie bien aimée,
Dans les prés, dans les champs.
En pépin, dans le vent
La mitraille accompagnera nos chants.

<u>*Refrain*</u>
Parachutiste, vois, le ciel est clair.
Serre les dents, il est temps de sauter
Le stick est prêt,
Le stick est prêt
Tout le monde ira,
Tour le monde ira,
Pas un ne se dégonflera Parachutiste, vois, le ciel est clair Serre les dents, il est temps de sauter !

II
Pour venir avec nous, pas besoin d’être gros
Il suffit d’avoir du culot.
Pour venir avec nous, pas besoin d’être grand
Il suffit d’avoir un peu de cran
C’est trop dur, vous direz,
C’est trop fort vous pens’rez !
Allons donc ! Un peu de bonne volonté.

III
Allons, les copains, avec tout le barda
Dans l’avion qui mène au combat,
Surtout les copains, n’oubliez pas le pépin
Car là-haut y pas d’magasin
Mais ne vous en faites pas
Même s’il ne s’ouvre pas
On se retrouvera quand même tous en bas

On se retrouvera quand même tous en bas

LES COMMANDOS

I
Les commandos partent pour l’aventure
Soleil couchant les salue
Chez l’ennemi la nuit sera très dure
À ceux qui détruisent et qui tuent

Refrain
France, Oh ma France très belle
Pour toi je ferai bataille
Je quitterai pire et mère
Sans espoir de les revoir jamais
Tra lala la…

II
Loin du biffin qui toujours les envie
Le sous-marin les dépose
Loin de la fille qui pour eux, toujours
prie
Dans leurs pépins, ils reposent

III
En pagayant sur la mer toujours belle
Ils songeront à leur vie
Demain, peut-être, elle sera éternelle
Ils tomberont dans l’oubli.

IV
Si d’aventure la mort les refuse
Ils rentreront jusqu’au port,
Et ils boiront le champagne qui fuse
A la santé de leurs morts.

EN POINTE TOUJOURS
(Marche du 1er Bataillon de Parachutistes de Choc)

I
La route vers l’inconnu est toujours bienvenue
Le but est devant nous, braquons les armes,
Plus rien ne compte plus, la défaillance exclue
Pour nous, c’est le devoir, pour vous les larmes.

<u>Refrain</u>
L’heure a sonné, adieu belles filles,
Nous repartons vers d’autres destins,
Loin du pays, loin de la famille,
Nous nous en allons par les chemins.
Le cœur léger, avec un sourire,
Les yeux fixés sur l’horizon,
Les commandos en marche s’entr’admirent,
Chantons encore à pleins poumons :
« En pointe toujours ! », ce cri nous appelle,
Nous sommes ici taillés d’un bloc…
Tous en avant, adieu ma belle,
Adieu Bataillon de Choc

II
Debout les volontaires, paras et légionnaires,
Les parachutes sont prêts pour l’aventure…
Le Dakota attend, ne perdons pas de temps,
Restons unis, et la victoire est sûre !

Imprimé en France

978-2-35216-257-5

Dépôt légal : 3e trimestre 2008